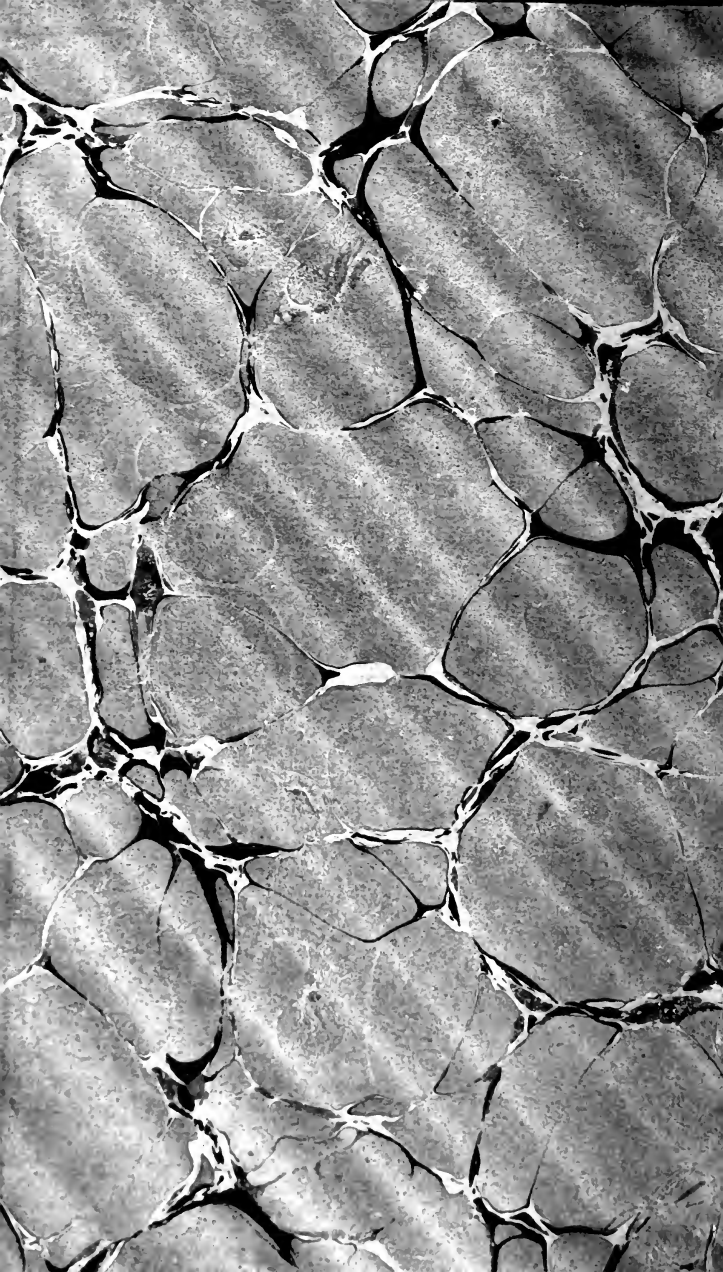

GENS DE POUDRE

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18.

TOUT POUR L'HONNEUR	1 vol.
MARINS ET SOLDATS	1 —
LES MONDAINS	1 —
GLADYS	1 —
CONFIDENCES D'HOMMES	1 —
NOTES SUR LA NORVÈGE	1 —
LE FESTÉJADOU	1 —
JE DEVIENS COLON	1 —
Ô MON PASSÉ	1 —
LES AMANTS BYZANTINS	1 —
NOS FILS *(Que feront-ils ?)*	1 —
NOS FILLES *(Qu'en ferons-nous ?)*	1 —

L'ÉPOPÉE DU SUD :

LE MAÎTRE DE L'HEURE	1 —
GENS DE POUDRE	1 —

En préparation :

LA RIVIÈRE CACHÉE	1 —

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède, la Norvège et la Hollande.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 20818-9-98. — (Encre Lorilleux).

HUGUES LE ROUX

GENS DE POUDRE

— ROMAN D'HISTOIRE ET D'AVENTURES —

DEUXIÈME ÉDITION

8 1975
7/5/0

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
3, RUE AUBER, 3

1899

PQ
2623
E63G4

A FERNAND XAU

SON AMI

HUGUES LE ROUX.

AVANT-PROPOS

Il y a de la témérité à offrir ces jours-ci au public français, un roman d'aventures militaires[1]. Le feuilleton que le destin écrit depuis tantôt deux années dans les colonnes de nos journaux, fait, par ses coups de théâtre, une concurrence bien rude à nos imaginations de romanciers. Ce n'est pourtant point par hasard que je me suis orienté vers un tel sujet.

Dans la résurrection de la légende napoléonienne dont nous venons d'avoir le spectacle,

1. Tous les renseignements techniques concernant les uniformes, les détails d'équipement, les aventures particulières des régiments qui figurent dans *Gens de Poudre,* ont été empruntés à la remarquable et si artistique publication de M. le colonel Titeux : *Historiques et uniformes des régiments de l'armée d'Afrique* (Ém. Lévy, éditeur).

j'aime à entrevoir, non pas un réveil de goût des Français pour la tyrannie, mais une résurrection du culte de cette « volonté » qui place l'homme au-dessus de l'homme, une nation au-dessus des nations.

Depuis les courses victorieuses de la Grande Armée à travers le monde, la plus belle page de notre histoire militaire est, certainement, la conquête de l'Algérie. Dans ce pays merveilleusement pittoresque, si propre à la guerre de partisans, nous avons eu affaire à un adversaire dont la bravoure égalait la nôtre.

J'ai pris vis-à-vis de moi-même l'engagement de faire connaître, dans une suite de récits, ces magnifiques épisodes de notre énergie nationale. Pour occuper dans les fiertés de la France la place qui lui appartient, l'Algérie n'a peut-être manqué jusqu'ici que de cet historien populaire qu'est le romancier, je veux dire un écrivain qui, sans être professionnellement embarrassé par le détail des faits, par les tyrannies du temps et de l'espace, simplifie la réalité particulière, au profit d'une vérité plus générale et de l'intérêt dramatique.

Un des obstacles que mes devanciers ont dû rencontrer sur leur route est la difficulté d'imposer au lecteur français les patronymiques des Arabes et les appellations de leur géographie.

Tout cela, sans doute, pourrait être simplifié, et l'on ne voit pas bien, puisque la majorité des nôtres ignorent l'arabe, pourquoi, dans nos atlas, on n'écrirait pas, par exemple, au lieu de « Tizi-Ouzou » et de « l'Ahmar-Khaddou », le « Col des Genêts » et « la Joue Rouge » ? L'Algérie y gagnerait de reconquérir une poésie qui lui appartient et dont notre ignorance des langues sémitiques la découronne.

Notre dédain pour la géographie n'est pas si grand qu'autrefois. Il est encore suffisant pour que je ne sois pas sans crainte sur l'exacte notion que la majorité des lecteurs de *Gens de Poudre* ont de l'emplacement de Batna, de l'Oued-Rir, du Chott Melrir et du Chott Mérouane, enfin d'El-Oued et de Tougourt.

Je me contenterai d'indiquer que si, de Batna à Tougourt, on tire en imagination une raie idéale, cette ligne, perpendiculaire aux sables du Sud, traverse tout justement les Chotts. Elle a sur sa gauche la région sablonneuse du Souf avec El-Oued ; sur sa droite Biskra et cette région montagneuse qu'on nomme les Zibans. Enfin, dans son trajet vertical, elle est à peu près parallèle, sur le dernier tiers de son cours, à cette Rivière Cachée qui, grâce au forage des puits artésiens, monte lentement à la surface du sol et raie d'une allée verte la marge du Sahara.

*

Quant aux personnages que *Gens de Poudre* met en scène, je le dis bien vite, j'ai désigné tout seuls par leurs noms véritables ceux de mes héros qui sont morts. C'est le cas pour le général Desvaux, pour le commandant Carbuccia, pour le commandant Séroka, pour ce sergent Béchu qui, après avoir mangé une fortune, roulé le Sud sous une capote de légionnaire, trouva sa vocation comme horticulteur du sable.

Pour l'homme de grand nom et de haute mine que je masque ici du pseudonyme d'Éric, peut-être, il m'en aurait voulu dans sa vigoureuse, superbe et toujours combative vieillesse, d'avoir mêlé quelques éléments de fiction à sa vie d'aventures. Il sera reconnu par tous ceux qui, dans ces cinquante dernières années, ont été mêlés à la politique du Sud. J'ai l'espoir qu'ils éprouveront quelque satisfaction à voir fixée la légende de cet homme de poudre dont les aventures, en d'autres temps, auraient exercé la verve de ces trouvères qui chantèrent l'incroyable épopée des Chevaliers Errants.

Je n'avais pas la même réserve à garder au sujet du Cheikh Auër. J'ai vainement cherché, au mois de mai dernier, dans cette dune qui sert de cimetière à Tougourt, la place de sa tombe. La trace de celui qui, après la conquête,

gouverna le pays comme Chef de Poste, est effacée. Du moins, les indigènes se souviennent-ils de l'homme prodigieux que leurs pères nommaient Auër-le-Juste, Auër-le-Vénérable, et qui, pendant l'été, rendait ses jugements tout nu, dans un tonneau, avec un képi sur la tête et un manteau de spahi jeté sur ses épaules.

De même, Larbi-Mamlouk appartient au romancier, depuis qu'en 1873 des assassins l'ont frappé, à une étape de Guémar, sur cette route du Souf dont il venait d'être nommé Caïd. J'ai fait, cette année, dans le village indigène de Biskra, la connaissance de sa fille, Nouna. Elle a hérité de ses yeux tristes et, dans sa distinction de dame, elle trahit les mystérieuses origines qu'elle tenait de son père. Ce n'est point d'elle, pourtant, que j'ai recueilli les anecdotes dont j'avais besoin pour achever de restituer à Larbi sa véritable physionomie.

J'ai retrouvé dans l'Oued-Rir une vieille et chère connaissance de mes premières excursions dans le Sud : l'ex-caporal Christophe. (Je l'attristerais en le nommant dans ces pages par son vrai nom.)

Dès qu'il sut le motif de mon nouveau pèlerinage, malgré l'ardeur du soleil de printemps et les surprises de cette fièvre « tem » qui, chaque année, chasse de l'Oued-Rir les nomades eux-

mêmes, le cher vieillard voulut m'accompagner jusqu'à Tougourt. Chemin faisant, il a évoqué pour moi toute cette légende d'un passé qui fut glorieux et dont il demeure un des derniers témoins. L'expression de « saint laïque » fut autrefois attribuée à un savant qui était un grand honnête homme ; elle conviendrait mieux que toute autre à peindre l'ancien caporal Christophe dans sa transformation dernière d'inspecteur des plantations de l'Oued-Rir. Qu'il le veuille ou non, sa vie nous appartient. Je conterai quelque jour l'exemple qu'elle a été ; j'aurai de la joie à faire rayonner selon mes forces la simple beauté qu'elle enferme.

Peut-être les lecteurs de *Gens de Poudre* apprendront-ils avec plaisir que la petite Arabe qui rattacha à la vie une âme désemparée est toujours de ce monde. Aujourd'hui grand'mère, Ourida finit sous des cheveux gris une très belle vie, toute pleine de vaillance et de fidélité à ce qu'elle a aimé.

Au printemps dernier, nous fûmes ses hôtes, à l'ombre des palmiers. Son sourire et ses yeux avaient encore la grâce de la source qui, tout exprès pour abriter ses amours, a créé une oasis. Un berger jouait de la flûte aux pieds de sa maîtresse. Autour de nous, des indigènes travaillaient à féconder les palmiers. Ils répandaient

sur les régimes femelles quelques semences de fleurs mâles. Des heures coulèrent ainsi qui ne s'effaceront pas de notre souvenir. Comme je souhaiterais qu'un peu de leur parfum et de leur lumière passât dans ce récit!

Cette préface ne finirait point si je voulais y adresser mes remerciements à tous ceux qui m'aidèrent dans ma chasse aux documents et aux souvenirs. C'est, une fois encore, et tout d'abord, M. Louis Rinn. Il ne s'est pas contenté de m'indiquer ce sujet qui pouvait faire un attrayant péristyle à l'Épopée du Sud ; il m'a pour ainsi dire tracé mon scénario historique. Je le prie de bien vouloir agréer, ici, l'expression de ma reconnaissance, ainsi que mon autre parrain dans la Société historique algérienne, M. A. Arnaud, le savant arabisant.

Si la tradition de l'hospitalité et du fraternel accueil venait à être perdue par les indigènes, elle serait sauvée par les officiers d'Afrique. Grâce à eux une femme peut descendre jusque dans les postes avancés, elle est sûre d'être récompensée de ses fatigues par les nuances d'un accueil vraiment français.

J'adresse donc ici l'expression de notre gratitude à M. le colonel Friedel, commandant supérieur du Cercle de Biskra, à M. le commandant Pujat du Cercle de Tougourt ; il a donné

à la Reine du Désert une couronne qu'elle n'avait jamais portée ; à M. le capitaine Vauloger de Beaupré qui, sous sa tente de Bouchagroun, nous a fait entrevoir les richesses de l'anthologie saharienne, à M. le lieutenant Larrouy qui, des hauteurs du Metlili, m'a fait découvrir, à vol d'oiseau, le pays de mon rêve.

Comment oublier cette journée de mai où, montés sur le plateau de plâtre d'où le commandant Marmier fusilla Meggarin, nous revécûmes toutes les émotions de cette journée tragique ? M. le commandant Pujat avait assemblé les vieux Rouara qui, en 1854, firent le coup de feu sur les Français. Ils savaient l'histoire de chaque maison, la place où fut massacrée la musique nègre ; en face des fils des vainqueurs, ils rendaient témoignage de la volonté de Dieu qui, ce jour-là, s'était manifestée.

Je ne devais pas seulement rapporter de cette excursion dans le Sable des visions, des anecdotes et des souvenirs, mais un document précieux. C'est l'historique dicté par le Cheikh Si-El-Hallali-Ben-Saadi, à son fils, Si-Ahmed-Ben-El-Allali, actuellement Caïd de Moggar. Ce manuscrit, rédigé en français par un des élèves les plus distingués de l'ex-caporal Christophe, embrasse le récit de tous les événe-

ments qui se sont passés dans l'Oued-Rir de 1836 à la soumission de Tougourt et d'El-Oued. Il est, avec l'histoire inédite du *Cercle de Biskra*, par le commandant Séroka, le soutien historique de ce récit.

Novembre 1898.

GENS DE POUDRE

I

LE CAMP DE BATNA

Le 6 janvier 1854, à dix heures du matin, les légionnaires de garde à la porte du camp de Batna furent interrompus, au milieu d'une partie de manille par la sonnerie qui commandait de sortir du poste pour rendre les honneurs.

— Aux armes! cria le sergent Béchu, répétant l'avis de la sentinelle.

En tumulte, douze soldats se levèrent. On boutonnait des tuniques, on ragrafait des ceinturons, on levait les fusils du râtelier. La rapidité des mouvements, la correction de la tenue succédant subitement au débraillé de « la partie » indiquaient l'entraînement d'une troupe habituée au « qui vive » de guerre.

Le personnage monté sur un étalon monstrueux et suivi d'une escorte incohérente qui franchissait la porte du camp n'aurait eu qu'à abaisser son regard pour

recevoir une profitable leçon de cette discipline. Mais le dédaigneux Arabe se contenta d'incliner légèrement l'édifice des nombreuses calottes qu'enveloppait, sur sa tête, une corde en poil de chameau. Il allait, les yeux fixés sur la porte du bureau par où le commandant supérieur aurait pu sortir, pour faire, au-devant de son visiteur, un pas d'accueil.

Le sergent Béchu flaira la déconvenue du cavalier. Vexé de l'indifférence avec laquelle cet indigène venait de répondre au salut du poste, il déclara, en rentrant dans le corps de garde :

— Pas poli l' « bicot » ! Mais l'colonel lui rend la monnaie de la pièce... Voyez donc ! Il le fait poser devant la porte, aux pieds de son cheval... Ça lui formera le jugement, à ce mal blanchi !... De quelle cuisse sort-il, pour qu'on lui rende ainsi les honneurs?

Un légionnaire, dont la mine sérieuse, un peu mélancolique, faisait contraste avec les figures soldatesques de ses compagnons, répondit du fond du poste :

— C'est le Cheikh-El-Arab, le chef de l'Ouest.

Le sergent Béchu releva ses sourcils en double point d'interrogation :

— Cheikh-El-Arab?... Cela te dit quelque chose, à toi, caporal Christophe? Qu'est-ce que c'est que ça, un Cheikh-El-Arab?...

Le caporal ne le savait pas au juste, et il lui était permis de l'ignorer, puisque ses supérieurs hiérarchiques se formaient une idée fort incertaine de ce titre, tout ensemble très vague et considérable, dont un peu imprudemment nous avions affublé une de nos créatures.

Dans ce monde de l'Islam qui, de tout temps, a été divisé en deux groupes, d'un côté les « sédentaires », les ensemenceurs de champs, les cultivateurs de dattes,

de l'autre les « nomades », les épris du plein air, de la poudre et de la razzia, le titre envié de Cheikh-El-Arab désigne, depuis les jours de la chevalerie musulmane, le Roi du Sahara, le Chef que les cavaliers indomptés du Sud se donnent, dans l'admiration de son caractère et de son courage, sans qu'un pareil titre, tout personnel, puisse se fixer par hérédité dans une famille de Grandes Tentes.

Pourtant Christophe ne se déconcerta point. Il répondit avec la bonne foi d'un homme qui ne cherche pas à briller :

— Je sais qu'avant nous, celui-ci était le chef du pays ; il l'administrait pour le compte des Turcs. Son autorité s'étend, à ce qu'on raconte, plus loin que notre conquête, jusque dans le Sahara...

— Qui dit cela ?... Vous autres, Français !

Tout le monde se tourna vers l'interrupteur.

C'était un de ces musulmans d'âge indéfinissable qui, pendant un demi-siècle, flottent entre la trentaine et la soixantaine, sans que les changements de saisons ajoutent un grisonnement à leur barbe, les coups de soleil une aggravation à leur teint, les rixes et les batailles une cicatrice aux avaries de leur visage. De colère, cet homme laissa tomber le tambour sur lequel il transportait les cartes, et la caisse roula sur le pavé du poste au milieu des malédictions. On disait que ce spahi avait fait partie des cavaliers qui, en 1832, introduisirent le capitaine Yousouf dans la Casbah de Bône. Ensuite il avait été versé dans l'« Escadron des Otages ». A des titres divers, il avait servi sous les ordres des généraux Levasseur et Randon ; en dernier lieu, le général Herbillon l'avait distingué pour sa bravoure chimérique à la prise de Zaatcha.

Ces anciens états de service, l'intelligence comique que le spahi avait du français et de ses nuances, l'habitude qu'il avait contractée de dialoguer en vers de son cru, chevillés avec des assonances de hasard empruntées aux sonorités du « sabir », le mettaient, au camp, dans un certain relief. Il était un des rares porteurs de burnous que la Légion [1] admît dans son intimité.

Il répéta :

— Oui, ce mal poli !... qu'il a un grand cheval gris... haut comme un méhari... c'est le Cheikh-El-Arab des Français !... le Cheikh de l'Ouest !... le Cheikh des Palmiers ! Ce n'est pas le nôtre, à nous Arabes !... Si nous le saluons lorsque vous êtes là, eh bien ! quand vous êtes tournés, on le regarde... tiens !... comme ça !... dans le blanc des yeux !...

Le spahi s'était monté à une de ces colères rapides dont on n'aurait su dire si, chez lui, elles étaient un éclat de comédien ou un sursaut de la haine contre le conquérant. Le sergent Béchu le regardait s'enflammer. Il fit, gouailleur :

— Et ton Cheikh-El-Arab, à toi, Ben-Titi, comment se nomme-t-il ?

Le spahi prononça, avec emphase :

— C'est le Cheikh des Nomades, le Prince du Sable, le Sultan des Tentes, la Joie des Houris et des Épées, c'est le Maître de l'Est !... Il ressemble à ton Cheikh à toi, comme un lion à un chacal...

Puis, déposant la grandiloquence et retombant dans son péché d'amuseur, Ben-Titi conclut :

— Tu ris, sergent ? — Moi aussi, ji ris... — Tout

1. La Légion étrangère supprimée en 1835, avait été immédiatement recréée et, dès 1840, divisée en deux régiments.

l'monde tombe sur la soupe di riz. — Chacun, il a son chéri !

— Qu'il arrive de l'Est ou de l'Ouest, dit Béchu en s'étirant, ce Cheikh sera le bienvenu s'il nous apporte la poudre. Voilà six semaines que la Légion monte la garde à la porte du camp de Batna ! Ce n'est pas pour faire ce métier de chiourmes qu'elle a été créée et mise au monde... Le soldat n'a plus le sou, et quand pour rétablir mes finances de sergent, je mets une pauvre petite faveur à l'enchère, personne ne dit mot.

— Si !... Moi.

— Toi ?... Tu as donc encore quelque chose à vendre ?...

— La corvée me déplaît.

— Et tu offres ?

— Ma pipe.

— Tout ce qui te reste ?

— Hier, j'ai mis ma blague en loterie.

— J'aimerais mieux ton couteau...

— On me l'a volé cette nuit.

A l'exception du caporal Christophe, tout le poste éclata de rire, et, curieusement, on dévisagea la recrue qui parlait.

Il y a, dans les supériorités de l'éducation et de la race, des vertus évidentes. Elles s'imposent, même à ceux qui font profession de les dédaigner. Habituée à recueillir des enfants perdus, parfois tombés de haut, dans sa tourbe cosmopolite, la Légion avait, dès le premier jour, jeté un regard scrutateur sur cet inconnu de fière mine qui, de la tête aux pieds, semblait un sabre qui charge.

Haut et mince, avec un nez de proie, des yeux cou-

leur de mer enfoncés sous des sourcils en broussaille; l'homme avait sur lui l'indifférence insolente des gens que l'abus de la vie a dégoûtés en pleine force et qui, dans les péripéties du jeu, cherchent un dernier emploi de leur énergie. L'ironie, qui faisait tomber aux coins des lèvres ses longues moustaches blondes, était corrigée bizarrement par le sourire des yeux. Ils conservaient un éclat qui inquiétait dans ce visage d'homme déjà marqué par l'épreuve. C'était bien cette flamme qui fit l'œil brillant aux légendaires aventuriers de l'invasion et de la barque, à tous ceux qui, depuis le commencement des jours, ont couru le monde comme un champ d'aventures, où, au caprice du destin, tour à tour, ils moissonnèrent la gloire et les coups, la famine et la bombance, les femmes, les royaumes et la mort.

Le sergent Béchu regardait la recrue avec attention. Il demanda, frappé d'une inspiration subite :

— Au fait, toi qui n'aimes pas à manier une pelle, saurais-tu, par hasard, manœuvrer une boussole et un compas ?... Je m'explique. Tu as déjà entendu parler du lieutenant Auër ?

— Le sabreur ?

— Oui. Le colonel l'avait chargé de dresser l'itinéraire du Sud; mais depuis vingt-quatre heures, ivre comme un Hongrois qu'il est, il dort sous sa table à lavis. Le colonel voudrait le fusiller... il a besoin de son dessinateur... En attendant qu'Auër revienne à lui, je suis chargé de découvrir, dans le bataillon, un garçon qui aurait quelques notions de topographie...

— C'est mon métier, dit la recrue.

— Ton métier ! riposta Béchu, en bondissant sur ses

souliers... Ton métier! Et tu ne le disais pas!... Viens ça tout de suite, mon ami, que je te conduise au colonel. Si tu es aussi malin que tu parais insolent, ta fortune est faite, car la Légion, vois-tu, c'est une femme à caprices. Tu lui arrives à l'heure du berger... Tu peux finir sur son cœur.

II

LE COLONEL DESVAUX

Le sergent Béchu était si enchanté de sa découverte qu'il ne laissa pas à la recrue le temps de se reconnaître. Il l'entraîna jusqu'aux bâtiments où les bureaux du colonel étaient installés. Les gens du Cheikh-El-Arab assiégaient la porte. Béchu les bouscula sans considération, et, tirant toujours après soi « l'homme qui savait manœuvrer la boussole » il colla son oreille impatiente à la porte du colonel.

Le Cheikh n'était pas venu seul de Biskra : il avait amené avec soi son tuteur et son conseil, un certain lieutenant Franck qui, sous les ordres du capitaine Séroka organisait dans le Sud cette administration militaire des affaires indigènes qu'on a pris l'habitude de désigner par le nom de « Bureaux-Arabes ».

Peu d'institutions ont été jugées avec plus de passion. Celle-ci mit au service d'officiers qui ne pouvaient pas être tous des hommes de caractère et

d'esprit, supérieurs, un pouvoir discrétionnaire, des ressources d'amendes et de police dont il était facile d'abuser. Les adversaires les plus décidés de cette autocratie militaire ne refusent pourtant pas de reconnaître qu'entre les mains de quelques officiers d'élite le « Bureau » a été un merveilleux instrument de pacification. Plus qu'aucune autre forme de gouvernement, il était approprié aux mœurs et aux goûts des indigènes. Encore aujourd'hui, la police des « Bureaux-Arabes » fait régner dans les territoires du Sud une sécurité que leur envie plus d'une grande ville algérienne, inquiète des brigandages de sa banlieue.

Monotone, un peu hésitante, la voix du Cheikh-El-Arab s'élevait dans le bureau du commandant supérieur. Elle disait :

— Je jure Dieu, mon colonel, que vous entendez par ma bouche l'engagement du Marabout de Tolga. Je suis son visage et sa langue... Je vous apporte son amitié et la fidélité de ses serviteurs... Choisissez! il vous faut marcher avec eux ou contre eux, avec les Marabouts des Zibans ou avec ces Marabouts du Sud qui soutiennent contre vous les espérances des nomades. J'en appelle au témoignage du lieutenant Franck! Il connaît les affaires du Sahara comme moi-même. Il vous dira que ces gens de poudre veulent vous séparer de vos amis véritables, afin d'échapper plus facilement à votre colère.

Le colonel Desvaux jeta à l'officier que désignait le Cheikh un regard surpris. En effet, si peu renseigné qu'on fût alors sur l'organisation des francs-maçonneries dont l'Afrique du nord était enveloppée comme dans un réseau, le colonel distinguait l'intérêt que les Marabouts des Zibans, alliés au Cheikh-El-Arab,

avaient à l'abaissement de leurs rivaux religieux, les Marabouts du Saharah, appuyés sur le Sultan de Tougourt.

— Il me faut, songeait-il, choisir entre les Zibans et le Saharah, entre le Cheikh et le Sultan. A qui me fierais-je?... A Pompée ou à César?... Aux dominicains ou aux jésuites de l'Islam?... Je suis bien sûr, en tout cas, que ni ceux-ci, ni ceux-là, ne m'offrent un concours désintéressé. Chacun de ces ordres religieux, chacun de ces chefs veut se servir de moi pour anéantir un adversaire redoutable. Ma politique consistera donc à les ruiner l'un par l'autre pour le plus grand profit de la France.

Cette sage conclusion ne pouvait se produire sans inconvénient devant l'ambassadeur de Tolga. Le colonel l'enferma en soi-même. Il congédia son visiteur sur des paroles courtoises, un peu vagues, et se prêta de bonne grâce aux politesses compliquées de la séparation.

Quand il se retrouva en tête à tête avec l'officier des Affaires-Indigènes qui avait assisté à l'entretien, il prononça :

— Monsieur Franck, je ne vous charge pas de mes réflexions pour votre supérieur hiérarchique, le capitaine Séroka. J'irai les lui porter moi-même avant peu. Mais je dois vous adresser tout de suite une observation qui m'est pénible : vous vivez publiquement à Biskra avec une maîtresse, française ou étrangère — en tout cas européenne — et qui vous est arrivée depuis peu. Je ne vous demande pas d'entrer dans d'inutiles explications. Quand je descendrai à Biskra, il faut que cette affaire soit liquidée.

Et comme le lieutenant s'inclinait en balbutiant,

le colonel Desvaux ajouta, avec une sévérité plus marquée :

— Il ne suffit pas, monsieur Franck, qu'un officier des Affaires-Arabes soit intelligent et actif : il doit surveiller ses relations indigènes, ne pas prendre part dans les querelles de partis, veiller jalousement sur son indépendance et sur son prestige... Ne me répondez pas... Vous réfléchirez à mes paroles. Faites seulement entrer ces gens qui, depuis une heure, tapent à ma porte.

Le lieutenant profita, pour disparaître, de l'apparition un peu tumultueuse du sergent Béchu :

— Mon colonel !

— Qu'est-ce qu'il y a donc ?

— J'en ai trouvé un !...

— Un quoi ?

— Un qui topographie ...

Le sourcil déjà froncé s'abaissa, et le colonel dit :

— C'est bon... Qu'il entre.

Le colonel Desvaux était arrivé en Afrique précédé du surnom de « héros de Juillet ». Il l'avait gagné en 1830 avec sa première épaulette, en combattant pour la Liberté. Sorti de l'école de cavalerie avec le numéro un, il avait fait sa carrière aux chasseurs, puis aux spahis. Depuis un an il était à la tête du 3e régiment dit « les Réguliers de Bône » quand on l'avait appelé au commandement de la subdivision de Batna. Il devait occuper ces fonctions comme brigadier, jusqu'en 1859.

Le colonel, plus tard général Desvaux, a laissé dans la mémoire de l'armée d'Afrique un vivant souvenir. Il s'y est distingué comme organisateur, administra-

teur et diplomate. Il excellait dans l'art difficile de juger les hommes et de faire surgir les vocations. C'est lui qui, presque pacifiquement, prépara la conquête de l'Oued-Rir et du Souf.

Le goût de réflexion qui était, chez le colonel, un état habituel de l'esprit, avait pour corollaire une grande réserve de paroles. Elle s'alliait à une passion presque puritaine de la tenue dont s'égayait cette armée d'Afrique, délurée et exubérante, toujours campée entre la victoire et la mort, qui, en ce temps-là, vivait dans une licence de partisans.

Il suffit au colonel de lever les yeux sur le soldat qui venait d'entrer pour reconnaître en lui un homme de bonne race. D'autre part, les trente ans de la recrue faisaient soupçonner un roman moins banal que tant d'aventures de jeu, de débauche, d'indiscipline ou d'indélicatesse, dont l'enrôlement à la Légion était, pour beaucoup de jeunes gens, le dernier épilogue. Mais l'expérience avait mis le colonel sur ses gardes. Il n'interrogea pas l'homme qu'on lui amenait sur les motifs qui l'avaient décidé à endosser la longue capote. Il demanda :

— Sous quel nom servez-vous ?

— Éric.

— Vous savez établir un itinéraire ?

— Comme si c'était mon état.

Cette réponse confirmait le colonel dans la pensée qu'il avait devant soi un officier étranger en rupture de grade.

Il fixa l'inconnu de ses yeux qui voulaient lire :

— Vous ne craindriez pas d'aller un peu de l'avant en pays ennemi, sur le chemin du Souf ou de Tougourt, pour relever des pistes ?

L'homme répondit simplement :

— Je suis venu ici pour me faire tuer.

La sévérité qui apparaissait dans les manières du colonel Desvaux avait sa source dans une foi un peu sectaire et qui, facilement, aurait tourné en ardeur de prosélytisme.

Il dit avec fermeté :

— Jamais on n'a tant gâché sa vie que l'on ne puisse se réconcilier au moins avec soi-même...

Une lueur passa dans les yeux de l'inconnu. Il riposta comme sur une attaque :

— Et quand c'est le dégoût des autres qui vous tient ?

Les deux hommes se regardèrent. Évidemment, le colonel estimait que la réponse du soldat avait été lancée d'un ton trop bref. Il mit cette vivacité sur le compte de quelque blessure fraîche, et, revenant à la question de service, il expliqua avec froideur :

— Vous allez trouver sur la table à dessiner du lieutenant Auër des notes, des cotes, des indications manuscrites et graphiques. Je voudrais que l'itinéraire fût achevé le plus tôt possible, afin que le lieutenant Franck, adjoint au Bureau-Arabe de Biskra, puisse l'emporter quand vous descendrez avec lui sur l'Oued-Rir.

Le soldat répondit par un salut où il y avait plus d'énergie que de respect.

Il se retirait, on le rappela :

— Que puis-je faire pour vous, Éric ?

Sans hésiter, l'homme répondit :

— Me placer sous les ordres du commandant Carbuccia, dans le cercle de Biskra.

— Vous connaissez le commandant ?
— Oui, mon colonel.
— Personnellement ?
— J'ai une lettre pour lui.

III

VIN TRISTE

Les baraquements provisoires où était installé le « Service topographique » bordaient d'un rez-de-chaussée, long et sans étage, cette muraille du camp que, dès la première heure, on avait baptisée : « Porte de Lambèze. »

Sous la conduite du sergent Béchu, Éric entra sous un hangar assez vaste qui s'éclairait par le toit. Il était meublé d'un unique tabouret de dessinateur et de deux tréteaux soigneusement calés avec des débris de vaisselle. Des planches portaient sur cet appui. Elles étaient encombrées par des profils de cartes, des notes, des équerres, des règles, des compas. L'encre de Chine et le carmin avaient séché dans les godets. Et le sable, qui s'était introduit par une fêlure du vitrage, recouvrait table et papiers d'une impalpable poussière.

Le travail abandonné par le lieutenant Auër était

le projet d'itinéraire d'une colonne qu'on voulait lancer de Biskra sur ce Rocher-du-Retour, d'où apparaît la contrée des mirages, réfléchie dans un miroir de sel, que les Arabes désignent sous le nom générique de « Chott ». Comme toutes les cartes dressées en ce temps-là, par ouï-dire, sur des témoignages d'espions et des interrogatoires de prisonniers, ce graphique ne représentait que des vraisemblances d'étapes. Les diverses rivières qui coulent des Zibans, des sommets de la Joue-Rouge, pour se vider dans les bas-fonds du Chott Melrir, y étaient représentées, au petit bonheur, par des lignes que le topographe avait eu la coquetterie de ne point tirer à la règle.

Éric reconnut avec satisfaction qu'il lui suffirait de mettre au clair un projet élaboré consciencieusement par l'auteur de la carte.

Il venait de s'installer sur le haut tabouret pour achever ce travail facile, quand un ronflement qui sortait de dessous terre, l'arrêta net, son pinceau levé.

Il se retourna : la pièce était bien vide. Il regarda sous la table. Dans un coin, contre le mur, un manteau qui semblait étalé se soulevait sous la poussée d'une respiration robuste.

— Quelque spahi, pensa Éric, qui sera venu s'étendre là, sa prière dite, à l'abri des mouches... Il est monté en paradis ! Je vais l'en faire descendre...

Éric passa derrière la table, et soulevant le manteau, il découvrit le ronfleur.

A plat comme un tué, ses jambes allongées, ses talons joints, ses deux pieds dressés, les pointes en l'air, sa large poitrine bombant sous l'effort du souffle, un homme dormait, avec un air de béatitude.

Le petit bonnet de police, qui avait roulé de sa

tête, découvrait un front élevé. Rares, très noirs, les cheveux frisaient aux tempes, légèrement collés par la sueur. Le dessin un peu torve des sourcils, les brides qui, vers les tempes, tiraient les paupières, en ce moment abaissées, le nez à demi camus, les moustaches à la kalmouke, mousseuses, conquérantes, touffues comme l'impériale accrochée au menton, précisaient, dans cette immobilité que le sommeil donne au masque, les origines du dormeur. Visiblement, celui-ci était un de ces cavaliers madgyars, fils du Volga, qui, à l'arrière-garde des invasions, tombèrent sur la Pannonie, et, depuis des siècles, sont restés sur le pied de guerre, campés au milieu de races hostiles, entre les Slaves et les Bulgares, les Allemands et les Italiens.

La blouse de dessinateur dont ce beau géant était enveloppé bâillait sur la poitrine. Dans l'échancrure, Éric aperçut le dolman rouge à brandebourgs noirs, la ceinture multicolore que portaient alors les officiers de spahis détachés à la Légion.

— Parbleu ! dit-il, c'est Auër, lui-même !... Il cuve son vin sous la table !... Ne le dérangeons pas.

Déjà, il avait repris son travail et il s'absorbait dans le dessin de l'Oued-Djeddi, quand un grognement dont l'origine était certaine jaillit de l'encoignure, où, tout à l'heure, le dormeur avait ronflé.

Apparemment troublé dans la quiétude de son sommeil, l'homme au dolman avait rejeté le manteau et il avait réussi à se relever sur un coude. L'œil mi-clos, et fixe, le géant considérait avec stupéfaction cette blouse grise et cette paire de jambes qui circulaient entre la terre et la planche à dessiner.

Il parut à Éric que ce spectacle jetait le lieutenant

Auër dans une songerie désagréable. Elle s'aggrava de l'impuissance où se sentait l'officier topographe de chasser cet intrus qui usurpait ainsi sa table et ses compas. Cette contrainte aboutit à une fusée d'imprécations, mâchées en arabe, en hongrois et en français, dont Éric reçut le choc avec une indifférence qui acheva de mécontenter le géant. De colère il se dressa sur les genoux, et, s'aidant des mains, il se rapprocha du tabouret, saisit son ennemi par une des jambes, puis tira à bas avec une vigueur que l'on n'aurait point attendue d'un homme encore aviné.

— Diable ! se dit Eric, je vais être forcé de me défendre...

Un violent coup de règle obligea l'assaillant à lâcher prise ; une secousse renversa le tabouret entre les deux adversaires. Mais l'injure du coup avait redressé le Madgyar sur ses pieds. Les bras ouverts, il s'avança vers Éric comme un grison des Carpathes marche sur son chasseur pour l'étouffer dans une étreinte.

Les deux hommes étaient, l'un comme l'autre, musclés supérieurement, Auër ayant sur Éric l'avantage du poids ; de ce fait, dans une lutte régulière, il aurait fini par l'emporter ; mais la stupeur du vin lui faisait les jambes flageollantes, et ce fut pour le légionnaire un jeu de le terrasser.

Quand Éric le vit sous son genou, tout ahuri de la chute, il se décida en une seconde. Des cordes, qui avaient servi à ficeler les bagages du topographe, traînaient sous la table à dessiner. Il s'en empara, et lorsque Auër, enfin remis de sa surprise, voulut reprendre la lutte, il était ligotté exactement, les poignets l'un contre l'autre, les genoux et les chevilles

serrés dans un savant lacis. Le vaincu ne pouvait plus remuer que la langue. Il en abusa :

— Chien !... Fils de chien !... Renégat !... Métourné !... Mangeur de glands !

Ayant relevé son tabouret, Éric considérait cette impuissance avec flegme :

— Si vous continuez à vociférer, dit-il avec froideur, je serai obligé d'appeler la garde.

— Appelle-la, brigand !

— Le colonel m'a chargé d'achever la carte !...

— Toi !

— ... Que vous aviez laissée en plan.

— Je te défends de toucher à mes compas...

— Je me suis engagé à livrer mon relevé demain matin. Si vous me rendez le travail impossible, je vais vous mettre un bâillon.

— Un bâillon !... A moi ?... Essaye !

A la pensée qu'un être humain oserait lui infliger une pareille humiliation, le géant poussa un rugissement si effroyable, que tout le camp en fut dans l'émoi.

Des aboiements, des éclats de voix, des pas répondirent :

— Je vous l'avais prédit, conclut Éric. Voilà la garde qui s'amène... Laissez-moi donc, avant qu'elle arrive, vous recouvrir avec votre manteau, et tenez-vous coi.

Il se disposait à remplir ce devoir de camaraderie, quand la porte de la baraque s'arracha brusquement de sa serrure et Béchu s'avança, suivi du caporal Christophe et de quatre soldats :

— Qui égorge-t-on ici ?...

Par-dessus son épaule, Éric montra le géant garrotté :

— C'est cet homme-là, dit-il, qu'il m'a fallu mettre à la raison.

— C'est toi qui as ficelé le lieutenant Auër?... Eh bien, mon vieux !...

Le sergent n'acheva pas, mais son geste disait avec éloquence : « A dater d'aujourd'hui, je ne donnerais pas cher de ta peau ! »

— Mais regardez donc, sergent !... Le lieutenant va avoir un coup de sang !

— De l'eau !... Christophe !... De l'eau !

Au moment où le lieutenant Auër déficelé, ramené à la raison par la chute d'un seau d'eau, fort à propos retourné sur sa tête, se relevait de dessous la table dans un piteux état, les soldats, respectueux, s'écartèrent devant l'entrée du colonel Desvaux.

Il jugea les faits d'un coup d'œil. Et, toujours froid, il laissa tomber son arrêt dans le silence :

— Lieutenant Auër, vous allez vous rendre aux arrêts de rigueur.

Déjà, il avait tourné les talons et le coupable n'en finissait pas de relever sa belle figure dégradée :

— Mon lieutenant, dit Béchu...

Auër respira comme un cheval qui s'ébroue. Sans mot dire, il promena son regard torve sur tous ceux qui l'entouraient, et, avisant Éric dont la capote de légionnaire était tout entière dissimulée par la longue blouse de topographe, il dit avec lenteur :

— Vous, monsieur, qui avez tant de courage contre un homme dans le vin, savez-vous vous servir d'un sabre ?

Les soldats retenaient leur souffle. Béchu intervint :

— Mon lieutenant, dit-il, vous ne pouvez croiser le fer avec une recrue. Cet homme est un simple soldat.

— Pour le moment, dit Éric.

— Pour toujours ! s'écria le Madgyar, en menaçant de son impériale relevée l'ennemi qui lui échappait. Pour toujours... Foi d'Auër ! Car, je t'ai dans l'œil, soldat !... Et ma mémoire est longue !... Moi vivant, tu ne sortiras du rang que pour t'aligner au mur... le jour où l'on te fusillera !...

IV

LA PORTE D'EL-KANTARA

Le topographe Éric n'avait pas trop présumé de son adresse.

Le 8 janvier, au matin, il présenta au colonel l'itinéraire de la colonne, et le départ des hommes qui devaient descendre sur Biskra fut décidé pour le lendemain. Le Cheikh-El-Arab reçut l'ordre d'escorter cette petite troupe, dont le lieutenant Franck prenait le commandement. Auër l'accompagnait. Il devait achever à Biskra, où sa compagnie était casernée, ses arrêts de rigueur. Comme Ben-Titi était le seul spahi présent dans la colonne, il se plaça au gré de ses amitiés, sur le flanc de la compagnie que commandait le sergent Béchu ; — à côté l'un de l'autre, marchaient le caporal Christophe et le topographe Éric.

Bien que tout parût séparer ces deux hommes, tout, jusqu'à la taille qui obligeait Christophe à lever la tête quand il voulait interroger Éric, une camaraderie

était née entre eux. L'honnête optimisme du caporal divertissait Éric et lui fournissait une occasion de dépenser ses munitions d'ironie. Christophe ne semblait point s'émouvoir de cette raillerie; s'il s'en avisait, il la mettait sur le compte de quelque déception. Il avait l'âme assez bienveillante pour se féliciter qu'un camarade s'égayât, voire aux dépens de son amour-propre.

Au sommet de la côte de Batna, quand on commença de marcher plus librement, en plaine, il raconta avec simplicité l'histoire de sa vocation.

Il s'était engagé à la Légion par amour pour la fille d'un gendarme de Philippeville. Ce militaire barbare avait défendu à sa fille d'entretenir la plus innocente correspondance avec un amoureux qui n'était pas galonné. Depuis trois ans que Christophe tenait la campagne, il n'avait reçu qu'une seule fois des nouvelles de son amie :

— Et elle était encore fille ? demanda Éric avec cynisme.

— Elle me faisait dire qu'elle m'attendra, répondit doucement Christophe.

Le topographe haussa les épaules :

— Caporal, dit-il, finis ton temps, puisque te voilà engagé, déserte, si le métier te déplaît, fais-toi tuer à la prochaine occasion, si la vie t'apparaît comme à moi, une farce qui, pour demeurer gaie, ne doit pas durer trop longtemps, mais ne fais pas de fonds sur l'amour d'une femme... Quand tu auras conquis tes galons de sergent, et que tu reviendras à Philippeville pour épouser ta dulcinée, tu la trouveras mariée avec un riz-pain-sel ou en concubinage avec un brigadier de l'octroi... Si tu fais du tapage, le gendarme te fourrera au bloc et il aura raison. Car, il faut être naïf comme

tu l'es, pour prendre au mot un père qui dit : « Jamais » et une fille qui répond : « Toujours. »

La morale du topographe Éric eut un grand succès auprès des légionnaires. Elle les fit rire, sans déconcerter l'amoureux. Il se contenta de répondre :

— Je ne suis pas de ton avis, Éric. L'avenir prouvera qui de nous deux avait raison.

On marchait dans un terrain en formation, dans des schistes pourris qui avaient durement résisté aux premières pioches et qui, maintenant, d'eux-mêmes, s'effritaient à l'air. A droite et à gauche, les pans de montagnes glissaient sur des pentes d'argile. Aux Tamarins où, la première nuit, la troupe s'arrêta pour bivouaquer, on fit cercle autour de Ben-Titi. Il avait entrepris d'enseigner l'arabe en une leçon à un apprenti légionnaire :

— Ji suppose, disait-il, avec son parler zézayant, dont les fautes semblaient une gageure de pitre, que tou veuilles voyager seul par le pays. Il faut apprendre à dire : « Rerb ! », Ouest et « Cherg ! », Est. « Réraba » ce sont li gens de l'ouest, « Chéraga » ce sont li gens de l'est, Réraba et Chéraga dans ce pays-ci, i'sont toujours fâchés ensemble !

Et comme des rires approuvaient, le spahi continua:

— Maintenant, tou sais presque tout du sabir. Quand les Réraba ti diront : « Estenna... » Attends... tou leur répondras: « Fisa ! Esreb ! » Presses-toi ! Vite ! Quand les Chéraga ti demanderont la charité, tou leur crieras: « Roh ! » Va-t'en ! Quand tou voudras leur faire porter ton sac, tou leur diras : « Aroua ! » Viens. Et si, au bout d'oune heure ou deux, sur la route, le bicot il parle de retourner à son couscous, tou rouleras les yeux... comme ça, tiens !... et tou lui diras : « Bessif ! »

Par le sabre !... Par la force ! Ah ! il ne résistera pas davantage ! Personne ne te résistera ! Moi, Ben-Titi, quand ji dis « Bessif ! » les têtes des croyants elles s'inclinent, toutes, sous mon bras, comme pour la grande prière...

Ces propos abrégeaient la monotonie de la route. Sur la fin de la seconde étape, la petite troupe déboucha dans une large vallée qui découvrait une merveilleuse perspective. A quatre portées de fusil, une échancrure entaillait la muraille de calcaire qui ferme l'horizon. Comme une bête formidable, couchée, pour la garde, en travers de cette porte, une croupe de marne barrait la brèche de sa maigre échine. La volonté de cacher qui faisait une âme à ce monstre antédiluvien, était si apparente que, tout de suite, derrière cet obstacle, on devinait un mystère jalousement défendu. La nature veillait ici sur un des derniers secrets qu'elle défend contre les audaces de l'homme.

Éric leva les yeux vers ces crêtes qui dominaient le mystère.

Régulièrement crénelées, elles se dressaient sur le fond du ciel, pour cette défense désespérée que tout ce qui vit, érige, dans une dernière lutte, contre la profanation pire que la mort.

Sans interroger ses compagnons, le légionnaire devina que la route du lendemain franchirait cette baie de lumière que le spahi avait nommée « N'Gouss » et qui, sur la carte provisoire d'Auër, s'appelait El-Kantara.

Comme la barrière de marne offrait un abri contre le vent, le lieutenant Franck décida de passer la nuit à l'intérieur de la porte. Il fit donc poser les sacs, préparer la soupe du soir. Les bonnes volontés ne man-

quaient pas autour des marmites. Éric proposa à Christophe et au spahi d'escalader le môle de marne pour jouir de la vue qui les attendait, là-haut, dans l'embrasement prochain du crépuscule.

Ce fut, pour ces trois hommes, un jeu de traverser le torrent, et, dans les pierres croulantes, de gravir la pente en échelle. Ainsi que dans ces féeries à transformations où les décors s'enfoncent dans les dessous, pour démasquer des perspectives inattendues, les dernières enjambées de leur escalade leur réservaient à chaque pas la sensation d'une métamorphose prodigieuse. Soudain, elle s'imposa, commandant l'oubli, comme une création nouvelle.

Éric s'était arrêté, les prunelles dilatées. Et, d'une voix qui ne demandait pas de réponse à ses compagnons, éblouis comme lui-même, instruit par ses rêves, il prononça, désignant ce qui apparaissait :

— L'oasis?

Songea-t-il aux jours anciens de la terre où le torrent s'était soudain jeté contre cette citadelle pour y faire brèche, — le jour où, sous l'assaut, elle s'était ouverte avec un tel gémissement que, réveillé par un souffle de vent, l'écho de sa défaite gémissait encore dans les flancs déchirés des roches, en éternité de clameurs?

Le légionnaire ne prenait pas garde à cette lamentation. Ses yeux allaient à cet îlot de verdure qui apparaissait en contre-bas de la porte, sourire d'une terre fécondée après tant de siècles de malédiction. Éric sentit que son cœur tressaillait au souvenir de ces luttes inouïes et de ces grandioses épousailles. Sur le seuil de ce monde inconnu, il eut l'avertissement qu'il enterrait le vieil homme, et pour une vie nouvelle, naissait une seconde fois.

Au delà de cette verdure que l'ardeur du soleil faisait presque noire, une plaine d'or supportait un profil de montagnes. Ondulées, brodées d'arabesques régulières, elles fuyaient comme un prolongement d'ogives. Derrière la forteresse inexpugnable, c'était ici l'apparition de ce Palais des Mille-et-Un-Jours, que l'Orient bâtit avec de la lumière et des mirages, pour y loger tous les songes qui passent par le cœur de l'homme, comme le rafraîchissement d'une nuée sur le voyageur des sables.

Quand Éric fut las de fixer cette gloire de lumière, ses yeux s'abaissèrent sur l'Oued. Là où l'étranglement de la gorge faisait le lit plus étroit, des ruines symétriques trahissaient l'œuvre de l'homme. Éric demanda au spahi :

— Qui a posé ces pierres?...

L'Arabe hocha la tête d'un air grave :

— Hadak roumana[1]...

La pensée d'Éric s'était détachée de ses compagnons et de lui-même. Affranchie des liens du corps, elle voyageait librement dans le lointain passé, peut-être elle explorait l'avenir; si bien que le légionnaire eut la sensation d'une chute, quand, sur son bras, il sentit la main du spahi qui se posait, et, brusquement, le ramenait à la terre :

— Regarde, camarade.

— Quoi donc?

— Là, en bas... dans la gorge...

Du fond du paysage enchanté, un cavalier venait par le lit du torrent. Comme il entrait dans l'ombre des murailles, le burnous dont il était enveloppé s'éclaira d'une surnaturelle blancheur. D'autres cavaliers sui-

1. Ça c'est du romain.

vaient qui, à distance d'escorte, formaient une masse confuse, de la couleur du rocher.

Éric mit la main sur ses yeux clairs pour mieux distinguer la silhouette de cet homme qui venait du Pays de Mirage. Et, superstitieux comme un joueur, encore vibrant de son envolée vers l'Inconnaissable, il murmura, trop bas pour que ses compagnons pussent l'entendre et lui répondre :

— Est-ce que celui-ci apporterait le destin ?

V

TRIO DE CHACALS

Il y avait, dans le camp du lieutenant Franck, un personnage qui, plus vivement encore que le topographe Éric, s'intéressait à l'arrivée du cavalier blanc par le torrent d'El-Kantara.

Depuis une heure, les éclaireurs placés en sentinelle à la bouche du défilé avaient signalé au Cheikh-El-Arab l'approche d'une troupe conduite par un homme de Grandes Tentes. La dignité de son rang empêchait le Chef de l'Ouest de monter sur la brèche pour se renseigner par lui-même. Quand l'un de ses « voyants », s'approchant avec mystère, vint murmurer à son oreille : « C'est lui... » le Cheikh eut peine à dissimuler un mécontentement qui s'écrivit sur son front en plis d'inquiétude. La vanité lui conseillait d'attendre, avec indifférence, cet ambassadeur que le sultan de Tougourt députait au colonel Desvaux. Mais son intérêt immédiat lui persuadait de se porter à la rencontre

du jeune homme et de le séduire par une marque si certaine de sa bienveillance.

Le Cheikh était un politique délié. Il se permit, dans le défilé d'El-Kantara, une condescendance qui, à Biskra, aurait passé pour un aveu de faiblesse. Il prit le visage heureux d'un croyant que réjouit la vue d'un coreligionnaire, et il s'avança au-devant du voyageur, avec une hâte gracieuse qui ajoutait un charme de séduction à sa naturelle majesté.

Du plus loin qu'il reconnut le Cheikh-El-Arab, le cavalier arrêta sa troupe et descendit de selle.

Ambassadeur et cousin du Sultan de Tougourt, Selman atteignait tout juste sa vingtième année. Comme son souverain et parent, Sultan Abderrhaman, il appartenait à cette ancienne famille des Ben-Djellab qui, depuis la huit cent trente-cinquième année de l'hégire [1] régnait sur l'Oasis de Tougourt et sur les tribus de ce territoire.

Imberbe, d'une maigreur tourmentée, Selman portait sur soi toutes les fatigues et toutes les distinctions d'une race ancienne. Ses lèvres minces, son profil aigu, son menton cruel, ses yeux qu'il tenait baissés constamment par dédain des autres ou contention de l'esprit vers une décision secrète, imposaient, à quiconque approchait de sa personne, une sensation d'inquiétude. Il reçut avec une froideur polie les caresses où on méditait de l'enserrer.

— Que le Prophète, dit le Cheikh-El-Arab, comme conclusion de ses politesses, te rende agréable à Dieu... Si jamais j'ai montré quelque hostilité à ton cousin Sultan Abderrhaman, c'était dans le chagrin

1. 1431 de J.-C.

où j'étais de le voir appeler dans l'Oued-Rir, ces Français maudits qui souillent le sol de notre pays et obligent la face de Dieu à se détourner des Musulmans.

Selman répondit, les yeux attachés à la terre :

— Si mon maître Sultan Abderrhaman venait à s'écarter du sentier de la foi, personne ne le suivrait dans son erreur, pas même ceux que la communion du sang unit à sa fortune. Ce jour-là, il n'y aurait plus de Çoff de l'Est ni de Çoff de l'Ouest. Tous les croyants s'uniraient sous une seule bannière pour marcher contre les ennemis du Croissant.

Le Cheikh-El-Arab avait bonne opinion de sa finesse. Il crut que ces paroles pouvaient bien être le fond de la pensée de Selman et un hommage rendu à son propre mérite. Il déclara ;

— Moi-même, je veux avertir de ton arrivée l'officier qui commande ce détachement... C'est un homme qui répète tous les mots de ma bouche. Dieu bénisse notre rencontre et la fasse servir au bien !...

Sur ces paroles, les hommes se séparèrent : Selman, pour remonter à cheval ; le Cheikh, pour aller informer le commandant de la colonne.

Il trouva le lieutenant Franck assis devant sa tente :

— Mon lieutenant, dit-il, je crois que tu as intérêt à interroger cet enfant que Sultan Abderrhaman envoie au colonel Desvaux... Depuis qu'ils savent que j'ai mis ma main dans la vôtre et que les Marabouts des Zibans ont accepté votre domination, les gens du Sud ne sont pas tranquilles... Ils rêvent de vous leurrer par des promesses... Toi, tu es clairvoyant et tu passeras au travers du piège... Mais le colonel Desvaux a de la poussière dans les yeux... J'ai peur qu'il ne se laisse duper par les promesses dont ces

chacals du Sahara sont prodigues, quand ils se sentent hors de la portée des fusils... Ne pourrais-tu pas faire entendre à ce jeune ambitieux qu'il a tort de plaider auprès des Français la cause de son cousin, qu'il ferait mieux de parler au colonel, au nom de ses espérances propres ?... Je connais les Ben-Djellab ; il ne faut pas souffler longtemps sur leurs ambitions pour qu'elles flambent... Si nous parvenons à mettre la désunion dans Tougourt, la moitié de la besogne sera faite. La gloire de la conquête aura été enlevée aux sabreurs et aux gens de poudre, par vous autres, les habiles diplomates du Bureau-Arabe!

Le Cheikh le savait bien : la corde qu'il faisait vibrer là avait, dans le cœur d'un officier des Affaires-Indigènes, des résonances infinies. Il ne se choqua point de la brusquerie avec laquelle le lieutenant Franck riposta :

— C'est bon... Amène-moi toujours ce jouvenceau...

Un observateur, moins habitué que le lieutenant Franck au cynisme de la politique orientale, aurait été mis en singulière défiance de son allié par la cordialité doucereuse avec laquelle le Cheikh qui venait de médire d'Abderrhaman, présenta son ambassadeur :

— Celui-ci, dit-il avec emphase, est le très illustre cousin de notre cher et puissant ami Abderrhaman, Sultan de Tougourt. De la part de son parent, il va assurer ton chef des sentiments d'amitié que ceux du Sud nourrissent, eux aussi, pour vous autres, Français... Ma fidélité t'est connue... Qu'elle témoigne, avec éclat, en faveur de la sincérité d'Abderrhaman!

Selman avait écouté sans sourciller. Il prononça :

— Tu sais, lieutenant Franck, le fond qu'il faut faire sur la parole du Cheikh? Puissions-nous un jour être ses garants comme aujourd'hui il est le nôtre auprès de toi.

Franck était impatient de sortir de ces politesses liminaires et d'interroger Selman sur le but de sa mission. Il fit signe qu'il désirait demeurer en tête à tête avec l'envoyé de Tougourt, et quand le Cheikh se fut retiré il interrogea le jeune homme avec adresse.

Selman ne mit pas de scrupule à découvrir, pour le Cheikh-El-Arab, des sentiments très différents, de l'amitié qu'il venait d'affirmer en présence de son introducteur :

— Je crains, dit-il, que cet intrigant ne nous ait desservis d'avance auprès des Français... Il vous fait croire que son autorité s'étend jusque dans le désert... Il dit qu'il lui suffit d'élever la voix pour ranger les nomades dans votre obéissance... Son pouvoir n'était pas grand du temps des Turcs... Il a diminué depuis qu'ouvertement cet ambitieux vous sert contre les ennemis de sa foi. Que promet-il?... Si vous l'installez à Tougourt, tout l'Oued-Rir viendra à vous?... La vérité, je vais te la dire : quand vous aurez versé beaucoup de sang pour installer celui-ci sur le trône des Ben-Djellab, il en faudra dépenser, plus encore, pour l'y maintenir... Jamais les nomades n'obéiront qu'à un homme de leurs tentes, à un Cheikh El-Arab du Désert, choisi par eux, et qui, sûr de leurs cœurs, pourra, lui, traiter librement avec vous !...

Selman avait parlé avec fermeté. Et le lieutenant Franck, habitué aux câlineries du Cheikh, le regardait, surpris.

— Ne crois-tu pas, Selman, demanda-t-il, en appuyant sur chacune de ses paroles, que les Nomades préféreraient le chef intrépide que tu dis à un sultan alangui d'amour, à un chef qui n'aurait d'audace que pour se glisser, sous des déguisements, dans le harem de son ennemi?...

Le jeune homme ne répondait pas, Franck reprit :

— Nous sommes mieux renseignés que tu ne le crois, Selman, au Bureau de Biskra, sur vos intrigues de politique, de famille voire de galanterie... Nous savons que Sultan Abderrhaman aime passionnément sa cousine, la belle Tounis... Nous savons que c'est sa mère, — encore aujourd'hui, elle le tient en tutelle ! — qui, autrefois, l'a empêché d'épouser celle qu'il adorait... Nous le savons enfin : depuis que Tounis est devenue la femme du Cheikh-El-Arab, Sultan Abderrhaman n'a pas renoncé à la voir... Il monte parfois jusqu'à Biskra sous des habits de chamelier... ou bien avec le voile noir des Touareg sur son visage... Il se glisse en grand secret auprès de la femme qu'il aime... Qu'arrivera-t-il, je te le demande, le jour où le Cheikh-El-Arab sera instruit de cette intrigue?... Le trône de Tougourt deviendra vacant et c'est nous qui donnerons au mort un successeur...

Selman sentit le regard qui le scrutait et il répondit, les yeux attachés à la terre :

— C'est une grande épreuve, quand Dieu impose à un peuple de guerriers le gouvernement des enfants et des femmes...

VI

INSECTOMANIE

Le lieutenant Franck avait décidé de franchir en deux journées d'étape, les cinquante-cinq kilomètres qui le séparaient de Biskra. Les premières pâleurs de l'aurore se montraient à peine derrière les crêtes de Djebel Nouasser, quand la colonne fit halte, au bord du torrent d'El-Kantara, en un lieu dit : « Fontaine-des-Gazelles. »

Après l'explosion de fécondité qui, au pied de la porte, dressait une forêt de palmes, la petite troupe avait péniblement marché dans un paysage de pierres. Elle retrouvait ici quelques verdures, poussées dans un alluvion, que l'Oued avait accumulées dans ce tournant de son lit.

Le caporal Christophe était né sur les bords du Rhône. Il avait des souvenirs de coteaux couverts de vignes ; il ne put s'empêcher de soupirer :

— Quel miracle on ferait ici, avec de l'eau et du soleil !

— Qui sait? Nous finirons peut-être jardiniers! répondit le sergent Béchu.

Et il éclata de rire, ignorant son destin.

Les Légionnaires étaient descendus dans le lit de l'Oued, et, soudain, Béchu fit un geste qui commandait le silence. Avec des mains prudentes, il écartait le buisson de lauriers-roses. Par cette fenêtre, les trois soldats aperçurent un spectacle d'une grâce matinale.

Un couple de gazelles, aux ventres blancs, aux cornes hautes, de cette espèce dite « rime » qui tient le milieu entre les naines du Sersou et le robuste « adémi » du Tell, se désaltérait dans une fontaine. Le mâle était couvert de sueur. Sans doute, il avait été chassé par des sloughis du Djebel-Kteuf. La femelle, lourde de sa portée toute prochaine, le léchait avec douceur.

— Le beau coup de fusil! fit Béchu.

Déjà, il mettait le couple en joue, Éric lui posa la main sur le bras :

— Ne tire pas, sergent!

— Est-il drôle, cet ami des bêtes!... J'croyais que toi, tu étais venu ici pour tout massacrer?...

Eric répondit d'un ton sec :

— Je n'en veux qu'aux hommes.

Le sergent fit ce qu'on lui demandait. Mais, le soir, en face de « l'ordinaire », il regretta son attendrissement.

Personne n'était là pour le plaindre. Le spahi priait hors du camp, Christophe enseignait à lire au cuisinier nègre, et le lieutenant Franck avait mandé Éric.

— Le colonel Desvaux, dit l'officier au topographe, m'a ordonné de relever, tout en cheminant, ces hauteurs

qui nous entourent. La région est tranquille, il n'y a pas d'inconvénient à vous laisser en arrière de la colonne, pour prendre un croquis... Par exemple, il faudra rallier avant la nuit close. Je vous donnerai un compagnon à votre choix.

— Ce sera, dit Éric, le caporal Christophe. Il connaît le pays, et nous nous entendons bien tous les deux.

Conformément à ce projet, Éric et Christophe passèrent la journée du lendemain à relever les ondulations de terrain voisines d'El-Outaya. Ils se laissèrent attarder, malgré le conseil du lieutenant, et, déjà, le soleil était bas sur l'horizon, lorsque, du col de Sfa, ils aperçurent les palmiers de Biskra dans un lointain qui s'enveloppait de brume.

— Quand même la nuit nous surprendrait en chemin, dit le caporal, j'ai un point de repère : le feu que l'on allume tous les soirs sur le minaret de la Casbah. C'est à ce phare, qu'après le soleil couché, se rallient tous les naufragés du Sable... La précaution est bonne ! Il ferait mauvais se tromper de porte et venir demander son chemin à quelques dissidents qui auraient allumé un feu pour préparer leur soupe aux chardons. Il y a des légionnaires qui ont commis cette erreur-là : on ne les a pas revus... Vérifions un peu nos amorces...

Il parlait encore, quand, dans la direction où ils avaient cru apercevoir les palmiers de Biskra, un feu étoila la brume.

— Nous sommes dans le bon chemin, dit Christophe.

La nuit était venue subitement, comme il arrive en ces régions sahariennes où le crépuscule et l'aurore

s'étouffent entre le plein jour et les pleines ténèbres. Saisis par le silence du soir, les deux hommes avançaient sans paroles. Brusquement, ils s'arrêtèrent.

Dans une direction diamétralement opposée au point vers lequel ils se dirigeaient, un faisceau de lumière venait de jaillir, intense, et laissant derrière soi une traînée de comète.

— Parbleu ! tu t'es trompé, Christophe ! dit Éric après avoir fixé cette clarté. Voilà le signal du minaret...

Le caporal explora l'horizon.

Ils étaient perdus comme en mer, avec quelques étoiles au-dessus de la tête, et, autour d'eux, la muraille circulaire des ténèbres. Les lueurs inégales, aperçues en deux points opposés, perçaient, comme des lucarnes cette tour d'obscurité qui montait de la terre au ciel :

— Je n'y comprends rien ! fit Christophe en conclusion de ses réflexions. Depuis que nous avons passé le col de Sfa, nous avons constamment suivi la piste... D'ailleurs, la clarté qui traîne au bas du ciel ne ressemble pas du tout au fanal du minaret.

— Tu en es sûr ?

— Je l'ai rallié plus de cent fois, dans le temps où nous faisions colonne dans les Zibans !

— Et si le commandant Carbuccia a triplé son feu... à notre intention... à cause de la brume ?

Le caporal était ébranlé :

— Ma foi, dit-il, j'avoue que j'ai perdu le Nord... Je ne sais plus si le chemin est à droite ou à gauche et si nous dormirons, ce soir, la nuque sur notre traversin ou la tête coupée entre nos genoux.

— Moi, dit Éric, je vais du côté de la plus grosse lumière.

— T'as raison ?

— Y voir clair, s'il faut se battre.

Christophe fit un geste d'assentiment, et les deux hommes, changeant leur route, marchèrent droit sur le second fanal. A mesure qu'ils s'en rapprochaient, il leur parut que ce feu changeait de figure. Maintenant, il ressemblait à un cône dont la base était ardente et dont l'ouverture incolore se dissolvait dans la nuit. Les deux légionnaires étouffaient leurs pas, retenaient leur souffle. Ils n'imaginaient pas que ceux qui veillaient derrière ce feu pouvaient les apercevoir. Aussi, eurent-ils un sursaut de surprise en entendant une voix qui, en arabe, à la longue distance où les paroles portent dans ces solitudes, leur criait impérieusement :

— Halte !... ou je tire !... Qui êtes-vous ?...

— Qui vive toi-même ! riposta Éric en épaulant son fusil.

Il allait presser la détente, quand un sursaut du fanal vint l'encadrer, ainsi que son compagnon, dans un cercle de clarté. En même temps, la voix criait en français, avec un juron formidable :

— Vous ne pouviez pas répondre : « amis », triples brutes !... J'allais vous cribler la peau !

— Et nous, trouer la tienne ! répondit Éric en s'élançant au pas de course.

Déjà, il était sur l'homme qui l'avait interpellé et il lui mettait la main au collet.

Ce personnage, entièrement vêtu de toile, coiffé d'un de ces casques de liège dont l'Algérie venait d'emprunter la mode aux officiers sénégalais, était

assis sur un tabouret à côté d'une table en X, qui soutenait une lampe Carcel, pourvue d'un réflecteur puissant. Le jet de lumière qu'Éric lui envoya en pleine figure éclaira un visage brillant de jeunesse, couleur de saumon, à peine dessiné par des cheveux, des sourcils, des moustaches d'un blond si pâle qu'ils s'effaçaient comme des chalumeaux de seigle dans de la marne rose.

De la main droite, l'homme au casque soutenait son fusil; de la gauche, il manœuvrait un filet en gaze et s'emparait des insectes attirés par l'éblouissement du fanal. Furieux d'avoir été dérangé dans sa chasse, ce naturaliste jurait dans un français correct, mais avec un accent où se trahissait l'origine étrangère. Le topographe lui répondait sur le même ton, quand le caporal Christophe arriva tout hors d'haleine :

— Tais-toi donc, malheureux ! dit-il. Tu parles à un officier de la Légion, le lieutenant Van Boom.

— Où sont ses galons ? demanda Éric.

Préoccupé de sa lampe et de son filet, l'officier avait négligé d'accrocher à ses manches les insignes de son grade. Il n'en parut pas moins exaspéré qu'on l'eût traité avec si peu de cérémonie et il déclara avec fougue :

— Demain, j'adresserai un rapport au commandant Carbuccia !...

— Adressez toujours, dit Éric sans s'émouvoir. Il y a déjà un lieutenant qui m'a promis de me faire fusiller : on ne m'exécutera pas deux fois.

VII

LE « PÈRE LA LÉGION »

Le matin où le commandant Carbuccia, dit le « Père la Légion », reçut l'engagé Éric, il sortait d'une longue causerie avec un cavalier indigène, Larbi-Mamlouk, qui, depuis plusieurs semaines, venait, chaque matin, s'enfermer dans le bureau et semblait collaborer, avec le commandant, à quelque mystérieux travail.

Le lieutenant Franck avait fait espionner par son chaouch[1] les allées et venues de ce conseiller en turban; il conjecturait que le commandant supérieur du Cercle de Biskra préparait une nouvelle pointe dans le Sud. Il en avait informé secrètement le Cheikh et toutes les dispositions du commandant de la Légion étaient surveillées par le Bureau des Affaires-Indigènes comme les mouvements d'un ennemi.

1. Indigène à tout faire, quelque chose comme le valet du commissaire dans le théâtre de Guignol.

C'est une fatalité de cette terre d'Afrique, qu'en y posant le pied, il faille se décider en faveur d'un des deux partis, Montaigu ou Capulet, qui, en ce pays, divisent tout ce qui respire, sur des questions puériles ou essentielles. L'armée, malgré son patriotisme, n'échappait pas à cette loi commune : elle avait, comme on dit là-bas, ses « çoffs ».

Le basque Séroka, chef du Bureau-Arabe, chargé de renseigner ses supérieurs hiérarchiques sur la politique indigène, s'attachait aux solutions diplomatiques. Il appuyait ses combinaisons sur le Cheikh-El-Arab, plus courtisan qu'homme d'épée, et sur les Marabouts pacifiques de Tolga. Au contraire, le corse Carbuccia, commandant de la Légion, tenait pour la poussée en avant, la culbute de toute résistance par le sabre et la baïonnette. Dans ce dessein qui visait la conquête de Tougourt, il avait pour alliés naturels les concurrents religieux de Tolga et les adversaires du Cheikh-El-Arab, les nomades du Sahara, et les Marabouts du Sud.

C'était une communication de cette lointaine confrérie que Larbi-Mamlouk venait d'apporter secrètement au commandant Carbuccia. Elle expliquait que les habitants de Tougourt commençaient à être las de la tyrannie de la sultane régente, et de la passivité de son fils, Sultan Abderrhaman. Elle faisait prévoir que des troubles étaient à la veille d'éclater dans l'Oued-Rir, du fait de l'ambitieux Selman, ou provoqués par les intrigues du Cheikh-El-Arab. Elle signalait que l'avènement à l'Aghalicat de Tougourt de ce personnage, chef d'un Çoff détesté, serait le signal d'une guerre saharienne dont la France viendrait difficilement à bout. Comme conclusion, les Marabouts du Sahara réclamaient une démonstration militaire dans l'Oued-

Rir et ils promettaient de ménager à nos armes un favorable accueil.

Le « Père la Légion » venait de prendre connaissance de ces nouvelles agréables et il congédiait Larbi-Mamlouk avec des paroles encourageantes, quand on lui annonça le nouveau légionnaire. Éric ne devait jamais oublier l'impression qu'il reçut de cette entrevue décisive, quand le commandant, vêtu d'une flanelle blanche, qui mettait en relief son visage énergique, doré par le soleil africain, lui apparut, debout, à côté de ce musulman de haute mine, dont les yeux tristes perçaient l'âme, et dont le souvenir s'imposait pour toujours à quiconque l'avait une fois rencontré.

Dès que la porte du bureau fut refermée sur la sortie de Larbi, le commandant tendit sa main par-dessus la table au légionnaire qui venait d'entrer. Il dit, avec une pointe d'émotion que l'on n'aurait pas attendue chez un homme de sa trempe :

— Comment, c'est vous !... Vous y êtes donc venu !...

— Vous le savez, répondit Éric, vous êtes le dernier refuge...

Une minute, en silence, les deux hommes se regardèrent :

— Quand j'ai appris votre aventure, dit Carbuccia, j'ai craint, un moment, une décision moins sage. Vous aviez vécu si follement, mon pauvre ami !... Soit dit sans reproche...

— Et je compte bien mourir de même ! répondit Éric. Mais se brûler la cervelle entre onze heures et minuit, dans une chambre d'hôtel, après avoir écrit à ses parents et à ses créanciers, m'a paru peu digne de moi : j'aime le plein air... Je veux que le blanc du ciel

me passe sur les yeux encore une fois quand je tomberai à la renverse...

Le commandant Carbuccia dit avec rondeur :

— Ainsi, vous m'apportez votre vie?... pour que j'en dispose... sans ménagements?...

— Servez-vous-en, dit Éric, pour boucher le premier trou que l'ennemi percera dans une palissade.

Le « Père la Légion » répondit de belle humeur :

— Non pas !... J'ai mieux à faire d'une énergie comme la vôtre ! Je désire que vous viviez le plus longtemps possible pour servir mes projets... Après cela, si vous voulez mourir glorieusement, c'est votre affaire... Je ne vous le déconseillerai pas... Je ne souhaite pas une autre fin pour moi-même... Voyons, comment puis-je arranger vos affaires?... Vous vous êtes engagé...?

— Sous mon prénom.

— C'est-à-dire ?

— Je m'appelle Éric.

— Tout court?

— Comme mon grand-père maternel... Il était Normand de France... En passant la mer, j'ai oublié mes aïeux anglais.

— Diable ! Vous savez que, dans ces conditions, il me sera très difficile de vous restituer votre grade ? Les officiers étrangers, qui commandent ici avec tous leurs galons, ont établi régulièrement leurs droits à l'équivalence.

— Je servirai donc comme simple soldat.

— Je ne le permettrai point ! Vous me mettriez dans l'impossibilité d'user de vous comme je le souhaite...

— Alors?..,

— Eh bien, il y a des accommodements avec le

ciel. Le colonel Desvaux m'annonce sa visite. Je lui dirai que vous m'avez fait vos confidences, que je sais précisément qui vous êtes ; je lui demanderai qu'on vous rende vos galons de sous-lieutenant... C'est avec ce grade-là que vous avez servi comme volontaire dans l'armée danoise ?

— Et ailleurs... J'aimais les coups... On m'a toujours vu dans les endroits où il s'en distribuait.

— En ce cas, dit le commandant avec un éclat de rire plein et clair, vous voici logé à l'auberge que vous réclamiez. Il ne se passe guère de semaine que nous n'ayons l'occasion de distribuer des horions ou d'en recevoir. Et à propos... Il paraît que vous êtes un bon topographe ?...

— J'ai toujours eu de la facilité pour le dessin. C'est même cette virtuosité-là qui, autrefois, m'a fait recevoir à l'École militaire de Woolwich.

— Elle nous sera précieuse... Mais il faut que vous appreniez l'arabe.

— Je le bredouille.

— Déjà ?

— Je l'ai parlé tout enfant. Nous avions, aux Indes, un serviteur musulman que mon grand-père avait ramené du Maroc. Il gouvernait les écuries, et il a commencé mon instruction. Plus tard, j'ai passé des années en Égypte... J'avais l'oreille accordée ; j'ai achevé d'assouplir mon gosier pendant les trois mois que je viens de passer dans la casbah d'Alger, au dépôt.

— Alors, dit le commandant joyeusement, c'est le ciel qui vous met sur mon chemin. Mais, dites-moi... Il faut que je vous réconcilie avec vos camarades, le lieutenant Auër et le lieutenant Van Boom. Ils sont

autant dire mon bras droit et mon bras gauche... Deux lurons, vous savez, bien que ce malheureux madgyar montre un goût fâcheux pour les bouteilles et que le Hollandais qui chasse les insectes avec un acharnement insupportable, ait certainement, dans la cervelle, le plus gros hanneton de sa collection. Vous avez déjà eu bagarre avec eux?

— En effet, dit Éric fronçant les sourcils.

— J'arrangerai cela, conclut le commandant avec sa bonne humeur. Vous êtes faits tous les trois pour vous adorer ou pour vous égorger : je prétends que vous vous adoriez. Je vous recommande aussi l'homme qui était là tout à l'heure. Vous l'avez remarqué?... Ce Larbi-Mamlouk. Il est un brin mystérieux. Le capitaine Séroka et son gueux de Franck vous diraient que c'est un espion de Tougourt. Jusqu'à preuve du contraire, je le crois sûr, voire dévoué. Il n'a aucun des préjugés de ses coreligionnaires, il connaît, sur le bout du doigt, toutes les intrigues de l'Oued-Rir, il est marié dans toutes les tribus, et, quand j'ai besoin d'un renseignement, au Sud, à l'Est, à l'Ouest, il se découvre toujours de ce côté-là une belle-mère qu'il va trouver et qui le renseigne.

Éric allait se retirer, mais il s'avisa que le commandant tournait autour d'une question qu'il avait retardée :

— Et *elle?* demanda enfin Carbuccia, avec une certaine brusquerie... Vous n'avez pas eu de ses nouvelles, depuis votre départ?

Éric répondit avec lenteur :

— Elle m'avait menacé de me suivre partout où j'irais et de briser ma vie une seconde fois. Elle était femme à tenir parole... J'ai coupé le fil.

Éric eut le sentiment que le commandant lui cachait une partie de sa pensée ou de ses informations, et il le fixa dans les yeux. Mais, sans doute, il s'était trompé, car le « Père la Légion » conclut d'un air détaché :

— C'est parfait. Introduisez donc les lieutenants Auër et Van Boom... Je les ai convoqués pour ce matin et ils se morfondent depuis longtemps à ma porte.

VIII

RÈGLEMENT DE COMPTES

Les lieutenants Auër et Van Boom ne s'attendaient pas à trouver l'insolent légionnaire, contre lequel ils avaient réclamé des peines disciplinaires, installé dans le bureau du commandant Carbuccia, avec une espèce d'intimité.

Éric avait trop de goût pour insister sur ces nuances ; pourtant, l'expression de son visage et le sourire qui traînait encore dans les moustaches du commandant, disaient que l'entrée des deux officiers venait d'interrompre un entretien cordial. Dans cette conjoncture, Auër passa devant le légionnaire, le menton aussi arrogant que s'il ne l'avait pas reconnu, et Van Boom, qui était entré dans le bureau, frais comme une rose, devint rouge comme une pivoine.

L'affection que le commandant témoignait à ses officiers n'allait pas sans des bourrasques de colère, sursauts d'un sang méridional qui, lorsqu'elles écla-

taient, faisaient rentrer les plus turbulents sous terre. La vue des deux lieutenants provoqua brusquement, chez le « Père la Légion », un de ces accès redouté :

— Ah! vous voilà, vous autres!... J'ai des compliments à vous adresser!

A trois pas du bureau, les deux officiers se tenaient immobiles, et leurs mains, levées pour le salut, demeuraient vissées par la peur au bord des chéchias.

Le commandant continua :

— Vous, Auër, vous avez encore une fois roulé sous la table! Le colonel Desvaux est si indigné de votre conduite, qu'il veut écrire au général de Salles pour qu'on vous change de corps... Quant à vous, Van Boom, savez-vous ce qui s'est passé dans le quartier des Ouled-Nayls, hier, pendant que vous chassiez le puceron dans la banlieue, avec un filet dont vous mériteriez bien qu'on vous coiffât?...

Le Hollandais devint cramoisi et fit un geste d'ignorance.

Le « Père la Légion » reprit, décidément exaspéré :

— Il y a eu une bagarre dans ce café maure où vous passez toutes vos soirées... Deux filles de tribu, la Plume et la Perle, avec lesquelles on vous voit beaucoup trop souvent, — si souvent, que tout le monde les dit à vous, — sont venues là, danser devant d'affreux bicots, des domestiques du Cheikh-El-Arab!... Et ces gens prenaient vos maîtresses sur leurs genoux... Ils les appelaient par vos noms... Et tout le monde vous raillait! Sacrédié! messieurs! Vous ne pouvez pas m'accuser de me mêler de vos affaires de cœur et tout le régiment a la bride sur le cou, quand on n'est pas sur le pied de guerre, mais la fantasia n'est pas le cynisme!... Arrangez-vous pour qu'on ne vous

rencontre jamais avec des femmes, ou, si vous vous montrez en public avec ces créatures, empêchez que les autres ne les manient!... Mettez-leur un collier! Attachez-les chez vous avec une chaîne!

Ces reproches étaient d'autant plus cruels aux deux officiers, qu'oublieux de sa réserve ordinaire, le commandant les réprimandait devant un étranger, un simple soldat. Auër piaffait, tourmentait son sabre, jetait le feu par ses yeux torves. Le Hollandais, toujours fixe, était passé du ponceau au violet des tulipes.

Pourtant, le « Père la Légion » n'avait pas fini de les flageller :

— Mais ce n'est pás tout. Et vous ne savez pas ce qu'il y a en ceci de plus humiliant pour moi?... Devinez par qui j'ai eu la nouvelle de cette bagarre?

Il croisait les bras sur sa poitrine, il regardait les deux lieutenants comme s'il eût voulu les dévorer :

— J'en ai été informé par le capitaine Séroka! Il a reçu là-dessus une plainte du Cheikh-El-Arab. Ce tartufe demande que mes officiers désignent les femmes qu'ils se réservent, afin de les interdire à ses serviteurs... Ah! j'aurais voulu vous montrer la figure du capitaine Séroka, tandis qu'il me faisait cette communication obligeante! Tudieu! mes amis! il ne faudrait pas qu'une pareille avanie se renouvelât!... Je ne suis pas d'humeur à recevoir des leçons de ces bicots, ni des diplomates du Bureau-Arabe... Ici, votre honneur est engagé autant que le mien... Je n'insiste pas... Voyez ce que vous avez à faire...

La douleur des deux hommes était si visible, que le commandant se radoucit. Il rendit la main comme à des chevaux que l'on a rassemblés jusqu'à la souf-

france. Aussitôt, Auër releva la tête et Van Boom se décongestionna :

— Affaire réglée, dit le commandant. Je viens aux plaintes que l'un et l'autre vous avez portées contre le légionnaire Éric. Les voici, là, déchirées en petits morceaux dans ma corbeille. Celui que vous avez pris pour un simple soldat, sera demain votre camarade : le sous-lieutenant Éric. Je le mettrai au Goum. Il a, dès aujourd'hui, une place dans mon amitié. Je désire qu'il soit bien installé dans la vôtre. Il est digne de vous, et vous de lui. C'est compris?...

Il n'y avait pas à rechigner : les trois hommes se serrèrent la main avec une bonne volonté suffisante. Mais quand on fut de l'autre côté de la porte, tous les trois jugèrent, qu'après avoir satisfait le « Père la Légion, ils conservaient le droit de se faire plaisir à eux-mêmes. Auër avait son ligottage sur le cœur; Van Boom ne pouvait se consoler d'avoir été pris au collet. Éric n'oubliait pas que ses deux collègues lui avaient promis, en mauvais termes, de le faire fusiller.

Il ouvrait la bouche pour dire aux deux lieutenants qu'il était à leurs ordres, quand Auër prit les devants :

— Monsieur, dit-il, je vous fais mes excuses.

— Et moi, les miennes, dit Van Boom.

— Nous ignorions que vous étiez officier...

— Mais vous l'êtes...

— Ainsi, rien ne s'oppose plus à ce que vous nous rendiez raison.

— J'allais me mettre à votre disposition, répondit Éric.

— Je ne réclame point, dit Auër, la qualité d'offensé....

— Mais je vous la reconnais, dit le topographe.

J'aurais pu appeler la garde à mon secours. Il y avait, dans le mauvais tour que je vous ai joué, une malice que je puis avouer à cette heure, puisque je la regrette, On m'avait dit que vous vous serviez du sabre en virtuose. C'est un beau jeu... J'ai désiré vous y avoir pour partenaire.

Auër se mordit les lèvres.

— Pour moi, fit Van Boom, je reconnais sincèrement que j'étais dans mon tort. Vous ne pouviez pas savoir que vous portiez la main sur un frère d'armes. Mais, entre gens qui doivent s'estimer, ces choses-là laissent un mauvais souvenir. Je m'empresse donc de vous reconnaître le titre d'offensé et le choix des armes.

— Nous prendrons le pistolet, si vous le voulez bien, répondit Éric. J'arrive ici sans papiers : il est naturel qu'on m'attende aux preuves... Quand j'aurai croisé le fer avec monsieur Auër et essuyé votre feu, on n'aura plus le droit de se demander qui je suis : vous serez les parrains de ma bienvenue.

Les deux officiers s'inclinèrent et Éric conclut :

— Maintenant, il faut que vous me fassiez crédit. Ma situation n'est pas encore réglée : je n'aurai pas le droit de porter mes galons avant quelques jours. D'ici là, le commandant m'a conseillé de prendre des vêtements de toile et de venir travailler à son bureau, comme un bon bourgeois. Consentirez-vous à vous battre avec un civil, ou dois-je attendre ma nomination régulière?

— Le galon ne fait pas l'homme, répondit Auër, et nous prendrons rendez-vous pour demain, si cela ne vous déplaît pas.

— Au contraire, dit Éric. Reste une dernière dif-

culté dont je ne sais trop comment sortir. Je ne connais ici que les sous-officiers qui encadraient ma compagnie; ils ne peuvent m'assister en cette occasion et je crois que, pour la liberté de nos projets, il vaut mieux ne pas prier le commandant de me procurer des témoins...

— Certes ! dit Van Boom.

Auër interrompit :

— Monsieur, voulez-vous nous faire l'honneur de vous rendre, ce soir, au Cercle. Nous vous présenterons à nos camarades... Nous leur soumettrons le cas... Tout le monde sera à votre service.

— Je n'attendais pas moins de votre courtoisie et de la leur, dit Éric.

IX

UNE APPARITION

Éric était bien moins préoccupé de cette double rencontre que de la difficulté de s'habiller convenablement et de se loger à son goût. Il accueillit comme un sauveur, le spahi Ben-Titi, rencontré au seuil de la Casbah, qui lui proposa de le mener au Bazar. Il s'y procura ces vêtements de toile que les officiers portaient volontiers en dehors des tenues réglementaires. Restait la question du logis. Ben-Titi affirma qu'il connaissait un certain Sfandji, c'est-à-dire un marchand de beignets, aussi bon musulman qu'il était noir de peau, chez qui l'officier topographe trouverait à se loger convenablement.

— On peut toujours voir ce qu'il en retourne, dit Éric.

Ben-Titi lui fit traverser le quartier des Ouled-Nayls, et, un peu en dehors de la ville, sur la piste qui menait à Fontaine-Chaude, il montra de loin un

cube de maçonnerie qui rompait de sa blancheur une haie importante de jujubiers.

Suivant l'étroite bande d'ombre que ces végétations jetaient sur la piste poussiéreuse, les deux hommes se rapprochaient de la masure, quand brusquement la porte s'ouvrit, et une fillette, presque une enfant, se montra sur le seuil du marchand de beignets.

Instinctivement, Éric et son compagnon reculèrent derrière le talus pour ne pas mettre en déroute cette charmante apparition.

Ignorant qu'elle était vue, la fillette s'attardait à arranger sur sa tête le haïck qui, tout à l'heure, allait la couvrir jusqu'aux sourcils. Une dernière fois, elle se retourna vers l'intérieur de la masure pour parler à quelqu'un que les deux hommes n'apercevaient pas ; puis, avec un frais éclat de rire, jeté comme un adieu, elle s'élança dans la piste et s'éloigna en courant.

— Regarde donc ! mon lieutenant.

Le spahi avait le doigt levé. Éric tourna les yeux du côté où on l'orientait. A une vingtaine de mètres de la maison du Sfandji, il aperçut, embusqués dans un taillis de gommiers, le lieutenant Franck et un chaouch.

Au moment où la fillette tournait le coin de la haie, ces deux personnages sortirent de leur cachette et le lieutenant fit un geste qui indiquait à son compagnon le chemin par où la gracieuse enfant venait de disparaître. Lui-même sortit de l'ombre son cheval, qu'il avait remisé à l'abri des mouches, et, l'ayant enfourché, il s'éloigna rapidement dans la direction de la Casbah.

Quand maître et valet furent hors de vue, Éric demanda, en désignant le sentier de gommiers où venait de s'enfoncer l'indigène :

— Tu connais ce porteur de burnous ?

Ben-Titi répondit, avec une colère subite :

— C'est le Chitan [1].

— Un cavalier du goum ?

— Non. L'espion du Bureau-Arabe...

— En ce moment, que fait-il ?

— Il suit cette petite fille qui est sortie de la maison... Quelque intrigue d'amour, Sidi !... Ces marchands de beignets, tu sais, ça entre chez les femmes sous prétexte d'apporter des gâteaux, ça fait les commissions...

Éric recula d'un pas, et, donnant au spahi une légère poussée, il l'obligea à le regarder en face :

— Toi qui n'es pas un métourné, tu ne ferais pas le métier de ce chaouch ?

— Quoi... Porter des lettres d'amour ?...

— Et surveiller les gens ?...

L'Arabe répondit avec exaltation :

— Ça dépendrait du maître que j'aurais ! Pour toi, je ferais tout !

— Tu ne me connais pas...

Ben-Titi mit la main sur son cœur. Toute la malice dont son visage était bourré venait de disparaître, balayée dans un de ces élans d'enthousiasme, qui, parfois, illuminent les visages des croyants comme une clarté d'en haut.

— Sidi ! fit-il avec solennité, tout homme a sa devise écrite entre les yeux... Dieu permet à ceux qui ont touché du front la Pierre Noire, de lire cette sentence invisible. Moi, tu le sais, j'ai fait deux fois le voyage de la Mecque. Aussi, là, entre tes sourcils, je lis ton destin...

Éric était trop familier avec la pantomime orientale

1. Le diable.

pour recevoir, de ces protestations, une émotion bien forte. Mais Ben-Titi l'amusait, il fit avec bonne humeur :

— Et que dit-elle, ma devise ?

Le spahi éleva un doigt, comme pour prendre Dieu à témoin qu'il traduisait en exact interprète :

— Elle affirme, prononça-t-il, que tu auras un beau cheval... une femme qui t'aimera... et un serviteur fidèle.

Éric rit de bon cœur :

— Un beau cheval, dit-il, cela peut se trouver... Une femme, je n'en cherche pas... quant au bon serviteur...

— Prends-moi, et essaye.

— Cela demande réflexion, dit Éric. Avant de m'embarrasser d'un chaouch, il est nécessaire que j'aie un toit. Voyons toujours le logis dont tu m'as parlé.

Le rez-de-chaussée du Sfandji était exactement composé de deux pièces. Toutes les deux ouvraient sur le chemin par une porte en bois de palmier. Elles communiquaient l'une avec l'autre par une troisième ouverture soigneusement barricadée.

Dans la pièce de gauche, le marchand de beignets avait installé son industrie, c'est-à-dire un fourneau primitif, et dessus, un chaudron où bouillonnait de l'huile kabyle. A côté du fourneau, une petite terrine en terre contenait la pâte que le Sfandji s'apprêtait à jeter dans l'huile. Les quatre murs de ce réduit, le haut de la porte par où la fumée s'enfuyait avec une âcre odeur, étaient couverts d'un velours de suie. Dans cette noirceur, le blanc des yeux du nègre, deux dents séparées par un large intervalle que les rixes lui avaient laissées intactes sur le devant de la bouche, brillaient d'un éclat merveilleux.

L'affaire de location fut vite conclue sur l'engagement que prit le Sfandji de choisir, pour rissoler ses beignets, les heures où l'officier serait à la Casbah où à la manœuvre.

L'installation d'Éric entre ces quatre murs badigeonnés à la chaux fut, elle aussi, une opération rapide. Son mobilier se composait d'une natte en alfa, d'une cantine, d'une planche supportée par deux tréteaux en X, d'un lit de camp sur lequel était jeté un tapis du Souf, d'une couverture de Sétif, enfin, d'une série de plats à couscous, qui servaient pour les ablutions et d'une petite gargoulette kabyle que Ben-Titi posa sur la fenêtre pour faire rafraîchir un verre d'eau dans le courant d'air.

Si modeste que fût ce logis, après les promiscuités des baraquements et de la tente, il enchanta Éric. Et quand, la grosse chaleur tombée, l'officier se rendit au Cercle militaire, il avait repris, dans les vêtements blancs achetés au bazar, cette allure de race qui, à la plus ordinaire défroque, donne un relief d'élégance.

Ce fut le lieutenant Auër qui se chargea des présentations. Bien qu'Éric ne portât pas encore officiellement son titre de sous-lieutenant, le Madgyar ne le lui dénia point. Les officiers, qui se nommèrent en réponse, étaient d'ailleurs avertis : ils s'inclinèrent avec une correction de politesse qui donna à Eric bonne opinion de leurs manières, mais qui ne lui laissa rien deviner de leurs sentiments intimes. Presque tous, ils portaient des noms qui depuis ont marqué dans l'histoire de la conquête :

— Capitaine Clavel.
— Capitaine de Bonnemain.
— Capitaine Vindrios.

— Lieutenant d'Yanville.

— Sous-lieutenant Jouannot.

Ce furent les lieutenants Jouannot et d'Yanville qui se mirent à la disposition d'Éric pour l'assister le lendemain. Quand tout fut réglé, le lieu et l'heure, la conversation interrompue reprit avec une insouciante gaieté qui marquait suffisamment le peu d'importance que cette jeunesse batailleuse attachait aux risques de la mort.

— Une nouvelle ! dit le capitaine Vindrios... Le colonel Desvaux nous arrive demain...

— C'est officiel ? demanda le capitaine de Bonnemain.

— Je fais la preuve, dit Vindrios. Vous savez, je suis logé en face de notre camarade Franck. Eh bien ! il a passé une partie de la journée à faire déménager, par les spahis du Bureau, des malles de cuir, précipitamment bouclées, d'où sortaient des manches de peignoir, une profusion de satin bleu, de lilas et de soie rose qu'on ne s'attendrait guère à trouver dans le porte-manteau d'un officier des Affaires-Indigènes.

On rit et Van Boom demanda :

— Alors, il la renvoie, sa camarade ?

— Non pas !... Il l'installe un peu plus loin.

— J'avais pourtant entendu dire que le colonel...

— En effet, Franck joue gros jeu. Vous et moi, nous y perdrions nos galons...

— Et lui ?... Il en gagnera ?...

— Avec sa dame de cœur ?...

— Si c'est la dame d'atout ?... conclut Vindrios.

X

LE CAFÉ MAURE

La virtuosité du lieutenant Auër dans le maniement du sabre et la distinction flegmatique avec laquelle le lieutenant Van Boom tirait le pistolet, causaient à Éric peu d'émotion.

Il se l'avouait pourtant : la vie de batailles que menaient à côté de lui, sous un ciel admirable, tous ces gens de poudre, était en train de le raccommoder avec l'existence. Il était décidé à passer agréablement, en leur société, les jours qui le séparaient de sa dernière aventure. Dans cette sage résolution, il se dirigea vers le quartier des Ouled-Nayls où, officiers et soldats, se faisaient quotidiennement surprendre par l'extinction des feux.

En ce temps-là, comme aujourd'hui, les arrière-petites-filles de Sidi-Nayl remontaient chaque année du Sahara, pour donner aux croyants un avant-goût des joies paradisiaques. Fières de leurs hérédités reli-

gieuses, rassurées par l'ancienneté de la coutume qui voulait qu'elles vinssent au seuil du désert échanger de l'amour contre du blé, les Naïliat occupaient, aux portes de Biskra, le quartier voluptueux où encore à cette heure, elles sont installées. Comme aujourd'hui, leurs maisons étaient blanchies à la chaux, meublées de divans, de tapis et de coffres. Mais, pas une seule de ces maisons n'étaient encore surmontée d'un étage et pourvue de ces petits « miradores » à l'andalouse, où les filles du désert apparaissent comme des princesses suspendues dans des palanquins, au-dessus du désir des hommes.

La lumière du gaz n'éclairait pas encore les ruelles du quartier d'amour. Selon les caprices de la lune, il avait l'air d'une cité féerique ou d'un coupe-gorge. Mais, toujours, il était plein de musiques et de cette griserie d'Orient où se mêlent dans un accord unique les relents de la mort avec l'odeur des roses.

Éric marchait sans hésiter par les ruelles, ce soir-là pleines d'ombre. Il allait à la recherche d'un café où, chaque soir, les plus belles Ouled dansaient au son des instruments, entre des assauts de sabre et des hurlements d'Aissaouas. Le bruit qui sortait de cette salle aurait suffi à le guider à travers le dédale des maisons. C'était un mélange de chansons, d'imprécations et d'applaudissements, dominés par la phrase monotone de la khiata, l'assourdissant accompagnement du tarabouk et des tambours nègres. Il parut pourtant à Éric que la clameur était plus violente qu'à l'ordinaire et qu'elle étouffait dans des éclats de bataille le rythme rauque des musiques.

— Qu'est-ce donc? se demanda-t-il. Est-ce qu'on se disputerait pour de bon, au café maure?...

Il hâtait le pas, curieux du spectacle, quand les cris de : « A nous ! A la garde ! » jetés dans la nuit, en français, par des voix qu'étranglait la colère, changèrent ses suppositions en certitude. De toute la force de ses poumons, il répondit :

— On y va !

Et il courut dans la direction de l'appel.

Les luminaires arabes, qui éclairaient la salle assez vaste du café maure, jetaient, par les deux fenêtres grillées et la porte entr'ouverte, une lueur sanglante, Dans cette clarté de braise, une foule d'hommes en burnous se démenait avec des gestes de colère. Ils assiégeaient l'unique issue, vociféraient dans ce dialecte rauque où les syllabes gutturales éclatent comme des coups de tromblon.

Par-dessus leurs épaules, Éric distinguait une mêlée qui tournoyait entre les quatre colonnes du café maure, noyant dans la confusion blanche et fauve des burnous, le bariolage éclatant des deux danseuses naïliats, la Plume et la Perle, les taches rouges et bleues de deux uniformes d'officiers. Soudain, de cette écume, un remous plus violent fit émerger deux têtes.

Éric les reconnut :

— Auër !... Van Boom !

Déjà, des mains d'un Arabe stupéfait, il avait arraché une matraque, et, fonçant comme un sapeur qui attaque un mur, sur le tas des gesticulateurs, il se frayait un passage, en quatre coups de massue, si prodigieusement appliqués sur les crânes, que les corps de ses adversaires écroulés lui faisaient un escalier triomphal d'où il déboulait au cœur de la lutte.

Auër l'aperçut. Des gens en burnous griffés, meur-

tris, découronnés de leurs turbans et pour la plupart éclaboussés de sang, étaient suspendus au collet, aux coudes, aux genoux et jusqu'aux talons du géant comme des chiens dans une curée, acharnés sur un solitaire. Dans l'impossibilité où le mettait ce garottage, de répondre aux coups, Auër se secouait de façon furieuse, et chaque fois des assaillants lâchaient prise, rejetés au tas par la vigoureuse détente de son échine.

A la vue du renfort qui lui arrivait, le Madgyar, oublieux de sa querelle, cria avec angoisse :

— Mon sabre !... Ils m'ont volé mon sabre !... Dégagez-moi !...

— Attendez ! répondit Éric.

Il avait recommencé de faire tournoyer la matraque. Il éborgnait, ébréchait, fracassait quiconque ne lui cédait pas le champ. La terreur commençait à faire le vide autour de cette apparition infernale qui, dans la même seconde, distribuait cent coups de massue avec un seul bâton, brisant les nez et les mâchoires, fendant les crânes, faisant jaillir les dents, hors des bouches, béantes d'épouvante et de cris.

Un dernier rempart d'indigènes le séparait encore d'Auër réduit à l'impuissance, et du Hollandais terrassé. Il l'attaquait avec cette fougue irrésistible, quand un grondement de tempête lui fit tourner la tête. Le flot des gens qui jusque-là s'était tenu devant la porte, se précipitait dans le café. Des énergumènes criaient :

— Les soldats !... La patrouille !... Barricadons-nous !...

Éric profita de l'hésitation qui, une seconde, suspendait la lutte. En quatre coups de matraque, distribués comme des éclats de foudre, il culbuta les quatre

adversaires dont le Madgyar était serré au plus près et, lui tendant la main pour l'aider à se dégager, il l'enleva d'un effort de poignet.

A la vue du géant redressé, les couards qui se disposaient à ligotter Van Boom lâchèrent prise. En un instant les deux hommes furent sur leurs bottes, et, s'accrochant au topographe qui avait recommencé son moulinet, ils s'élancèrent tous les trois vers la porte encore ouverte, écartant comme un coin, la foule des burnous si tassée, que les poings ne pouvaient plus se dresser, les mains se tendre pour s'opposer à la retraite.

Auër sortit le premier, sans chéchia, l'uniforme en lambeaux, l'écume dans la bouche. Van Boom le suivit, les yeux exorbités comme un homard qui a passé par l'ébullition. Déjà, ils s'étaient jetés dans les bras de la patrouille accourue à leur secours, et sur le seuil du café, Éric bataillait encore, écrasant les doigts, écornant les profils, désarticulant les épaules des enragés qui, décidés à soutenir un siège, s'efforçaient de fermer la porte.

Cependant, les vociférations d'Auër dominaient le tumulte du dehors et celui du dedans :

— Mon sabre! imbécile!... Mon sabre! Je te dis qu'il est resté dans le café!... Veux-tu faire enfoncer la porte!...

Le sergent Béchu n'avait amené avec lui qu'une quinzaine d'hommes; il hésitait :

— Mon lieutenant, dit-il, nous ne sommes pas en nombre. D'ailleurs, trois sommations doivent précéder l'emploi de la force armée contre les séditieux.

— La théorie le dit, affirma le caporal Christophe.

Il n'acheva pas. Un coup de feu venait de traverser son shako : ce fut le signal de la boucherie.

Béchu ne s'avisa point que cette balle n'était pas partie du café maure comme Auër l'affirmait, mais bien qu'elle avait été sournoisement tirée par Éric pour faire croire à une offensive. Excité par les trois officiers qui le sommaient de riposter à cette attaque, le sergent rangea ses hommes en bataille, et leur désignant la porte qu'ils devaient prendre pour cible, il commanda d'une voix mal assurée :

— En joue... Feu !

Ce qui suivit fut un de ces épisodes tout ensemble grotesques et sanglants qui, au temps des bandistes, marquait fréquemment le sac des villes. Tandis qu'un flot d'Arabes s'échappait, écrasant sous les ruines de la porte les musulmans que le feu de la patrouille avait traversés de part en part, on aperçut dans les torrents de fumée le Madgyar et le Hollandais qui, au milieu des vociférations et des cris, corrigeaient comme des écolières, la Plume et la Perle, installées sur leurs hanches ; puis, le Madgyar reparut triomphant, brandissant sa latte qu'il avait retrouvée sous le divan des musiciens nègres.

A ce moment, une foule d'officiers et de soldats s'amassaient, attirés par la fusillade. Le lieutenant d'Yanville, accouru de la Casbah à la tête d'un détachement, se heurta avec surprise au redoutable Auër qui étreignait le topographe Éric dans ses bras vigoureux :

— Eh bien, quoi donc ? demanda-t-il, on s'embrasse !... Le rendez-vous de demain ne tient pas ?

— Si fait ! rugit Auër. Il tient. Le lieutenant nous rendra raison, mais par le vin...

— Et par les femmes !... ajouta Van Boom, qui venait de rattraper son souffle.

XI

LA PART DE PRISE

Éric ouvrait, pour la première fois, les yeux dans son nouveau logis. Mêlant confusément les belliqueux souvenirs de la veille aux fantômes encore indécis de ses projets, il s'attardait à contempler, au plafond, les quadrilles des mouches, quand un coup, violemment heurté à la porte, le fit lever de son lit de camp.

Auër et Van Boom étaient là en grande tenue, le premier éblouissant dans son spencer écarlate, barré de brandebourgs noirs, balafré d'une bretelle miroitante en veau verni ; le Hollandais chaussé de bottes hautes qui atteignaient presque l'ample jupe de sa tunique.

— Quand je pense, s'écria Auër, en levant ses grands bras, que je rêvais de mettre cet homme-là en quartiers !

— Et moi de lui trouer la peau ! gémit Van Boom.

— Ne nous attendrissons pas, dit Éric.

— D'autant, reprit le Madgyar, qu'il ne faut pas gaspiller le temps, si nous tenons à esquiver les arrêts de rigueur...

— Ou pis !... fit le Hollandais.

— Nous n'étions donc point en cas de légitime défense? demanda cyniquement Éric.

Auër avait vu le topographe tirer dans le shako de Christophe ce coup de pistolet qui avait décidé la patrouille à ouvrir le feu. Il dit, roulant son rire comme un éclat de tonnerre :

— Tu vas expliquer cela au colonel Desvaux, car il est arrivé cette nuit, en tapinois, et il ne faut pas permettre que l'histoire lui soit tout d'abord contée par d'autres que par nous.

Éric s'habilla en diligence. Devant le seuil de ce bâtiment de la Casbah, où le colonel avait coutume d'installer son bureau quand il venait à Biskra en inspection, piaffait un étalon merveilleusement caparaçonné. Un indigène le promenait en main. Van Boom reconnut le valet et la monture :

— Nous sommes prévenus ! s'écria-t-il. Le Cheikh-El-Arab a été plus matinal que nous. Il convient de se préparer aux glaces d'un accueil au-dessous de zéro.

— Ça nous rafraîchira, dit Auër. Je n'ai rien trouvé à boire, hier, en rentrant chez moi, et j'ai dormi avec la langue hors de la bouche.

Le colonel Desvaux avait écouté en fronçant les sourcils la plainte du Cheikh-El-Arab. Trois indigènes étaient restés sous les décombres de la porte ; deux des blessés, transportés dans la maison de leur maître, achevaient d'agoniser. Cela dépassait les limites de ces rixes, alors si fréquentes, dont l'autorité mili-

taire évitait de s'occuper pour ne pas éterniser les rancunes.

— Je ne sais vraiment, messieurs, dit le colonel aux deux officiers, ce qui me répugne le plus dans cette affaire, de son origine ou de son dénouement... Nous devons aux indigènes l'exemple du courage en temps de guerre, et de la discipline en temps de paix. Je ne puis vous donner tort à leurs yeux, mais dans mon for intérieur, vous êtes condamnés. Faudra-t-il que ces pauvres gens vous donnent des leçons de sobriété et de décence?... Si nous n'apportons pas ici la civilisation et le progrès moral, nous ne sommes que des brutes, qui abusent de la victoire. Songez-y. Il me faut votre parole que vous ne mettrez pas les pieds dans le quartier indigène tant que cette légitime émotion ne sera pas calmée. C'est l'honneur de votre corps qui est en cause, et, dans une mesure, le prestige de l'armée...

La sécheresse un peu méprisante de cette réprimande avait touché les trois hommes au vif. Ils n'étaient d'ailleurs capables que d'une contrition de légionnaires. Sans qu'il leur fût nécessaire de se concerter sur leurs intentions futures, leurs trois fermes propos se formulèrent simultanément dans cette résolution muette :

— Le Cheikh-El-Arab nous le paiera !

Le colonel Desvaux avait demandé son cheval. Il laissa les officiers en tête à tête avec le commandant Carbuccia.

Quand les clairons du poste eurent fini de saluer la sortie de l'escorte, le « Père la Légion » dit avec rondeur :

— Eh bien, mes garçons, vous l'avez entendue la

bonne morale ?... Je n'ose rien y ajouter de sévère, car je me sens quelque complicité avec vous. C'est moi, je le reconnais, qui vous ai conseillé de corriger vos princesses et de décourager leurs soupirants... Mais sapristi ! je n'imaginais pas que vous auriez la main si lourde !... Est-ce que la pratique du mors arabe aurait gâté votre doigté ?

Les officiers riaient sous cape. Le commandant ajouta :

— Maintenant vous voilà cloîtrés pour une bonne semaine... Comment vous distrairez-vous en dehors de la manœuvre ?

— On peut toujours, dit Auër, perdre de l'argent sur parole...

— Soit, dit le commandant, mais on ne soupe pas sur l'honneur... On ne boit pas à crédit... à moins que les cantiniers et les mozabites du Bazar ne se soient attendris considérablement depuis le temps où je recourais à leur confiance...

En parlant, le commandant avait ouvert un tiroir de son bureau. Ses doigts y remuaient quelque chose qui sonnait comme de l'argent dans une bourse :

— Je viens, dit-il, de recevoir ma part de prise sur cette razzia des Ouled-Moulet qui, décidément, a été une opération financière et militaire de premier ordre. J'imagine que, l'un comme l'autre, vous avez dépensé ce qui vous revenait ?

— Mon Dieu... dirent ensemble Auër et Van Boom.

Le commandant leur coupa la parole :

— Le contraire, dit-il, m'aurait surpris, et même un peu choqué. Je n'aurais pas confiance en des légionnaires qui thésauriseraient. Je ne veux pas vous donner un si mauvais exemple, et, comme je ne sais que faire

de cet argent qui me tombe du ciel, j'aime mieux le voir passer de mes mains où il s'encrasserait dans les vôtres où il ne rouillera pas.

Ces mœurs, qui rappelaient le temps où les bandistes faisaient la guerre par métier, contribuaient à entretenir entre les officiers d'Afrique et leurs chefs, des rapports d'intimité familiale. Les régiments demandaient à partir en razzia quand les poches étaient vides, à peu près comme on organisait une partie de chasse, quand la monotonie de l'ordinaire avait fini par lasser l'appétit. L'argent n'avait pas de valeur pour ces hommes perpétuellement suspendus entre la vie et la mort, qui tous payaient de la poitrine. Après chaque razzia, le Domaine vendait, au profit du corps expéditionnaire, le butin enlevé à l'ennemi. Il retenait, pour l'État, un tiers des dépouilles ; il distribuait les deux autres entre les victorieux, d'après un règlement qui attribuait aux soldats et caporaux une part de prise, deux aux sergents, trois aux sous-lieutenants, quatre aux lieutenants, six aux capitaines, sept aux commandants, dix aux colonels. Cet or de pillage s'en allait comme il était venu. Il passait de mains en mains sans vergogne. C'était le crépuscule du temps où, pointilleux sur l'honneur, les cadets recevaient pourtant assistance de leur maîtresse et de leur roi.

Éric avait gaspillé trop d'argent dans sa vie pour attacher quelque importance à sa possession. Mais il avait été plus habitué d'ouvrir la main pour en laisser couler l'or qu'à la fermer avidement sur les largesses d'autrui. Il borna donc son remerciement à un sourire qui faisait contraste avec la gratitude exubérante d'Auër et les remerciements un peu plus discrets de Van Boom.

Le « Père la Légion » l'interpella directement :

— C'est à vous, Éric, que je veux remettre cette bourse. Vous la tiendrez jusqu'à ce qu'elle soit vide ; après, vous la jetterez par-dessus le mur de la Casbah. Mais il ne faut pas que tout s'en aille en rôtissages de méchouis et en mousse de champagne. Je désire que vous passiez tout d'abord par les écuries du Goum et que vous choisissiez un cheval de race. J'ai besoin que vous soyez monté supérieurement. Vous vous y connaissez... Je n'insiste pas.

Éric eut le geste d'un joueur de bonne compagnie qui, sur un terrain d'égalité complète, remercie un autre joueur d'une facilité offerte, dans l'intérêt de leur commune passion. Le « Père la Légion » était homme à goûter ces nuances. Il dit avec un coup d'œil qui soulignait d'une pointe d'ironie la bruyante satisfaction de Van Boom et d'Auër :

— Acceptez, mon ami : ce sont les mœurs d'Afrique ; ce qui vient de la poudre se dissipe en fumée. Regardez seulement vos camarades, et dites un peu s'ils sont de cet avis-là?

Tous les officiers de la Légion étaient prêts à se faire tuer sur un geste de leur « Père ». Mais il parut à Éric qu'à cette minute, Auër et Van Boom se seraient fait empaler pour lui témoigner leur reconnaissance. Van Boom reçut donc, comme un nouveau bienfait, l'ordre que le commandant lui donna de monter à cheval, au milieu de la journée, pour aller porter à Fontaine-Chaude, un pli que le colonel envoyait au Cheikh-El-Arab.

— Un dernier mot, dit le commandant en congédiant les trois officiers. Je désire que vous associiez, au moins une fois, à vos agapes, ce Larbi-Mamlouk

dont j'ai fait un lieutenant au Goum. Si jamais nous descendons à Tougourt, c'est lui qui éclairera la route. Il est capable d'apprécier votre bon procédé, son dévouement à la Légion en sera accru. Ne faites donc pas la grimace, Auër!... J'ai la prétention de me connaître en hommes... Je ne veux pas que celui-ci, dédaigné par vous, aille porter ses services au Bureau-Arabe.

XII

INTER POCULA

Comme les trois légionnaires sortaient de la Casbah pour aller commander le repas où devait se sceller leur pacte d'alliance, ils rencontrèrent cet officier indigène que le commandant Carbuccia faisait entrer, un peu de force, dans leur association.

Larbi-Mamlouk hésita une seconde.

— Serais-tu, demanda Auër, de ces croyants qui estiment qu'on se damne pour tremper ses moustaches dans du champagne?

Le sourire du musulman fit un contraste singulier avec ses yeux tristes :

— Il y a, dit-il, des accommodements avec la règle; si elle interdit le bourgogne — du moins en public — elle a des indulgences pour cette liqueur qu'on nomme ici « gazous » et qui fait sauter les bouchons comme des balles de fusil.

Le rendez-vous était pris chez un gargotier napoli-

tain qui se donnait pour ancien cuisinier des Beys de Constantine. Ce Vatel enterrait, dans sa cave, toutes les parts de prise qui échappaient aux mains des Ouled-Nayls. Il installa les quatre convives dans une salle d'honneur qu'une galerie d'arcades protégeait contre l'ardeur du soleil. La vue d'une armée de bouteilles, balancées depuis des heures dans des sceaux en toile, pleins d'eau et exposés à l'évaporation des courants d'airs, emplit les quatre hommes d'une joie bruyante.

Ils s'assirent en tumulte. La façon dont Larbi-Mamlouk vida la première coupe d'honneur réconforta le Madgyar. Le toast que porta l'officier indigène acheva de le rasséréner :

— A la prise de Tougourt ! dit Mamlouk en levant son verre.

Quand le Napolitain apporta une bosse de chamelon rôtie, toute méfiance était dissipée. On l'attaquait avec tant d'ardeur que, sur la transparence du store, dont la salle était défendue contre l'envahissement des mouches, personne ne remarqua deux ombres curieuses, un homme, une femme, qui semblaient épier. Toutefois, ces indiscrets ne s'arrêtèrent qu'un instant. Sans doute, ils étaient suffisamment avertis que les légionnaires s'étaient attablés afin de conspirer, ce jour-là, contre la seule vertu de tempérance :

— ... Pourquoi je chasse le cancrelas ? expliquait Van Boom à Éric. Ah ! mon ami ! c'est une décision bien touchante... Personne, ici, ne croit aux raisons que j'en donne, car nos compagnons n'entendent rien à la délicatesse du sentiment...

— Mais nous ne ressemblons pas à ces gens-là ! répondit Éric.

Van Boom était trop gris pour se formaliser de son ironie :

— Apprends donc, continua-t-il, que l'amour m'a mis le lanet dans la main. C'est lui qui, malgré la corpulence dont je suis affecté, le penchant que j'ai à la congestion quand je me baisse, m'a contraint de m'accroupir dans les carrefours, afin d'épier sur le sol la trace de tous les coprophages qui roulent des boules stercoraires dans les crevasses ! La conquête de celle que j'adore est liée à la découverte d'un insecte sabulicole dit *Julodis deserticola* de la famille des « Buperstes ». Une prédiction affirme que je la découvrirai, un jour, sur une plante nommée « limoniastrum » qui pourrait bien pousser dans la banlieue de Tougourt. A ce prix seulement, l'affreux Bartholo qui garde mon Agnès (il s'appelle Van Boom comme moi ; il est mon oncle, et la chère enfant, ma cousine) à ce prix seulement, ce Bartholo-Van Boom reprendra la parole que déjà il a donnée à son préparateur ordinaire, en récompense d'une collection de poux, montée sur épingles, que mon futur beau-père prise comme de la bijouterie.

Auër, qui expliquait à Larbi-Mamlouk ses théories sur la responsabilité collective des tribus, se jeta en travers de ces confidences sentimentales :

— Allons bon ! voilà Van Boom qui recommence à chevaucher sa *Deserticola*.

Et, abaissant sa robuste main sur l'épaule d'Éric, il lança, dominant les voix :

— Méprise, mon ami, la parade de fidélité dont ce naturaliste d'occasion fait étalage après boire... Il n'y a pas, dans toute la garnison de Biskra, pire coureur d'Ouleds que ce Pays-Bas. On a été obligé de

rationner son appétit. C'est sa faute si, à cette heure, notre menu d'amour est réglé comme l'ordinaire de la popotte.

— Conte-nous cela, Auër.

— Bien volontiers, Éric, car maintenant te voilà des nôtres... Tu vas entrer dans le roulement... Ce sera autant de rogné sur la voracité du « buperste ».

Van Boom, enchanté, protestait pour la forme. Les quatre têtes s'étaient rapprochées, le géant continua :

— Vous le devinez : le lendemain de notre installation à Biskra, on s'est préoccupé de l'emploi qu'on donnerait à ses soirées. On a réuni au café marocain toutes les Ouleds au-dessous de seize ans, et on a fait le tri. On a dit : « Celles-ci seront pour nous, celles-là pour les sous-officiers ; celles-ci pour le soldat, celles-là pour les bourricots. » Mais la récolte était mauvaise, cette année, et c'est bien juste si, sur le tas, nous avons pu cueillir une douzaine de houris dignes de l'honneur qu'on leur ménageait. Douze pour huit traîneurs de sabres que nous sommes ici, tant d'une arme que de l'autre, tous doués d'une bonne constitution et très suffisamment sentimentaux, quoi qu'en dise Van Boom ! Douze avec des gens comme Clavel, Bonnemain, Vindrios, Jouanneau, d'Yanville et moi-même, corbleu, et le fiancé de mademoiselle Agnès ! C'était la résurrection de la guerre de Troie... On ne voyait sur la dune que des gens en train de s'aligner... Carbuccia et Séroka s'en arrachaient les cheveux qui leur restent...

Auër faisait le geste de saluer avec le sabre. Le bruit d'un rire moqueur, qui s'élevait de l'autre côté de la cloison, l'arrêta net au milieu de sa parabole. Éric, lui aussi, avait entendu. Il restait l'oreille aux

aguets comme si, brusquement, cette sonorité de gaieté mauvaise avait réveillé dans son souvenir l'engourdissement d'une angoisse.

Il commanda :

— Écoutez...

Puis, interpellant le gargotier qui entrait, chargé de bouteilles :

— Qui donc, demanda-t-il, as-tu logé à côté de nous, dans la petite salle ?

— Le lieutenant Franck.

— Avec une dame ?

Auër et Van Boom échangèrent un coup d'œil d'intelligence.

Éric demanda encore :

— Et cette dame... A quoi ressemble-t-elle ?

Le gargotier prit un air de dignité outragée :

— Jamais, dit-il, je ne regarde les femmes que mes clients amènent avec eux.

Auër éclata de rire :

— Bien répondu, Cypriani ! Tu mérites de réussir dans ton négoce. Où as-tu appris la discrétion ?... Au service du Bey ?

Le Napolitain répondit avec fierté :

— Mon père était d'Église.

Les bravos qui accueillirent cette confidence détournèrent l'attention d'Éric. Il écouta, en le coupant d'éclats d'approbation, la fin du récit d'Auër :

— Voici, dit le géant, comment on s'y est pris pour museler l'indélicatesse des accapareurs d'Ouleds qui, comme celui-ci (il désignait Van Boom), prétendaient confisquer à leur profit les sujets de choix. On a tracé trois belles colonnes sur une feuille de carton. Dans la première, on a écrit le nom de ces

demoiselles ; dans la seconde, les jours de la semaine : lundi, Aicha... mardi, Meryem... mercredi, Noura... Dans la troisième colonne, on a fait un petit trou en face de chacun des jours et on a fiché dedans sept petits drapeaux avec nos noms à nous autres écrits dessus. Tous les soirs, en se levant de table, le semainier avance la série d'un cran. Et tant pis pour ceux qui laissent passer leur tour...

— Ils perdent la mise ! lança Van Boom.

— Comme au jeu-d'oie !

Lancées avec la mousse des dernières bouteilles, ces joyeuses explications avaient si bien distrait les quatre convives, qu'ils bondirent sur leurs chaises, quand Van Boom, ayant consulté sa montre, s'écria avec effroi.

— Trois heures moins le quart ! Et le « Père la Légion » qui m'attend à trois heures, pour porter au Cheikh-El-Arab, les ordres du colonel !...

— Tu arriveras à temps, dit Auër, si Ben-Titi t'a sellé ton cheval.

Ils sortirent en hâte.

Comme le gargotier présentait sa note, Éric l'interrogea :

— Est-ce que le lieutenant Franck est encore à table ?

— Il vient de partir, mon lieutenant.

— Et cette dame qui l'accompagnait... elle est très blonde, n'est-ce pas ?...

Le Napolitain fit le geste des ignorances totales.

— Que diable ! dit Auër, en saisissant son compagnon par le bras, tout cela ne te regarde point... Aurais-tu par hasard une dame blonde dans ta vie ?

XIII

LE CAPITAINE SÉROKA

Au sortir de la gargote napolitaine, le lieutenant Franck reconduisit d'abord à son nouveau logis, cette maîtresse qu'il s'obstinait à conserver, malgré l'ordre formel du colonel Desvaux. Il ne fit en chemin nulle rencontre fâcheuse, et, rassuré sur ce point, il se rendit au Pavillon du Bureau-Arabe. Il voulait renseigner son chef, le capitaine Séroka, sur une intrigue dont il venait de découvrir la clef.

Seules les nécessités d'un service d'espionnage et d'information avaient pu lier deux hommes de caractères aussi différents que le capitaine Séroka et le lieutenant Franck. Le lieutenant vivait dans l'intrigue comme dans son élément naturel. Il l'aimait pour elle-même et pour les profits dont s'accommodait sa délicatesse peu scrupuleuse. Le capitaine s'en servait comme du seul outil qu'il eût à sa disposition pour entamer la résistance des indigènes, et riposter à leur

astuce. Il devait écrire, plus tard, une histoire du Cercle de Biskra, monument inédit de science et de finesse. Ce document sert de trame à ces récits véridiques et demeure, pour quelques initiés, une des clefs secrètes de la politique saharienne.

Dès la première heure, le capitaine Séroka avait deviné les ressources que l'Oued-Rir offrirait un jour à la colonisation. Il estimait que la politique de la France ne devait pas être, sur ce sol africain, une continuation de la politique turque. Il lui déplaisait que le nouveau vainqueur se contentât de neutraliser l'effort d'un parti par l'ambition de l'autre, de maintenir, dans ce pays de fécondités cachées, l'équilibre des ruines. Il voulait faire sortir de la conquête tous les bienfaits de la paix. En portant à Tougourt le Cheikh-El-Arab, en le donnant pour successeur à Abderrhaman, il espérait repousser dans le sable les conflits de Çoffs et les querelles sanglantes.

Franck trouva le capitaine en conversation avec des espions. Ils apportaient du Sud d'inquiétantes nouvelles. Le sultan Abderrhaman avait pris ombrage des menées de son cousin Selman, et l'avait chassé de Tougourt. Le jeune ambitieux s'était réfugié à El-Oued chez les marchands du Souf et de là, il nouait des intrigues avec les nomades. S'il échappait aux poignards des assassins envoyés de tous côtés à sa poursuite, on pouvait craindre que, dans le Sud, il fît échec aux combinaisons du Bureau, le jour où l'ivresse du kif, le fer, le poison ou une balle viendraient à rendre vacant le trône des Ben-Djellab.

— Je voudrais, dit Séroka, en mettant son subordonné au courant de ces préoccupations, je voudrais connaître le médecin de ce malheureux Abderrhaman;

je lui conseillerais d'arracher des lèvres du sultan cette pipe de kif dont il va mourir, si on lui laisse plus longtemps avaler sa fumée de chanvre.

Franck regarda son chef avec cet air de mystère qui appelle les questions et donne tout leur prix aux secrets qu'on va découvrir.

Il prononça :

— N'avez-vous jamais redouté, mon capitaine, le poignard du Cheikh-El-Arab pour Sultan Abderrhaman?...

Séroka secoua la tête :

— Tougourt est loin de Biskra...

— Mais si, lui-même, Abderrhaman, venait se mettre sous le couteau?

Séroka fixa le lieutenant pour deviner sa pensée :

— Abderrhaman a quitté Tougourt?

— Il est ici...

— Qu'y vient-il faire?

— Pas de la politique...

— Cette histoire d'amour dont vous m'avez parlé déjà !

— Le dernier chapitre du roman peut-être, car la méfiance du Cheikh-El-Arab est éveillée... S'il s'aperçoit que sa femme le trompe avec Sultan Abderrhaman, vous n'empêcherez pas un double meurtre.

Le capitaine Séroka réfléchit un instant, puis, haussant les épaules :

— Franck, dit-il, vous avez trop d'imagination. Cela vous jouera quelque tour, mon ami !

Le lieutenant répondit sans se démonter :

— C'est-à-dire que vous me demandez une preuve...

— Où se cache Abderrhaman ?

— Je l'ignore. Mais je connais une personne qui sait l'adresse.

Séroka fit avec incrédulité :

— Votre chaouch ?

— Non. Une fillette qui habite chez le Cheikh-El-Arab. Je ne sais si c'est une de ses parentes ou une enfant recueillie. Je l'ai surprise, hier, comme elle venait faire une visite mystérieuse chez le marchand de beignets.

— Chez cet affreux nègre qui a loué un logis au légionnaire Éric ?

— A ce personnage singulier dont nul encore ne sait s'il est civil ou militaire...

— Croyez-vous qu'Éric soit mêlé à cette intrigue ?

— Je n'en serais pas étonné. En tout cas, je pourrai vous fixer là-dessus, dès ce soir.

— Qui vous informera ?

— Cette petite fille... Deux fois par jour, aux mêmes heures, elle se glisse chez le marchand de beignets.

Le capitaine Séroka fronça les sourcils :

— Vous savez, dit-il, que je n'aime pas à mêler les femmes indigènes dans nos complots ?

— Et quand elles-mêmes se glissent dans notre jeu ?

— En tout cas, je ne veux pas de violence...

— Ne vous inquiétez point, dit Franck en riant, je tiens pour la persuasion.

— Surtout, je ne veux pas mêler de soldats à cette affaire...

— C'est entendu, mon capitaine. Je ferai surprendre la fillette par mes chaouchs, chez le marchand de beignets.

— Si elle crie ?

— Il suffira qu'on appuie délicatement sur sa

bouche son haïck plié en quatre pour l'empêcher d'ameuter les oisifs.

— Vous viendrez l'interroger sur place ?

— Non. On m'apportera la fillette chez moi, dans un sac.

Le capitaine sourit :

— Je vous ai dit, Franck, que vous aviez un penchant pour les combinaisons romanesques. Mais que ferez-vous si votre jeune prisonnière s'entête à se taire ?

— Je lui donnerai un collier...

— Et si elle menace de se plaindre ?

— Je lui promettrai une paire de bracelets.

— Allons ! dit Séroka, vous avez réponse à tout. Pourtant, ne serrez pas trop fort les coulisses de votre sac... Vous le savez, le colonel Desvaux n'est pas encore rentré à Batna. Jamais il ne voudrait croire que vous avez fait apporter cette fillette chez vous, dans une teillis à oignons, pour lui parler de la politique du Sud...

XIV

GUET-A PENS

Tandis que le lieutenant Franck se rendait chez le commandant Séroka, Larbi-Mamlouk et le Madgyar avaient accompagné Van Boom jusqu'aux écuries de la Casbah. Éric les abandonna à moitié route, pour reprendre le chemin de son logis. En sifflotant une marche des Highlanders, il suivait le sentier des gommiers, quand de cette place où, la veille, il avait vu la jeune Arabe, sur le seuil du marchand de beignets, la blanche apparition se manifesta pour lui une seconde fois.

Comme la veille encore, il se posta derrière la haie de jujubiers afin d'épier les pas de la fillette. Les précautions avec lesquelles la jeune visiteuse se glissait chez le Sfandji indiquaient suffisamment que, dans ces allées et venues, se cachait un autre mystère que la gourmandise. Un détail acheva de confirmer Éric dans cette opinion. Il vit la fillette détacher de sa cein-

ture une de ces lourdes clefs de prison dont les indigènes se servent pour fermer le moindre gourbi. Sans attendre qu'on lui ouvrît, l'enfant enfonça cette clef dans la serrure du marchand de beignets, et, d'autorité, pénétra dans l'échoppe.

Elle n'avait pas plus tôt poussé la porte derrière soi, que cinq indigènes sortirent à pas de chacal de cette masure en ruine où, naguère, le lieutenant Franck s'était abrité pour épier. Éric les reconnut pour des traîneurs de babouches, ramassés sur les nattes d'un kaouadji. Le chaouch du lieutenant Franck les conduisait comme un caporal. Tous à la fois, ils firent une poussée sur la porte qui céda et ils se ruèrent dans la boutique ; mais non pas si vite que la fillette n'eût le temps de pousser un cri d'épouvante qui fit sauter Éric hors de sa cachette.

— Parbleu ! pensa-t-il, je surprends ces messieurs du « Bureau » en flagrant délit d'enlèvement. Voilà une occasion de faire ma cour au « Père la Légion », qui a toutes sortes de droits à ma gratitude.

Le virtuose de la matraque qui avait tiré Auër et Van Boom de la bagarre du Café Maure était sûr de réduire un chaouch et ses acolytes. De fait, l'apparition d'Éric suffit pour mettre les ravisseurs en fuite.

Il ne prit même pas la peine de regarder dans quelle direction ces poltrons s'enfuyaient. Agenouillé sur le pavé de l'échoppe, il détachait déjà les liens qui avaient servi au chaouch du lieutenant Franck pour ficeler les chevilles et les poignets de la fillette.

Si pressé qu'il fût de rappeler l'évanouie à elle-même, Éric ne put s'empêcher de s'arrêter une seconde à la contempler dans sa pâmoison. C'était une jeune Arabe

de pure race. Son cou, ses bras, ce qu'Éric apercevait de sa gorge par les déchirures de la gandourah, avaient l'éclat des amandes écrasées dans du lait. Cette candeur du teint et de la chair suffisait à indiquer les origines de cette enfant et sa vie élégante. La fragilité des attaches, une énergie de dédain, qui, sur son visage, survivait à la détente de l'évanouissement, révélaient, par surcroît, la qualité de sa race. L'émotion qu'Éric ressentit de cette beauté et de cette distinction agressive se traduisit par un mouvement de délicatesse, imprévu chez un légionnaire. Avant même que d'humecter avec un peu d'eau les lèvres et les tempes pâlies, l'officier recroisa sur la gorge naissante les plis de la gandourah, afin d'éviter à celle qui allait rouvrir les yeux une souffrance de pudeur.

Un battement des longs cils l'avertit enfin que l'enfant reprenait ses sens. A la vue de cet homme, sans doute très différent des métournés qui avaient tenté de l'enlever, mais tout de même étranger et inconnu, les prunelles de la fillette se dilatèrent. Elle porta la main à sa gorge pour y toucher l'amulette dont elle attendait protection. Et, s'appuyant sur les coudes, lentement, elle releva son buste, demeura assise sur la natte, ses longs cils abaissés, les regards à terre.

Enfin, elle demanda :

— Ils sont partis ?... Ils ne reviendront pas ?...

Elle semblait moins interroger que se parler à soi-même. Sans doute, elle n'espérait pas être comprise. Aux premiers mots qu'Éric prononça en arabe, l'expression de son visage changea. Elle releva les paupières, et le sourire reparut dans ses yeux de gazelle, encore élargis par le koheul.

— Que me voulaient ces méchants ? demanda-t-elle.

— T'enfermer dans leur sac et t'emporter sur leurs épaules.

— Où donc ?

— Tu ne le devines pas ?

— J'ai pris ces gens-là pour des coupeurs de routes. J'ai cru qu'ils voulaient voler mes bracelets et la boucle de ma ceinture.

Avec orgueil, elle montrait un bijou admirable en filigrane qui faisait coller la gandourah sur ses hanches.

— Les hommes qui ont voulu t'enlever, dit Éric, sont plus à craindre que des voleurs. Ce sont les chaouchs du « Bureau »... Ils voulaient te conduire à leur maître.

L'enfant fronça les sourcils, et dit avec colère :

— Le Cheikh-El-Arab a donc raison quand il affirme que vous faites la guerre aux femmes ?

Cette irritation ne déplaisait point à Éric ; d'abord, elle faisait la fillette délicieuse, puis elle la conduirait sans doute à trahir son secret.

Il répondit :

— On ne fait pas la guerre aux femmes qui restent sous leurs tentes et filent au milieu de leurs négresses. Mais on se méfie des fillettes qui, sous prétexte qu'elles n'ont pas encore l'âge d'être voilées, se mettent au service d'intrigues que nos chefs veulent percer à jour.

L'enfant réfléchit un instant :

— Comment, dit-elle, pourrais-je me fier à toi ? Tu es un ennemi de mon Dieu et de mon peuple, et, sans doute, tu refuserais de croire à la vérité, si je te la disais...

Elle avait parlé avec noblesse, et, maintenant, elle regardait Éric entre les yeux avec une ardeur tendue.

Il aimait ces défenses d'une âme sauvage. Et, certain qu'il fallait tout d'abord rassurer cette méfiance naturelle, il dit avec douceur :

— Je ne demande pas ton secret. Ce que j'ai fait pour toi ne me donne qu'un droit : te servir encore.

— Comment ?

— Tu ne peux guère revenir dans cette maison que les chaouchs du « Bureau » vont surveiller...

— C'est vrai.

— Moi, j'habite là, porte à porte avec le Sfandji. Je serai ton messager si tu veux... Pas comme ce nègre qui, sans doute, t'a trahie... Mais un messager sourd, sans mémoire, qui n'entendra pas les questions sur son chemin, et oubliera ta commission quand elle sera faite.

Une rougeur couvrit les joues de la jeune Arabe.

— Toi qui parles ainsi, dit-elle, tu vois que je ne porte pas le voile... Je n'ai pas encore l'âge d'être aimée.

Éric se souvint qu'aux pires jours d'écœurement, jamais il n'avait passé, au matin, près d'un taillis où gazouillait un oiseau, sans s'arrêter et sans sourire.

Il demanda :

— Tu te nommes ?

— Ourida[1]...

— Eh bien, Petite-Rose, je suis à ton service, avant comme après le voile, à une seule condition...

— Dis-la ?

— L'intrigue que tu conduis, ce n'est pas contre les roumis qu'elle est dirigée ? Tu ne fais pas de la politique avec le Sfandji ?

1. La Petite Rose.

Ourida répondit fièrement :

— Il s'agit d'amour.

L'éclair qui avait passé dans les yeux de la Petite-Rose la faisait plus belle encore. Éric regardait avec plaisir cette tête charmante. Elle était encadrée de quelques mèches bouclées et sombres qui s'échappaient du mouchoir de soie voyante. Les cheveux y étaient emprisonnés sous le poids des chaînettes d'or, des rangs de perles et des sequins qui descendaient le long des joues comme une jugulaire, et, après avoir entouré le cou délicat, plongeaient dans l'ombre de la gorge.

— Use donc de moi, dit-il, comme tu l'entendras...

Elle le caressa d'un regard de velours, où s'essayait sa naissante coquetterie. Lentement, dans une tasse de fer qui traînait sur le fourneau du Sfandji, elle versa un peu d'eau fraîche. Elle en but une gorgée, puis, tendant la coupe à l'officier :

— A toi, dit-elle.

Elle avait l'air si recueilli, qu'Éric ne voulut point l'inquiéter par un sourire. Ourida attendit qu'il eût vidé la tasse. Alors, elle ajouta :

— Nous avons mis nos lèvres dans la même eau en pensant au secret, et, maintenant, tu ne pourrais plus trahir Ourida sans t'attirer le mépris de toutes nos vierges... Fais donc ce que je te demande. Tu connais le logis d'un officier indigène qui se nomme Larbi-Mamlouk ?

— Certes ! dit Éric.

— Eh bien, ce soir, après la cinquième prière, trouve-toi près de cette maison. Tu m'en verras sortir avec une femme voilée. Si tu ne dois pas m'aborder, je détournerai le visage comme si je voulais me cacher

des regards d'un homme qui n'est pas un croyant ; si j'ai besoin de toi, je soulèverai mon haïck, alors, tu approcheras. Mais, dis-moi, es-tu sûr de me reconnaître dans les ténèbres ?

Éric fit à demi-voix :

— L'odeur de la Petite-Rose la trahit dans la nuit pleine.

— Reste donc avec son parfum, répondit Ourida.

Et, ayant baissé son haïck, elle salua gravement de la tête.

XV

EFFET DE LUNE

Éric avait la prompte réflexion des hommes nés pour agir. Dès que l'image virginale d'Ourida ne lui masqua plus la réalité, il s'avisa que son intervention dans une intrigue d'enlèvement, machinée par le « Bureau », le laissait à découvert. Or, si le sabre ou la matraque au poing, il ne craignait pas l'assaut d'une foule, les menées des tendeurs de piège l'énervaient, à cause de la vigilance qu'elles imposent. Il décida qu'un alibi lui était nécessaire, et il sortit pour s'en procurer un.

Comme il traversait la piste de Fontaine-Chaude, il aperçut un cavalier qui, dans un nuage de sable, revenait du « bled » au galop.

— Il faudrait, pensa-t-il, que je fusse ce cavalier-là. L'écume de mon cheval témoignerait en faveur de mon innocence.

Il achevait ce souhait, quand le destin favorable

lui fit reconnaître Van Boom dans le cavalier poussiéreux :

— Halte-là ! cria-t-il en barrant la route. Sommes-nous donc si pressés que le temps nous manque pour obliger un ami ?

— Service du commandant ! dit Van Boom, en essuyant sa figure ruisselante. En quoi puis-je t'obliger ?

Éric conta son aventure dans les détails. Il n'oublia que d'insister sur la beauté d'Ourida.

— Les coquins ! répétait Van Boom.

Et sa colère dépassait les cinq bandits pour atteindre les vrais auteurs de l'enlèvement.

— J'ai tiré la fillette de leurs mains, dit Éric, je n'y veux pas rester moi-même. Voici la riposte que je prépare : du témoignage d'un chaouch, nous nous soucions comme d'une datte sèche, mais encore faut-il prouver jusqu'à l'évidence que j'étais à dix lieues du théâtre de la lutte, quand les gens de Séroka ont été si solidement rossés. Qu'es-tu donc allé faire à Fontaine-Chaude ?

— Porter un message de Carbuccia au Cheikh-El-Arab.

— Tu l'as remis au Cheikh lui-même ?

— Non. L'homme était dans son bain, au milieu de ses négresses. C'est le garde des thermes, un marabout parfaitement stupide qui lui a remis le pli et qui m'a rapporté ce reçu.

Éric prit des mains de Van Boom la feuille sur laquelle le Cheikh-El-Arab avait apposé son cachet ; il la plia en deux, la glissa dans son dolman de toile et dit à Van Boom stupéfait :

— Descends un peu de cheval !

— Tu veux...

— Je vais porter ce pli à ta place. J'affirmerai au « Père la Légion » que je t'accompagnais à Fontaine-Chaude et que tu t'es arrêté sur le chemin pour capturer une « Julodis deserticola »...

— Et le commandant te croira ! soupira Van Boom, en mettant pied à terre. Ah ! si j'avais pu faire une telle découverte!...

— Je te la souhaite de tout mon cœur, dit Éric en enfourchant le cheval.

Déjà, il était hors de vue. Tout se passa à souhait. Le commandant Carbuccia, que la bagarre du Café Maure avait décidément mis de belle humeur, se contenta de dire en souriant :

— Ce toqué de Van Boom ! voulez-vous parier qu'à la fin, un coupeur de têtes le piquera lui-même dans sa collection de roumis?

Et le soir, quand le capitaine Séroka fit allusion à l'équipée de l'après-midi, le « Père la Légion » affirma avec une énergie qui coupait court à toute controverse :

— Décidément, mon cher capitaine, vos informateurs ont la berlue ! A l'heure que vous dites, le lieutenant Éric était sur la route de Fontaine-Chaude. Il me rapportait un message du Cheikh-El-Arab. Je vous en donne ma parole d'honneur et j'espère que vous vous en contenterez. Je sais que mes légionnaires ont le dos large ! Mais je ne permettrai pas qu'on les surcharge...

A la même heure, Éric, qui n'oubliait pas le rendez-vous de la Petite-Rose, quittait la Casbah.

A travers l'oasis, il se dirigeait vers le village indigène. La nuit était d'une surprenante douceur. Les

derniers échos de la « cinquième prière » montaient des terrasses de boue vers le ciel plein d'étoiles. Eric apercevait leur scintillement réfléchi dans l'eau de la séguia, qu'il suivait pour ne point perdre sa route dans l'épaisseur des ténèbres.

D'un pas indolent de promeneur, il longeait les merveilleux jardins qui, par-dessus les murs de terre, croisent sur les sentiers la voûte arrondie des palmes. Parfois, il traversait un carrefour où les chameaux accroupis et abandonnés ruminaient dans la pénombre, ou il éveillait, en frôlant une muraille, la colère d'un chien invisible. Puis, le silence reprenait, enveloppant tout le village d'un réseau de mystère où, seuls, continuaient de veiller la prière et l'amour.

L'une et l'autre, depuis longtemps, Éric les avait mis hors de soi ; aussi un maigre sourire d'ironie errait dans ses moustaches de reître, à la pensée qu'il avait suffi d'un geste de fillette, d'un peu de nuit, d'un peu d'étoiles, pour qu'un rameau d'espoir rejaillît dans son cœur, de la vieille souche d'illusion.

— Vraiment, se dit-il, on croirait que j'ai seize ans et que je vais à mon premier rendez-vous, gonflé de tendresse et de lune ! Le diable sait pourtant que, dans toute cette aventure, je ne prends qu'un divertissement de curiosité, sans compter le plaisir de faire pièce à ce brigand de Franck et à son patron Séroka !

Causant avec soi-même, il était parvenu à une placette. Là débouchaient trois de ces rues couvertes, où le long du jour, les fainéants font retraite pour dormir, et les bavards pour deviser. En face de lui,

une porte était toute inondée par la clarté de la lune. Elle se découpait dans une haute muraille en « pisé » qui, sur le carrefour, n'avait d'autre ouverture que les brèches par où des troncs de palmier creux saillaient en gargouille. La lumière de l'astre projetait sur cette blancheur l'ombre de quelques palmes.

Éric reconnut la demeure de Larbi-Mamlouk, et, pour ne point donner l'éveil aux voisins de l'officier indigène, il fit retraite dans celles des rues plafonnées d'où, le plus aisément, il pouvait observer lui-même sans être aperçu.

A présent, la petite place semblait rendue à la paix de l'ombre. Et, assis sur un banc de terre, immobile dans l'obscurité, Éric songeait. Sa pensée s'attachait à toutes ces intrigues de mort et d'amour que le fanatisme de ces hommes en burnous, la passion de ces femmes voilées, préparaient à cette heure même dans un silence trompeur. Et soudain, il eut froid au cœur comme si la vipère à cornes qui, dans sa piqûre apporte un poison mortel, venait de se hisser jusqu'à lui et de le mordre au flanc.

Il lui semblait que le mur de terre qui cachait le secret d'Ourida venait de s'écrouler devant sa songerie. Derrière ce paravent, il voyait la fillette pâmée au bras de Larbi. Carbuccia n'avait-il pas affirmé qu'avec ses yeux de mélancolie, ce Mamlouk était un coureur d'Ouleds? Le polygame sans frein, qui avait femmes et enfants dans toutes les tribus de l'Oued-Rir, avait bien pu ajouter à sa liste de conquêtes, cette fillette, si libre d'allures, que l'on rencontrait sur les grands chemins et dans les échoppes des marchands de beignets.

Et c'était cela le secret, parbleu ! Une enfant qui n'avait pas encore l'âge du mariage avait devancé la minute de l'amour ; elle se servait du Sfandji pour donner des rendez-vous à son galant ; à cette heure, n'osant rentrer seule à travers les routes sombres de l'oasis, ni, sans doute, se montrer en compagnie de son amant, elle priait un innocent de venir l'attendre à la porte de son rendez-vous, pour la reconduire ensuite chez elle.

— Je suis encore plus naïf que Christophe et sa fille de gendarme, que Van Boom et son Agnès ! se dit Éric avec amertume. Cette petite s'est proprement moquée de moi ! Elle me léguait son parfum en partant !... O femme, déjà femme, trois fois femme ! « A celui-ci mon odeur ! A celui-là mon baiser !... »

XVI

TOUNIS

Derrière ce mur que le regard jaloux d'Éric s'efforçait en vain de percer, deux cœurs d'amants souffraient au seuil de la séparation.

Cette Tounis-Bent-Djellab que l'impérieuse volonté de la douarière tougourtaine avait écartée du lit de son cousin, Sultan Abderrhaman, pour la marier, contre son gré, au Cheikh-El-Arab, faisait ses adieux dans l'ombre à l'amant-roi qui, sous un déguisement de chamelier, une fois de plus, venait de remonter l'Oued-Rir, pour reposer un instant, sur la gorge de l'amante, sa tête amoureuse.

— Cette nuit même, disait-elle, sur l'heure, il faut que tu repartes, car l'homme auquel ils m'ont donnée te hait... Ses poignards te cherchent! Tu serais rentré à Tougourt sans m'avoir vue, si le marabout de Fontaine-Chaude n'avait retenu mon mari, cette nuit entière, aux bains. Mais il rentrera avec l'aurore. A ce

moment-là, je veux que tu sois loin. Laisse-moi suspendre à ton cou cette amulette. Je devrais la haïr, car c'est le Cheikh-El-Arab qui me l'a donnée. Mais, par les mains de son père, à la Mecque, elle a touché la Pierre Noire, et celui qui la porte marche sous les yeux de l'ange Gabriel.

De sa poitrine, elle tira un médaillon triangulaire que soutenait une chaîne de corail alternant avec l'or. Elle passa ce collier au cou de son amant, par-dessus le chapelet d'ambre :

— Et si ton mari, demanda Abderrhaman en la caressant du regard, vient à te réclamer ce bijou ?

— Je lui dirai, fit-elle, que mon cœur était dedans. Alors, il ne sera pas surpris qu'on l'ait emporté loin de lui. Donne tes lèvres et pars.

Sultan Abderrhaman sourit avec tristesse.

— Je veux t'obéir, dit-il, ô maîtresse des bagues, non pas parce que les poignards du Cheikh m'effrayent, mais parce que ma présence est un danger pour toi-même. Cependant, comment retrouver, dans les ténèbres du Ksar, la maison de mon hôte ?

— Attends, dit Tounis.

Et, d'une voix harmonieuse, elle appela :

— Ourida !

Toute dévouée à sa sœur aînée, la fillette veillait sur la terrasse. Elle accourut :

— Sors seulement avec moi, dit-elle à Abderrhaman, et accepte le guide que je te donnerai.

Le sultan regarda sa jeune cousine avec douceur. Et il demanda :

— Abderrhaman peut-il confier sa vie à la prudence de notre Petite-Rose ?

Ses yeux et ceux d'Ourida cherchèrent en même

temps les prunelles de Tounis. La femme du Cheikh sortit de l'ample mousseline son bras superbe et nu. Et, le posant sur le cou de la fillette :

— Réponds-lui, Ourida, dit-elle en flattant du bout de ses doigts brillants la joue de l'enfant, réponds-lui que ton cœur est profond comme le désert.

Les longs yeux d'Ourida s'allongèrent encore. Entre les cils mi-clos, ses prunelles jetèrent sur sa sœur une flamme passionnée, puis elle se retourna vers Abderrhaman, attendant sa décision dans un mutisme fier.

C'étaient les adieux, car la pudeur musulmane n'admet point que, devant un étranger, le frère lui-même touche le front de sa sœur.

Abderrhaman et Tounis se fixèrent.

Eurent-ils l'avertissement qu'ils ne devaient plus se revoir? Lentement, leurs poitrines se soulevèrent, se tendirent, jetant leurs cœurs l'un vers l'autre, et, dans l'avenue du regard, leurs âmes se touchèrent, pour jamais confondues.

Respectant ce silence, Ourida avait détourné les yeux. Elle tressaillit, quand Tounis posa la main sur son épaule et, muette de douleur, lui fit comprendre par un signe :

— Nous partons. C'est fini...

Le bruit d'une lourde clef dans la serrure de la porte avait mis Éric sur ses gardes. Il songea dans une souffrance d'inconsciente jalousie :

— Si cette fillette me conte que son amie est demeurée dans la maison, et si elle réclame mon assistance pour la ramener à son logis ou à sa tente, je serai fixé sur le motif de sa visite à pareille heure chez un coureur de femmes comme ce Larbi-Mamlouk.

Alors, comme je ne me sens pas de vocation pour l'emploi de « chandelier », je lui tirerai ma profonde révérence.

Éric mentait à son inquiétude. Il sentit qu'un poids très lourd venait d'être enlevé de dessus sa poitrine, quand par la petite porte qu'éclairait la lune, il vit une femme soigneusement voilée et un homme de belle prestance, noyé dans l'ombre d'un capuchon, sortir à pas muets. Derrière eux s'avançait la Petite-Rose, enveloppée dans la mousse légère d'un haïck. Arrivée au milieu de la place, elle découvrit son gracieux visage et, en même temps, elle jeta tout alentour un regard d'inquiétude.

— Ami ! dit Éric, en sortant de la rue couverte.

La femme voilée répondit par un léger cri, et, instinctivement, son compagnon plongea la main dans les plis de son burnous, sans doute pour s'assurer d'une arme.

Ourida les tranquillisa du geste. Puis s'avançant vers Éric :

— Reconnais-tu, demanda-t-elle, le parfum qui t'arrive dans la nuit ?

Il répondit :

— Tu es Ourida, la Petite-Rose.

Elle fit oui, de la tête.

— Te rappelles-tu le serment qui, dans ta poitrine, est descendu avec l'eau pure ?

— Oui, puisque je suis venu.

Elle prononça avec gravité :

— Voici l'heure où les paroles retournent à celui qui s'est engagé, comme les ramiers, las du vol, aux palmiers de l'oasis. Veux-tu prendre cet homme par la main et le conduire au lieu que je nommerai ?

— Il peut se fier à moi, dit Éric, comme l'aveugle à son fils.

Ourida approuva d'un hochement de tête qui fit résonner, sur ses joues, les colliers de sequins :

— Tu l'accompagneras donc, dit-elle, jusqu'à la route de Sidi-Okbah, et, pour lui, au premier passant, tu demanderas qu'on t'indique le fondouk d'El-Hadj-Ben-Douadi.

— Je le connais, dit Éric. Il a une large porte, avec une main peinte au henné sur le mur.

— C'est bien cela. Va et que vos anges vous suivent.

Éric était sincère quand il se répétait qu'il prenait dans cette aventure romanesque un pur intérêt de curiosité. Pourtant, il lui déplut de penser que ses rapports avec Ourida allaient sans doute finir sur cette rencontre. Et, d'autre part, il dut faire un effort sur soi pour poser à la jeune Arabe une question qui lui brûlait les lèvres et qu'une pudeur, à son avis incompréhensible, l'empêchait de formuler.

— Et toi, dit-il enfin, Petite-Rose, quand te reverrai-je ?

Elle le fixa sans embarras, et, avec cette ardeur de prophétie qui flambait en elle entre deux sourires d'enfance, elle prononça :

— S'il n'est pas écrit que nous ne devons plus nous revoir, ne t'inquiète pas, mon chemin et ton chemin se croiseront.

Ils se rapprochèrent de l'autre couple. Tounis s'était détournée, cachant son visage et ses larmes. Au moment où l'homme qu'elle aimait, précédé de son guide tournait l'angle du carrefour, elle dit à haute voix :

— Suis ton bonheur, ô chamelier...

Et Abderrhaman répondit, sans regarder en arrière :

— Je vais vers l'ombre.

Les deux hommes marchèrent près d'une demi-heure à côté l'un de l'autre sans échanger une parole. Ce silence les accommodait tous les deux, parce qu'il les laissait à leurs pensées. Devant le fondouk d'El-Hadj-Ben-Douadi, ils se séparèrent avec les paroles rituelles. Puis, Éric reprit seul la route de l'oasis sous la voûte obscure des palmes. Chemin faisant, il songeait :

— L'amant s'en est allé par ici, l'amante par là. Sans me dire son secret, Ourida est rentrée dans le flot des femmes voilées. Demain, je la rencontrerais sous le haïck, qui sait ? peut-être je ne la reconnaîtrais pas.

Une voix disait en lui :

— Si, tu la reconnaîtrais !

Il feignit de ne pas l'entendre et conclut :

— C'est la fin de mon idylle... Tant mieux.

XVII

L'AMULETTE

L'aurore commençait de paraître, rosant les crêtes du Djebel-Nouasser, quand Éric rejoignit son petit logis, et, tout habillé, se jeta sur le lit de camp. A la même minute le Cheikh-El-Arab, à genoux au bord de la Fontaine-Chaude, récitait cette prière du Fatiha, c'est-à-dire « du commencement », qu'à la naissance du jour les musulmans élèvent vers le ciel avec une foi sans hésitation ni scrupule, qui espère associer la complicité divine à leurs bonnes comme à leurs mauvaises actions.

— « Maître de l'Univers, dirige-moi dans le sentier de ceux que tu as comblé de tes bienfaits... »

Réconforté par cette prière, le Cheikh-El-Arab monta à cheval pour rentrer à Biskra. Le bienfait qu'il désirait rencontrer dans le sentier de Dieu était, pour lors, le sultanat de Tougourt. Le Cheikh était sous l'heureuse influence que le délassement du bain, l'élan de la

prière et le rafraîchissement de l'aurore, imposaient à son corps comme à son esprit. Dans cet optimisme, son rêve se rapprochait de sa main, ainsi qu'il arrive dans ces mirages du Sud où le fantôme de la source vient au-devant du voyageur.

Une rencontre de mauvaise augure, l'apparition au bord de la piste d'une vieille femme en loques, à moitié folle, qui cria : « Dieu maudisse ton père ! » vint détruire ces songes de félicité. Aussitôt, le Cheikh-El-Arab aperçut les difficultés qui le séparaient encore du succès. En foule elles sortaient des haillons de la vieille, avec des visages grimaçants. Les unes avaient la figure de Selman, de ce jeune ambitieux qui marchait les yeux attachés à la terre pour dissimuler ses projets. Les autres affectaient la crânerie railleuse du commandant Carbuccia ; elles semblaient dire à l'infortuné Cheikh :

— Alors?... Tu t'imagines que nous allons conquérir Tougourt pour te l'offrir? Ta naïveté est décidément plus forte que notre complaisance !

Dans cette incertitude, le Cheikh ouvrit d'une main fiévreuse un billet au cachet du « Bureau » que ses serviteurs lui présentèrent comme il dépassait la poterne de sa bastide.

« Venez me trouver *chez moi,* — disait le lieutenant Franck. — Il y a urgence. »

Les deux mots « chez moi » étaient soulignés.

Sans descendre de cheval, le Cheikh se rendit à la nouvelle maison que le lieutenant du Bureau-Arabe occupait avec sa maîtresse.

Les officiers, que cette liaison intriguait, savaient seulement que, sur le bateau de Philippeville, leur camarade avait fait la connaissance d'une étrangère,

merveilleusement blonde, dont la haute mine et la beauté ne pouvaient passer inaperçues. Dès que le lieutenant avait été installé dans ses fonctions de secrétaire du Bureau-Arabe, cette inconnue l'avait rejoint. Depuis lors, invisible en dehors des heures de service, Franck vivait avec la belle étrangère dans un tête-à-tête d'amour.

Quand on avait su que le colonel Desvaux avait donné au lieutenant l'ordre de rompre sans retard, les paris s'étaient ouverts. Franck avait fait gagner ceux qui avaient tenu pour la désobéissance. Il avait cru se mettre suffisamment à couvert du mécontentement de son chef, en installant la dame blonde à une petite distance de son premier logis. D'ailleurs, personne ne lui voyait plus jamais passer le seuil de ce domicile ancien. Il le conservait pour la forme, et, depuis que le colonel était retourné à Batna, il se faisait ouvertement apporter le courrier, par ses chaouchs, dans la maison de sa maîtresse.

L'indulgence dont le capitaine Séroka faisait preuve dans l'occasion, avait une raison politique. Fort habilement, le lieutenant Franck avait démontré à son chef qu'une femme intrigante était, pour le « Bureau », un précieux agent d'information. Il lui avait fait la preuve que son amie avait réussi à nouer des relations de visites avec les femmes du Cheikh-El-Arab. Par cette voie, à différentes reprises, il avait apporté des renseignements dont l'événement avait démontré l'exactitude. Dans ces conditions, le chef du « Bureau » avait consenti à fermer les yeux, sous l'expresse condition que le lieutenant et sa maîtresse ne se montreraient pas en public, et que nul officier ne fréquenterait dans leur maison.

Le chaouch, qui avait dirigé avec si peu de succès l'enlèvement d'Ourida, introduisit le Cheikh-El-Arab dans une pièce de repos, meublée à la mauresque avec un luxe qui surprenait, si loin dans le Sud, au lendemain de la conquête. Deux tasses vides traînaient sur un tabouret incrusté de nacre. La forme d'un corps paresseux était encore moulée sur le divan ; la table, les étagères étaient encombrées de ces riens dont une femme cerne un homme pour lui imposer son enveloppement.

Le Cheikh-El-Arab s'arrêta devant une miniature qui représentait la maîtresse du logis. Il la contemplait avec un sourire qui aurait inspiré de la jalousie à Franck, si l'officier n'eût été trop préoccupé, pour démêler chez son visiteur, cette nuance fugitive.

— Je t'avais averti, dit-il au Cheikh en entrant dans la chambre, que tes chouafs te renseignaient mal et que bientôt tu serais obligé de venir demander au Bureau-Arabe des nouvelles de ce qui se passe dans l'Oued-Rir... A quoi vous servent donc vos espions, s'il faut que moi je t'informe des mouvements de ton ennemi ?

Le Cheikh était piqué au vif, mais il ne se défendit point, attendant que l'officier précisât :

— Sais-tu où est, en ce moment, Sultan Abderrhaman ?

— A Tougourt.

Franck haussa les épaules :

— Il était ici depuis deux jours.

— Qu'y venait-il faire ?

— Cherche.

Le Cheikh baissa les yeux. Son visage prit une expression terrible. Il savait que l'opinion soupçonnait Tounis, sa femme préférée, d'entretenir, avec le

Sultan de Tougourt, un commerce de lettres. Le ton dont le lieutenant lui avait dit : « Cherche », donnait du corps à cette accusation méprisée. Brusquement, le poison de la jalousie lui courut dans les veines, éveillant le désir du sang.

— Ton silence, dit lentement Franck, témoigne que tu m'as compris. Réfléchis et résous-toi. La trahison d'une femme est peu de chose au prix de l'avantage que tu pourrais en tirer, car le meurtre que la France ne pardonnerait pas au Cheikh-El-Arab, prétendant au trône de Tougourt, elle l'excuserait peut-être chez un mari outragé...

La douleur du Cheikh éclata avec une violence qui n'était pas feinte :

— Par la vérité de Dieu, s'écria-t-il, tes chouafs ont menti ! La femme que tu dis a été accablée de mes bienfaits. Je savais qu'elle m'épousait à contre-cœur, et je me suis fait son esclave pour la conquérir !... Il se peut bien que Sultan Abderrhaman soit monté jusqu'ici sans qu'on me le signale... il vient intriguer contre moi... C'est la crainte, ce n'est pas l'amour qui l'a mis dans la route.

Le lieutenant demanda :

— Explique-moi donc, pourquoi il n'a cherché à voir ni le chef du Bureau-Arabe, ni le commandant supérieur, ni le capitaine Séroka, ni le commandant Carbuccia ?

— Il les verra demain !...

— Demain, il sera hors de tes atteintes, car en ce moment même, il galope sur la route de Tougourt, et des cavaliers qui voudraient le rejoindre avant qu'il ait atteint le « Rocher du Retour » devraient rougir leurs éperons.

— Que veux-tu donc que je fasse? demanda le Cheikh?

— D'abord, tâche de découvrir la vérité.

— Et comment y parviendrai-je? Si Tounis a pu me trahir, c'est que mes femmes sont complices!

— Pas toutes, car je puis te fournir cette indication: autrefois, dans une heure de tendresse, tu as donné à Tounis une amulette à laquelle tu tenais?

— Elle venait de mon père. Par ses mains, elle avait touché la « Pierre Noire ». Elle met celui qui la porte à l'abri des sortilèges. Je l'ai donnée à Tounis pour la protéger du mal.

— Eh bien! demande à Tounis qu'elle te montre le triangle d'argent que tu avais suspendu à son cou... par un collier d'or et de corail...

Le Cheikh-El-Arab pâlit :

— Tu dis qu'elle l'a donnée à cet homme?...

Le lieutenant l'interrompit :

— Ne t'emporte pas... Ne t'engage pas... Contrôle d'abord mes informations. Tu auras toujours ta femme sous la main, tandis que le sultan de Tougourt est bien monté, et, déjà, j'entends résonner les salines du Chott sous les sabots de son cheval.

XVIII

LE PLAN D'OURIDA

Du haut du minaret d'Abd-El-Moumen, le Muezzin venait de jeter l'appel de la prière de midi. Le long des murs effrités, une enfant se hâtait, presque invisible dans l'éblouissement de la lumière. Le voile qui lui couvrait le bas du visage semblait moins une coquetterie prématurée qu'un désir de mystère. A chaque angle de quartier, elle se retournait pour voir si elle n'était point suivie.

Quand la maison du Sfandji parut enfin devant ses yeux, elle poussa un soupir de soulagement et sans hésiter, frappa au battant qui ouvrait sur la case d'Éric.

— Ourida! s'écria l'officier, avec un élan de joie qu'il ne fut pas en son pouvoir de dissimuler.

— Tu es vraiment mon ami, dit-elle, en entrant dans la chambre... Oui?... Eh bien, écoute!

Comme si une pudeur la tenait de découvrir devant

un étranger des secrets si redoutables, elle dit, en abaissant ses regards vers le tapis :

— L'homme que tu as conduit, cette nuit, au Fondouk d'El-Hadj-Ben-Douadi est Abderrhaman, Sultan de Tougourt. La femme qui l'a salué, comme tu l'emmenais, c'est ma sœur, Tounis-Bent-Djellab, la femme du Cheikh-El-Arab. Ils s'aiment, et la Petite-Rose a été l'ange de leurs amours. Mais voici que le glaive de la mort est levé sur eux et le bras d'Ourida est trop faible pour détourner le coup...

La confidence était faite. Elle tendit vers Éric ses mains et ses regards :

— Vite !... Vite !... Comprends vite ce que j'ai à te dire. Cette nuit, Tounis a donné à Sultan Abderrhaman une amulette qui lui venait de son mari. Quelqu'une des femmes, un djinn, un démon d'enfer, a remarqué qu'elle était rentrée sans son bijou. On a averti le Cheikh... Il a fait sur Tounis le geste de la mort... Il a crié : « L'amulette ! l'amulette !... Montre-la !... Mais montre-la donc ! » Tounis avait peur qu'il rattrapât le Sultan. Elle a balbutié : « Le talisman ne me protégeait plus... Je l'ai confié à un Marabout. Il va me le rapporter... Tu pourras le toucher au bout du collier... entre mes seins chéris... »

Ourida revoyait la scène. Pourtant, Éric n'aperçut sur son visage nul reflet de terreur, rien qu'un insondable mépris.

— Le Cheikh, dit-elle, voudrait la croire. Il est assez lâche pour l'aimer encore !... Toi et moi, nous l'aurions tuée !... Lui, il l'a criblée d'injures.

La colère faisait Ourida à demi folle. Comme si Éric lui-même eût été l'insulteur, elle le fixa avec des yeux qui jetaient des éclairs.

— ... Il lui a dit : « Tu ne mourras pas encore... Pas avant que tu aies vu mes sloughis manger le cœur d'Abderrhaman ! » Le cœur d'un Ben-Djellab !... Lui !... Un Cheikh des Palmiers !...

Elle ouvrit la bouche pour jeter un cri d'horreur, mais son angoisse était trop forte. Le son ne jaillit point, et, un instant elle demeura ainsi, les prunelles fixes, la poitrine soulevée, les lèvres entr'ouvertes par le cri muet.

Eric la contemplait avec ce regard d'admiration qu'il avait pour les chevaux parfaits, tous les êtres de pure race. Il dit en souriant :

— Et que puis-je dans tout cela ?

— Va trouver ton chef ! Dis-lui qu'il faut que, moi, j'aille là-bas.

— A Tougourt ?

— Et que tu m'escortes.

— Mais les nomades croiront que j'ai enlevé une femme de tribu et ils me barreront la route...

— Tu me mettras dans un bassour... Tu sais, ces grandes cages couvertes de voiles et de tapis, qui servent pour transporter sur des dromadaires les femmes et les vierges. Je serai vêtue comme une fiancée ; les tiens et toi, comme des croyants, comme des frères qui conduisent leur sœur à l'époux. Nous arriverons à Tougourt derrière Abderrhaman.

Ce romanesque voyage était pour tenter la fantaisie d'Éric. Mais il ne pouvait se mettre en route sans la permission de son chef ; or, il se demanda quel intérêt politique il pourrait bien invoquer pour justifier, aux yeux du « Père la Légion », une telle équipée.

— Soit, dit-il ; mais quand nous serons à Tougourt qu'y ferons-nous ?

— Voici, répondit Ourida. Tu promettras à Abderrhaman de lui faire rendre par le Cheikh-El-Arab. Tounis qu'il adore. Après cela, son cœur sera tout à vous autres roumis. Voilà longtemps qu'il désirait nouer, avec les tiens, une alliance qu'il a toujours refusée aux Turcs. Mais le Ben-Djellab est fier. Il ne veut pas descendre de son trône pour venir causer avec tes chefs au seuil de leurs tentes. Il se contentait de vous envoyer notre cousin Selman, un traître, qui jamais n'a regardé un de ses frères en face, et qui rêve, avec le Cheikh-El-Arab, de remplacer Abderrhaman sur le trône de Tougourt... Déjà, ces deux chacals se partagent la dépouille du lion, comme s'il était mort !...

Avec une curiosité amusée, Éric écoutait Ourida développer son projet.

— Carbuccia a raison, pensa-t-il. Ici, plus qu'ailleurs, les intrigues se nouent et se dénouent par des doigts de femmes.

Il enveloppa la fillette d'un regard affectueux et demanda :

— Je consens de te suivre jusqu'à Tougourt si toi-même tu me promets de rentrer à Biskra avec ton cavalier.

Ourida répondit :

— Je le jure par Fatma-Zora, la fille préférée du Prophète dont mes aïeux, les Ben-Djellab, descendent. Je rapporterai sur ma poitrine les promesses de Sultan Abderrhaman. Nous rentrerons en triomphe, amenant un cheval de gada[1]. Après cela, le Cheikh-El-Arab pourra retourner vivre sous les palmiers, avec des femmes de sa race !

1. Cheval de soumission.

Ayant soulagé son cœur, Ourida demanda des détails sur la façon dont Éric et Abderrhaman s'étaient séparés la veille. Elle prononça :

— S'il a quitté avec l'aurore le fondouk d'El-Hadj-Ben-Douadi, il a dû atteindre l'Oued-Djedi avant que le Cheikh-El-Arab ait songé à le poursuivre. Ce soir, il traversera le chott Mérouan. Demain, il dira la prière de dohor auprès des eaux d'Ourlana. Peut-être, si l'Archange Gabriel a protégé son voyage, le même soir, il dormira sur les terrasses de Tougourt. Nous autres, il nous faut partir demain avant le jour, à l'heure où les joueurs de flûte et les danseuses des rues saintes s'étendent sur leurs nattes. A ce moment-là, le sommeil clôt tous les yeux des Croyants. Tes voisins ne pourront pas s'interroger sur ton départ.

Éric ne se souvenait point, au temps où sa vie n'était qu'une suite de fêtes, d'avoir rêvé d'une partie de plaisir qui offrît tant d'attraits. Les dangers du chemin lui apparaissaient sous la forme agréable que prennent les obstacles pour un amateur de steeple. Le risque du casse-cou est ici l'assaisonnement du plaisir; il ajoute à un divertissement physique l'attrait supérieur du jeu.

Il demanda à sa jeune amie :

— Je me charge de trouver des hommes et des chevaux pour composer notre escorte. Mais à supposer que le commandant Carbuccia me permette d'emprunter quelque bête au service du train, je ne trouverai là que des chameaux de bât. Ils avanceront trop lentement au gré de ton impatience et de la nôtre. Il faudrait te monter sur un dromadaire de course, et je ne sais où te trouver un méhari habitué à porter le bassour.

Ourida détacha de sa ceinture une bourse pleine d'or et la jetant sur le lit :

— Adresse-toi, fit-elle, au marchand de beignets. Il m'a souvent loué des bassours quand je voulais aller à Fontaine-Chaude sans me servir des bêtes du Cheikh-El-Arab.

Sur ces paroles, Ourida rattacha le voile qu'en entrant elle avait déposé. La blancheur du haïck l'emportait à peine sur la candeur de son teint. Et, charmé de la douceur languide de ses yeux, Éric songeait avec un sourire, à cette galanterie du langage arabe qui, par un même mot « aïn » a voulu désigner l'eau courante et le regard des vierges.

Dès que l'enfant eut disparu dans le sentier des gommiers, il ébranla de quelques coups de poings vigoureux la porte du Sfandji. Des grognements de sanglier répondirent, puis, dans l'écartement peureux de la porte, le nègre montra les globes exorbités de ses yeux.

— Un bassour?... dit-il, en reconnaissant son locataire. Tu veux un bassour?...

— Et un méhari dessous, fit Éric.

Aussitôt, le Sfandji s'exalta :

— Sidi! dit-il avec emphase, tu t'es bien adressé. Je vais te procurer un méhari élégant comme une gazelle, souple comme une autruche, maigre comme un sloughi, fauve comme une gerboise, un méhari qui, en un jour, fait dix fois la marche d'une caravane. Que Sidi-Boukrari me crève les yeux si je mens!

— Ne dérange donc pas tes saints, dit Éric avec bienveillance. Sidi-Boukraki pourrait te prendre au mot! Tu es déjà suffisamment laid...

XIX

MANSOUR

— Vous arrivez fort à propos, dit le commandant Carbuccia à Éric, quand l'officier l'eut mis en quelques mots au courant de ses projets. Avez-vous remarqué que, depuis une quinzaine de jours, je m'enfermais chaque matin avec Larbi-Mamlouk ? Ce n'était point, vous pouvez m'en croire, pour dresser la liste complète de ses femmes et de ses beaux-parents. Larbi avait été averti par les marabouts de Témacin que le sultan de Tougourt montait jusqu'à Biskra, sous des habits de chamelier, afin de saluer sa cousine Tounis. En bon Khouan Tidjanyi qu'il est, Larbi avait mis sa maison à la disposition du voyageur ; puis, il était venu m'avertir. Nous étudiions ensemble l'opportunité de faire connaître à Sultan Abderrhaman la découverte de son incognito, quand, aussi promptement qu'il était venu, ce pèlerin d'amour s'est dérobé. J'allais envoyer Larbi-Mamlouk à sa recherche. Mais

le projet que vous m'apportez vaut mieux que nos desseins. Vous allez faire d'un seul coup trois choses méritoires : vous dépiterez ces messieurs du Bureau-Arabe ; vous nous ouvrirez la route du Sud, enfin, vous enlèverez la belle Tounis à un odieux mari. J'ai foi dans une entreprise commencée avec de si heureux augures ! Mais il nous faut mettre tous les atouts dans notre jeu. Je vous adjoindrai donc Larbi-Mamlouk. Il négociera avec les marabouts de Témacin, tandis que vous attendrez les ouvertures du sultan de Tougourt. D'autre part, pour déjouer les intrigues qui ne manqueront pas de se nouer en votre absence, — je redoute moins, pour vous, la malice des indigènes que l'hostilité du Bureau, — j'ordonnerai à vos camarades Auër et Van Boom de vous accompagner jusqu'à M'Raier. Ils resteront là, avec trois ou quatre cents chevaux du Goum, tout prêts à soutenir votre pointe.

Éric avait craint quelque parti pris du commandant qui aurait tué dans l'œuf son projet de voyage. Bien qu'il mît de la coquetterie à dissimuler ses impressions, son plaisir était, cette fois, si vif qu'il devint visible. Le « Père la Légion » nota cette nuance ; mais il était trop habitué au maniement des amours-propres ombrageux pour souligner sa découverte.

Il se contenta de demander :

— Vous êtes-vous procuré un dromadaire un peu entraîné ?

— On m'en a promis un, dit Éric, qui sera léger comme une gazelle.

— Et votre cheval ?

— Ben-Titi doit m'en présenter deux.

— Si ces animaux ne vous plaisent point, conclut le commandant, vous choisirez ce qu'il vous faut dans

mon écurie; ensuite, vous viendrez me rejoindre au bureau. Nous réglerons le détail de votre ambassade et je vous remettrai le message que je vais préparer pour le Sultan de Tougourt.

A la porte de la Casbah, Éric trouva Ben-Titi qui l'attendait pour lui présenter les étalons dont il disait merveille. Le spahi possédait lui-même une bête de race pure. Il la nourrissait mieux que son propre ventre, par vanité de cavalier et pour gagner les mérites que le Prophète attribue aux croyants montés de façon honorable : « Celui-là », dit-il en effet, « qui entretient et dresse un cheval de guerre, est compté au nombre de ceux qui font l'aumône. Ses péchés lui sont remis. Jamais la crainte ne visitera son cœur. »

Ben-Titi ne s'avisait pas que le Prophète n'avait pu raisonnablement étendre une telle faveur aux métournés qui mettent au service des roumis la vitesse et la vaillance de leurs chevaux.

Il dit à Éric :

— J'aurais voulu te donner le fils de mon pur-sang El-Biod [1], car c'est un compagnon dont j'ai éprouvé la vertu dans les jours de la peur. Mon honneur commence à son étrier, il finit à sa selle. Malheureusement, le jour où naquit ce poulain admirable, j'étais absent de ma tente. Mon frère qui, pour la première fois, lui mettait dans la bouche la mamelle de sa mère, a oublié de prononcer la parole du rite : « Bessem Allah ! Au nom de Dieu... » Cela nous a porté malheur. L'enfant s'est enfoncé le pied dans une fondrière, et j'ai dû l'achever au couteau. N'importe ! tu trouveras ce qu'il faut chez nos goumiers, car, dans la der-

1. Le Blanc.

nière razzia, ils ont enlevé des bêtes de race pure et j'en ai découvert deux qui sont assez fous pour vendre les fils du vent, afin d'acheter les filles du diable.

Le marchandage d'un cheval de guerre par un connaisseur est un des débats les plus capables d'exciter la curiosité et les passions des badauds arabes. Aussi quand le bruit se répandit qu'un officier de la Légion avait donné rendez-vous à deux vendeurs d'étalons sur la route de Beni-Mora, tous les oisifs qui jouent aux dames sur les nattes des cafés maures accoururent aux portes de la ville pour assister aux péripéties de l'achat.

Ben-Titi servait de courtier. Il fit d'abord avancer un de ces chevaux gris que les Arabes nomment « zereug el goumery » c'est-à-dire gris de pigeon sauvage.

A la vue de la bête qui s'avançait avec un dandinement hardi de sa croupe rebondie, le spahi s'écria dans un élan d'enthousiasme :

— Regardez le pigeon ! Ne ressemble-t-il pas à la pierre du torrent? C'est pour son père que le poète a écrit ces vers : « Il remplit le douar — quand le douar est vide. — Il nous sauve du combat — le jour où les fusils se touchent. »

Une voix protesta :

— Que parles-tu de pigeon? Celui-ci est gris-fer et tu connais comme moi le proverbe : « Gris-fer — et jaune de juif[1] — si leurs maîtres reviennent du combat — coupez-moi la main ! »

Sans se laisser étourdir par ces éclats de blâme et de louange, Éric palpait les membres de l'étalon. Il appréciait ses yeux grands et vifs, ses hanches et ses

1. Sefeur el ihoudy. C'est l'isabelle à crins blancs.

cuisses longues; mais il contemplait l'épaule avec un froncement de sourcils.

Aussitôt, les adversaires du cheval gris et de son maître commencèrent de vociférer :

— Il a le poitrail étroit !

— L'épaule perpendiculaire !

— Il nie les éperons !

— Il se sauve des étriers !

— Méprise-le !

— Voyons l'alezan dont tu m'as parlé, dit Éric au spahi.

Un cheval parut, tenu en main par un goumier. Et comme il s'avançait en hennissant, la tête haute, un murmure d'admiration qui n'était pas feinte, jaillit du tas des burnous. Ben-Titi ordonna au goumier de débarrasser ce magnifique animal de la selle et du tapis qui protégeaient son rein. Puis se tournant vers Eric, il déclama :

— Voilà... Son dos est découvert... Rassasie tes yeux.

— Comment se nomme ce buveur d'air? interrogea un des assistants.

— Mansour [1], dit le goumier.

— Un beau cheval ! dit Eric.

Mais Ben-Titi lui coupa la parole :

— Ne dis point que c'est un cheval !... Dis que c'est un fils !... Il devance l'amorce, il atteint la gazelle, il dit à l'aigle : « Je monte vers toi ! » Il répond par des hennissements au chant des mariages, il flaire la poudre comme si c'était la fraîcheur de l'eau. Compte sur lui comme sur ton cœur ! Ce cheval-là n'a pas de frère en ce monde...

1. C'est-à-dire : « le Victorieux. »

Éric était charmé de la franchise du regard, de la mobilité des narines, de la longueur de l'encolure, de la hauteur du rein, de la solidité des aplombs. Comme il passait sur la peau veloutée de Mansour une main voluptueuse, Ben-Titi ordonna :

— Maintenant, compte un peu ses épis. Il a l'épi de la têtière qui gagne la victoire à la course. Il a l'épi du sultan qui porte le maître à l'honneur. Il a l'épi des éperons qui met l'amoureux hors des atteintes d'un mari jaloux...

— Et ses basanes ! dit le goumier.

— Examine, reprit Ben-Titi, son pied droit de devant et son pied gauche de derrière. Ce cheval a la main blanche de l'écrivain et le pied blanc du cavalier. Avec lui, tu monteras et tu descendras sur du blanc. Dieu te protège contre l'envie !

Tant de présages heureux dans la robe, les basanes et les épis, ajoutés aux qualités plus certaines qu'il avait reconnues sous la pression experte de sa main, décidèrent Éric. Il ordonna à Ben-Titi au milieu d'un murmure approbateur :

— Dis à ce goumier que l'affaire est conclue. Paye le cheval et conduis-le à l'écurie du commandant. Je le monterai dès demain, au petit jour.

— Tu viens, dit le spahi d'un ton grave, de t'ajouter un ami. Le père de ce Mansour était Sâad, l'enfant chéri des Hâymeur, sa mère, Guémâra, que les Ouled-Krélif appellent leur fille aînée. Ainsi, pour te former ce « Victorieux », le destin a marié le « Bonheur » avec la « Lune ». Il n'en fallait pas moins pour satisfaire un cavalier tel que toi : le bijou d'or se forge avec l'or.

XX

NOTRE PÈRE A TOUS

Le Sfandji avait affirmé à Éric qu'il n'avait qu'à étendre le bras pour saisir par sa rêne nasale ce méhari miraculeux qui, en un seul jour, parcourrait dix fois la marche d'une caravane. De fait, il ignorait parfaitement dans quel fondouk il pourrait se procurer, non pas un dromadaire coureur, mais un pauvre petit chameau, d'allure un peu souple et liée. C'est que le Sfandji était un véritable croyant et il était sûr qu'Allah lui-même s'intéressait à sa recherche.

En ce pays de fainéantise où l'activité est un accident, un homme, qui a commission officielle de découvrir quelque chose, se rengorge déjà comme s'il avait trouvé.

Le nègre s'en allait donc par les ruelles de Biskra, portant en équilibre sur sa main gauche un plateau tout chargé de beignets, sucrés à la poussière. Tous les

dix pas, à pleine voix, comme un coup de trompette, il poussait le cri professionnel :

— Chaud ! Ils fument !

A l'appel connu, des femmes, des enfants sortaient des maisons de toube, les yeux écarquillés par le désir. Le nègre leur débitait sa marchandise avec une bonne parole :

— Mange, tu seras gai !

Et, brusquement, relevant la tête au-dessus du groupe, ainsi qu'un cheval qui secoue ses grelots, il lançait aux hésitants, cet avis irrésistible :

— Fait avec du sucre !

Comme il passait devant la maison du lieutenant Franck, une voix de femme l'interpella de derrière les fenêtres closes :

— Sfandji !... Entre dans la maison, Sfandji... Je veux t'acheter des gâteaux.

— Frits à l'huile de Tunis ! répondit le nègre en faisant décrire à son plat une courbe hardie.

Et vraiment, il rayonnait de joie en franchissant le seuil de la maison, car un croyant qui se met en route avec l'inquiétude de son entreprise est tout d'abord rassuré si, dès le début de sa recherche, il rencontre une femme parfaitement belle.

Celle qui était debout devant le Sfandji appartenait à une race inconnue. Elle brillait d'un éclat dont jamais la splendeur n'avait été révélée aux imaginations du noir. Certainement, dans quelques figures berbères le Sfandji avait déjà vu briller ces yeux bleus qui font rêver d'un ciel lointain, mais c'était la première fois que le bon Soudanais contemplait une créature humaine, coiffée avec des rayons d'or vierge. Il ne douta point qu'il parlât à quelque houri

que les merveilleux sortilèges des roumis avaient fait descendre du ciel.

Pour le rassurer, il ne fallut rien moins que la bienveillance avec laquelle cette femme si dorée engagea la conversation.

— Est-ce bien toi, demanda-t-elle, ce Sfandji dont tout le monde m'a parlé avec éloge? Voilà longtemps que je désirais manger de tes beignets...

— Au musc et au parfum! répondit le pâtissier, ravi de se voir apprécié avec tant de justice par une personne qui avait dû goûter aux fritures du paradis.

L'excellente opinion que le Sfandji avait d'abord conçue de la houri blanche s'accrut encore, quand la voix douce déclara :

— Dépose ici ton plateau. J'achète tous tes beignets. Ils ont une couleur engageante...

— Pourtant, ils sont moins dorés que tes cheveux!

La belle houri daigna sourire, comme si ce compliment ne tombait pas d'une bouche de nègre où il ne restait que deux dents largement ébréchées.

— Tu boiras bien, dit-elle, une tasse de café?... On a chaud sur la route...

Cet acte de courtoisie faisait du Sfandji « un invité de Dieu ». Il s'assit sans façon sur le coussin touareg, à côté du divan où s'allongeait la belle sultane. Tout de suite, elle demanda :

— On m'a dit que tu avais une chambre à louer?

— En ce moment, elle est occupée.

— Par qui?

Le marchand de beignets avait trop fréquenté les femmes, comme pourvoyeur de gourmandise et porteur de messages amoureux, pour n'avoir point fini par

acquérir quelques-unes des vertus qui font les entremetteurs. Il flaira que la houri aux cheveux d'or connaissait le nom de son locataire; il démêla que le désir d'être agréable à Dieu, en accueillant le passant de la route, n'avait pas inspiré tout seul, à celle qui l'interrogeait, l'heureuse pensée de rafraîchir un Sfandji :

— Mon locataire, dit-il, est le lieutenant Éric, officier à la Légion. Le connais-tu ?... Il va partir en voyage.

La sultane ne déguisa pas l'intérêt qu'elle prenait à cette information :

— Tu en as la preuve ?

— Il m'a demandé de lui procurer un méhari.

— Pourquoi pas un cheval ?

— Un méhari avec un bassour... Il emmène une femme.

La belle houri se releva sur le divan. Et, arrêtant de son regard clair les prunelles errantes du Sfandji, elle demanda :

— Quelle femme ?

— Il ne me l'a pas nommée.

— Cette petite, qui venait le voir chez toi ?...

— Tu en sais peut-être plus long que moi là-dessus... observa le noir avec malice.

La maîtresse du lieutenant Franck réfléchit une seconde, puis, comme si le Sfandji eût été un de ses chaouchs, elle ordonna :

— Ne te préoccupe ni de ce dromadaire ni de ce bassour. C'est moi qui te les procurerai.

— Toi ?

— Avec le guide.

Elle toucha le chapelet que le marchand de beignets portait au cou :

— Je suppose, dit-elle, que tu relèves des Khouan de Tolga ?

Le visage du Sfandji s'allongea dans une gravité recueillie.

— Je prie, dit-il, au nom de Monseigneur Si-Mohamed-Ben-Abd-er-Rhaman, le Saint aux Deux Tombeaux.

Et, à demi-voix, il commença de murmurer le « diker » particulier de son affiliation :

« — O mon Dieu, accordez vos faveurs à notre Seigneur Mohamed, le poète illettré, à sa famille, à ses compagnons... »

— ...Et sur Lui, soit le salut ! acheva la jeune femme.

Puis comme le nègre la contemplait avec des yeux ébahis, elle dit à demi-voix :

— J'ai été initiée et je ne laisserai pas un frère dans le besoin.

Elle lui donna le temps de soupeser la bourse qu'elle lui tendait, puis, quand elle jugea qu'il était bien disposé par cette largesse, elle demanda :

— Est-ce toi qui prépares le repas de cet Éric ?

— Non, dit le nègre. J'emplis seulement sa gargoulette d'eau et je l'installe sur la fenêtre.

— Tu y mettras, ce soir, une poudre que je te donnerai...

Le Sfandji protesta :

— Lala ! Je ne veux pas faire de mal à cet officier ! Il me paie exactement ce qu'il me doit...

Elle l'interrompit avec mépris :

— Je veux seulement, dit-elle, le faire dormir d'un sommeil profond.

— Et si demain il ne se réveille pas à temps pour le départ ?...

— Je t'ai dit que je m'occuperais de tout... Veux-tu d'ailleurs suivre un bon conseil ? Ne couche pas chez toi, cette nuit. Va fumer chez quelque hachaichi une pipe de kif. Personne, de cette façon, ne pourra te rendre responsable de ce qui arriverait à ton locataire.

Le nègre ne résistait plus. Il cherchait seulement quel nouveau profit il pourrait tirer de son obéissance :

— Tu as raison, dit-il enfin. Malheureusement, je dois de l'argent au hachaichi, et je suis trop honnête homme pour me montrer sans honte dans une maison où j'ai des dettes.

La sultane comprit et demanda :

— Combien dois-tu à ton marchand de kif?

— Un douro d'Espagne.

— Tiens...

Le Sfandji reçut la pièce avec avidité, et l'élevant en l'air :

— Lala, dit-il, voici ton père et le mien !

XXI

L'INITIATION

Assis sur une natte de prière, dans une des chambres bas-voûtées qui entourent la mosquée comme des alvéoles, le chef des Rahmanya Sahariens, le vénérable Sid-Ali-Ben-Amor, priait, en compagnie de l'iman de la mosquée et de quelques frères particulièrement zélés.

Dans une armoire en bois de palmier, des rouleaux de parchemin étaient enveloppés dans des lambeaux de toile. Les couches de poussière qui recouvraient ces saintes paperasses indiquaient qu'elles étaient un objet de fierté pieuse, plutôt que de consultations fréquentes. D'ailleurs, il ne s'agissait pas, ce jour-là, d'une de ces savantes controverses qui hérissent de bésicles rondes les maigres profils des commentateurs de la Loi. L'Iman avait profité de la présence à Biskra de son illustre ami, le marabout de Tolga, pour le prier d'initier aux mystères de l'Ordre un nègre

nommé Corail, qui désirait mettre au service de la confrérie la vigueur exceptionnelle de ses biceps.

Les prières et les enseignements que le marabout devait professer en cette occasion, il n'avait pas besoin de les lire sur les parchemins sacrés, car il les avait prononcés des centaines et des milliers de fois. Il l'affirmait, une voix intérieure les murmurait en lui, jusque dans son sommeil, lorsqu'il conversait familièrement avec les anges, ainsi qu'il arrive à tout marabout un peu considérable, qui, par la méditation et le jeûne, s'est élevé des Réalités Visibles à la contemplation des Formes Pures.

Le néophyte était un Soudanais, d'une taille gigantesque et d'une repoussante laideur. Les reins enveloppés d'un pagne d'étoffe voyante, rouge et quadrillée, il était accroupi sur ses talons dans une immobilité parfaite. Sur l'ordre du Marabout, il venait de se mettre en état d'adoration, et, tourné vers la chaire d'où l'on enseigne, il berçait aux paroles de la prière sa songerie indolente, rebelle aux abstractions théologiques.

On était arrivé à ce point de la cérémonie où néophyte et initiateur doivent rapprocher leurs fronts pour mettre leurs pensées en contact. Avec un grand froissement de ses voiles et un cliquetis des innombrables grains de chapelet qui, plusieurs fois, entouraient son cou, le Marabout s'était levé de sa natte. Conformément au rite, il vint s'agenouiller devant Corail; il donna un léger coup sur la tête du noir, posa sur les cuisses du néophyte ses mains ouvertes, puis il dit trois fois :

— Écoute la formule que je vais t'apprendre, et réponds-moi : « Je t'entends ».

Tous deux tenaient leurs paupières abaissées. Le

Marabout invoqua l'assistance des saints qui sont les anneaux de la chaîne mystique :

— Je vous implore, dit-il, ô Apôtre de Dieu, je vous implore, Docteurs et Saints de cette Confrérie, je vous implore, ô Pôle du Moment!

Une exclamation poussée par l'Iman de la mosquée lui fit rouvrir les yeux.

Une femme étrangère venait d'entrer dans la chambre d'initiation. Hardiment elle écarta le voile qui masquait ses traits et découvrit un visage d'une beauté régulière que des cheveux d'or encadraient par leurs ondulations.

L'Iman avait passé l'âge où une apparition si gracieuse aurait pu désarmer son fanatisme. Il allait défiler longuement son chapelet d'injures, mais d'un geste d'autorité, le Marabout l'arrêta.

— Très cher Iman, dit-il, sors du sentier de la colère avant que le péché te soit imputé. Celle-ci a reçu l'initiation de notre confrérie. Elle eût été digne d'être comptée au nombre des filles de cette Lala Khadidja qui, à la mort de son mari, a dirigé avec tant de distinction la maison mère de notre Ordre. Ne soyons pas moins tolérants que le Prophète et que notre patron vénéré. N'a-t-il pas dit dans ses *Présents dominicaux* : « Agis bien avec toutes les créatures. » Un jour, Iman, dans cette femme que tu voulais chasser de notre présence, tu connaîtras une énergie et une pensée plus que viriles. Cependant, achève d'initier notre frère Corail. Celle-ci ne serait pas venue me chercher en un tel lieu, si elle n'avait à m'apporter une confidence qui ne supporte pas de délai.

D'un mouvement de tête respectueux, la maîtresse du lieutenant Franck indiqua que le Marabout ne se

trompait pas. Et, quand sur son invitation, elle se fut assise à côté de lui sur la natte, elle commença à voix basse :

— Si-Ali-Ben-Amor, es-tu décidé à faire triompher ton Ordre par-dessus tous les autres ! Veux-tu que ta gloire rayonne sur la face de l'Islam comme le rubis sur la poitrine des fiancés ?...

Le marabout avait baissé les yeux pour cacher sa pensée secrète.

A quelques pas d'eux, l'Iman de la mosquée récitait sur le front du nègre, les paroles de l'initiation :

— Écoute ma recommandation, Corail, car le pacte qui te lie, tu le souscris à Dieu. Sois toujours dans la crainte de Dieu... Que tes actes ne soient inspirés ni par la crainte des châtiments de Dieu, ni par l'ambition des récompenses... Aie pour objet unique d'être agréable à Dieu... Détache-toi des choses de ce monde.

La prière coulait sous ces voûtes, fraîche et murmurante comme une fontaine d'ablution, qui calme les ardeurs de la soif, et fait les Croyants tout à fait purs.

Comme si elle avait craint qu'une seule de ses paroles tombât, se perdît dans le trajet de sa bouche à l'oreille qui l'écoutait attentive, la jeune femme se pencha vers le Marabout :

— Il s'agit, dit-elle, de savoir si tu veux, une fois pour toutes, en finir avec tes rivaux, les marabouts de Témacin. Tu sais qu'ils envoient leurs vicaires quêter chez tes fidèles ; ils récoltent, à ta barbe, les aumônes dont tu vivais, dans l'opulence, avant que ces roumis, dont j'ai renié le sang, permissent à tes ennemis de dévorer ton bénéfice !

L'Iman continuait de prier à voix haute sur le Soudanais toujours agenouillé.

Il disait :

— Ne te plains à personne des épreuves que Dieu te fait subir. C'est lui qui enlève et c'est lui qui donne... Ne prends que ce qu'il faut pour couvrir ta nudité, abriter ton corps, apaiser ta faim. Que l'abstinence soit ton vêtement... le renoncement ton drapeau. Traverse ce monde comme un étranger, un voyageur qui passe...

Le Marabout n'entendait plus les paroles de la divine prière que comme un murmure lointain. Presque sans remuer les lèvres, il demanda :

— Quelle est l'opportunité ?

Un imperceptible sourire détendit un instant la bouche de la jeune femme :

— Le commandant Carbuccia — que Dieu le maudisse ! — envoie, demain, une députation à Sultan Abderrhaman. Cet homme est le soutien des marabouts de Témacin, l'ennemi du Cheikh-El-Arab et le tien. S'il accepte l'alliance qu'on lui propose, l'audace des mendiants du Sable en sera augmentée. Il faut que la main du Sultan se glace avant qu'il ait mis son cachet au bas du traité. Ne me procureras-tu pas un homme dont tu sois aussi sûr que de ton propre bras ?... Commande-lui seulement de m'obéir. Moi, je l'armerai.

La cérémonie d'initiation était finie. Il ne restait plus à l'Iman qu'à recueillir, de la bouche du noir, l'engagement des obéissances passives.

— Corail, dit le vieillard, que ton attitude en présence du chef de l'Ordre soit désormais celle de l'esclave devant son roi... Ne vois que lui, partout.

Bannis de ton cœur toute pensée qui n'aurait pas Dieu ou tes initiateurs pour objet... Leur désobéir, c'est encourir la colère de Dieu... Exécute leur volonté, même quand les ordres qu'ils te donneront te paraîtraient injustes. Sois entre leurs mains comme un cadavre entre les mains du laveur des morts, qui le tourne et le retourne à son gré...

Le Marabout ne répondit ni par un oui ni par un non, à la voix qui le tentait. Mais, lentement, ses yeux se relevèrent de dessus la natte et, avec une fixité redoutable, ils s'attachèrent sur ce géant noir que l'Iman venait d'initier.

La jeune femme comprit l'indication de ce regard et, comme le nouveau frère, élevant les mains au-dessus de sa tête, faisait rouler, de son épaule à son coude, des biceps de gladiateur, elle sourit à cette force domptée par la vertu de la prière, que l'occulte pouvoir du Marabout allait mettre au service de ses projets.

XXII

LES DEUX ANGES

En remettant à Éric le pli qu'il avait rédigé pour le sultan de Tougourt, le « Père la Légion » lui dit :

— Si le Bureau-Arabe m'interroge sur le but de votre voyage, j'affirmerai que vous êtes parti en mission topographique. Sur quoi, il me reste, mon ami, à vous souhaiter bonne chance. Pour détourner les soupçons, j'ai envoyé à Sidi-Okba les cavaliers du Goum qui seront chargés de vous soutenir jusqu'aux abords du Chott. Ils vous rejoindront vers l'Oued-Djedi. D'ici là, j'espère que votre déguisement et la présence de cette jeune fille dans votre petite troupe, vous protégeront suffisamment contre la curiosité ou les entreprises trop hardies. Je ne vous retiens plus. Il vous faut prendre un peu de repos avant le départ, et voici que la nuit s'avance.

Onze heures avaient fini de sonner quand Éric

referma la porte de son petit logis. La nuit était chaude. Comme tous les soirs, l'officier but une longue gorgée d'eau à même la gargoulette installée sur sa fenêtre. Il méditait de boucler sa cantine, mais, au milieu de cette besogne, le sommeil s'empara de lui, si impérieusement, qu'il ne résista pas davantage à la fatigue. Il se laissa choir sur le tapis qui servait de lit de sieste. Et sans qu'il lui fût possible de réagir contre l'invasion de cette torpeur, il glissa dans un sommeil profond.

Ce n'était point le bienfaisant repos auquel l'avaient habitué les fatigues du cheval et de la manœuvre sous ce ciel de feu. C'était plutôt un anéantissement de tout son corps, gisant à plat, sur la terre, tandis qu'au-dessus de cette prostration, son esprit, à demi conscient continuait de vaciller comme une fumée qui se balance sur un brasier en train de s'éteindre.

Dans des jours d'accablement moral où pour échapper aux tracas de sa vie désordonnée, il avait eu recours à la morphine, Éric avait déjà connu cette prodigieuse acuité de l'ouïe qui, dans les ténèbres, supplée à la défaillance de la vision, et, à des distances où le bruit n'est qu'un murmure, perçoit les plus légers mouvements de la vie. C'est ainsi qu'à cette heure, un enchaînement de sonorités, maintenant connues, se soudait dans la pensée d'Éric au bourdonnement des dernières paroles du commandant Carbuccia. Et c'étaient sur le sable de la route, épais comme un tapis, la marche rythmée d'un dromadaire approchant de la petite maison, tous les bruits familiers de son agenouillement, puis, à voix basse, le dialogue d'une voie rauque et d'une voix plus grêle ; le grincement léger de la porte tournant sur ses gonds, et, sur les pupilles du dormeur,

à demi voilées par le soulèvement des paupières, la vision d'une femme en noir qu'Éric reconnaissait, dont il n'aurait pu prononcer le nom, mais qui, pour son souvenir en défaillance, représentait un péril.

Cette femme s'effaça sur le seuil de la chambre, pour permettre à son compagnon d'avancer la tête. Et, dans le carré lumineux de la porte, Éric, toujours anéanti, distingua un nègre gigantesque dont le visage grimaçait. Il entendit la femme parler à cette brute, mais sans qu'à cette heure il lui fût possible de saisir le sens de ses paroles.

Elle disait :

— Tu l'as vu ?... Tu le reconnaîtras sous son déguisement ?... Ménage-le, et, au besoin, défends sa vie. Elle n'appartient ni à toi ni au Marabout, — à moi seule ! Pour le Sultan de Tougourt, tâche de le frapper avant que celui-ci soit arrivé à son trône, avant qu'ils aient échangé des paroles. Si tu le manques, Corail, tu feras bien de ne jamais rentrer à Biskra... Tu connais les Khouans ? Ils suppriment le frère qui s'était vanté d'accomplir une mission au-dessus de ses forces. Va-t'en veiller sur ton dromadaire et mêle-toi aux gens d'escorte, dès qu'ils paraîtront sur la route.

Quand le nègre se fut retiré, la nocturne visiteuse entra dans la chambre, en jetant sur le dormeur un regard où il y avait encore de la crainte. Dans l'inquiétude qu'il ne se relevât à son approche, elle voulut se ménager une prompte retraite. Elle vint entre-bâiller la porte qu'elle avait tout d'abord fermée. Sûre alors d'échapper quand il lui plairait, elle se pencha sur l'homme gisant ; elle le toucha de la main comme pour assurer son triomphe sur cette faiblesse, et elle parla :

— Tu vois... je te tiens !... Sais-tu que je te hais?... Je pourrais te tuer, à cette heure... J'aime mieux que tu vives !... Ah ! tu as cru que tu allais me fuir !... que tu recommencerais ta vie, loin de moi... sans moi !... Demain, si je voulais, tu m'aimerais encore !... Mais je rêve une autre vengeance... J'en veux à ton honneur que tu es en train de refaire !... Il est à moi !... Entends-tu?... pour que je le gâche... encore une fois... pour que je le foule... sous mes pieds... si c'est ma fantaisie, puisque tu n'as pas su m'aimer... puisque je suis malheureuse et que je te hais !

Elle avait fini par se plaindre à haute voix, si absorbée dans son étrange « vocero », que, sur le seuil, elle n'avait pas entendu un frémissement d'étoffes, le bruit léger de la porte écartée, un pas d'enfant qui venait sur le tapis.

Comme pour reprendre haleine, elle se relevait à demi sur les genoux, elle se trouva soudain devant une forme de femme, blanche, voilée, comme elle-même et qui semblait sortie de terre. Un mouvement de frayeur la releva sur ses pieds. Et, séparées l'une de l'autre par Éric endormi, les deux visiteuses nocturnes se considérèrent, incertaines de la réalité, leurs deux âmes hésitantes sur le seuil des apparitions.

Longtemps, elles se toisèrent ainsi sans échanger une parole qui, entre elles, eût été vaine, car, pas plus que leurs cœurs, leurs esprits ne pouvaient se comprendre. Enfin, en vertu de la force de tendresse qu'elle sentait en soi, la créature de bonté se décida à chasser ce djinn malfaisant. Vers la porte, maintenant grande ouverte, elle leva son bras tendu sous le voile. Impérieusement, elle fit le geste qui chasse.

L'esprit de haine était vaincu. La femme voilée

le noir se baissa encore. Elle fixa avec ses yeux qui poignardaient l'homme étendu sans défense. Puis, heurtant du regard l'être de lumière à qui elle cédait dans une épouvante montée de ses lâches desseins, et de la surprise nocturne, elle sortit, sans regarder derrière soi, et se perdit dans l'ombre du chemin.

Ourida ne donna même pas un regard à cette fuite; mais, se penchant à son tour sur Éric assoupi, elle lui souffla sur les yeux et sur la bouche, ainsi qu'en usent les mères, pour s'assurer du sommeil de leurs nourrissons.

Il était trop brutalement terrassé par le narcotique que le marchand de beignets avait eu la faiblesse de mêler à l'eau de la gargoulette, pour sentir la douceur de cette caresse et pour en être ranimé. Alors, la fillette jeta autour d'elle un regard inquiet. Elle aperçut la cruche encore placée à la portée du dormeur. Elle la renversa sur la terre dans un mouvement de mépris. Puis, s'agenouillant à son tour sur le tapis, elle souleva délicatement la tête d'Éric, l'appuya sur son bras.

Il dormait toujours de ce sommeil aux yeux entr'ouverts qui, dans la stupeur des prostrations artificielles, donne au regard la pesanteur de la mort. Mais Ourida ne s'y trompa point. Elle tira de sa poitrine un de ces singuliers bijoux d'argent que les forgerons du Souf fabriquent pour la coquetterie des femmes et où elles enferment comme dans une bonbonnière, de précieuses amulettes. De ce « kébouch », Ourida sortit une petite pierre transparente qui avait l'apparence et l'éclat du camphre. Lentement, elle promena cette pierre mystérieuse sur les tempes et sur les lèvres de l'officier; puis, confiante dans la vertu de son antidote, elle

commença d'éventer l'endormi avec un de ces légers drapeaux tissés en paille de palme, dont ceux du Sud ne se séparent point.

L'aurore apparaissait quand les paupières d'Éric se soulevèrent. Il fixa la gracieuse figure avec l'étonnement d'un homme qui croit passer des angoisses d'un cauchemar dans un sommeil plus heureux :

— Petite-Rose, murmura-t-il, c'est toi ?... Je ne t'ai pas vue entrer... Mais l'autre... Elle est partie... Quelle autre ?... Ah ! si tu savais de quel rêve mauvais je sors pour me retrouver ainsi, sous la fraîcheur de tes mains ?...

— Mon ami, dit-elle, cette nuit, comme toutes les nuits de ta vie, tu as été veillé par ton ange blanc et par ton ange noir. Tu le sais, ils accompagnent tout homme, ils le suivent en chaque lieu. L'ange blanc est à droite, et il inscrit les bonnes actions sur son livre ; l'ange noir est à gauche, et il note avec avidité tout ce que tu as pu faire contre le bien[1]. Mais Dieu l'a permis : son écriture s'efface d'elle-même si seulement, avant de t'endormir, tu élèves ton âme et si tu dis : « Mon Dieu, pardonnez-moi !... » Prie-tu, mon ami, le soir, avant de fermer les yeux ?

— Non, dit Éric.

Elle le regarda avec un mélange d'épouvante et de tendresse qui lui remua l'âme :

— Au moins, dit-elle, tu crois bien que tout est écrit ?

1. En vertu de cette croyance un musulman ne crache jamais à droite de peur d'offenser le bon ange, mais à gauche pour marquer son mépris au mauvais.

XXIII

EN BASSOUR

Quelques heures plus tard, des femmes de nomades, remontant du Sud avec leurs enfants, leurs poules, les chiens et les chats de leur douar, entassés pêle-mêle sur deux chameaux de bât, aperçurent, à quelques portées de fusil, sur la piste qui venait de Biskra, un dromadaire de course couronné d'un bassour luxueux, escorté d'un parti de cavaliers. Elles donnèrent l'éveil à leurs maris qui cheminaient à pied derrière les bêtes de charge. Aussitôt ces guerriers, toujours sur le qui-vive, détachèrent les chiffons de laine qui enveloppaient la batterie de leurs fusils, et ils vérifièrent leurs amorces. Mais déjà, les cris joyeux des femmes les avaient rassurés. Le méhari qui s'en venait, balançant orgueilleusement ses sonailles et son bassour, drapé de ces couvertures à raies rouges et roses, merveilleusement voyantes, que les Sahariens nomment « haoulis », portait à l'abri des regards

indiscrets quelque riche fiancée, en route vers le douar de l'époux.

Curieuses de saluer au passage une si belle dame, les pauvres mouquères poussèrent des cris de joie. Alors, le méhari s'arrêta, et, dans l'écartement des « haoulis », les nomades virent paraître une jeune fille de pure race. Elle était si merveilleusement blanche, que ces femmes de plein air rirent d'étonnement. L'éclair superbe de leurs dents était, dans les figures brunes, aussi éclatant que les bijoux d'argent qui cliquetaient aux bras et sur les poitrines.

— Comment t'appelles-tu, s'écrièrent-elles de loin, toi qui t'achemines vers ton bonheur ?

La jeune fille répondit :

— Je me nomme Ourida. Je vais vers l'époux que mon cœur a choisi. Puisse-t-il me donner des fils pareils aux vôtres.

Ces paroles étaient de bon augure et elles flattaient l'orgueil des mères : elles répondirent donc par de retentissants « You ! you ! » lancés d'un seul jet de leurs voix aiguës. Déjà les deux cortèges s'étaient dépassés et le nègre Corail qui courait d'un pas léger à côté du méhari d'Ourida avait remis la monture à l'amble.

A gauche de la piste, sur les pentes harmonieusement dessinées de cette montagne que les gens du Zab Chergui ont nommé la Joue-Rouge, pour indiquer qu'elle reçoit la première le fard léger de l'aurore, le soleil commençait de se lever. Une clarté orangée illuminait par derrière l'écran lilas de la chaîne rocheuse. Devant la caravane, c'était l'horizon illimité de la mer, tacheté d'ombres légères qui étaient des carrés d'orge ou de blé, des tentes de nomades,

surgies de terre comme des champignons, avec des silhouettes de chevaux entravés et des aboiements de chiens tout à l'entour.

La piste d'argile, légèrement rosée, se fendillait déjà comme une mosaïque, sous l'ardeur des soleils de printemps. Ici et là, une touffe de jujubiers barrait la route au sable, formait une petite dune. Le méhari et les chevaux, une seconde arrêtés, franchissaient d'un saut les séguias qui, ainsi qu'un don de fécondité, roulent les eaux de l'Oued-Biskra vers les lointaines oasis.

Comme El-Biod et Mansour avaient tout de suite manifesté l'un pour l'autre une redoutable jalousie, Ben-Titi laissait le lieutenant marcher tout seul près du méhari d'Ourida. Quant à lui, il se tenait à une centaine de pas en arrière, à la tête des douze goumiers qui formaient l'escorte. Le spahi faisait jouer entre les barres d'El-Biod le mors blanc d'écume. Il causait avec l'étalon, il s'efforçait de l'amadouer.

— Calme-toi ! lui disait-il. Mansour est un buveur d'air, mais tu demeures le premier pour moi. Ne sais-tu pas que ta sueur, tes poils, ton crottin, entreront, pour moi, dans la balance du bien, au Jour du Jugement ?

En parlant, il flattait l'étalon sur l'encolure, et la bête généreuse répondait par des hennissements.

Cependant, Ourida avait de nouveau écarté les « haoulis » pour causer avec Éric qui chevauchait le visage levé vers elle. Les femmes du Sud sont profondément sensibles au plaisir de circuler en bassour dans la fraîcheur de l'aurore. D'autre part, le divertissement de voir Éric superbement déguisé dans sa défroque indigène aurait dû distraire la fillette de

l'inquiétude qui la rongeait. Enfin, il n'y avait pas apparence que le Cheikh-El-Arab eût connu la présence de Sultan Abderrhaman à Biskra avant cette minute où une rivalité de harem l'avait informé de la trahison de Tounis. Six ou sept heures de nuit avaient suffi au sultan de Tougourt pour prendre une avance que les meilleurs cavaliers du Cheikh-El-Arab n'auraient pu regagner sur lui. Tout de même, Ourida tremblait. Elle ne s'en fiait pas à ses propres impressions ; elle interrogeait Corail sur les traces de la piste.

A présent, à gauche, quelque chose se levait comme une falaise, qui était Sidi-Okba. A droite, l'oasis d'Oumache assombrissait la plaine pâle, comme un reflet de nuages en mer. De petits monticules de sable, couronnés de plantes rugueuses, tachetaient le sol ; des efflorescences salines, magnésie et salpêtre, s'accumulaient dans les rides de la terre ; ils poudraient la piste comme une gelée blanche, en frimas.

Les montagnes plus proches entretenaient ici une humidité plus constante. Les tas de verdure croissaient en hauteur, se rapprochaient. Ils finissaient par former un bois de tamaris. Aujourd'hui détruit par la dent des chèvres, il s'élevait alors à quatre ou cinq mètres de hauteur ; il formait un repaire où pullulaient les sangliers et les larrons ; les passants, qui n'étaient pas sûrs de leurs fusils, n'osaient se risquer dans ce maquis avec leurs moutons et leurs chameaux.

En entrant dans ces verdures mal famées, Ourida ne put s'empêcher de frissonner.

— Si pourtant, dit-elle, Sultan Abderrhaman avait trouvé ici son destin ? Cette région est fréquentée par tous les coupeurs de routes. Que deviendra Ourida, si,

tout à l'heure, elle se heurte au corps d'Abderrhaman abandonné aux bêtes? Il me semble que je vois Lala Aichouch se dresser sur la porte de Tougourt. Elle crie : « Où est mon fils? »

Éric était un peu dépité que ses paroles eussent si peu de vertu pour rassurer la fillette. Il prenait, cependant, assez de plaisir dans ce tête-à-tête pour qu'il lui fût désagréable d'apercevoir le Goum de Biskra, à gauche du bois de tamaris.

Le « Père la Légion » l'avait fait partir dans la nuit. Du plus loin que les officiers, qui commandaient à ces cavaliers de tribus, reconnurent leur camarade sous le burnous, ils se portèrent à sa rencontre dans une fantasia, égayée, pour le plaisir de faire parler la poudre, par quelques éclats de mousqueterie.

Les deux troupes réunies mirent pied à terre à Sâada, sur les bords de l'Oued-Djedi. Afin de tranquilliser Ourida, Éric interrogea les gens du Goum. Eux non plus n'avaient rien rencontré de suspect. On arriva à la chute du jour au pied de ce rocher de Keffeldor, qui domine les mirages des Chotts. De l'aurore au coucher du soleil, les bêtes surmenées avaient fourni tout près de quatre étapes. Éric avait tenu à mettre cette distance entre son premier campement et la poursuite toujours à craindre du Cheikh-El-Arab.

Tandis que les goumiers se disséminaient aux abords du camp pour dire isolément la prière du soir, il s'assit au revers de la dune, auprès d'Ourida. L'un après l'autre, il lui présenta ses compagnons de voyage.

La fillette, si hardie avec lui, reçut les compliments des trois officiers avec une cérémonieuse pudeur. Elle échangea pourtant avec Larbi-Mamlouk un coup

d'œil rapide qui trahissait d'anciennes intelligences. Elle sourit quand le lieutenant Auër, lui présenta le blond Van Boom, avec ce commentaire « lieutenant au Royal Pomme de Terre hollandais. »

— C'est toi, dit-elle au gros garçon, qui cherches dans le sable une petite bête pour l'envoyer dans ton pays à une femmes que tu aimes ?

— La « Julodis desorticola », de la famille des Buperstes, répondit le Hollandais avec un empressement candide. Mon oncle Van Boom affirme que je dois la découvrir dans ce pays-ci, sur une plante qu'il appelle « le Limoniastrum ». J'ignore son nom arabe, mais il paraît qu'elle pousse en abondance dans la banlieue de Tougourt.

Ourida essaya vainement de répéter ces mots barbares. Puis, sérieusement, elle affirma :

— On n'a jamais entendu dire qu'un amoureux qui cherchait une fleur pour l'offrir à celle qu'il aimait, n'ait pas fini par la découvrir. Tu trouveras celle-ci sous les palmiers, ou dans la dune, dans le sel brillant du Chott, ou, plus sûrement encore, au bord de la Fontaine-des-Regrets...

XXIV

TOUGOURT

Pour permettre à Ourida de prendre un peu de repos, Éric avait fait étendre des tapis sur le sol. Au-dessus, les cerceaux du bassour formaient comme une alcôve. La fillette le remercia avec des regards reconnaissants. Pourtant, il lui fut impossible de dormir, sa pensée voyageait sur la route de Tougourt.

Elle venait enfin de s'engourdir, dans ce sommeil pesant qui suit les angoisses nocturnes, quand l'appel discret d'Éric la réveilla en sursaut. Elle vit que la lune pâlissait et elle sauta sur ses pieds.

Il dit pour s'excuser :

— Ce sont mes amis, Petite-Rose, qui avant le départ veulent t'adresser leurs adieux.

Ourida répondit avec grâce :

— Que puis-je faire pour eux?... Je le sais! Je dénouerai ma ceinture... Je la ferai flotter au vent... Cela leur portera bonheur.

Sur cette promesse, elle se rapprocha du dromadaire qui, à la vue de Corail portant les « haoulis », commençait de gémir.

Ce fut le lieutenant Auër qui offrit sa main à la Petite-Rose pour l'aider à remonter dans le bassour.

— Je viens, dit-il, de donner un coup d'œil au Chott. Vous allez avoir bien soif sur cette route, quand le soleil sera levé. On dit pourtant que les gens des environs ont un cru de vin de palmier qui mérite l'estime. Si vous en goûtez qui soit de la bonne année, faites-en mettre de côté quelques pots pour moi.

— Et n'oubliez pas, ajouta Van Boom, d'examiner les insectes qui, ce soir, viendront bourdonner autour de votre camp. Vous savez à quelle découverte est lié mon bonheur ?

Ourida, Éric et Larbi-Mamlouk promirent de se souvenir à propos de ces recommandations. Au moment où le dromadaire s'enlevait, la jeune fille, debout au milieu du bassour, dénoua sa ceinture de soie. Elle en prit les deux bouts et les agita en souriant. En même temps, les trois cents goumiers criaient en chœur : « Dieu bénisse votre voyage ! » Et les deux lieutenants, debout sur leurs étriers, saluaient au soleil levant, dans un double éclair de sabres.

La vue des Chotts arracha à Éric un cri d'admiration. Il ne pouvait se faire à l'idée que cette mer bleue qui, à ses pieds, roulait vers de lointains brisants des lames rompues dans des blancheurs d'écume, ne fut qu'un mirage d'azur, coupé de moutonnements de sel.

Il voulait s'élancer sur cette surface lisse. Ourida l'arrêta d'un geste suppliant :

— Tiens bien ton cœur pendant le passage des Chotts, dit-elle, et ne te laisse pas tenter. Nous entrons

dans le pays que Dieu a donné au Chitan pour qu'avec de la lumière et des nuées, il y bâtit des villes, des coupoles, des minarets. Aucuns de ceux qui sont partis pour conquérir ces apparences ne sont revenus vers les femmes qui les aimaient. Demande à Larbi-Mamlouk si ce sont là des contes d'enfants.

— Le Chott, reprit gravement Mamlouk, engloutit tous ceux qui se fient à son sourire. Ils continuent de galoper sous la terre en poussant des cris de désespoir.

Éric demanda avec ironie :

— Tu as entendu ces cavaliers fantômes?

Larbi-Mamlouk répondit sur le même ton :

— La prochaine fois que le vent fera crouler la dune tu les écouteras toi-même.

Il était difficile de savoir si Larbi raillait ou si l'incrédulité du roumi était l'objet de son dédain. Éric aimait les énigmes. Il en lisait une dans le regard douloureux de cet homme que le commandant Carbuccia peignait comme un coureur de femmes. Il se promit de ménager l'officier indigène. A l'étape du soir, il vint s'étendre à côté de lui et il l'interrogea avec amitié.

— Bien que la lettre que tu portes, dit Larbi-Mamlouk, soit adressée au Sultan de Tougourt, c'est sa mère, Lala[1] Aichouch, qui ouvrira le message. Elle ne monte plus à cheval, comme au temps de sa jeunesse, mais la femme de poudre est devenue, ainsi qu'ils disent, une tête de conseil, et les artifices de Lala Aichouch vont plus loin que son bras. Elle était toute jeune, une fillette, comme Ourida, quand le Sultan Amer l'a fait monter sur le trône. Que n'a-t-elle point

1. Titre donné par respect. Il correspond à peu près à « Madame ».

vu, pendant les dix années qu'il a régné à côté d'elle ! L'assassinat des frères, la séquestration des parents a toujours été la règle dans cette famille. Lala Aichouch a profité des leçons qu'on lui donnait. C'est elle qui, à la mort de son mari, a conseillé à son beau-frère, Ali, de détrôner, puis d'assassiner l'héritier légitime, Ibrahim. C'est elle qui, en 1833, a envoyé une députation et des propositions d'alliance à votre duc de Rovigo. C'est elle encore qui a fait boire à Sultan Ali le mauvais café dont il est mort, elle, enfin qui a trouvé moyen de faire proclamer son fils sultan, avant que la « Deïra » nègre qui conduit à Tougourt toutes les révolutions de palais, ait été informée de la mort du maître.

Et, quittant soudain le ton sérieux sur lequel il avait donné ces renseignements historiques, Larbi-Mamlouk acheva dans ce sourire où se fondait sa nature double :

— C'est dommage, mon camarade, que tu n'aies pas connu Lala Aichouch au temps où elle chargeait en razzia, debout sur ses étriers, quand la suie de la poudre remplaçait le koheul autour de ses yeux, lorsqu'elle ne connaissait d'autre fard que le feu de ses pistolets. On se tuait pour elle, au temps de sa beauté et la légende le dit : son cœur, impitoyable sur les champs de bataille, avait en temps de paix mille avenues !

Ces discours et l'exaltation qui s'était emparée d'Ourida pendant la dernière journée d'étape, avaient donné à Éric quelque impatience d'atteindre enfin cette oasis historique, que, dans leur respect pour sa fécondité, les Nomades ont nommée : « le Ventre du Désert ». Debout dans le bassour, la Petite-Rose examinait l'horizon. Elle nommait les villages épars dans des bouquets d'arbres qui annoncent la sultane de

l'Oued-Rir, comme des îlots échelonnés préparent l'apparition d'un continent :

— Voici Sidi-Rached et Megarine... Voici Tébesbest et Sidi-Bou-Aziz... Voici Beni-Souid... Voici Tougourt !... Voici Tougourt !... Regarde, Corail !... Tu vois, Larbi ?... Là-bas !... Tu vois, Éric ?... Ah ! l'étendard du Sultan !... Il ne flotte pas sur la Casbah... Abderrhaman n'est pas rentré à Tougourt !

De toutes ses forces, elle étendait le bras, comme si, dans la brume de quatre heures, elle eût voulu saisir la ville apparue au bord de l'horizon.

Ourida avait parlé d'un prétexte de chasse qui servait pour dissimuler à Lala Aichouch l'équipée amoureuse d'Abderrhaman. Éric s'en souvint à propos. Il dit avec une autorité qui arrêta les larmes prêtes à jaillir des yeux de la fillette :

— Ne t'effraye pas en vain. Abderrhaman s'amuse dans la banlieue de Tougourt à chasser avec ses faucons. Il n'a pu deviner que nous étions sur ses traces ; et par politique il prolonge son absence de fils et de mari.

Ourida ne demandait qu'à accueillir cette certitude. Et, rassurée par la paix qui régnait aux abords de la ville, elle ne résista pas au plaisir de contempler, après des années d'absence, les lieux où elle avait été élevée. Elle désignait chaque rue, chaque quartier par son nom avec la joie que les enfants, en face des sensations qui se réveillent, ont à évoquer les mots endormis.

— Voici, disait-elle, les trois portes de la ville : la Grande Porte, la Porte d'Es-Sélam et la Porte de la Trahison. Ceci est le quartier de la Medjéria où sont les juifs. Le Souk est là, derrière, les lavoirs et la Casbah... J'aperçois les figuiers de notre jardin, ils dépassent le mur... Comme ils ont grandi !

Éric regarda dans la direction que Petite-Rose indiquait. Il s'était attendu à une explosion de fécondité prodigieuse, à l'élargissement, en mer de palmes, du lac verdoyant de Biskra. Il n'apercevait pas une verdure. Tout entière, l'immense forêt de dattiers se cachait derrière une ligne de murailles nettes, horizontale et grises, au-dessus desquelles se levaient seules les tours de la mosquée avec la tache de la « koubba », pâle et blanche, entre les deux minarets.

La petite troupe longeait maintenant un fossé large de sept mètres, plein d'une eau pestilentielle que les Tougourtains appelent « Elbahar » [1] et qui derrière ses fortifications de toube, isole la ville comme un îlot. D'un œil expert, Éric toisa cette maçonnerie gypseuse qui, d'une tourelle à l'autre, règne, monochrone et terne, comme une fortification de boue, tracée dans un jeu d'enfant.

— J'aimais mieux, dit-il à Larbi-Mamlouk, les architectures que le Chott nous bâtissait, hier matin, avec de l'azur et des clartés couleur de roses...

L'officier indigène sourit et répondit, en posant le doigt sur ses lèvres :

— Plus bas, encore plus bas !... Nous allons pénétrer dans la Casbah de Sultan Abderrhaman par la Porte de la Trahison. Que la grâce d'Ourida conjure le maléfice de cette ombre ! Mais plus d'un est entré par là qui n'est pas ressorti, plus d'une qui avait souri avec trop d'éclat sur le passage des sultans...

1. La mer.

XXV

LALA AICHOUCH

Les sentinelles qui veillaient sur le rempart de la Casbah observaient depuis longtemps l'approche de cette petite troupe. Quand elle fut à portée de la voix, ils l'interpellèrent :

— Allez chercher Bouchemall, répondit Ourida sans s'intimider.

— Bouchemall ?... Le voici !

Un nègre de belle prestance parut sur le rempart. Il avait un front intelligent, des cils épais qui, autour des yeux, frisaient comme de la laine.

— C'est, dit Ourida à Éric, un des familiers de Lala Aichouch, l'Intendant du Palais.

Et, s'efforçant d'élever sa voix que l'émotion étranglait, elle demanda :

— Tu me reconnais, Bouchemall ?... Ourida... la sœur de Tounis... De sa part je viens trouver Lala

Aichouch et Sultan Abderrhaman... Sont-ils là... Tous les deux ?...

— Sultan Abderrhaman, répondit Bouchemall, chasse au faucon dans la campagne. Il a fait annoncer son retour pour demain.

Ourida jeta à Éric un regard où brillait la joie de son âme enfin délivrée.

— Tu m'as porté bonheur, dit-elle. Ton nom était sur mes lèvres comme une prière ; à présent, il est écrit là !

Elle touchait son cœur. Éric voulait lui répondre par un sourire, mais ses regards ne rencontrèrent que les cils de la fillette, pudiquement abaissés sur ses yeux de flamme.

Il entra le premier dans le palais des sultans, suivi du nègre Corail qui conduisait en main le dromadaire d'Ourida. Larbi-Mamlouk fermait le cortège en tête de la petite troupe.

Derrière la poterne, il y avait une cour triangulaire où les écuries de la Casbah étaient installées. Ce fut là que Corail fit agenouiller le dromadaire qui portait le bassour :

— Excuse-moi, dit Ourida à Éric, en sautant légèrement à bas, si je te quitte pour aller informer Lala Aichouch de ta venue. Il est bon que tu profites de l'absence d'Abderrhaman pour la visiter la première. Sans doute, il est le maître de tout, mais rien n'arrive que ce qu'elle permet. Je te laisse aux mains de ces esclaves. Ils t'apporteront le café et l'eau des ablutions.

L'enfant s'éclipsa par un escalier dérobé, et conduits par Bouchemall, Éric et Larbi-Mamlouk, pénétrèrent dans une cour intérieure où des coussins et des nattes

étaient préparés, à l'ombre, pour la sieste. Ils venaient de s'y asseoir, quand une porte s'ouvrit en face d'eux, à l'intérieur de la galerie, et une singulière procession commença de défiler entre les colonnes.

C'étaient les chefs de la « Deïra », de ce conseil prétorien qui faisait un cadre à la vie du Sultan. En signe de leur piété et de leur importance, ces noirs, uniformément drapés dans des manteaux bleus, étaient coiffés de turbans, élevés comme des tours. Bouchemall nomma le trésorier, le majordome, les intendants des grains et des dattes, l'introducteur des légats, l'agha du Goum, le secrétaire des amendes et des gratifications. Il allait entrer dans des détails sur leurs fonctions et leurs personnes augustes, quand un esclave vint avertir que Lala Aichouch était prête à recevoir l'officier français.

Par un escalier étroit, Éric monta au premier étage de la Casbah. Il passa par une porte si basse qu'il lui fallut incliner la tête. Bouchemall écarta une portière, la Sultane était devant eux.

Sur un lit de repos, où elle se tenait accoudée, sa tête encore belle, soutenue par son bras nu, Lala Aichouch tirait de longues bouffées d'un narguilé. Le volume formidable des nattes — tressées à la mode des femmes Rouara avec des laines noires, rouges et bleues, — entourait d'ombre le visage immobile. De triples anneaux descendaient des oreilles invisibles; ils ballottaient le long des joues, jusqu'à toucher l'épaule, chargés eux-mêmes de boules d'or creuses, sonores comme des grelots. Un collier de pièces d'or, frappées à des effigies diverses, faisait plusieurs fois le tour du cou. L'or reparaissait aux poignets et aux chevilles en cercles jumeaux, lourds

comme des entraves. Et, de la gorge à la ceinture, qui soutenait l'embonpoint de l'orientale vieillissante, la tunique de Lala Aichouch n'était qu'un ruissellement de pierreries, mêlées à des verroteries de bazar, de joyaux en colliers, d'amulettes en chapelets, de cabochons précieux, épinglés sur l'étoffe de soie bleue, avec des fibules, qui, elles-mêmes, étaient des bijoux.

Quand la Sultane estima que par son impassibilité, elle avait marqué suffisamment sa dignité royale, elle leva les yeux sur Éric. Dans son regard survivait cette audace de la femme qui, ayant usé des hommes comme d'un passe-temps, garde, jusque dans la vieillesse, l'habitude de les peser, d'un coup d'œil, de dédain ou d'estime. Et sans doute, les énergies de race dont Éric était un rare exemplaire plurent à Lala Aichouch, car un sourire passa sur son visage où la hautaine défiance était écrite. Elle abaissa son menton qu'elle tenait habituellement levé pour éviter à ses yeux la vue des importuns. Elle dit avec une grâce qui la rajeunissait :

— Voici longtemps que je l'attendais, ce messager que les Français nous avaient promis ! Ce n'est point ma faute s'il franchit notre seuil, quand Lala Aichouch a perdu, avec les jours, la beauté qui éclairait ce palais comme une lune. Mais si elle ne peut plus séduire l'hôte qui vient trop tard, grâce à Dieu, elle est encore maîtresse du cœur de son fils chéri. Ourida ma nièce, m'a dit ce que tu avais fait pour Sultan Abderrhaman, quand la folie de l'amour l'a conduit jusque sous le couteau de son ennemi. Dis les désirs de tes chefs. Par la tendresse que je porte à mon fils, par le respect qu'il me doit, je le jure, ils seront exaucés !

Éric était trop au courant de la politesse arabe pour demeurer court devant ce compliment qui exprimait un regret si flatteur pour son amour-propre : à tout événement, il se retrancha derrière la médiocrité de son grade.

Il répondit avec galanterie :

— O Reine des Tresses et des Épées, tes paroles d'accueil dépassent celui à qui tu les adresses. Je les rapporterai au chef qui m'envoie.

Tout en parlant, il s'était incliné et il baisa les mains tatouées de mitaines bleues que Lala Aichouch lui abandonnait.

— Il te faut attendre à demain, dit-elle, pour remettre à Abderrhaman la lettre dont tu es porteur. Ce soir, il n'est pas rentré de la chasse. Demain il t'écoutera avec clairvoyance. J'aurai préparé son esprit, dirigé ses intentions.

Sur ces mots, elle se leva.

Debout, elle avait encore la majesté d'une reine. L'intensité de la réflexion faisait se joindre ses sourcils magnifiques que ne réunissait nulle peinture. Devant cette beauté en ruine, encore impérieuse, Éric éprouva une nuance de regret. Peut-être, il songea à ce qui serait advenu, s'il eût connu Lala Aichouch au temps de sa jeunesse, lorsque dans un nuage de poudre, mystérieusement invincible, elle apparaissait sur les champs de bataille, criant à son ennemi :

— Ta tête ou la mienne !

A ce moment, la portière qui fermait l'entrée de la chambre s'agita. Avec un éclat de rire, un petit garçon entra en courant et vint se jeter dans la tunique de sa grand'mère :

— Lala, dit-il en levant vers l'aïeule ses yeux

admirables, Bouchemall voulait m'empêcher d'entrer chez toi !

La Sultane-Mère, dont les narines avaient frémi au bruit de la porte, sourit à l'enfant. Elle sourit encore aux deux fillettes que des négresses apportaient dans leurs bras, puis, caressant du bout des doigts la chéchia de son petit-fils, elle fit avec une fierté mélancolique :

— Tu vois les enfants de Sultan Abderrhaman. Celui-ci est Abd-El-Kader, l'aîné. Il entre dans le conseil de sa grand'mère aussi follement qu'une gazelle poursuivie par des sloughis. Pourtant c'est un homme : il a jeûné déjà !

A demi-voix, dans la langue des négresses, elle donna un ordre à l'enfant. Aussitôt Abd-El-Kader détacha le bras dont il enlaçait les hanches de sa grand'mère, et, avec grâce, il tendit la main à Éric.

Lala Aichouch le regarda faire d'un air grave. Elle prononça :

— Promets-moi de parler de ces enfants à tes chefs ? Il faut qu'ils étendent sur Abd-El-Kader et sur sa grand'mère, l'amitié qu'ils sont prêts d'accorder à Sultan Abderrhaman. Certes, mon fils est en sûreté dans sa Casbah, mais le cœur de Lala Aichouch qui jamais n'avait tremblé au milieu des éclairs de la poudre, se serre de crainte, parfois, quand elle songe à son fils. Car, elle le sait pour avoir beaucoup vécu parmi les Sultans : celui qui s'assoit sur un trône se penche vers sa tombe...

Éric connaissait par Larbi-Mamlouk tous les meurtres où la Sultane-Mère avait trempé. Il n'ignorait pas qu'elle était arrivée par le poignard et par le poison jusqu'à ce trône de Tougourt, dont elle avait

fait un berceau pour son fils. Pourtant, il n'eut pas envie de sourire à cette inquiétude, qui s'exprimait avec franchise, sans remords, sans appréhension de châtiment. Ces paroles de mélancolie lui paraissaient descendre des lèvres de Lala Aichouch sur la tête de l'enfant blotti sous ses mains d'aïeule, aussi naturellement que les ombres, tombées des terrasses qui, après la splendeur du jour et les joies de la lumière, ramenaient la vieille Casbah à ses méditations tragiques.

XXVI

UN COUP DE FEU

Au sortir de l'appartement de Lala Aichouch, Bouchemall remit à Éric un message d'Ourida. La fillette s'excusait sur la nécessité de passer cette fin de journée dans le harem. Elle promettait à son ami que, le lendemain, il la trouverait au conseil du Sultan.

Éric comprenait qu'à Tougourt, Ourida redevenait une fille de sang royal. Elle n'était plus libre de courir les grands chemins et de causer, la face découverte avec un roumi. Mais, à cette minute, il regretta la liberté du désert. Il eut envie d'envoyer au diable l'étiquette des Den-Djellab et leurs majordomes.

Ils ne lui permirent pas de disposer de sa soirée comme il l'eût souhaité. Jusqu'à l'arrivée du Sultan, ils le murèrent dans une tour carrée. Éric ne savait pas trop s'il y avait l'allure d'un hôte comblé d'honneurs ou d'un prisonnier que l'on garde à vue.

— Si seulement, dit-il à Larbi-Mamlouk, tu voulais me tenir compagnie ?

— Je le ferais avec plaisir, répondit l'officier indigène, mais que dirait ma femme tougourtaine ?

— Tu es donc marié ici comme partout ? demanda Éric en riant.

— J'ai épousé, répondit Larbi-Mamlouk, une enfant dont l'origine est curieuse. Son père était un Italien. Le sultan Ibrahim l'avait fait venir de Tunis pour fondre des canons. Il n'a pas réussi au gré du maître. Il a eu la tête coupée. Moi, j'ai épousé la fillette qu'il laissait orpheline. Tu la verras demain. Meryem est une créature qui a une âme !... Si je devais me fixer à Tougourt, je n'aurais pas d'autre femme que Méryem....

— Il est donc bien fâcheux pour ta femme tougourtaine, reprit Éric avec belle humeur, que le destin t'ait condamné à l'existence nomade.

— Qui sait entre quels bras chacun de nous finira ? dit Larbi sur le ton dont un musulman convaincu affirme que « tout est écrit ».

De la terrasse qui prolongeait son logis, Éric eut le lendemain le pittoresque spectacle de la rentrée du Sultan. Elle coïncida avec le lever du soleil. Sur cette face, les bâtiments de la Casbah ouvraient vers la place du Marché. A gauche, c'étaient des boutiques abritées par des arcades qui descendaient jusqu'à la Grande Porte de la ville ; à droite, la mer sans limite des palmes.

De toutes les rues couvertes qui débouchent sur le Souk, Éric voyait sortir des fillettes en robes oranges, noires et bleues. Un voile posé sur leurs têtes était ramené sous le menton comme une coiffure religieuse ;

des béguins noirs cachaient leurs cheveux. Ils leur donnaient l'air de nonnes, d'un petit ordre bleu où les novices auraient eu des agilités de lézards, des grâces de ballerines. Une main sur les sourcils, l'autre sur les hanches, ces filles du Sud tenaient leurs regards tournés du côté de la route de Tébesbest. Soudain, la clameur des hommes les avertit que le Sultan était en vue. Alors, toutes ensemble, vers le ciel elles poussèrent un « You ! you ! » si formidable, que les oiseaux tapis dans les palmes, se formèrent au-dessus des jardins de l'oasis, en un seul vol.

Sultan Abderrhaman rentrait sans appareil de guerre, sans musique ni étendard. Mais la tradition voulait qu'il ne traversât pas une seule fois la place du Marché sans donner à son peuple le spectacle d'une fantasia. Il fit signe à l'esclave qui, devant lui, portait son fusil. Enlevant son cheval entre deux genoux robustes, il attendit que l'étalon se fût levé, debout, sur ses jarrets, presque perpendiculaire, pour lâcher un coup de feu contre le soleil.

C'était le signal que les cavaliers du Marzen attendaient pour faire parler la poudre. Tous ensemble, ils appuyèrent sur les détentes de leurs fusils chargés à plein canon. Et dans un tourbillon de fumée et de poussière où elle s'enveloppait comme dans un nuage, la troupe traversa au galop la place du Souk, s'engouffra derrière le mur de la citadelle.

Deux heures plus tard, Bouchemall venait frapper à la porte d'Éric :

— Le Sultan, dit-il, a été informé de ta visite par la Sultane-Mère. Il est présentement occupé à dire son chapelet dans les jardins de la Casbah. Dès qu'il aura fini sa prière, il recevra avec plaisir l'envoyé de

la France. Cependant, je vais t'introduire dans une galerie d'où tu pourras l'apercevoir. C'est son ordre que tu l'attendes là jusqu'à ce que lui-même, il t'appelle. Il veut te traiter comme un hôte qui serait un familier de la maison.

Éric suivit l'intendant du Palais, déboucha sur une galerie qui, de sa hauteur d'étage, dominait un de ces jardins comme l'Orient aime à en encadrer dans des arcades et dans des marbres.

Il était seul. Bouchemall, après avoir pris congé, venait de fermer la porte derrière lui, à double tour.

Le bruit d'un jet d'eau emplissait ce lieu charmant d'une perpétuelle fraîcheur. Des roses enlaçaient le tronc des palmiers, les cannelures des colonnes. Elles atteignaient la balustrade de la galerie. Au moment où le spectacle de toute cette beauté faisait monter aux lèvres d'Éric le nom d'Ourida, il eut la surprise de se trouver en face de la fillette qui mystérieusement s'était glissée entre les arcades de ce cloître mauresque :

— Silence, dit-elle, en posant sur ses lèvres pourpres son doigt teint de henné. Le Sultan est là, en bas, du côté de l'ombre, étendu sur un lit de repos. Il faut que toi et moi nous lui parlions de la France et de Tounis, avant que Bouchemall lui ait apporté la pipe de kif qui va le plonger dans ses songes... Si Abderrhaman fume ainsi le chanvre, c'est pour retrouver en rêve ma sœur Tounis !... Comme il va être heureux quand nous paraîtrons devant lui et quand nous lui parlerons d'elle !... Le vois-tu ?... Là-dessous ?...

Elle se penchait sur la balustrade. Éric fit comme elle. De là, ils apercevaient le bout du divan d'Abder-

rhaman et ses bottes de maroquin rouge, allongées sur les coussins de soie. A côté, sur la balustrade de marbre, était posé un fusil damasquiné. Il servait au Sultan pour tirer de son lit de sieste les ramiers que la fraîcheur de l'eau attirait dans les palmiers du jardin.

Abderrhaman fit un mouvement sur les coussins et Ourida, toujours penchée, le vit cette fois jusqu'au milieu du buste.

Elle saisit la main de son ami :

— Regarde, dit-elle. Il l'a au cou !

— Quoi donc ?

— L'amulette de Tounis !

Elle se redressait en souriant. Un sursaut de terreur la jeta contre l'épaule de l'officier.

Il n'eut pas la peine de l'interroger. En même temps qu'elle, il venait d'apercevoir, à deux pas du Sultan, un canon de fusil hors d'un buisson de roses.

— Alerte !... voulut crier Éric.

L'avis d'alarme se perdit dans une détonation qui ébranla toute la Casbah.

Ourida ne s'évanouit point. Elle cherchait à percer le nuage de fumée à l'abri duquel l'assassin venait de s'enfuir ou peut-être de se jeter sur Abderrhaman. Quel que fût son dessein, il était libre de l'accomplir, car, à cette heure matinale, les serviteurs étaient prosternés dans la prière, et le bruit connu d'un coup de feu dans le jardin du Sultan n'avait effrayé personne.

— Viens ! dit Ourida, en saisissant Éric par le bras.

Ils coururent au bout de la galerie. Un escalier de faïence faisait communiquer l'étage avec le rez-de-chaussée du jardin. Ils s'élancèrent dans ces marches, vers le lit de repos.

Sur les coussins, à la renverse, Sultan Abderrhanan semblait dormir. L'ensanglantement de son haïck au-dessus du sein droit indiquait seul que ce n'était point le sommeil qui venait de le toucher.

Ourida se jeta sur ce corps affaissé ; ses mains arrachaient, écartaient les plis.

Elle se retourna avec égarement :

— Éric ! dit-elle, Éric !...

Ses mains faisaient le geste de l'espérance qui échappe. Il devina :

— L'amulette ?...

— Volée !...

Elle désignait le buisson de roses.

Éric s'y précipita : mais le meurtrier avait disparu. Seul, le fusil fumait encore à terre. Éric se baissait pour le ramasser ; un cri lui jaillit des lèvres : aux épines du buisson, il venait d'apercevoir un lambeau accroché, — déchirure de l'étoffe à raies rouges et quadrillées que le nègre Corail nouait autour de ses reins.

XXVII

DONNANT DONNANT...

Une heure plus tard, Éric frappait à la porte de la maison que Larbi-Mamlouk occupait aux abords du marché. Une jeune femme qui avait une étoile tatouée au milieu du front vint ouvrir. A la vue d'un étranger, elle jeta un cri qui attira son mari.

— Toi ! dit Larbi, avec une joyeuse surprise. Viendrais-tu goûter au couscous de Méryem ?

Éric salua la jeune femme avec courtoisie :

— Hélas ! dit-il, ce n'est point de cela qu'il s'agit.

Et, en français, en quatre mots il conta la nouvelle.

Elle ne causa à Larbi-Mamlouk qu'une médiocre émotion. Cet instinct particulier de diplomatie, que les Italiens nomment « combinazione », portait l'indigène à considérer tous les événements du destin comme une occasion d'exercer l'ingéniosité de son esprit. Sa première parole fut :

— Lala Aichouch connaît le nom du meurtrier ?

— Ourida le lui cache.

— Dans quel but ?

— Nous avons la certitude que Corail a enlevé au cou du Sultan l'amulette que Tounis y avait suspendue. Agissait-il par rapacité ou par ordre ?... L'assassinat d'Abderrhaman était, dans tous les cas, le principal de sa commission. Or, nous sommes maîtres de sa vie. Par l'ordre de Lala Aichouch, les trois portes de Tougourt sont gardées. Corail ne pourra sortir de la ville sans le sauf-conduit qu'Ourida m'a délivré pour lui. La Petite-Rose veut troquer ce laissez-passer contre le collier de Tounis.

— Mettons-nous donc à la recherche, dit Larbi-Mamlouk. Tougourt est facile à fouiller. Ou Corail a couru chez quelque usurier de la Medjeria pour se défaire du bijou, ou il s'est couché chez un « kaouadji », et il vide sa tasse avec sérénité, en attendant le destin.

... Mamlouk ne s'était trompé que sur un point : ce ne fut pas sur la natte d'un café maure, mais chez le « hachaichi », que les deux officiers surprirent Corail.

Expulser les clients et le patron, ligotter le géant endormi, lui arracher le double couteau qui pendait à sa ceinture dans une gaine de bois, fut une besogne aisée. La difficulté commença quand Éric voulut contraindre le nègre à confesser son crime. Un genou sur la poitrine du noir, l'officier répétait :

— On te propose un marché !... Si tu t'obstines à te taire, nous allons te livrer aux gens de la « Deïra »... Et tu le sais, ils te déchireront avec des griffes, ils te crèveront les yeux, ils t'arracheront la langue, ils te

brûleront au fer rouge !... Si tu veux dire où tu as caché cette amulette, on te donne un sauf-conduit... Je l'ai là... dans ma poche... Tu montes sur ton dromadaire... Et, dans une heure d'ici, tu es loin de tes juges !...

Cette fois, le nègre avait compris :

— Je parlerai, dit-il, hors de la ville, quand j'aurai la rêne de mon méhari dans la main. Ici, tu ne m'arracheras pas un mot.

Du regard, Éric interrogea Larbi.

— Passons-en par où il veut, dit en français l'officier indigène. Cette brute a certainement fait le sacrifice de sa vie et sa méfiance s'explique par la bassesse de son cœur.

... Le Muezzin appelait les fidèles à la prière du « Dohor », quand un conducteur de dromadaire, escorté de trois cavaliers, franchit la Grande Porte de Tougourt.

Lorsque la petite troupe fut parvenue à un kilomètre de la ville, elle s'arrêta : Éric tenait le noir sous son pistolet. Dans la même intention, Ben-Titi et Larbi-Mamlouk portaient leurs fusils inclinés sur le bras :

— Corail, dit Éric, nous voici arrivés au lieu que tu as désigné. Dis la vérité. Autrement, c'en est fait de toi.

Le géant baissa la tête. L'effort de la réflexion soulevait au-dessus de ses sourcils un bourrelet de chair. Il le comprenait fort bien, la seule chance qu'il eût d'échapper à la mort était d'en passer par la volonté de ceux qui l'avaient à leur merci.

Il dit donc, en roulant ses yeux torves :

— J'ai donné le collier à une danseuse du Marché.

— Elle se nomme?

— Mahbouba.

— C'est bien, dit Éric. Nous allons envoyer à sa recherche. Si on trouve le collier sur elle, tu sauves ta vie ; si tu as menti, je te couperai la tête avec ce sabre-là. Au jour du jugement, l'ange Azaïl ne pourra pas t'enlever avec ton corps en paradis [1].

Sur ces mots, il échanga avec Larbi quelques paroles à voix basse, puis l'officier indigène fit signe à Ben-Titi d'approcher à l'ordre :

— Tu vas, dit-il au spahi, rentrer dans Tougourt au galop. Tu iras frapper à la porte de ma maison. Tu salueras ma femme Méryem avec cette parole : « L'Heureux et L'Heureuse se reverront. » Elle saura que tu viens de ma part et tu lui ordonneras : « Mets-toi à la recherche d'une danseuse qui se nomme Mahbouba. Le nègre Corail vient de lui donner un collier. Achète-le au prix qu'elle en demandera. Larbi-Mamlouk m'a commandé de le lui apporter sur la dune. »

Des yeux, les deux officiers suivirent Ben-Titi. Il galopait vers la ville de toute la vigueur d'El-Biod. Corail avait fait coucher son dromadaire ; il s'était accroupi au revers de la dune, sans s'inquiéter autrement des canons de pistolet qui continuaient de le tenir en respect.

— Si j'ai un conseil à te donner, dit Éric, c'est de ne pas reprendre la route de Biskra. Tu sais que le Goum la coupe en deux. Nos amis ont bon œil ; ils ne te laisseront point passer entre leurs lignes. Ils te

1. La décapitation fait horreur aux musulmans à cause des conséquences qu'elle a au delà de la vie. Le décapité entre dans le paradis sans son corps. Les Houris ne l'accueilleront point.

prendront pour un voleur de dromadaires, et tu risques de rester dans le filet.

L'avis était sensé. Corail le retourna sous toutes ses faces pour voir s'il ne cachait pas quelque tromperie. Il le comprenait, d'ailleurs ; le séjour de Biskra n'offrait plus de sécurité pour lui.

Le soleil de midi versait sur Tougourt une telle lumière, qu'eux-mêmes, les yeux exercés de Larbi-Mamlouk ne distinguaient plus dans la brume dorée les abords de la ville. Une longue heure passa dans cet éblouissement. Absorbés dans leurs réflexions, les trois hommes se surveillaient.

Soudain, Mamlouk dit :

— Les voici qui viennent ! Méryem, montée sur une mule, accompagne le spahi...

— Laisse-moi courir au-devant d'eux, dit Éric, qui ne se savait pas si impatient.

Dès qu'il fut à portée de la voix, il appela :

— Regarde ! dit Méryem.

Et, se haussant sur les étriers, pour dépasser la tête de sa monture, elle montra l'amulette qui brillait sur la gandourah au milieu de sa poitrine.

Éric ne put retenir un cri de victoire. Il se sentait éclairé d'un reflet de la joie qu'il allait apporter à Ourida. Maintenant, il savait presque gré à Corail d'avoir créé cette péripétie d'angoisse : elle lui donnait une occasion de prouver à la fillette son zèle affectueux.

De son côté, Méryem était fière d'avoir conduit à un si prompt succès la négociation dont on l'avait chargée. Elle conta le détail du marché avec un flot de paroles gracieuses et d'éclats de rire éblouissants. Larbi la remercia d'un regard tendre, puis, se tournant vers Corail qui n'avait point bougé :

— Eh bien ! dit-il, que faisons-nous de ce mal blanchi ?

— Il faut tenir nos promesses, dit Éric. Monte sur ton dromadaire...

Sans lever les yeux, le nègre se rapprocha de sa bête et l'enfourcha. Pourtant, il ne tirait pas sur la rêne nasale afin d'obliger le dromadaire à se redresser.

Éric demanda :

— Tu attends que je change d'avis ?...

Le ton dont cette parole fut prononcée donna à Ben-Titi une lueur d'espoir. Il souleva son fusil, rapprocha la crosse de l'épaule ; mais d'un geste impérieux, Éric fit relever son arme :

— Demi-tour à gauche ! commanda-t-il, avec un regard du côté de l'oasis. Notre chemin est par ici, celui du nègre est par là... Ils finiront bien par se croiser... une fois ou l'autre, car la terre est ronde... Ce jour-là, nous réglerons nos comptes avec Corail...

XXVIII

PETITE LUEUR

Ourida avait donné rendez-vous à Éric hors de la ville, au tombeau du Marabout de Sidi-Yahia.

Afin de ne pas éveiller l'attention des sentinelles qui gardaient le rempart, Éric et ses compagnons évitèrent cette Porte d'Es-Selem par où ils venaient de sortir. Ils descendirent vers le sud-est, firent un long détour par les jardins de l'oasis.

C'était l'heure de la distribution d'eau. Tous les Rouara étaient occupés à noyer les racines de leurs dattiers et à submerger les plates-bandes où ils cultivaient des pastèques, quelques légumes verts. La tranquillité avec laquelle ils accomplissaient ces besognes quotidiennes prouvait que la nouvelle du meurtre n'avait pas encore franchi l'enceinte de la Casbah. La bannière qui annonçait la présence du Sultan dans sa citadelle flottait, comme à l'ordinaire, au-dessus de la plus haute terrasse. Sur une plate-forme, rapetissées

par la distance, des négresses étendaient des burnous. Un musicien invisible faisait résonner, dans une des cours, les cordes d'une guitare. La phrase monotone de sa chanson arrivait avec la brise de quatre heures, à travers les palmiers.

Éric avait pris les devants. Il voulait jouir, dans le tête-à-tête, de la joie que la Petite-Rose ferait paraître en recevant l'amulette. Conduit par un enfant qui jouait avec un lézard, il escalada la rampe du village, contourna quelques bâtisses en toube, suivit son guide dans une cour étroite. Il y avait au fond deux chambres obscures, dont les fenêtres étaient grillées.

Dans cet asile, une voix fraîche psalmodiait des versets du Coran :

— C'est moi ! dit Éric en franchissant le seuil du Marabout.

Ourida priait sur la natte, à côté du tombeau. Pour ne point se faire reconnaître, elle avait revêtu le béguin noir, la tunique bleue des filles de Tougourt. Ces sombres vêtements l'effaçaient presque dans les ténèbres du Marabout, et le rayon qui glissait par le grillage de la fenêtre baignait son visage d'une clarté mystérieuse. Elle se leva à la hâte. Soit que l'émotion l'empêchât de parler ou que la sainteté du lieu commandât le silence, elle n'interrogea pas son ami, elle le fixa.

Il sentit la souffrance de ce doute, et, sans faire durer cette angoisse il écarta les plis de son burnous, montra l'amulette qui brillait sur sa poitrine.

Elle ne prononça pas une parole, mais ses yeux se fermèrent : en même temps, elle pâlissait si fort, que l'officier crut qu'elle allait défaillir. Il avançait les bras pour la soutenir ; Ourida eut un geste qui disait : « Ne crains pas... » Puis, elle prit une des mains

de son ami, et, toute ouverte elle l'appuya au milieu de sa gorge.

C'était le palpitement d'un oiseau qui va mourir. Ils restèrent ainsi une seconde, debout et silencieux, à côté du tombeau. Puis, doucement, Ourida laissa retomber la main qu'elle avait soulevée.

— Merci, dit-elle...

Et, saluant de la tête, elle passa devant l'officier, sortit dans la petite cour.

Larbi-Mamlouk et Méryem venaient d'y entrer. Ourida s'avança vers la jeune femme avec une hâte gracieuse. Cachant ses doigts que son amie d'enfance cherchait pour les baiser, elle tendit sa joue :

— Comme autrefois, Méryem ! Te rappelles-tu ? Nous jouions avec les petits fenneks [1] que les nomades apportent sur le marché ? Mais tu as grandi la première et déjà la grâce des épouses est sur toi.

— La grâce, dit Méryem, est dans les yeux qui me regardent.

Tous ensemble, ils redescendirent jusqu'au pied du village où Ben-Titi gardait les chevaux. Alors, Ourida prit à l'écart les deux officiers :

— Dieu sait, dit-elle, si l'ange Azraïl viendra ce soir ou demain frapper avec sa lance à la porte de la Casbah et réclamer à Lala Aïchouch le fils qu'elle a nourri de son lait. Mais à cette heure, Abderrhaman a encore la force d'élever son doigt vers le ciel, lorsque, à côté de lui, on prononce le nom de Dieu. Nul ne sait qu'il a été touché de la mort, excepté sa mère, moi, Bouchemall et le hakem, [2] qui fait couler de

1. Renards de sable.
2. Médecin.

l'eau dans sa blessure. Ceux de la « Deïra » pensent encore qu'il a abusé du kif et qu'à tous les yeux, nous cachons sa longue stupeur.

Elle baissa la tête, comme si le poids de la réflexion l'obligeait à s'incliner. Puis, la relevant avec une flamme dans le regard, elle dit à Éric :

— Il faut que, ce soir même. tu partes pour Biskra ! Il faut que tu informes tes chefs de ce qui se passe à Tougourt, avant que Selman ait flairé l'odeur de la mort qui va emplir cette maison ! Il faut que Tounis puisse montrer l'amulette à son odieux mari, avant que le meurtrier, dont il a dirigé le bras, vienne lui rendre témoignage de ce qu'il a fait et de ce qu'il a vu !...

En même temps qu'elle parlait, Ourida fut prise d'un tremblement qui agita tout son corps. Revoyait-elle cette scène dont elle avait été le témoin, du haut de la terrasse ? Imaginait-elle le péril que sa sœur aurait pu courir, si Corail était venu se présenter devant le Cheikh-El-Arab, tout chaud du meurtre, avec le collier dans les mains ?

Elle joignit les doigts, elle les appuya à son menton, et soulevant ses coudes vers Éric, dans le geste des supplications ardentes :

— Pars, pars, je t'en prie ! Pars sur l'heure !... Pars sans regarder derrière toi ! L'âme d'Abderrhaman est suspendue à ses lèvres. Elle attend de tes chefs un mot qui la rassure pour se détacher et rentrer dans la paix de Dieu !

— Soit, dit Éric. Mais rappelle-toi tes promesses... Tu m'as dit : « Avec toi, je descends l'Oued-Rir, avec toi je le remonterai. » Je veux que tu m'accompagnes.

Souvent, Éric avait été charmé de l'expression d'énergie que revêtait ce jeune visage sous l'empire des émotions violentes. Il n'avait pas encore eu le spectacle de l'exaltation qui s'empara de la Petite-Rose à cette minute décisive :

— Pourquoi, dit-elle avec douleur, veux-tu faire une esclave avec une fille libre ? Le serment dont tu parles lie Ourida à la queue de ton cheval. Toi seul peux dénouer ces entraves.

Il murmura plus qu'il ne dit :

— Mais toi-même, es-tu sûre que tu n'as pas fait un esclave avec un homme libre ?

La Petite-Rose avait baissé les yeux :

— Si tu es de moi, dit-elle, fais ce que je te demande...

Il ne protestait point ; elle continua :

— Si j'ai besoin de toi, tu en seras averti...

— Mais comment ?

— Je t'enverrai un signe.

— Lequel ?

— Tu sais cette petite bête qui court dans la dune et que ton ami veut envoyer, très loin, à celle qu'il aime ? Si, un jour, quelqu'un t'apporte cet insecte dans ce kébouch que voilà...

Elle montrait un médaillon d'argent pendu à sa hanche...

— Tu te diras : « Ourida est dans le péril, elle demande mon secours. »

Alors, seulement, la Petite-Rose releva ses paupières abaissées et, comme si elle venait de régler avec soi-même quelque décision intérieure qui lui rendait la paix, elle appella d'une voix joyeuse :

— Mamlouk !... Mamlouk ! Dis à notre ami que

Bouchemall est suffisamment sûr, qu'on peut se fier à lui pour commander la petite troupe qui, dans quelques jours, me fera escorte jusqu'à Biskra. Toi-même, peut-être, tu te joindras à nous à ce moment-là, si les ordres dont tu es chargé par tes maîtres, sont accomplis ?...

— Certes, dit Mamlouk. Le commandant Carbuccia m'a demandé de visiter de sa part les marabouts de Témacin. Je resterai près d'eux jusqu'à ce que la nouvelle de la mort d'Abderrhaman leur soit connue, afin de disposer leurs esprits à la justice et au bien. Mais, ce devoir rempli Larbi-Mamlouk sera à ton service.

— Nous irons donc, dit la Petite-Rose, porter au chef que vous appelez votre Père, les dernières volontés d'Abderrhaman. Sans doute, elles demanderont votre appui pour son fils contre Selman et la tutelle pour Lala Aichouch. J'ajouterai mes supplications à ces prières. Et le cœur du commandant sera ému... Dieu bénit celui qui étend sa main sur les enfants sans père!

Le jour commençait de baisser, et, de toutes les maisons du village, par les sentiers abrupts, les femmes, chargées de cruches, descendaient en théorie vers les puits de l'oasis.

— Je veux, dit Ourida à Éric, monter sur une de nos terrasses pour te voir partir. Attends que j'aie franchi la porte de la Casbah pour mettre le pied à l'étrier. Ici, nous nous séparerons sans parler davantage, car les adieux amollissent le cœur.

... Une heure plus tard, ayant pris congé de Larbi-Mamlouk et enfourché leurs chevaux, Éric et le Spahi sortaient des jardins de Sidi-Yahia.

Les remparts de Tougourt se découpaient sur la

nuit en masses opaques. Comme il passait au large de la Porte de la Trahison, Éric leva les yeux vers la Casbah.

Dans l'ombre où elle était plongée, son amoncellement semblait une ruine où rien ne vivait plus. Pourtant, au moment où les cavaliers passaient au large, la lueur d'une petite lampe s'alluma au front de la citadelle, et, un instant, dans les ténèbres, elle vacilla, entre les mains qui la portaient.

XXIX

TROIS LETTRES

Le retour d'Éric au camp de M'Raier surprit ses deux amis à l'improviste.

— On ne croirait pas, dit Auër, que, tant à l'aller qu'au retour tu viens de courir cent lieues. Voyons les chevaux.

Ils se rapprochèrent de Mansour et d'El-Biod. Ben-Titi venaient de les soulager de leurs selles :

— Cela n'est rien ! dit le spahi. Regardez comme ces buveurs d'air se secouent... Comme ils grattent du pied... Comme ils hennissent à l'approche de l'orge... Comme ils entrent leurs têtes dans les musettes... Comme ils mordent le grain avec furie ! L'étrier est leur vie... Ils sont aussi rares que de vrais amis... Quand ils mourront, leurs selles verseront des larmes !..

Les officiers avaient établi leur campement en dehors de l'oasis, au bord de la piste.

— Notre position, dit Auër à Éric, est plus critique que tu ne l'imagines. En effet, nos éclaireurs viennent de nous apporter la nouvelle qu'à l'instigation de Selman, qui s'est réfugié dans le Souf, un gros parti de nomades a quitté El-Oued ces jours derniers. Ces bandits remontent vers le Nord, à l'abri du Chott Melrir, par la route de Tadjer et de Bâadja. Je te cite là des noms que nous avons relevés au petit bonheur : ils ne représentent pas grand'chose pour nous. Il paraît que l'intention de ces Soufas est de venir tomber sur nos bons amis les Ksouriens d'Oumach, de les razzier, de piller leurs silos de grains, de leur voler leurs dattes et de nous couper la route de Biskra. Nous avons payé ces renseignements le prix qu'ils valaient... Aussitôt, d'autres hommes de bonne volonté ont surgi du Chott. Ils sont venus nous assurer par serment que les Soufas n'avaient pas du tout pris la route du Nord, mais que, bien au contraire, ils se disposaient à descendre sur Ourlana pour intercepter le chemin de Tougourt et punir les clients de Sultan Abderrhaman de la bonne volonté qu'ils témoignent pour nous... Il n'y avait pas de raison pour ne pas acheter cette information-là aussi cher que l'autre. Nous avons donc payé une seconde fois... Mais comme, en ce monde, il faut prendre un parti, et comme ces amateurs de razzias seraient très capables de nous bloquer par en haut et par en bas, puis de nous jeter dans le Chott, nous avons décidé d'envoyer en diligence un express au « Père la Légion » pour l'avertir et pour prendre ses ordres.

Éric n'avait retenu de ces explications qu'une information qui le jetait dans l'inquiétude. Il était vraisemblable que les nomades du Souf se préparaient à tomber sur la banlieue tougourtaine Elle offrait

pour eux moins de danger que les abords de Biskra. Que deviendrait alors la petite caravane d'Ourida ? Bouchemall, Larbi-Mamlouk lui-même, seraient impuissants à la défendre.

Si préoccupé qu'il fût par ces mauvaises nouvelles, Éric tenait trop à sa réputation d'enfant sans souci pour en laisser deviner la cause à ses compagnons. Il fit donc en apparence le meilleur accueil au repas extraordinaire que l'ingénieux Auër avait préparé pour se consoler de l'inaction où l'on croupissait depuis le début de la semaine. C'était d'abord un couscous à la poule, puis, quatre ou cinq espèces de ragoûts de mouton, si agréablement pimentés qu'il fallait vider entre chaque cuillerée un demi-seau de lait de brebis. Une gaieté énorme sortait pour Van Boom et Auër de ces plats enflammés. La pensée que, peut-être, à cette minute, les nomades les enserraient dans une tenaille dont ils ne sortiraient pas vivants, ne les empêchait point de jouir avec sérénité des plaisirs de l'heure.

Aussi, quand leur faim robuste fut rassasiée, ils se lamentèrent à l'unisson sur la médiocrité des distractions qu'offrait le séjour de M'Raier. L'un et l'autre avaient vainement rôdé autour des puits à l'heure où les femmes vont à l'eau. Les Ksouriens, méfiants, avaient envoyé, à la corvée du soir des vieilles si horrifiques, que les deux compagnons avaient fui épouvantés.

— Quand je pense, s'écria Van Boom, que notre tour d'amourette va passer pour la seconde fois !

— As-tu emporté la feuille du roulement ? demanda le Madgyar.

Van Boom l'avait dans la poche de son dolman. Il la déplia avec mélancolie.

— Lundi, soupira-t-il, j'étais de service auprès d'Aïcha...

— Et moi, mardi, continua Van Boom, auprès de Khadidja.

— Mercredi, si d'Yanville avait été de semaine, c'était moi qui prenais le café avec la délicieuse Faby.

— Et ce soir? demanda le Hollandais avec un soupir, voyons quelle dame j'aurais trouvée dans mon jeu...

Du bout du doigt, il suivait attentivement la troisième colonne, où les uns sous les autres étaient inscrits les noms des officiers. Et, soudain, il poussa un cri où la joie se mêlait au regret :

— Farfaria !... C'était mon tour de Farfaria !... Et je suis à M'Raier à guetter, sur la grand'route, le retour d'un méhari !

Éric eut le sentiment qu'il n'était pas à l'unisson de ses compagnons. Leur gaieté lui parut pesante. Il accueillit comme une délivrance la nouvelle que le courrier, annoncé par Van Boom, venait, en effet, d'apparaître sur la route de Chegga.

Le méhariste n'était point descendu de sa selle que, déjà, mille questions l'assaillaient :

— J'apporte, dit-il, trois lettres : l'une pour le lieutenant Éric, elle est du commandant Carbuccia ; l'autre pour le lieutenant Van Boom, elle vient de l'étranger ; la troisième pour le lieutenant Auër, on me l'a remise au moment de mon départ.

— Voyons la mienne, dit le Hollandais.

Il reconnut la main qui avait tracé l'adresse, et le timbre de son pays :

— Agnès !... murmura-t-il, la chère enfant !...

Et, à la dérobée, il baisa ce billet qu'une blonde fiancée lui envoyait de si loin.

Cependant, Auër, lui aussi, avait fait sauter l'enveloppe du poulet qui lui était destiné. Sans doute, il contenait une désagréable surprise, car la physionomie du géant revêtit cette expression de formidable mépris qui terrifiait les légionnaires et mettait les goumiers en fuite :

— Une mauvaise nouvelle? demanda Van Boom qui, les yeux humides, pliait le billet de sa cousine Agnès, pour le serrer sur son cœur.

— Misérable Cypriani! vociféra le Madgyar. Croirais-tu que cet Italien sans vergogne a l'audace de m'envoyer sa note? Il m'adresse ici la liste des bouteilles que j'ai bues dans sa gargote, pendant ces trois derniers mois? Il choisit l'heure où nous sommes à M'Raier, condamnés au petit lait et à la cuisine nègre, pour me prier de régler des bombances, depuis longtemps digérées et dont la gratuité était le meilleur assaisonnement!

— Ordre du commandant, dit Éric en s'avançant entre ses deux camarades. C'est à moi que le « Père la Légion » adresse la réponse que vous attendiez. Il me charge de vous en donner communication.

Il lut :

« Les renseignements qui vous ont été communiqués par vos informateurs volontaires me semblent empreints d'exagération. Sûrement, Selman cherche à soulever les gens du Souf; mais il ne paraît pas que, jusqu'à cette heure, il ait triomphé de leurs hésitations.

» A tout événement, je désire qu'au reçu de cette

lettre, nos cavaliers se replient en bon ordre sur Biskra. Les lieutenants Auër et Van Boom assureront cette retraite dans de bonnes conditions de dignité et de promptitude. Quant à vous, mon cher lieutenant, si vous estimez que votre déguisement indigène vous protège suffisamment contre les curiosités dangereuses et qu'il vous soit possible, sans péril pour votre vie, de prolonger votre séjour dans les environs de M'Raier, je vous demanderai de relever aussi exactement qu'il vous sera possible les passages du Chott. Il semble que les décisions du colonel Desvaux s'orientent vers une importante démonstration dans le Sud. Je serais heureux de lui fournir, à ce moment-là, des itinéraires un peu exacts. J'aurai plaisir à les lui présenter de votre part. »

Auër et Van Boom accueillirent cette lettre avec faveur. D'autre part, ils ne cachèrent pas à Éric qu'ils lui déconseillaient de demeurer en arrière :

— Otez-moi donc, dit Éric, la seule inquiétude dont je sois travaillé. J'ai pris l'engagement de faire remettre en secret à la belle Tounis, la favorite du Cheikh-El-Arab, un bijou que sa sœur Ouridé lui envoie. Il conviendrait de le lui faire tenir le jour même de votre arrivée, dans un panier de fruits. J'avais donné ma parole de conduire cette intrigue à sa fin. C'est mon honneur que je vous confie.

— Et tu sais qu'il est en bonnes mains, répondirent d'une seule voix les deux compagnons. Quand il faudrait jeter le mari dans un silo pour arriver jusqu'à sa femme, ta commission sera faite et bien faite.

— Plût à Dieu, dit Auër, qu'il fût aussi facile de trouver de l'argent pour régler la note de Cypriani !

— Ou de découvrir dit Van Boom, cette mystérieuse « Julodis deserticola » qui tient mon bonheur entre ses antennes.

XXX

DOUBLE INTRIGUE

Éric et Ben-Titi avaient brûlé les quatre étapes qui séparent Tougourt de M'Raier, à une allure qui défiait toute poursuite. D'autre part, Corail s'était véritablement engagé, comme il l'avait promis dans les dunes du Souf. Cependant, à la minute même où le commandant Carbuccia décachetait dans son bureau le message d'Éric, le bruit de l'attentat de Tougourt se répandit sur le marché de Biskra. En une seconde, la foule fut en ébullition. Oubliant leurs rancunes de races, les Kabyles au front bombé, les Juifs inquiets, les Mozabites, pâles comme des cierges, les Arabes de l'Est et de l'Ouest, les Berbères de l'Aurès et les métis de l'Oued-Rir sortirent des petites boutiques du Souk, entourèrent les orateurs du Marché qui commentaient la nouvelle.

Il n'y avait pas apparence qu'une indiscrétion de Ben-Titi eût été l'origine de cette rumeur. Il avait

quitté Tougourt sans connaître la cause du châtiment de Corail. D'autre part, Auër et Van Boom eux-mêmes, ignoraient la tentative d'assasinat.

Le commandant Séroka fit, par la suite, une enquête sur la façon dont le renseignement avait été transmis et propagé. Comme toujours, en pareil cas, elle demeura sans résultat.

Depuis que des nécessités de sécurité nous ont mis dans l'obligation d'épier les mœurs secrètes de l'Islam, nous avons percé presque tous les mystères dont il s'enveloppe. Nous connaissons, à cette heure, les rites des plus occultes francs-maçonneries. Les conventions de cette singulière télégraphie qui, par un geste de burnous, un chant de petit berger, un flottement de manteau, propage les nouvelles à travers le pays indigène avec une rapidité qui déconcerte, nous demeurent inconnues. On dirait une transmission de la pensée pure, voyageant d'une cervelle à l'autre, à des distances incommensurables, avec la rapidité de l'éclair.

Bien entendu, l'imagination populaire aggravait la nouvelle. On ne disait pas qu'Abderrhaman était blessé, mais qu'il était mort. Ce dénouement causait, dans la foule, des émotions diverses. Les Rouara en étaient attristés ; ils prévoyaient que la régence de Lala Aichouch serait une occasion de troubles dont leurs palmiers paieraient les frais. Au contraire, la clientèle du Cheikh-El-Arab exultait sans vergogne. Elle ne doutait point que son maître ne profitât de l'occasion pour aller occuper, au nom des Français, les oasis du Sud et elle comptait bien tirer quelques profits déshonnêtes de cette conquête facile.

Ce fut le marchand de beignets qui porta le premier, à la maîtresse du lieutenant Franck, la nouvelle du

meurtre. Il n'avait point oublié que la dame aux cheveux d'or avait généreusement payé sa friture. Il avait deviné qu'elle n'était pas moins friande des renseignements qui venaient du Sud.

— Mort?... s'écria la belle houri. Tu dis qu'il est mort? Tu en es sûr?...

Le Sfandji recommença le récit en y ajoutant des circonstances de son invention, tout à fait merveilleuses, qui lui paraissaient donner de la valeur à son message.

La jeune femme l'écoutait en souriant. Elle avait envie de demander: « Et Corail? » Mais, évidemment, la discrétion du Sfandji était aussi trouée que l'écumoire où il faisait frire ses beignets, et la dame blonde ne posa pas la question qui montait à ses belles lèvres.

L'impatience qu'elle avait de voir rentrer le lieutenant Franck était si vive, qu'oubliant la réserve dont elle s'était fait une loi, elle se pencha par la fenêtre afin d'apercevoir, dès le coin de la rue, le messager de bonne nouvelle. Elle guettait là, sous le store soulevé, avec un léger froncement de ses beaux sourcils, une moue de sa bouche qu'un artifice de couleur ou la fleur de la jeunesse faisait vermeille comme une blessure.

La maîtresse du lieutenant Franck était dans tout l'éclat de cette beauté qui, chez certaines femmes, fleurit si voluptueusement autour de leur vingt-cinquième année. Ses cheveux d'or, ses yeux pers, bizarrement entourés de cils sombres, indiquaient un métissage imprévu. Les grâces romanesques de la femme blonde, la douceur un peu enfantine des Ève germaniques étaient soutenues chez elle par quelque chose

de félin et de fort qui se cachait dans les profondeurs de l'être comme un piège tendu sous un appât. Ce qui perçait alors sous l'enveloppe de réserve septentrionale, c'était cette ardeur d'Orient qui meut les hanches de la femme comme un berceau, les arrondit pour endormir, et, tour à tour, réveiller le désir de l'homme. Et cette langueur d'Asie ne sortait point de quelque ghetto où les os, les attaches des plus belles créatures se sont déformés pendant des siècles d'obscurité et de peur dans de serviles besognes. Les aïeux masqués de celle-ci semblaient bien plutôt quelques-uns de ces bohémiens, enfants du plein air, de la grande route et de la danse qui, parfois, ont vu la folie de l'amour ouvrir à leurs filles les plus aristocratiques maisons de Pologne et de Russie.

Enfin, la jeune femme se leva : un soupir soulevait sa belle gorge ; le lieutenant Franck venait de tourner le coin de la rue. Elle courut à la porte pour le recevoir :

— Il est mort ?

— Blessé.

— Tu dis ?

Elle lui jeta un regard où il y avait de la haine.

— Mais il n'en a pas pour longtemps !

— Ah ! tu me fais respirer. Il faut que tu m'envoies le Cheikh-El-Arab.

— Il viendra te voir dès qu'il aura fini de conférer avec le capitaine Séroka. C'est égal ! pour une fois que le « Père la Légion » a voulu jouer contre nous autres, ses adversaires du « Bureau-Arabe », une partie un peu hardie, il n'a pas eu la main heureuse.

— A qui le dois-tu ?

Elle tendit son front avec un sourire qui enivra le lieutenant.

— Hélas ! dit-il, il va falloir que je te quitte !

— Tu pars pour Tougourt ?... Je t'accompagne.

— Non. Le capitaine m'envoie à Batna porter ses réflexions au colonel Desvaux. Dix jours d'absence, au moins.

— Tu sais, fit-elle, ce que disent les gens d'ici ? « L'absence élargit le cœur. »

Il la quitta, pensant qu'elle lui cachait sa mélancolie. Mais seule, la partie engagée intéressait la jeune femme. C'était le Cheikh-El-Arab qu'elle attendait à présent avec une impatience fébrile.

Il vint, hésitant, comme d'ordinaire, à la minute de la décision.

— Il faut, dit-elle, que tu descendes jusqu'aux portes de Tougourt avec ton Goum. Tu n'auras pas de peine à persuader à ces niais du Bureau-Arabe et au Commandement supérieur, que tu vas là-bas pour surveiller leurs intérêts.

Le Cheikh-El-Arab la regardait avec une surprise mêlée de défiance :

— Qui es-tu donc ? demanda-t-il.

Elle le regarda en face.

— Peut-être une femme qui t'aime...

Il avança les bras. Elle recula avec un éclair de mépris :

— ... Mais qui t'appartiendra seulement le jour où tu l'auras conquise.

Il dit à voix basse :

— Comment te gagne-t-on ?

— Par la force.

Elle lui expliqua ce qu'elle devinait des projets du Bureau-Arabe :

— Je connais, dit-elle, au moins en partie, le contenu de cette lettre du capitaine Séroka, que Franck portera ce soir au colonel Desvaux. Il va demander qu'on t'envoie dans l'Oued-Rir. On te remettra quelque lettre qui t'accréditera comme le candidat de la France à l'Aghalicat de Tougourt. Ce jour-là, seulement, tu seras le vrai Cheikh-El-Arab, non pas celui des Ksours, mais celui du Désert... Alors...

— Tu te donneras ?...

— A une condition .

— Parle.

— ... Tu abattras le dernier obstacle qui s'élève entre toi et moi.

— Et c'est ?

— ... Cette petite fille qui nous a trahis tous les deux, puisqu'elle a conspiré contre ton honneur.

Le sang monta au visage du Cheikh :

— Ourida? dit-il. Par la tête du Prophète, je te vengerai mieux qu'en la faisant égorger! Je la marierai par la force à mon oncle, un vieillard podagre et tout couvert d'ulcères que la Fontaine-Chaude ne soulage plus. Ainsi les Ben-Djellab ne pourront pas m'accuser de ne point songer à établir les femmes de leur sang. Je les consolerai de la défaite par une noble alliance.

Elle rit :

— Voilà, dit-elle, comme je t'aime... Un grand politique !

Elle avait fait un mouvement qui rapprochait leurs lèvres. Une seconde fois, il crut que l'heure était venue et il essaya de la saisir, mais déjà, elle s'était reculée:

— ... Quand tu te seras vengé...

XXXI

HEURES D'ANGOISSE

Tandis que le lieutenant Franck faisait le chemin de Batna, Eric, assisté de Ben-Titi et d'une poignée de goumiers, relevait avec conscience le contour occidental du Chott.

Il ne croyait pas que Lala Aichouch réussirait à cacher bien longtemps l'agonie de Sultan Abderrhaman. Il frémissait à la pensée que sa petite amie pouvait trouver la mort dans une de ces révolutions de Palais qui, à chaque étape de succession, marquaient l'avènement au trône d'un nouveau Sultan.

Éric était dans ces inquiétudes quand près de l'Oued-Oucif, où il levait ses plans, un goumier l'avertit que le lieutenant Larbi-Mamlouk venait d'arriver à M'Raier par la route de Tougourt.

— Seul ? demanda-t-il avec tant de violence que l'indigène en fut épouvanté.

En un temps de galop, il avait regagné l'oasis.

— Abderrhaman, répondit Larbi à ses questions tumultueuses, n'a pas fini de mourir. Il se rend compte de son état. Il rédige un testament. Ourida l'apportera à nos chefs dès que le Sultan y aura apposé son cachet. Je lui ai proposé d'attendre son départ. Elle-même m'a supplié de me mettre en route et de t'indiquer le motif de son retard.

Larbi semblait si tranquille que son camarade en fut impressionné favorablement. Il se laissa emmener dans le village de l'oasis où l'officier indigène avait installé son gîte.

— Tu loges donc chez l'habitant? demanda Éric.

— J'habite chez moi, répondit Larbi... Je suis marié à M'Raier!

— J'aurais dû le deviner! répondit Éric en éclatant de rire. Et comment s'appelle ta femme du Chott?

Mamlouk fit, de bonne humeur :

— Elle se nomme M'Barkha. C'est une petite rouara, un peu négresse. Mais M'Raier est une étape où l'on ne s'attarde pas, et si ma femme du Chott tire un peu sur l'ébène, elle a une mère merveilleusement avisée qui me tient au courant de tous les potins de sa banlieue...

La femme que Larbi-Mamlouk avait à M'Raier portait le bandeau noir des filles de Tougourt et pardessus le voile bleu. Son nez de mulâtresse, son visage sombre et tatoué n'avaient guère de rapport avec l'aristocratique blancheur d'Ourida. Mais, de dos, perdue dans les plis de son voile, M'Barkha avait, elle aussi, une grâce d'enfance qui évoquait vivement pour Éric le souvenir de sa petite amie.

Deux jours passèrent, mortellement pesants. Sur la

fin de la seconde soirée, un message du Sud vint, fort à propos, réconforter la patience d'Éric.

Un méhariste, expédié en courrier par les marabouts de Témacin, apporta la nouvelle que l'état d'Abderrhaman n'avait pas empiré. Ourida était sur le point de se mettre en route sous la conduite de Bouchemall. Éric aurait souhaité recueillir de la bouche même du méhariste ces nouvelles agréables. Mais Larbi-Mamlouk répondit assez évasivement que le messager était déjà reparti.

Ce fut Ben-Titi qui apprit à son maître le secret de cette réserve.

Le spahi aborda la conversation avec ces ruses de pitre qui lui servaient à tâter son interlocuteur :

— Le lieutenant du Goum, demanda-t-il, il t'a parlé, aujourd'hui ?

Et, de ce ton de chanteur de carrefours dont il psalmodiait ses couplets assonés, Ben-Titi lança :

— C'est bien clair.

« L'un aime à conter, l'autre à se taire ! »

Éric était occupé à établir, sur un trépied, sa boussole de topographe ; il se retourna vivement :

— Trêve aux singeries ! Que veux-tu dire ?

Le spahi jeta tout à l'entour un regard circonspect ; puis, certain qu'ils étaient seuls :

— Le lieutenant Larbi-Mamlouk, fit-il, il t'a conté que le méhariste qui lui apportait des nouvelles il était retourné à Témacin ?

— Il m'a trompé ?...

— C'est toi qui le dis ! nota Ben-Titi avec prudence. Mais le dromadaire et le méhariste, ils n'ont pas quitté M'Raier... Et moi, ton fidèle serviteur je sais où ils ont couché.

— Et tu as attendu pour m'avertir ! s'écria Éric avec colère, que nous soyons ici dans la dune ? Que sais-tu de plus sur cet homme et sur son message ? Gare à toi si j'apprends que connaissant la vérité tu me l'aies cachée !

— Mon père, répondit Ben-Titi avec philosophie, était un homme de bien ; chaque matin en se levant, il répétait : « S'il est écrit qu'aujourd'hui tu dois toucher quelque chose, de l'argent ou du bâton, tu le toucheras. » Moi, son fils, je dis : « Si tu te fâches, ma tête oublie tout. »

Sûr d'avoir mis son maître à ce point de curiosité, où il paierait généreusement le renseignement qu'on lui apportait, Ben-Titi conta à Éric les confidences que le méhariste avait faites aux goumiers.

Il avait failli avoir la route coupée par un parti de cinq ou six cents Trouds qui, la veille, étaient tombés comme la foudre sur l'oasis d'Ourlana.

— Et Lala Aichouch ignorait leur incursion ? demanda Éric avec angoisse.

— Du moins, répondit Ben-Titi, elle ne s'en préoccupait pas encore quand le méhariste a passé devant les portes de la Casbah.

— Sait-il si Bouchemall et Ourida avaient déjà quitté la ville ?

Le Spahi ne répondit point.

— Voilà les nouvelles que Larbi me cachait ? s'écria Éric avec douleur. Quelle trahison !...

En une seconde, il eut plié son bagage de topographe, et, au grand galop de chevaux, les deux cavaliers se rabattirent sur M'Raier.

Dès le premier mot de reproche, Larbi-Mamlouk arrêta son compagnon :

— En effet, dit-il, je t'ai caché cette nouvelle qui, depuis vingt-quatre heures, me cause de l'angoisse. S'il n'avait tenu qu'à moi, tu aurais jusqu'au bout ignoré mes inquiétudes.

— Et c'est cette dissimulation que je ne te pardonne pas ! riposta Éric.

Le calme de Larbi-Mamlouk semblait croître avec la colère de son compagnon. Il interrogea :

— Que veux-tu entreprendre ?

— Tu le demandes ! Me porter au secours de cette malheureuse enfant !...

— Je m'attendais bien à cet élan généreux, répondit Mamlouk. Malheureusement, ton effort serait inutile, et, à la réflexion, tu y renonceras.

— C'est tout réfléchi, dit Éric.

— Et tu vas te porter contre ces Trouds ?

— Avec notre poignée de goumiers.

Larbi-Mamlouk baissa les yeux et ses sourcils se froncèrent :

— Tu te trompes, Éric, dit-il, si tu crois que ces gens-là vont te suivre au massacre. Je les entends causer depuis hier. Il ne faudra pas tarder trop longtemps à nous replier sur Biskra, si nous voulons les ramener tous.

— Soit, dit Éric, je partirai seul.

Déjà, entre ses genoux, il serrait Mansour, et le cheval s'enlevait :

— Arrête ! cria Larbi. Je t'ai dit les paroles que dictait la raison. Tu n'es pas convaincu, tu obéis à ton cœur... Il ne sera pas dit que Mamlouk, s'est séparé de toi dans un tel péril.

En même temps, il ordonnait à M'Barkha de lui amener son cheval.

— Tu vas au-devant de ton destin ! murmura la petite négresse en levant vers le maître adoré ses yeux noyés de larmes.

Il posa la main avec douceur sur cette tête crépue et dit :

— Nul n'évite Dieu... Il saurait bien me surprendre entre tes bras.

Déjà, il avait rassemblé son cheval et il s'élançait sur les traces d'Éric.

Ils n'allèrent pas plus loin que ce bouquet de palmiers que les soldats désignent aujourd'hui sous le nom de « Père Philippe » et qui alors plongeait ses racines dans une source désormais tarie. Par la route de Sidi-Khélil, un groupe de cavaliers arrivait sur eux dans un galop de déroute. Le nuage de sable, soulevé par les sabots des chevaux, était si épais qu'il était impossible de compter les sabres et de distinguer la couleur des burnous.

Mais de toute la force de leurs poumons, Éric et Larbi-Mamlouk crièrent des paroles rassurantes. On leur répondit du nuage. Les mors se renversèrent, l'escadron affolé s'arrêta.

— Nomme-toi ! lança Éric en s'avançant au-devant d'un personnage que la hauteur de son turban désignait comme chef.

L'homme abaissa le voile qui lui cachait le visage, et dit :

— Bouchemall.

— Et Ourida ?

— Enlevée...

— Par qui ?

— Je ne sais pas...

— Sur quelle route ?

— Du côté du Souf...

— Et tu es vivant ?

Eric se dressait sur ses étriers, le sabre levé.

Bouchemall écarta son manteau sans répondre. En deux places, au côté et à la poitrine, son burnous était taché de sang.

XXXII

ORGIE

Le lendemain du retour d'Éric à Biskra, le lieutenant Auër se rendit après l'exercice chez le gargotier italien.

— Bien que tu ne sois, dit-il, qu'un fils de sacristain et non de cardinal, comme tu voudrais nous le faire croire, j'ai décidé de te donner...

Cypriani s'attendait à voir le mot « acompte » tomber des moustaches arrogantes de son débiteur. Auër fit une pause pour jouir de cette naïveté. Puis, avec la majesté qui ne le quittait jamais, il ajouta :

— ... De te donner une dernière preuve de ma bienveillance. Pour fêter le retour du lieutenant Éric et l'heureux succès de sa mission, j'ai résolu de traiter ce soir tous ces messieurs du mess : monsieur le capitaine Clavel, monsieur le capitaine de Bonnemain, monsieur le capitaine Vindrios, monsieur le lieutenant Van Boom, monsieur le lieutenant d'Yanville, mon-

sieur le sous-lieutenant Jouannot; sept convives en dehors du lieutenant Éric et de moi-même. Mais tu prépareras un dîner pour dix, bien que nous ne soyons que neuf, car j'ai l'intention de boire et de manger pour deux.

La mine de Cypriani s'était allongée en croissant de lune.

— Je croyais, dit-il avec hésitation, que vous veniez me voir au sujet de ma note. Je suis gargotier comme vous dites, mon lieutenant, je ne suis pas banquier, et l'honneur que vous m'avez fait en distinguant mon établissement a épuisé mes ressources.

Auër sourit superbement :

— On te donnera de l'argent, bandit, dès ce soir... Foi d'Auër !... A la condition que tu te distingues.

L'officier parlait avec assurance. Cypriani n'osa point douter de sa parole; d'un commun accord, ils établirent le menu et la carte des vins :

— Il faudrait, dit Auër, que tu nous découvres pour ce gala un décor un peu plus brillant que ta salle des fêtes. Le régal sera complet : je me propose de faire paraître au dessert des musiciens et des danseuses qui sont tout fraîchement débarqués de l'Oued-El-Lahm.

— Je crois, dit Cypriani, que je pourrai vous satisfaire. Je viens tout justement de louer une maison à un Mozabite qui retourne dans son pays. Je veux vous la faire voir. Il y a, au milieu, une belle cour. Vous y serez à l'aise pour donner votre « bita » et souper en plein air.

Auër ayant manifesté le désir d'inspecter les lieux, Cypriani le conduisit dans la cour intérieure d'une maison toute voisine. Des arcades primitives occupaient deux des côtés de ce rectangle. Au milieu des

autres faces, deux niches ogivales élevées d'une marche au-dessus du sol de la cour, abritaient des bancs de repos.

Auër se déclara enchanté de ce décor. Il prit congé sur la recommandation de soigner les vins, et la promesse renouvelée de donner prochainement au gargotier à flairer l'odeur de l'argent.

A cet effet, il se rendit chez Van Boom qui s'était chargé d'une négociation urgente. Il s'agissait de faire vendre en sous-main un bracelet enrichi de pierres et de perles. Tounis-Bent-Djellab, la femme du Cheikh-El-Arab l'avait envoyé aux messagers inconnus qui, dans un panier de fruits, lui avaient fait tenir la précieuse amulette. Auër et Van Boom avaient accepté sans scrupule ce qu'ils appelaient cyniquement leur pourboire. Ils s'étaient adressés au marchand de beignets pour découvrir un acquéreur.

Auër trouva Van Boom assez satisfait du marché. Cent douros d'Espagne étaient en tas sur son lit dans un plat à couscous.

— Cette canaille de Cypriani, dit Auër avec un soupir, a plus de chance qu'il ne mérite. La journée ne finira pas sans qu'il voie la couleur de notre argent ! Je commence à croire qu'il ne ment pas... Un de ses parents immédiats a dû être canonisé !...

Éric ignorait encore le projet que l'on formait de l'honorer avec tant d'éclat. Auër et Van Boom prirent le chemin de son logis. Ils voulaient inviter leur hôte principal avec cérémonie.

Ils surprirent leur camarade étendu sur son lit de camp, les mains jointes sous la nuque, les yeux au plafond. Aux premiers mots d'Auër, il esquissa un sourire qui demandait grâce.

— Ne pourrait-on, implora-t-il, remettre cette fête ?

— On te répète, riposta Auër, que les bouteilles sont déjà à rafraîchir.

Et, se montant soudain au ton d'une amicale gronderie :

— Qu'est-ce donc qui te prend ?... Es-tu ambitieux ?... Le « Père la Légion » t'a félicité ce matin au front des troupes... As-tu la fièvre ?... On va t'envoyer le médecin... Es-tu amoureux ?... Il y aura des dames après les bouteilles... Des jeunes personnes qui n'ont presque pas de service... un convoi de primeurs... la fine fleur des Ouled-Nayls !

— Soit, dit Éric en souriant. Mais promets-moi, au moins, que tu ne placeras pas en face de moi le lieutenant Franck ? Sa tête me déplaît.

— Franck ! répondit Auër avec brusquerie, Franck est à Batna, auprès du colonel Desvaux. Mais, dans un aucun cas je ne l'aurais invité. Je n'ai pas plus que toi de tendresse pour les policiers. Celui-ci me fait bien plus l'effet d'un roussin que d'un soldat.

L'aspect que présentait, ce même soir, la cour de la maison mozabite où Cypriani avait dressé la table du banquet, était merveilleusement pittoresque. Comme on avait décidé de souper à la nuit pleine, le gargotier avait tendu d'un bout de la cour à l'autre plusieurs cordes, qui supportaient des lanternes de papier. Dans cette lumière tremblotante, les brillants uniformes des officiers apparaissaient éclairés d'une lueur mystérieuse. Les capitaines Clavel et de Bonnemain portaient le képi bleu, le petit dolman pourpre, à brandebourgs noirs, les larges pantalons bleu de roi à bandes rouges, les glands d'or, les amples galons des spahis. Le dolman d'Yanville, lieutenant

aux chasseurs d'Afrique, était bleu pâle, ajusté comme un corsage de danseuse, avec des passementeries noires et des broderies d'argent sur les manches et sur le képi. Le lieutenant Jouannot et le capitaine Vindrios, tous deux officiers au 3e régiment de tirailleurs indigènes, étaient boutonnés dans cette longue tunique, à basques amples et plissées comme une jupe, qu'une large ceinture rouge, nouée sur la hanche, par des glands de même couleur, serrait à la taille. Éric et Van Boom arboraient les uniformes variés des officiers détachés à la Légion. Le Hollandais et le topographe apparaissaient dans la tenue élégante des officiers d'infanterie légère, coiffés du haut bonnet de police, de la capote à double rang de boutons et longues basques, cambrée comme une redingote de gala. Mais quels que fussent la beauté et l'éclat de ces vêtements militaires, Auër les éclipsait tous avec sa voyante fantaisie d'officier au Goum. Par-dessus sa veste écarlate soutachée d'or, il avait jeté un ample manteau pourpre doublé de blanc qui, relevé d'un côté sur une des épaules, découvrait le gilet bleu, comme les pantalons à l'indigène, enfoncés dans des bottes rouges en filali.

Disciplinés et muets, des jeunes garçons, coiffés de chéchias tunisiennes, tournaient autour de la table : ils versaient à boire sans relâche. De ce fait, la conversation fut bientôt montée au ton où le Madgyar désirait qu'elle planât. Lui-même donnait l'exemple des soifs inextinguibles. La fête, commencée dans la cordialité et l'éclat de la belle humeur, tournait à l'orgie, quand Cypriani vint annoncer que les danseuses étaient là.

L'une après l'autre, par une porte dissimulée, elles

entrèrent dans la cour de la « bita ». Elles arrivaient enveloppées de voiles de premières communiantes qui les cachaient, de la coiffure au pied. Elles feignirent de grands effarements de pudeur, quand elles virent les officiers se lever en tumulte. Il y avait là une douzaine de Fatmas, de Nouras et de Féridjés. La plus âgée avait vingt ans à peine, la plus jeune dix tout au juste. Auër prit par le bras Éric qui se disposait à s'écarter de ses compagnons pour aller s'étendre dans une des loggias qui s'ouvraient sur le côté droit de la cour.

— J'imagine, dit-il, que tu ne vas point brûler la politesse à ces dames? Elles se disposent à varier devant toi toutes les attitudes de leurs danses. Elles espèrent remuer ton indifférence et mériter l'honneur du mouchoir.

Il n'y avait pas moyen de résister à cette humeur joyeuse. Éric s'assit avec résignation au milieu du groupe d'officiers qui lui faisaient un cadre d'honneur. Seul, Auër, un peu chancelant sur ses bottes, était demeuré debout. Il allait d'une danseuse à l'autre, il leur prenait le menton, il les caressait. Comme elles tardaient à s'exciter autant qu'il l'eût souhaité, il recourut à un infaillible artifice. Sournoisement, il s'approcha avec une paire de pistolets et, tous deux à la fois, il les déchargea au-dessus des belles houris.

Ce fut comme un signal de théâtre. En une seconde, l'odeur de la poudre grisa ces filles de guerriers. Toutes ensemble, elles lancèrent en clœur un « You! you! » formidable, aigu, déchirant. Elles commencèrent à faire rouler leurs hanches, à s'aborder, à reculer, à taper dans leurs mains, à rire aux grands éclats. Le nègre qui battait du tambour, le flûtiste qui

soufflait à pleines joues dans sa « khiata » s'emballèrent comme les danseuses. Et, debout, devant le décor de la table desservie, des bouteilles en débandade, des candélabres qui mouraient, le gigantesque Auër leva au ciel une dernière coupe de champagne en criant de sa voix de stentor :

— Aux Vénus du Désert... Aux Amoureuses de Poudre !... Aux baisers sans fond des Ouleds-Nayls !...

XXXIII

MARI ET FEMME

Cependant la belle humeur qui avait marqué le début du repas s'était changée en excitation fiévreuse. Les compagnons d'Auër commençaient de déraisonner. L'entrée d'une danseuse inconnue qui semblait s'être réservée pour cette minute où la chaleur du vin, des musiques et de la poudre aurait définitivement enflammé les cerveaux des convives, provoqua des cris si violents que la silhouette de Cypriani, inquiet pour les destinées de sa vaisselle, se montra un instant sous les arcades.

La houri qui venait de paraître était d'une taille plus élevée que ses compagnes. Un costume d'un surprenant éclat l'habillait sous le voile dont elle restait enveloppée, de la tête aux pieds, sans doute afin d'exciter le désir de sa révélation. Un hennin doré surmontait le turban noir qui couvrait ses cheveux, jusqu'aux sourcils. Le tout était recouvert d'une gaze

parsemée d'étoiles. Voluptueux et souple, le corps ondulait dans une mousseline qu'une tunique de couleurs changeantes crevait aux épaules et aux manches. Une large ceinture, alourdie d'une serrure symbolique, soulignait le ventre, très bas. Et sur ces étoffes flottantes, pendait une telle profusion de sequins, de chaînettes, de bijoux, de pièces enfilées, d'amulettes d'argent et de corail, que chaque mouvement de la belle houri se prolongeait dans un zigzag de lumière.

D'un geste noble, elle remercia les spectateurs enthousiasmés. Puis, faisant signe à l'orchestre, elle s'avança au milieu de la cour.

Aussitôt, le joueur de « tarabouk » commença de tourmenter son instrument et l'autre musicien de souffler dans sa flûte de bois. Il enflait ses joues à les crever, et, pour s'étourdir soi-même, ainsi que les spectateurs, de droite à gauche, il faisait parcourir de brusques sursauts au pavillon de son instrument. La houri attendit que le crescendo de ce tapage la grisât à son tour; soudain, elle frappa le sol d'un coup de talon. C'était le signal.

D'abord, elle se haussa sur ses orteils, et, à bout de bras, très haut au-dessus de sa tête, elle éleva ses doigts joints. Ainsi allongée, elle se balançait comme une fumée au-dessus d'un feu de bivouac.

Van Boom, plus que gris, demanda :

— Qu'est-ce que cela signifie?

Son oiseuse question fut couverte par des huées.

Mais la houri avait mis la main sur ses yeux. Elle regardait au loin, elle voyait venir... Un ami ou un ennemi? Assurément, quelque objet d'effroi. Car, sur son visage qu'on devinait charmant, elle épaissit encore les plis du voile. En avant, elle étendait les mains pour

repousser. Elle se renversait en arrière comme pour échapper à des bras qui l'auraient saisie :

— Je vole à ton secours ! s'écria Van Boom.

Il allait s'élancer, on le rattrapa par les basques de sa tunique. Ses protestations se perdirent dans le charivari. La « khiata » et le « tarabouk » avaient haussé leur fanfare d'un ton. On ne s'entendait plus.

La houri ne luttait plus contre son adversaire invisible que par raffinement de coquetterie. D'un geste langoureux, elle écarta le voile qui couvrait sa gorge. Sous les amulettes, les seins parurent, éblouissants, perlés de sueur.

— Voulez-vous me lâcher, oui ou non ? hurla Van Boom, en faisant un nouvel effort pour échapper à ses camarades, qui l'invectivaient en riant.

Maintenant les pieds de l'almée avaient perdu leurs ailes. Collés l'un contre l'autre, ils ne songeaient ni à la danse ni à la fuite. Mais d'arrière en avant, infiniment lente, voluptueuse, une secousse faisait rouler la taille, offrait le plaisir comme un fruit. On le sentait, derrière le voile, la houri avait fermé les yeux. La saccade de sa ceinture devenait plus violente, elle appelait des bras pour y défaillir. Alors, un paroxysme de fureur s'empara des musiciens. Le Soudanais écrasa dans un seul hurlement, les quatre notes de sa flûte, tandis que le « tarabouk » emplissait la cour d'un roulement de tonnerre :

— Vite ! dit Auër en frappant de la main sur l'épaule d'Éric, tu es le sultan de la fête et nous attendons ton choix.

Le vin que l'ami d'Ourida avait bu dans cette soirée n'avait servi qu'à creuser sa mélancolie. Il se leva comme un automate :

— J'ai le droit, dit-il, de jeter le mouchoir à qui je veux ?

— Dans le tas ! rugit Van Boom. Seulement dans le tas ! Le numéro un, on va le tirer à la courte paille !

— Tu ne m'empêcheras toujours pas, dit Éric, d'offrir avant toi à cette belle almée un témoignage de ma satisfaction ?

Il avait tiré de son dolman un douro d'Espagne et il s'avançait vers la danseuse afin de le lui coller au milieu du front, selon la mode de la Rue Sainte. A cet effet, il approchait sa main pour écarter le haïck qui couvrait encore le visage de l'almée ; mais la jeune femme rejeta son buste en arrière, et, à deux mains, élevant au-dessus de sa tête le voile qu'il allait saisir :

— Me reconnaissez-vous ? dit-elle.

Éric recula comme devant un prodige.

— Vous ! gémit-il. Vous !... Sonia !... Ici !...

Elle n'avait pas bougé, attendant qu'il la frappât, jouissant de l'émotion unique.

La décision d'Éric fut si brusque, qu'emportant l'almée dans ses bras, il avait déjà disparu sous les arcades, quand Auër et ses convives s'aperçurent du rapt. D'un seul élan tous furent debout. Ils crurent à une joyeuse plaisanterie et ils se précipitèrent à la poursuite de leur compagnon en bousculant sur leur passage danseuses et musiciens.

Mais déjà, chargé de son vivant fardeau, Éric s'était jeté dans une des chambres qui entouraient la cour, et derrière soi, il avait verrouillé la porte. A travers la fenêtre grillée, un reflet des lanternes éclairait cet obscur réduit. De ses robustes mains, il appuya la jeune femme à la muraille comme un épervier que l'on cloue.

— Tu sors donc de l'enfer ! bégaya-t-il enfin, dominant l'émotion qui l'étranglait.

Elle murmura :

— Éric...

Il ne l'avait pas oubliée, cette voix, il les connaissait, ces lèvres suppliantes, ce regard éperdu d'amour, la fraîcheur de ce corps qu'elle s'efforçait de détacher de la muraille pour lui mettre entre les bras.

Il répéta :

— Que viens-tu faire ici ? Je t'ai chassée de ma vie... Je t'ai divorcée...

Malgré la vigueur de l'étreinte qui l'appuyait au mur, elle réussit à faire glisser ses poignets entre les doigts d'Éric. Plus proche, elle le frôlait de sa gorge découverte, du souvenir de leurs voluptés :

— Éric... Éric... dit-elle d'une voix défaillante, je ne peux plus être ta femme... Je peux encore être ta maîtresse !...

— La mienne ou celle du lieutenant Franck ?

Il n'entendit pas la réponse : la bande, en ébriété, venait de se jeter sur la porte. Toutes les bottes, tous les pommeaux de sabres l'ébranlaient à la fois, il dut se pencher jusqu'à effleurer la joue de la jeune femme, pour lui crier dans l'oreille :

— Tu ne vois donc pas que je sais tout !... que je devine tout !... Ta prostitution à ce policier !... Qui sait ?... Peut-être à Séroka !... Peut-être au Cheikh-El-Arab !... Peut-être à ce nègre dont tu as armé le bras !... Tu l'aurais chargé de m'assassiner, moi aussi, si tu n'éprouvais pas plus de volupté à me déshonorer qu'à me faire mourir !... Ose dire que ce n'est pas toi qui as frappé Sultan Abderrhaman !

— Oui, dit-elle. J'ai fait cela...

— Dans quel but ?

Ils avaient les yeux dans les yeux, leurs visages si rapprochés que leurs souffles se confondaient en une seule flamme :

Elle répondit d'un mot :

— Ourida.

Il eut un tel haut-le-corps, que tous deux en furent secoués. Et, dans un éclat de mépris qui domina le tumulte des assiégeants, il ricana :

— Tu voudrais me faire croire à ta jalousie ?

Elle riposta sans faiblir :

— Crois-tu du moins à ma haine ?... Me crois-tu quand je te dis que celle-là non plus tu ne l'auras pas ?... J'ai suivi ses pas, depuis le jour où je l'ai aperçue rôdant autour de ta maison jusqu'à celui où je l'ai surprise à ton chevet ?... Ah ! ah ! les amants !... Vous aviez cru m'échapper en vous sauvant à Tougourt ! Tu t'imaginais que j'allais te laisser recommencer ta vie quand mon bonheur à moi est fini, puisque nous nous détestons et que je ne peux pas en aimer un autre !

Éric n'entendit point ce cri de sincérité tragique où il le dédaigna. Contre la porte, les coups devenaient plus sourds, les ferrures se disloquaient. Il n'avait plus qu'une seconde pour faire jaillir de cette âme le secret dont, à cette heure, il avait besoin pour vivre :

— Ourida, fit-il, tu sais où elle est ?

— En mains sûres !

— Tu vas me dire où ?

— Jamais !

Il lâcha un des poignets porta rapidement la main à sa ceinture.

Au milieu de sa poitrine découverte, la jeune femme sentit le contact d'une chose glacée, Elle la reconnut :

— Tire ! commanda-t-elle. Mais tire donc ! Ah ! tu n'oses pas !... Tu ne le feras pas !... Tu as peur de tes compagnons qui vont entrer !... qui vont te saisir !... A l'aide ! A l'aide !... Éric m'assassine !... Il m'appuie son pistolet sur le cœur !...

XXXIV

DEUX BALLES

A ce moment précis, la porte croula sous la pesée extérieure, et, suivi de ses huit convives, Auër se précipita dans la chambre basse. En une seconde, Éric et la jeune femme furent séparés l'un de l'autre, tirés au plein air de la cour, entourés de deux groupes qui les tinrent prisonniers au milieu des éclats de rire.

Entre les deux partis, Auër s'avança dans des intentions conciliantes.

— Que diable! dit-il à Éric, il fallait donner à cette belle houri le temps de se former une idée de ton mérite! Tu l'as chargée comme un taureau andalous. Nous n'avons vu qu'un nuage de sable et des jupes à l'envers...

Un sursaut de gaieté accueillit cette allocution. Encouragé par le succès, Auër se tourna vers l'almée :

— Et toi, fit-il, mon bijou, ma petite ânesse, dis-nous quelle mouche t'a piquée! T'imaginais-tu danser

devant ces serviteurs du Bey que la joie des yeux rassasie?... Ne devais-tu pas te trouver honorée par cette brusquerie? On supposait à ta complaisance professionnelle un soupçon de résistance...

— Ces deux méritent un châtiment exemplaire! cria le lieutenant Jouanneau.

— Aux voix! proposa Bonnemain.

— C'est cela, aux voix! répétèrent tous les assistants, une douzaine de fois de suite, avec cette satisfaction que l'on éprouve, dans le vin, à se rallier aux décisions qui n'exigent point d'effort.

Van Boom lâcha un instant le bras de la belle houri, et, s'avançant entre les deux partis, il dit, d'une langue un peu hésitante :

— Je demande la parole.

Des huées l'accueillirent :

— Va t'asseoir!...

— Il est gris!...

— Mais non!...

— Écoutez-le!...

— Je propose, dit Van Boom en se raidissant, que l'on déclare Éric déchu de son privilège.

— Tu as raison!..

— Tu as tort!...

— Il avait droit au mouchoir!...

— Il s'est comporté comme un goujat!

— Il a oublié, reprit Van Boom, les égards que tout homme bien élevé doit à une dame! Nous devons une réparation à la belle almée. Voici ce que je propose...

Son projet lui plaisait tant, qu'il commença de se tenir les côtes. Tous riaient avec lui ; mais, comme il n'aboutissait point, à la fin on se fâcha :

— La suite!

— Un peu de patience ! dit Van Boom. Je propose que nous mettions tous nos noms, — excepté celui d'Éric, — en tas. Le plus innocent de la société, moi, si vous voulez, tirera les sorts. Madame finira sa soirée avec l'heureux garçon dont le nom restera au fond du sac. Quel qu'il soit, elle n'aura pas à se plaindre. Il va de l'honneur de l'occupation française que nous corrigions les fâcheuses impressions qu'elle a reçues de son premier contact !

L'ampleur de cette péroraison acheva de débrider l'enthousiasme. On fit cercle autour de Van Boom, on le félicitait, on voulait le caresser.

— Un crayon ! cria-t-il.

Clavel lui donna le sien.

— Des fiches !

Vindrios déchira toutes les feuilles de son carnet.

— Une urne !

Bonnemain tendit son képi. En un instant les noms furent écrits sur les pages détachées, les bulletins pliés en quatre, jetés à la loterie. Tous entouraient Van Boom. Les danseuses elles-mêmes et leurs musiciens s'étaient ralliés.

Le premier nom qui sortit fut celui du capitaine de Bonnemain :

— C'est bien fait ! dit-il en croisant les bras sur sa poitrine. Cela m'apprendra à prêter mon couvre-chef pour en faire une marmite à sorcellerie.

— On lui doit une compensation ! cria Auër,

— Laquelle ? demanda Vindrios.

— Qu'il choisisse au tas des Ouleds, la Nayliate qui lui plaît le plus.

— Je prends Féridjé ! dit Bonnemain en jetant un coup d'œil joyeux à la plus jeune des danseuses.

L'enfant qu'il avait nommée répondit en montrant toutes à la fois, dans un sourire de fierté, ses dents éblouissantes.

Cependant Van Boom continuait de tirer les sorts. Il lança :

— Jouanneau !

— Et allez donc ! fit d'Yanville en frappant sur l'épaule de son camarade.

— Quelle consolation, demanda Auër, monsieur le lieutenant Jouanneau réclame-t-il du destin ?

— La belle Aicha ! répondit l'officier, de bonne humeur. Et je m'en contenterai très bien. Je n'ai jamais eu de penchant pour les mijaurées,

— Ni moi, cordieu ! lança le capitaine Clavel en entendant prononcer son nom. Je retiens la petite Fatma. Nous ferons, avec Jouanneau, une partie carrée.

Mais déjà le sort désignait une nouvelle victime.

— Encore quatre bulletins ! clama Van Boom. Nous touchons le fond du sac.

— Tâche au moins de ne pas tricher ! dit le lieutenant d'Yanville. Moi je tiens à ma chance et je la réclamerais pistolet au poing.

— Moi de même, fit Vindrios.

— Voilà pour vous apprendre à douter des honnêtes gens, dit Van Boom en tendant au tirailleur et au chasseur d'Afrique les bulletins sur lesquels leurs noms étaient écrits.

Il ne restait plus dans le shako que les noms d'Auër et de Van Boom. Le Madgyar s'avança vers le tireur de sorts, et roulant son regard le plus farouche :

— Tu n'as pas oublié, dit-il, que c'est moi qui t'ai régalé ce soir !... Gris comme te voilà, tu l'es aux

frais d'Auër... Ne crois-tu pas que la gratitude la plus élémentaire t'ordonne de t'effacer devant ton amphitryon ?

— Si tu as payé les bouteilles, répondit Van Boom avec arrogance, j'ai eu l'idée de la tombola. Ma contribution vaut la tienne. Le sort va te le prouver. Tire toi-même.

— Auër mit sa grosse main dans le képi. Il prit un bulletin, le déplia, le lut, le jeta à terre et mugit :

— Malédiction ! Le destin se prononce en faveur du « Buperste ! »

Van Boom exultait. Il passa la main sur ses moustaches, secoua la cendre de cigare dont sa tunique était toute souillée, et, la jambe raide, comme s'il venait saluer un supérieur hiérarchique, il s'avança vers la belle almée, que Clavel et Vindrios tenaient chacun par un bras.

Déjà il se baissait pour faire son compliment. Une main se posa sur son épaule et l'obligea à se redresser :

— Qu'est-ce que tu veux, toi ?

Éric semblait dégrisé. Il dit sérieusement :

— Je t'en prie, Van Boom, ne pousse pas cette plaisanterie plus loin.

Le Hollandais eut un haut-le-corps :

— Mais, mon cher garçon, tu es stupide ! Cette fille ne vaut pas mieux que ses camarades. Et d'ailleurs, le sort me l'a attribuée...

— N'importe...

— Tu ne vas pas me dire que tu es jaloux ?...

Éric fit d'une voix imperceptible :

— Je t'ai dit : « Je t'en prie... »

Une seconde, Van Boom hésita. Sa décision et ses jambes chancelaient à la fois. Mais, balayant toute

réflexion, un flot de vin et de désir remonta à sa figure empourprée.

Dans le silence de tous, il lança :

— Zut !

D'une saccade, il s'arracha à l'étreinte de son camarade et fit un pas de plus vers la jeune femme, toujours muette. Éric le rattrapa, et, par le coude, l'obligeant à pivoter sur ses talons de telle façon qu'ils se trouvèrent poitrine contre poitrine, il lui dit entre les yeux :

— Alors, je te défends !...

— Tu me...

Les témoins de la querelle ne surent jamais au juste lequel des deux adversaires avait, le premier, levé la main sur l'autre. Du moins, les séparèrent-ils avant qu'un soufflet tombât. L'émotion avait bridé leur humeur bruyante sans les dégriser tout à fait. Ils acquiescèrent à la volonté qu'Éric et Van Boom manifestaient de régler leur différend sur la place. Personne ne s'avisa que la cour était trop exiguë et les adversaires trop hors d'eux-mêmes. On régla en un instant les préliminaires du duel.

Éric se plaça d'un côté de la cour, surveillé par Clavel et d'Yanville. Van Boom fut dressé à l'autre bout par Bonnemain et Vindrios. Auër commandait le combat.

Tout cela s'était fait si vite, que la cour de la « bita » n'avait pas perdu son air de fête. Les musiciens écarquillaient les yeux, et, sous la lueur tremblante des lanternes, au milieu des danseuses groupées, la belle houri regardait, les sourcils froncés, toute pâle :

— Feu ! commanda Auër.

Les deux pistolets partirent si d'accord, que l'on entendit une seule explosion. Éric et Van Boom étaient tombés en même temps, le premier sur le côté, l'autre sur la face. La fumée s'envolait au-dessus des lanternes, et ils ne se relevaient point.

Auër devint livide :

— Sacredié ! dit-il entre ses dents, nous les avons placés trop près l'un de l'autre.

XXXV

INTRIGUES DE COUR

Profitant du désarroi causé par le duel et par la double chute des combattants, cette femme que le lieutenant Éric avait nommé Sonia et que les convives d'Auër désignaient sous le sobriquet de « la Belle Houri », s'était glissée hors de la cour. Elle avait rabattu son voile sur son visage et, enveloppée du haïck, elle courait dans les ténèbres. Comme la retraite avait depuis longtemps sonné, elle ne fit sur la route nulle fâcheuse rencontre. A peine fut-elle saluée au passage de quelques quolibets, lancés par des musulmans qui la prenaient pour une femme amoureuse, échappée d'un rendez-vous et pressée de regagner le domicile conjugal avant le retour du mari.

La blonde Sonia avait tout à fait recouvré son calme, quand, sur les onze heures du soir, elle se présenta à la porte du Cheikh-El-Arab. Elle insista pour qu'on avertît de sa présence le maître de la maison. Un douro

d'Espagne que la fausse Ouled-Nayl sortit fort à propos de sa bourse, leva les scrupules du nègre qui gardait la porte.

A la lueur d'une de ces lampes de terre que les musulmans continuent d'allumer sur les tombeaux, il conduisit l'inconnue jusqu'à une cour entourée d'arcades, où le lit du Cheikh-El-Arab était dressé à la fraîche.

Aux premiers mots que cette femme voilée prononça en francais, le Cheikh reconnut la maîtresse du lieutenant Franck. Vivement, il sauta à bas de son divan, espérant un caprice de femme amoureuse.

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit ! dit-elle d'un ton dédaigneux, mais du soin de ta gloire. Le destin a travaillé pour toi pendant que tu dormais.

Elle lui conta la querelle dont elle avait été l'occasion.

— Le pistolet de Van Boom vient, dit-elle, de te débarrasser de l'adversaire qui te gênait le plus. Mort ou blessé, Éric ne pourra paraître au conseil du colonel Desvaux. Il y aurait combattu tes intérêts. Toi, il faut que tu te montres, que tu prennes confiance, que tu plaides ta cause avec éloquence. Franck t'a promis de te soutenir et vous avez partie liée ensemble ? Soit ! mais crois-moi, tu seras à toi-même ton meilleur avocat. Fais placer un bassour sur un de tes dromadaires, ordonne à Tounis de me donner des vêtements de voyage, mets tes gens à cheval et, cette nuit même, partons pour Batna. Je te soutiendrai dans la lutte. Tu n'as pas oublié la récompense que je t'ai promise ?...

L'ambition du Cheikh-El-Arab ne demandait qu'à être fouettée.

Il répondit dans un éclair de joie :

— Le feu dormait sous la cendre... Dieu m'a envoyé le vent...

Quatre jours plus tard, à la pointe du matin, le Cheikh-El-Arab pénétrait dans le camp de Batna par la porte de Lambèze.

Il avait été devancé par Bouchemall. Grièvement blessé au bras et à la clavicule, le défenseur d'Ourida, avait voulu monter jusqu'à Batna sans prendre d'autre repos que le temps nécessaire au pansement de ses blessures. Il avait remis au colonel Desvaux la lettre que Sultan Abderrhaman avait scellée d'une main défaillante.

Elle disait :

« Louanges au Dieu Unique !

» Après m'être intéressé à votre personne et à votre santé, je porte à votre connaissance que Sultan Abderrhaman, fils et serviteur de la France, est à la veille d'aller rejoindre ses ancêtres. Là où ils sont, Dieu les bénisse !

» Le fils que Dieu m'a donné pour soutenir mon nom et ma gloire, pour continuer les relations d'amitié que j'ai toujours entretenues avec vous, n'a que huit ans. Je demande qu'en souvenir de son père, vous le preniez sous la bénédiction de votre drapeau. Alors mes ennemis trembleront comme si j'étais toujours vivant, et votre renommée s'étendra aussi loin que le sable.

» Salut de la part de Abderrhaman Ben-Amer-Ben-Djellab. Que Dieu l'assiste ! Amen ! »

Abderrhaman ne mentait point quand il affirmait que, par haine des Turcs, puis par crainte de nos

soldats, les sultans de Tougourt avaient toujours manifesté à la France des sentiments d'amitié. En souvenir de ces traditions courtoises, le colonel Desvaux aurait souhaité soutenir le fils orphelin d'Abderrhaman ; mais, il ne l'ignorait pas, à la première nouvelle de la mort du Sultan, Selman tenterait de s'emparer de la couronne. Il fallait être sûr qu'on pourrait s'opposer à cette usurpation. Et les sympathies du colonel Desvaux pour l'héritier d'Abderrhaman étaient quotidiennement entamées par les arguments du lieutenant Franck.

L'officier du Bureau-Arabe était sans nouvelles de Biskra. Il ignorait qu'au moment même où il plaidait si énergiquement auprès du colonel, la cause du Cheikh-El-Arab, celui-ci était occupé à lui enlever sa maîtresse. Et certes, lorsque quotidiennement il venait prendre le café dans la tente du Cheikh, il ne se doutait point que, derrière ce tapis qui, à la mode indigène, coupait la tente en deux, quelqu'un l'écoutait avec un sourire ironique, — cette maîtresse qui avait été le but de sa vie, la cause de tous les compromis de conscience où il s'était engagé.

Un matin, le bruit se répandit dans Batna que la décision du général de Salles serait publiée le soir même. A supposer qu'elle ne fût pas portée par voie de rapport à la connaissance des intéressés, un détail permettrait d'en deviner l'essentiel. Si Bouchemall, ambassadeur du Sultan, était choisi pour porter à Tougourt la réponse de la France, il faudrait en conclure qu'Abderrhaman avait satisfaction, et que son fils était reconnu, adopté. Si, au contraire, le Cheikh-El-Arab était désigné pour cette mission délicate, il y aurait lieu de penser que l'Aghalicat de

Tougourt ne tarderait pas de tomber en ses mains. Bien que personne ne pût indiquer l'origine précise de cette rumeur, elle avait pris du corps. Le Cheikh-El-Arab ne doutait plus de sa victoire, lorsque avant la prière de cinq heures, un planton vint de la part du colonel Desvaux le chercher à sa tente.

Il était parti plein d'espérance, il revint triomphant.

— Voici, dit-il à Sonia, les paroles mêmes du colonel. Il m'a d'abord demandé : « Es-tu prêt à monter à cheval? » J'ai dit le nombre de cavaliers que je pouvais mettre en selle dès mon retour à Biskra. Il a paru satisfait et il a répondu : « Bouchemall quittera le camp ce soir. Il emporte des compliments pour Abderrhaman. La réponse de la France lui sera envoyée plus tard, par toi. Prépare-toi donc à descendre l'Oued-Rir avec tout ton Goum ; établis ton camp à Ourlana ou, si c'est possible, à Sidi-Rached. Au premier bruit de la mort d'Abderrhaman, entre dans Tougourt, convoque la Deïra, remets à Lala Aichouch le pli qui te sera adressé par le général commandant de corps, et fais-le lire en ta présence sur les marches de la mosquée. On t'offre l'occasion de prouver l'ascendant que tu exerces sur les nomades du Sahara. »

La jeune femme avait écouté, avec calme, ce récit qui était une victoire pour son parti. Elle demanda :

— Et cette lettre du commandant de corps, que dira-t-elle? Ordonnera-t-elle à ces Tougourtains d'abaisser leur drapeau devant le Cheikh-El-Arab?

— Aussi bas, dit le Cheikh, que je me prosterne moi-même devant la maîtresse de ma décision.

Il s'était jeté aux genoux de Sonia, et dans un élan,

fougueux comme le soleil de son pays, il baisait les deux petits pieds, chaussés de riches babouches.

— Tu veux donc, dit-elle en souriant, que je descende avec toi jusqu'à Tougourt?

Il la regarda avec transport :

— Tu quitterais le lieutenant pour me suivre?

— N'est-ce pas à Tougourt, dit-elle, que tu dois dresser notre lit de noces?

XXXVI

QUATRE AMIS

La lune qui, le soir du duel, illuminait en plein la cour de la « bita », était maintenant dans son décours. Son pâle croissant éclairait à peine les arcades découpées en régulières alternances de blancheurs ou de nuit, et une des loggias où le Mozabite, qui avait bâti cette demeure, s'étendait autrefois pour recevoir sa clientèle.

A cette place, sur un matelas de laine, Éric était couché. Les médecins militaires, qui l'avaient relevé après sa chute, avaient décidé de le faire soigner dans cette cour bien aérée. Elle leur inspirait plus de confiance que les bâtiments fiévreux de l'hôpital.

Dans le délire, puis dans l'abattement où il avait passé la semaine, Éric avait perdu la notion du temps. Il n'avait reconnu ni le « Père la Légion » qui était venu le visiter dans la nuit du duel, ni son camarade Auër qui, à son chevet, s'était institué garde-malade.

Les étoiles commençaient de pâlir et le frisson qui

précède l'aube glissait sur les terrasses, quand Éric, s'étant lentement relevé sur son coude, reprit connaissance.

Il lui fallut un peu de temps pour reconnaître la cour de la « bita » et pour renouer ses souvenirs. La douleur du coup qui l'avait traversé de part en part, servait de ralliement à ses imaginations. Il ne savait pas si tout cela s'était passé au début de la nuit qu'il voyait finir ou s'il y avait longtemps, des semaines, des mois. Mais, maintenant, il reconnaissait l'endroit où il se trouvait. Il évoquait les images de Sonia, de Van Boom, d'Auër... Et soudain, cette terreur le traversa comme la foudre :

— Est-ce que j'aurais tué mon ami ?...

A l'autre bout de la cour, sur le banc de la seconde loggia, une forme gisait sous un manteau. Éric appela d'une voix si affaiblie, que lui-même ne la reconnaissait pas :

— Van Boom...

Et, comme personne ne répondait, malgré l'affreuse douleur de sa blessure, il se glissa à bas de son lit, et sur les genoux, se traîna, au milieu de la cour.

En rampant, il appelait toujours :

— Van Boom...

Dans l'ombre de la seconde loggia, un mouvement indiqua que le dormeur venait de s'éveiller. Éric aperçut la tête de son ami qui, tout bandé de toile, se soulevait sur les coussins. Il essaya de tendre les bras, les forces lui manquèrent.

Quand il reprit connaissance, il était toujours au milieu de la cour. Mais Van Boom s'était traîné à la rencontre. Il avait posé sur ses genoux la tête de son camarade évanoui. Ils se regardèrent.

— Embrasse-moi, dit Éric.

Il crut qu'il allait défaillir une seconde fois dans cette étreinte muette. La volonté d'implorer son pardon le soutint.

— Si tu avais su! murmura-t-il... Cette femme... Pour l'amour d'elle, j'ai fait autrefois ce qu'il ne faut pas qu'un homme d'honneur fasse... Mais je me suis repris... J'ai payé ma dette... J'ai détruit ma vie ancienne... J'étais venu ici pour me faire tuer, comme un soldat... J'ai trouvé votre amitié, ce ciel, la poudre... J'ai repris goût à la vie... Entre Auër et toi, j'étais devenu un autre homme... Je songeais à demain... Je recommençais à espérer... Elle a reparu!... Elle s'est placée entre vous et moi... Alors je suis devenu fou, mon ami!... Je n'ai pas eu la force de parler, de me délivrer... de raconter ce que je te dis là!... Je n'ai su que te crier : « Non!.. Non!... ne la touche pas!... Je te défends!... » Et dans la folie du vin, j'ai essayé de te tuer... comme si ta vie me gênait!... comme si je tenais à ma vie!...

L'angoisse donnait une expression de profonde douleur à sa figure épuisée. Il sentit sur son front la chute de larges gouttes chaudes :

— ... Van Boom, murmura-t-il, tu pleures!

Un sanglot lui répondit.

Jusqu'au fond de son âme simple, le Hollandais était bouleversé. Il avait souffert comme d'autant de blessures nouvelles de ces aveux arrachés à la fierté d'Eric par un remords fraternel. Il était soulevé de chagrin à la pensée qu'il n'avait pas pris les devants pour s'accuser lui-même, que l'émotion l'avait obligé d'écouter jusqu'au bout ces douloureuses excuses comme s'il les croyait dues, comme s'il les acceptait.

Du moins sut-il se précipiter dans les larmes avec une violence tumultueuse qui effaçait tout, qui les laissait en face l'un de l'autre, humbles et leurs âmes à nu.

— Éric !... murmura-t-il enfin, si tu savais toi-même !... Si je n'avais pas pris tant de peine pour cacher à vos yeux ce qu'il y a de bon en moi. Nous n'en serions pas là, troués l'un et l'autre, non pas du coup que nous avons reçu l'un de l'autre — sans doute il guérira — mais de la blessure que nous nous sommes faite à nous-mêmes, toi et moi, en nous méconnaissant et qui, celle-là, ne finira jamais de saigner !

Les larmes glissaient sans fin sur ses joues et puis sur les joues de son ami sur lequel il se tenait penché. Il continua dans le besoin de livrer, lui aussi, le fond de son âme.

— Que de plaisanteries n'ai-je pas faites avec vous sur ma cousine Agnès, sur cette pauvre petite fille, tendre et pure, qui, m'attend là-bas, qui lutte pour me garder sa foi, qui, sans doute, prie pour moi à cette heure, sûre de ma délicatesse, confiante dans ma fidélité !... Eric, avec mon amitié pour toi, pour Auër et pour le « Père la Légion », cette enfant est tout ce que j'ai dans le cœur... C'est pour l'obtenir que je suis venu ici — et je passe mon temps à me vautrer !...

Oubliant sa blessure, il se frappa le front du poing, et gémit :

— Ah !... Je ne suis qu'un gueux !...

Maintenant, il sanglotait tout haut. Éric lui serra le poignet, comme pour dire : « Arrête ».

Il entendait des pas se rapprocher sur le sable, une ombre était auprès d'eux.

C'était Larbi-Mamlouk, et Éric souffrait que son

ami donnât à l'officier indigène le spectacle d'une telle douleur. Mais Van Boom avait dépassé la minute où l'on tient à sauver quelque chose de sa dignité, il n'était plus maître d'arrêter ses larmes. Pourtant il essaya de sourire, et, jetant à Larbi un regard navré, il dit à Éric :

— Remercie-le !... Voilà quatre nuits qu'il n'a cessé de me veiller, tandis qu'Aüer t'assistait.

— Auër ! Auër ! appela Larbi-Mamlouk.

Le géant s'était étendu sur un tapis, sous les arcades. Rassuré sur l'état de son malade, il s'était endormi. Il s'éveilla en grondant. Brusquement redressé sur ses reins, il aperçut, à la mince clarté de la lune, le groupe confus que formaient, au centre de la cour, Van Boom agenouillé, Éric étendu en travers de son ami, et Larbi-Mamlouk debout à côté d'eux.

Il bondit sur ses bottes :

— Qu'est-ce qui se passe ?... Ces enragés-là veulent donc s'achever !

Il courait pour les séparer, les regards de Van Boom et d'Éric l'avertirent.

— Mes pauvres amis !... fit-il d'une voix subitement adoucie.

Et, comme l'attendrissement était contraire à ses principes, un instant, il se détourna.

— Tu le vois, Aüer, dit Van Boom, je n'ose plus te regarder. Quand je songe pour quel motif nous nous sommes battus, sous tes yeux, — philosophe qui jamais ne t'es préoccupé que des bouteilles !...

Auër s'était agenouillé, afin d'aider le Hollandais soutenir Éric.

Il prononça :

— Est-ce bien sûr? Je ne vous ai pas conté mon histoire.

Et comme tous se taisaient, il ajouta :

— Ce n'est pas à la Légion que je devais servir, mais dans un régiment de la Garde hongroise. Il m'a fallu passer l'eau, — l'eau que je n'aime pas, que je n'ai jamais aimée, que j'ai pourtant préférée aux douze balles qu'on voulait me mettre dans le corps et qui m'auraient privé du plaisir de vous connaître tous les trois... Mais cela, c'est de l'histoire ancienne, et j'ai oublié jusqu'aux noms des belles personnes pour l'amour desquelles je m'étais mis dans un si mauvais cas.

— Si bien donc, prononça le Hollandais, que c'est le même motif qui nous a tous amenés ici, si loin de nos pays et de nos destinées...

— Oui, les femmes ! fit Auër.

— Une femme? dit Van Boom.

— Ma femme... murmura Eric.

Et, faisant un effort pour se tourner vers Larbi-Mamlouk, il dit avec une amère ironie :

— Elles doivent te faire rire, ces confessions, toi, le musulman, le sage, qui es marié en paisibles et justes noces partout où cent palmiers abritent dix gourbis?

Mamlouk dit d'une voix profonde :

— Moi non plus, je n'ai pas toujours été l'homme que vous connaissez... Je sais ce que c'est qu'une passion qui envahit... une femme qui vous mange le cœur, qui vous prend tout, qui vous fait perdre tout ; votre pays, votre race, votre nom !... Non, pas tout! Il y a toujours quelque chose qui subsiste...

Il ouvrit sa gandourah.

Sur sa poitrine, à la place où les gens d'Islam portent leurs amulettes, il découvrit un scapulaire. Et, dans une langue que ses compagnons ne lui avaient jamais entendu parler, il prononça, après avoir baisé cette image :

— Nostra Matre del Ricordo...

XXXVII

UNE VISITE INTÉRESSANTE

Éric avait repris son service depuis quelques semaines, mais il lui était resté de sa blessure de subits accès de lassitude. Ils se confondaient avec les visites régulières de cette fièvre « tem » qui, au printemps, empoisonne l'Oued-Rir et chasse vers les Hauts-Plateaux et le Tell, les nomades eux-mêmes. Chaque jour, Éric passait plusieurs heures, étendu sur son lit de camp, les yeux fixés au plafond, à écouter battre ses artères.

Par une chaude après-midi de mai, il était engourdi dans cette prostration, quand un visiteur inattendu vint frapper à sa porte.

— C'est toi, Larbi? dit Éric en désignant à l'officier indigène la cantine qui servait de siège unique. Quel bon vent t'amène? Viens-tu me parler des Soufa?

La nouvelle du jour était la présence à Biskra d'une ambassade ou « miad », envoyée au commandant

Carbuccia par les habitants de cette contrée encore inconnue qui, au Sud-Est de Tougourt, campaient dans des dunes infranchissables. Ces Soufa avaient donné dans leurs discours des marques d'une insupportable jactance.

— Nous comptons nos moutons et nos bergers, avaient-ils dit au « Père la Légion », mais nous ne comptons pas nos fusils. Nous payons l'impôt en or, et, quand notre armée lâche ses fusils, un nuage de fumée obscurcit pour longtemps le soleil.

Agacé de ces rodomontades, le commandant Carbuccia avait fait mettre la « miad » à la porte du bureau par ses chaouchs. Et les Soufa s'étaient dispersés par l'oasis, contant qu'avant peu la France se repentirait de les avoir traités avec si peu de cérémonie.

— Je t'apporte, dit Mamlouk à Éric, une nouvelle qui te fera plus de bien que cette quinine dont on t'empoisonne : je puis te dire en quelles mains est tombée Ourida.

La crainte qu'il avait de trahir ses véritables sentiments empêcha Éric de se soulever sur son lit. Son émotion se traduisit seulement par un afflux de sang à sa figure pâle. Il prononça, sur un ton de demi-curiosité, de demi-indifférence dont il fut assez satisfait :

— Ah bah !

Et comme Larbi, après cette parole alléchante, gardait un silence calculé, Éric dit pour dissimuler son impatience :

— C'est sur le marché qu'on t'a donné ces nouvelles ?

— Non, dit Mamlouk. La chose m'a été confiée mystérieusement par un Soufi de la « miad ».

— Tu le sais comme moi, dit Éric, avec une

nuance de déception, ces Soufa n'ouvrent la bouche que pour mentir !

— Celui dont je te parle est mon beau-frère...

Éric répondit donc avec un sourire contraint :

— Ah ! tu es aussi marié au Souf ?

— A El-Oued. Les Kouans Tidjania de Témacin auxquels je suis affilié, ont, dans ce pays, une succursale importante. Mon beau-frère est, ni plus ni moins, l'oukil de la mosquée. Je puis me fier à ce qu'il me rapporte.

— Et que dit-il ?

— Qu'une princesse tougourtaine a été enlevée voici à peu près deux mois par un parti de nomades. Ils l'ont ramenée à El-Oued. Mon parent connaît la maison où elle est gardée à vue.

— Et qui commandait ces ravisseurs ?

— Tu ne t'en doutes pas ?... Selman...

Éric ne répondit pas, Dès la première minute, cette voix intérieure, qui lui parlait en faveur d'Ourida, prononçait ce nom de Selman. Dans les longues insomnies de sa convalescence, dans le délire de la fièvre, bien des fois il avait évoqué l'inquiétante image de ce jeune homme qui marchait les yeux abaissés sur son rêve inavouable. Éric l'avait deviné dans leur première et unique rencontre, à la porte d'El-Kantara : nul obstacle n'arrêterait un tel homme sur le chemin du succès. Et quand l'ami d'Ourida songeait à la captivité de la Petite-Rose, il en venait à espérer que l'ambition effrénée était la véritable cause du rapt.

Il demanda avec une indifférence feinte :

— Quel profit Selman espère-t-il d'une telle action ? A-t-il agi en amoureux ou en politique ?

— En tout cas, dit Mamlouk, s'il a cru s'emparer du cœur d'Ourida en même temps que de sa personne, il a fait fausse route. Mon parent m'a affirmé que depuis l'internement de la princesse tougourtaine à El-Oued, Selman était venu une dizaine de fois, tout chargé de présents pour faire visite à sa cousine. Elle a constamment refusé de le recevoir.

Éric étouffa le soupir de satisfaction qui lui montait aux lèvres, et il dit :

— Selman a pensé qu'Ourida serait entre ses mains un otage précieux.

— Surtout, répondit Larbi, il espérait trouver sur elle la lettre adressée par Abderrhaman au général de Salles. Il s'imagine que la commission du Sultan de Tougourt n'a pas été faite au général commandant la division de Constantine. Il compte que le Bureau-Arabe de Biskra apprendra en même temps la mort d'Abderrhaman, la déposition de ses enfants et l'avènement de Selman au trône de Tougourt.

— Et la chose se passera comme il l'a prévue, dit Éric avec amertume. Car ce n'est pas le Cheikh-El-Arab qui aura la décision assez prompte pour se faire ouvrir les portes de Tougourt avant que Selman s'y soit jeté! Le général de Salles verra revenir son ambassadeur bredouille. Il nous faudra reconnaître un Sultan qui n'était pas notre candidat !

— Veux-tu, dit Mamlouk avec une pointe de malice, qu'aujourd'hui nous nous occupions seulement d'Ourida et des moyens de l'arracher aux mains de son cousin ?

Éric se mordit les lèvres :

— Il faut bien, dit-il, s'intéresser à quelque chose en ce monde... Je ne connais pas d'enjeu d'une partie d'intrigues et de poudre qui soit plus digne de pas-

sionner un bandiste comme moi que la perspective d'enlever une petite princesse arabe à un gueux de geôlier pour la rendre, sans arrière-pensée d'égoïsme, à la liberté de ses sentiments. Il me semble que j'ai engagé une partie d'où dépend ma fortune. J'ai retourné la dame. J'attends en frissonnant de voir si mon adversaire va écarter le roi.

Satisfait de cette profession de foi, qui lui paraissait mettre au point l'intérêt qu'il portait à Ourida, Éric dit avec rondeur :

— Voyons donc ce que nous pouvons faire pour cette petite fille.

— Le commandant Carbuccia, répondit Mamlouk, veut envoyer un topographe sur les talons des Soufa pour relever l'itinéraire d'El-Oued.

— Je le sais, dit Éric. Et tout à l'heure, il m'a proposé de me charger de cette mission.

Larbi fit vivement :

— Accepte, mon ami ! Accepte et descends jusqu'à El-Oued avec un sac d'argent en travers de ta selle. Les gardiens d'Ourida ne demandent qu'à être corrompus. Les gens du Souf, malgré leurs rodomontades, craignent qu'une colonne française n'apparaisse un de ces matins sur la crête de leurs dunes. Ils commencent à se demander si nous leur pardonnerons d'avoir fourni à Selman les moyens de s'établir sur le trône de Tougourt. Tu n'as qu'à te présenter avec audace et les poches pleines. Tout le monde s'empressera de te livrer cet otage dont la captivité pèse sur la conscience de ses geôliers. Tu la ramèneras à Biskra, d'un temps de galop pour ne pas donner à ces bons Soufa le temps de changer d'avis, et tu la placeras sous la protection du commandant supérieur.

Eric écoutait Larbi avec une attention passionnée. Il dit tristement :

— A supposer que ton parent ne t'ait pas déçu et que les dispositions des gardiens d'Ourida soient favorables à un projet d'évasion, le nerf de la guerre nous manque.

— Quoi ?... L'argent ?

— Auër et Van Boom ont depuis longtemps dépensé les douros qu'ils devaient à la largesse de la pauvre Tounis et je n'ose m'adresser à Carbuccia. Il n'a pas les raisons de dilettantisme et de chevalerie où nous nous complaisons tous deux, pour se ruiner au profit d'une petite princesse arabe dont il n'a jamais vu les yeux noirs.

Larbi-Mamlouk haussa les épaules :

— Par la vérité de Dieu ! dit-il, la fièvre t'a singulièrement déprimé ! Je te croyais l'imagination plus féconde. Sommes-nous des marchands en faillite, pour nous embarrasser longtemps parce que l'argent nous fait défaut ?

— J'attends, dit Éric, que tu m'apprennes par quel artifice tu comptes t'en procurer.

— Par une razzia.

— Ton moyen est le meilleur du monde. Mais tout le pays est tranquille et il faudrait, pour qu'on nous laissât monter à cheval, qu'une tribu fidèle se mît en insurrection.

— Et si je te proposais, dit Mamlouk, d'enlever une caravane de contrebandiers qui porte chez nos ennemis des marchandises et de la poudre ?...

— Si tu me fais voir de tels bandits, s'écria Éric avec enthousiasme, je suis certain que le spectacle de leur débandade me coupera la fièvre plus sûrement

que cette quinine dont je commence à être empoisonné !...

En parlant, il s'était levé de son lit de camp.

— Je te crois sur parole ! dit Mamlouk avec son étrange sourire... Le remède opère déjà...

XXXVIII

LA CHASSE AUX SOUFA

En dehors de la guerre régulièrement conduite, il se pratique dans le Sahara trois sortes d'opérations belliqueuses qui, généralement désignées sous le nom de razzias, se distinguent pourtant entre soi par des nuances précieuses. C'est tout d'abord la « téhha » ou la « surprise ». Elle s'exécute au petit jour, à l'heure où, comme dit le proverbe : « la femme est sans ceinture et la jument sans bride ». La « téhha » est une opération qui ne manque pas de noblesse. Le profit n'est pas son but unique ; elle comporte une idée de vengeance, elle a une moralité de représailles. La « krotefa », bien au contraire, avoue cyniquement que les préoccupations de gloire et de justice lui sont définitivement étrangères. C'est une récolte que l'on fait aux dépens du voisin. Si discutable que soit ce genre d'industrie, elle emprunte au nombre des cavaliers qu'elle fait mouvoir, une allure épique de brigandage. Ces belles

proportions manquent à la « terbigue », qui n'est qu'un vol de nuit, exécuté dans le douar par quelques coquins déterminés.

C'était donc une « téhha » de grande envergure dont Larbi-Mamlouk avait soumis le projet à son camarade ; Éric n'eut pas de peine à en faire décréter l'exécution par le commandant Carbuccia.

Il s'agissait de razzier au passage de l'Oued-Rir une importante caravane de Soufa. Larbi savait qu'elle apportait de Tunis des étoffes, des fusils et de la poudre pour les vendre dans l'Oued-Chaïr aux fractions hostiles des Ouled-Nayls, Ouled-Khaled, et Ouled-Sliman. Dans ces conditions, l'opération conseillée par Mamlouk offrait tous les caractères qui donnent à une « téhha » la couleur de la plus scrupuleuse moralité. On allait punir des hypocrites qui, dans le moment même où ils faisaient des avances au « Père la Légion », fournissaient secrètement de la poudre et des fusils aux adversaires de l'occupation française.

Auër, Van Boom, Éric et Mamlouk, à la tête de quatre cents goumiers, partirent pour cette expédition comme pour une chasse à courre. La caravane des Soufa, forte de sept ou huits cents personnes, leur apparaissait sous la figure d'un animal monstrueux, une sorte de tarasque qu'il s'agissait de surprendre à l'improviste, d'attirer sur un terrain favorable et d'égorger pour lui enlever sa peau. Ils ne songeaient à ses centaines de têtes que pour se dire qu'il serait divertissant de les faucher. Et, dans la lumière du matin, au front de leur troupe, ils chevauchaient, joyeux, le nez en l'air, comme s'ils eussent espéré attraper au vol quelques effluves qui, dès la sortie de Biskra, les missent sur la trace de leur formidable gibier.

Les Soufa avaient eu l'imprudence de s'installer pour la nuit dans le bois de tamaris qui, à cette époque, s'élevait entre la montagne et l'Oued-Djeddi. Ils venaient de lever leur camp lorsque les éclaireurs du Goum les éventèrent.

En une seconde, le plan d'attaque fut arrêté. On divisa le Goum en quatre fractions de cent cavaliers. Éric, avec l'une d'elles, devait rester caché dans les tamaris jusqu'à ce que ses compagnons se fussent distribués sur les flancs de la caravane. Il attendrait pour se découvrir que le désarroi eût inspiré aux Soufa la folle idée de se rejeter dans le couvert.

Un souffle léger, qui venait du Sud, devait favoriser le succès de ce stratagème : il permettrait aux cavaliers du Goum de dissimuler leur approche derrière un nuage de sable. Larbi-Mamlouk résuma les chances du succès dans cette parole, qui surexcita l'enthousiasme des cavaliers :

— Dieu nous a donné le vent, faisons la poussière !

Afin de se conformer à ces dispositions, Éric attendit pour se jeter hors des tamaris, qu'un nuage de sable et de fumée couvrît toute la plaine d'une obscurité si épaisse, qu'il s'y rua à la tête de son escadron comme dans des ténèbres.

Assaillis de quatre côtés à la fois, les Soufa avaient formé le bataillon carré autour de leurs marchandises. Éric arracha des mains de sa première victime la lance dont on avait voulu le frapper. Aveuglé par la poussière, il commença de s'en escrimer contre le tas, comme un picador qui charge. Le choc de Mansour suffisait à culbuter les malheureux marchands. Dédaignant de se servir contre eux du fer de la lance, Éric prit le parti de les combattre avec la hampe. Il les

visait entre les sourcils, en pleine poitrine, dans leurs bouches ouvertes. Si quelque audacieux cherchait à se glisser entre les jambes de son cheval, il le clouait contre terre, si quelque chamelier apparaissait dans l'horizon de son bras, il attaquait sa monture d'une telle furie que le djemel faisait volte-face, piétinant autour de soi dans la houle des burnous.

A ce jeu, la hampe de la lance ne tarda pas à se briser.

— Ils n'avaient, songea Éric, qu'à prendre la fuite pendant que l'on se contentait de les rosser comme des bourricots !

Et il dégaina.

La poussière était si dense, qu'il ne savait pas s'il crevait des outres ou des poitrines, s'il faisait couler du sang ou de l'eau, s'il sabrait des ballots d'étoffe ou des turbans. Les Soufa croyaient avoir affaire au Chitan en personne. Les uns criaient : « Sidi-Bouzid ! » Les autres : « Sidi-Aïça ! » Les autres : « Ali Bou-Saïd ! Bou-Krari ! Bou-Tlelis ! Bou-Djemâa ! » Les uns se vouaient à Sidi-Mégris, les autres à Sidi-Abd-el-Kader-Djelaly, qui jamais ne laisse les croyants dans l'embarras. Tous comprirent que l'heure des interventions célestes était passée. La déroute restait comme suprême ressource.

Elle se produisit, circulaire, éperdue, telle que d'un troupeau de moutons épouvantés par la chute de la foudre. Avec elle, la poussière s'éloigna, s'abattit. Et, soudain, dans l'éclaircie, les quatre amis s'aperçurent, mais si noirs de poudre, si dépenaillés, si éclaboussés par le sang et par la bave des chameaux, qu'ils éclatèrent de rire en se retrouvant face à face comme à un carrefour d'hallali.

Autour d'eux, le champ de bataille avait l'air d'un village mis à sac. Les ballots de marchandises avaient roulé à bas des chameaux. Des groupes de morts s'entassaient dessus, dessous, tout autour, quelques-uns enterrés sous l'écroulement des charges. Quant au Goum, il s'était dispersé comme une nuée de sauterelles aux quatre coins de la plaine. C'était lui qui, maintenant, hors de la portée des balles, soulevait sous les sabots de ses chevaux, cette nuée à ras de terre où s'achevait le massacre.

— La curée ! dit Auër, la face resplendissante, en ouvrant ses grands bras comme pour y enfermer l'horizon. Laissons les tripes aux chiens et faisons nos comptes !

A vue d'œil, la récolte dépassait les prévisions les plus optimistes. Outre deux cents chameaux de bât qui couraient sans maîtres dans la plaine, mais que les goumiers sauraient facilement rabattre, les Soufa avaient abandonné en s'enfuyant, un lot considérable de marchandises.

— Mettons, dit Auër, trois mille francs pour le Domaine, deux cents douros pour le Goum, cent douros pour la gratte des riz-pain-sel... Cela nous fait encore une pièce de deux cents douros par tête d'officier ! La chasse a donné, mes seigneurs ! Notre Grand Veneur mérite qu'on lui octroye quelque souvenir d'une si heureuse journée.

Sabre en main, il s'approcha d'un cheval qui se débattait, la cuisse cassée, et, l'ayant mis en paix d'un coup de pointe, il le débarrassa d'une selle en cuir rouge de Tafilalet ainsi que d'une bride de Figuig piquée d'argent et d'or.

— Garde cela en souvenir d'Auër ! dit-il en pré-

sentant ces objets à Larbi-Mamlouk, car si la nudité est la parure d'une houri, une selle et une bride marocaine embellissent un étalon.

Gris de sang et de poudre, ils s'égayèrent de cette plaisanterie facile. Une facétie de Van Boom acheva d'exalter la belle humeur. D'un ballot qu'il avait éventré s'échappait une pile de chéchias, de gilets et de ceintures de soie, de vestes de Tunis relevées de petits boutons et de passementeries.

— Une occasion unique de refaire ma garde-robe ! s'était écrié le Hollandais en jetant à bas les ruines de son dolman.

— Et la mienne !

— Et les nôtres !

... Une heure plus tard, quand, las de sabrer du soufi, les goumiers rallièrent leurs chevaux époumonnés, ils trouvèrent les quatre officiers vêtus comme des pachas, debout au milieu d'un énorme tas de vêtements, de gandourahs, de burnous et de foulards de soie. La distribution en commença dans une cohue enthousiaste.

Lorsque le Goum remonta en selle, il était méconnaissable, rhabillé à neuf, ressellé, parfumé, éblouissant de pompons de laine, de glands de soie, de broderies qui traînaient à la queue des chevaux, d'étoffes qui habillaient les poitrails et les croupes. Au centre de cette fantasia, les chameaux des Soufa balançaient l'échafaudage imposant des ballots de prise.

Au moment de rentrer dans Biskra, une brusque inquiétude traversa le cerveau d'Éric :

— Nous rapportons, dit-il, un butin magnifique. Mais où sont les prisonniers ?

— Quels prisonniers? demanda Auër.

— Eh bien! mais les Soufa, à qui nos goumiers ont donné la chasse?

— On ne fait pas de prisonniers dans une « téhha » ! répondit philosophiquement Mamlouk.

— On relâche donc les gens qu'on a pris?

— On les tue.

— Si c'est l'usage, dit Éric.

XXXIX

L'ABANDONNÉ

Après un mois d'absence, le lieutenant Franck avait quitté Batna dans un état de pénible inquiétude. Toutes les lettres qu'il avait adressées à sa maîtresse étaient demeurées sans réponse. Trop jaloux pour prier un de ses camarades de passer à son logis afin de s'informer de la santé de Sonia, il en était réduit aux conjectures. Tantôt il s'imaginait que sa correspondance avait été interceptée par le commandant Séroka, tantôt il s'arrêtait à la crainte de quelque maladie grave.

Seule, l'idée d'une trahison d'amour ne lui venait pas à l'esprit. N'avait-il pas tout sacrifié pour complaire à cette femme : l'amitié de ses camarades, la bienveillance de ses chefs, son honneur même?

Comme il passait le Col de Sfa, un cavalier envoyé à sa rencontre lui remit un billet laconique, du commandant Séroka.

Il disait :

« Rendez-vous directement à mon bureau avant de passer chez vous ou de voir vos camarades. »

Le désir d'être renseigné sur les négociations qui avaient abouti à l'expédition du Cheikh-El-Arab, dans la banlieue de Tougourt, suffisait à expliquer l'impatience du commandant. Mais dans la nervosité des gens qui sont mal avec eux-mêmes, Franck eut la notion d'une catastrophe. Il laissa à un brigadier le commandement de sa petite troupe et brûla au galop les derniers kilomètres d'étape.

Une heure plus tard, il sortait chancelant du bureau de son chef. Il se remit à la vue de Van Boom et d'Auër, qui guettaient sa sortie.

— Mon cher camarade, dit Auër, le lieutenant Éric nous a chargés d'une commission pour vous... C'est une affaire un peu délicate... A quelle heure voulez-vous nous recevoir, chez vous, à l'aise, pour que nous en causions ?

— A l'instant, répondit Franck en faisant un grand effort pour recouvrer l'apparence du flegme.

Auër et Van Boom remarquèrent qu'en entrant dans la maison vide, le lieutenant avait jeté autour de soi un regard éperdu. Ce ne fut qu'une seconde de faiblesse. Il désigna des sièges aux deux officiers et, s'asseyant lui-même sur le divan, il dit avec calme :

— De quoi s'agit-il ?

Auër conta alors avec une modération de paroles dont Van Boom fut charmé, l'aventure de la « bita ».

— Tous nos camarades, conclut-il, savent à cette heure que vous vivez avec la femme divorcée du lieutenant Éric. Notre client ne prétend pas que vous étiez

au courant de cette circonstance injurieuse pour lui, mais tout de même, il vous demande réparation.

— C'est naturel, répondit Franck. Êtes-vous de service, aujourd'hui ?

— Je passerai la journée chez Auër, dit Van Boom, à la disposition de vos témoins.

— Vous m'excuserez, ajouta Franck, si je vous demande crédit jusqu'à la fin de la journée. Le commandant me réclame un rapport où je dois avant tout mettre la main.

A ce moment, la porte s'ouvrit et un chaouch, aux ordres du Bureau-Arabe, présenta au lieutenant un pli assez volumineux, soigneusement scellé.

— De la part du commandant Séroka, dit-il en faisant le salut militaire.

Auër et Van Boom prirent congé.

Dès qu'il fut seul, le lieutenant Franck courut à la chambre à coucher. Il ouvrit la porte avec violence : elle était vide. Les draps du lit, défait, pendaient à terre. Il les souleva avec égarement, comme s'il espérait trouver là, blottie, celle qui venait de fuir en emportant sa raison. Il ouvrit les armoires, arracha des porte-manteaux, les jupes, les peignoirs de soie, toute cette défroque d'amour dont l'odeur connue achevait de l'affoler. Il se jeta à plat ventre pour regarder sous le lit. Il avait tout vu maintenant. Pourtant, il restait debout au milieu de la chambre. Il tournait sur lui-même, s'appuyait aux meubles. Il ne trouvait plus la porte. Enfin, il se souvint de la lettre de Séroka qui l'attendait dans la pièce voisine. Il rentra dans le salon d'un pas de somnambule, se laissa tomber sur une chaise devant la table. Il considérait ce pli qui contenait son arrêt et il n'osait l'ouvrir.

Tout le dossier était là, soigneusement réuni par une main inconnue, de ces faiblesses qui, de l'incorrection légère à l'improbité, l'avaient fait déchoir par d'insensibles secousses. Il additionna les chiffres pour voir à quelle somme montaient les emprunts qu'il avait faits à la caisse de ce Service des Renseignements dont la confiance du commandant lui avait abandonné les clefs. Cet argent-là avait servi à faire vivre son ménage d'amoureux, à payer les jupes qui pendaient aux portemanteaux des armoires, et, dans sa cave, quelques bouteilles de champagne qui n'étaient pas toutes bues. Comment avait-il pu céder à la tentation de faire cet emprunt à la caisse militaire, — car il ne pouvait être question de vol? Quelqu'un lui avait promis cet argent avec lequel il masquerait sa faute. Qui donc?...

Il se souvenait : le Cheikh-El-Arab ! Quand il avait commencé à le soutenir, c'était par l'ordre de son chef. Séroka ne jouait-il pas contre Carbuccia? Le Bureau-Arabe contre la Légion? Si parfois il avait dépassé les ordres reçus, c'était par zèle, emporté par les nécessités de l'intrigue, par sa propre passion... Quel jour avait-il tiré de son rôle de protecteur du Cheikh, un profit illicite?... Il ne savait plus... L'espoir d'obtenir l'Aghalicat de Tougourt valait bien quelques sacrifices d'argent. Il était naturel que le Cheikh-El-Arab eût ouvert sa bourse à celui qui le conseillait, qui l'informait, qui travaillait pour lui... Encore n'avait-il promis que son crédit, et, en attendant, sa garantie auprès des usuriers de Constantine... Si une lettre anonyme n'était pas venue avertir le commandant Séroka pendant que lui, Franck, était loin, si elle n'avait pas conseillé au Chef du « Bureau » de revoir les comptes, nul n'aurait jamais connu le

déficit qui, un jour ou l'autre, devait être comblé avec l'argent du Cheikh !

Cette certitude jeta le lieutenant dans une espèce de fureur. Il frappa du poing sur la table, il lança dans le vide des paroles entrecoupées, moitié insultes, moitié plaidoiries :

— Du moment que je devais remettre l'argent dans la caisse... que j'avais une promesse ferme !...

Ce ne fut qu'une lueur.

La discipline qui l'avait façonné dès sa jeunesse et que, dans l'ivresse de l'amour, il avait un moment oubliée, le ressaisit. Elle lui mettait à l'épaule sa main de gendarme ; elle l'obligeait à épeler, avec des yeux de soldat, ces faux qu'il avait envisagés jusque-là avec l'aveuglement d'un homme égaré d'amour. Et, une fois encore, ses yeux chargés de souffrance, cherchèrent autour de lui, celle pour qui son honneur avait fait faillite.

Où était-elle à cette heure ?

Quand il avait prononcé son nom, le commandant Séroka l'avait arrêté d'un geste où, au milieu des éclats de sa méprisante colère, il avait laissé paraître un éclair de pitié. Mais oui, le commandant l'avait plaint ! Il avait eu l'air de dire : « Pauvre malheureux ! » Que savait-il donc ?... Que s'était-il passé ?... Quelle trahison ?...

Le lieutenant saisit le dossier, et, comme s'il avait contenu un secret que par la violence il voulait en faire jaillir, il le jeta à terre. Les feuilles qui le composaient s'éparpillèrent sur le tapis et Franck, qui s'était levé en sursaut, poussa un cri terrible.

Là, sur le pavé, il venait d'apercevoir une petite lettre, des pattes de mouche féminines qu'il connaissait,

qu'il ne s'attendait pas à trouver là. Un tremblement le saisit comme il se baissait. Un brouillard était sur ses yeux qui l'empêchait de déchiffrer. Mais il voulait savoir. Il se ressaisit, il ramassa la lettre, il lut :

Au Commandant Séroka, chef du Bureau-Arabe de Biskra.

« Monsieur,

» En l'absence du lieutenant Franck, je découvre dans ses papiers la preuve de détournements qu'il aurait commis au préjudice d'une caisse militaire.

» J'ignorais son indignité. Elle me réduit au choix de la complicité ou de la dénonciation. Je n'hésite pas. Mon honneur, ma liberté ne peuvent rester à la merci d'une découverte que vous ferez un jour ou l'autre. »

... Auër et Van Boom attendirent toute la journée les témoins du lieutenant Franck. Comme l'heure de se rendre au Cercle approchait, ils passèrent chez leur client pour prendre son conseil.

— Je désire, dit Éric, que nous aboutissions. Faites-moi le plaisir de retourner chez ce malotru pour presser sa décision,

La porte du lieutenant Franck était entr'ouverte. Auër et Van Boom, ayant vainement frappé pour qu'on vînt leur ouvrir, entrèrent dans la maison. Éric les attendait au coin de la rue.

Il ne finit pas la cigarette qu'il venait d'allumer, car, presque aussitôt, ses deux témoins reparurent, en lui faisant signe d'approcher.

— Eh bien ? demanda-t-il.

— Eh bien, dit Auër, tu ne te battras pas avec le lieutenant Franck...

— Il refuse ?

— Il s'est tué !

— Voyons cela, dit Éric.

Accompagné de ses deux amis, il entra dans la maison. Toutes les portes étaient ballantes. Ils traversèrent le salon, pénétrèrent dans la chambre à coucher.

— Bigre, dit Éric en apercevant l'alcôve. Ils avaient un lit de quatre pieds !... A Biskra !...

Le lieutenant s'était mis sur ce lit pour se tuer.

— Il n'a pas laissé de lettre ? demanda Van Boom, en jetant un coup d'œil autour de la chambre.

Ils regardèrent un peu partout, découvrirent un tas de cendres derrières le rideaux d'une cheminée, rien qui ressemblât à un testament.

La miniature qui représentait Sonia trônait toujours sur un guéridon, dans la première pièce. Eric prit ce portrait dans ses mains, et, un instant, il le considéra :

— Ce n'est point, dit-il, la première victime que celle-ci sème sur sa route. Ce ne sera pas la dernière.

Et ayant jeté le portrait sur le plancher, il l'écrasa sous sa botte.

XL

DEUX DÉCEPTIONS

Le départ du Cheikh-El-Arab pour l'Oued-Rir avait été marqué par un événement de mauvais augure :

Cette Tounis Bent-Djellab, qu'il persévérait à chérir, malgré des soupçons d'infidélité, avait succombé brusquement. Les négresses qui servaient cette gracieuse favorite disaient qu'en apprenant le meurtre du Sultan Abderrhaman, Tounis était morte « du cœur brisé ». Mais ni devant le Cheikh, ni dans les chants de funérailles, les pleureuses ne firent d'allusion à ce poison de chagrin qui avait tué Tounis. Elles la plaignirent parce qu'elle mourait loin de son pays et parce qu'elle ne laissait pas de fils. Elles lui promirent ce souvenir des veufs où toutes les disparues deviennent des houris célestes. Et, quand trois pierres eurent marqué la place de la tête qui avait roulé des idées de révolte, des pieds qui avaient été si prompts à courir aux rendez-vous, du flanc qui avait tressailli

d'amour, la foule des gémisseurs se retira, abandonnant celle qui avait été la douloureuse Tounis à la paix du dernier songe.

Le Cheikh avait été profondément affecté par ce deuil. Il avait espéré un instant dans la disparition d'Abderrhaman et dans sa prochaine élévation à l'Aghalicat de Tougourt pour lui ramener enfin cette fille des nomades qui, toujours, avait dédaigné en lui un homme du Tell.

Il n'osa point s'ouvrir de cette tristesse à la compagne que lui donnaient l'ambition et l'inconstance du désir. Même, comme il craignait d'offenser Sonia par sa mélancolie, il l'avait fait partir avec l'avant-garde du Goum. Elle voyageait à l'abri de ces « haoulis » qu'elle n'avait guère écartés depuis Batna, sinon pour passer du bassour dans une tente interdite, d'un secret dans l'autre.

Il ne fallut rien moins que la confiance de Sonia pour ressusciter l'énergie du Cheikh en lui montrant le succès à portée de sa main.

— Je suppose que tu vas, sans délai, marcher sur Tougourt...

Il répondit :

— Le général de Salles m'a ordonné de concentrer toutes mes forces sur l'Oued-Itel et d'y rester en observation.

La jeune femme haussa les épaules :

— Est-ce qu'il t'a aussi commandé d'attendre que Selman se fasse ouvrir les portes de Tougourt? Vous autres, gens de l'oasis, vous voulez que le fruit mûrisse. Pendant ce temps, les nomades passent en razzia et ils cueillent la datte verte.

Le Cheikh avait senti le fouet. Après la prière du

crépuscule, au moment où les Goumiers se disposaient à entraver leurs bêtes, il donna l'ordre de remonter à cheval.

Le surlendemain, au lever du jour, il était devant les remparts de Tougourt.

Les trois portes de la ville demeuraient fermées. Les ponts-levis avaient été abattus à la hache, le fossé était plein d'eau. Une rumeur pareille à celle que les oiseaux produisent au printemps, quand ils s'assemblent par milliers avant d'émigrer dans le Nord, bourdonnait au-dessus des terrasses. Quelques coups de feu partirent du rempart.

Le Cheikh fit déployer devant son cheval le drapeau des parlementaires. Aussitôt, les fusils se relevèrent, la porte de la Trahison s'entre-bâilla et, sur quelques troncs de palmiers, jetés par-dessus le marais d'El-Bahar, une députation sortit de la ville.

Bouchemall était à sa tête. Il s'approcha du Cheikh avec une dignité majestueuse,

— De quelle part viens-tu? demanda-t-il après les saluts d'usage.

— De la part des amis de l'orphelin, répondit le Cheikh. Le général de Salles m'a chargé d'un pli que je dois faire lire en ma présence sur la place de la Casbah.

— Que contient ce message?

Le Cheikh l'entraîna à l'écart des deux escortes :

— Je sais, dit-il, que tu as toujours été dévoué à Lala Aichouch; tu voudrais voir dans ses mains la tutelle de son petit-fils. Les intentions des Français sont différentes. Ils me remettent un pouvoir qu'une femme trop âgée ne pourrait exercer sans péril pour la paix. A quoi bon faire parler la poudre, quand les

destinées sont écrites? Je veux placer ma confiance en toi plutôt que dans nos fusils. Dispose Lala Aichouch à accueillir la décision que j'apporte. Affirme à la « Deïra » que je la ménagerai si elle me soutient, que je la frapperai si elle me résiste.

Bouchemall répondit sans se compromettre :

— Je suis ton allié pour le bien. Mais il te faut attendre à demain pour entrer dans la ville. Aujourd'hui seulement, Sultan Abderrhaman a été conduit au tombeau de ses aïeux, et cette nuit appartient encore aux lamentations. Présente-toi demain à la Grande Porte avec une escorte aussi imposante que tu voudras. Mais ordonne à ton Goum de se retirer jusqu'à Tamerna : autrement, les Tougourtains refuseront de croire que tu viens seulement comme chef de « miad », et, sur ton passage, les fusils partiront tout seuls.

Le lendemain, au lever du jour, à l'heure où autrefois Abderrhaman aimait à rentrer dans sa ville, après les nuits de chasse passées au bord du Chot, le Cheikh-El-Arab se présentait à la Porte du Marché. Vingt cavaliers choisis formaient un brillant état-major. Un peu en arrière, un méhari balançait un bassour. Il s'accroupit à gauche de la Casbah. Le Cheikh avait voulu que Sonia fût témoin de son triomphe. Il assurait son audace incertaine sur cette femme qui l'épiait à travers le croisement des « haoulis ».

La place était pleine de monde. Voilées de noir, presque toutes les femmes avaient sur le visage les traces des griffes dont elles s'étaient balafrées dans l'éclat du deuil officiel. Aucun bijou ne paraissait sur elles en dehors des boucles légères qui attachent l'étoffe bleue sur les épaules.

Au moment où le Cheikh-El-Arab mettait pied à

terre, la porte de la Casbah s'ouvrit. Deux par deux, les noirs qui formaient le conseil de la « Deïra » en sortirent avec des regards d'arrogance. D'abord le Ministre du Sultan avec le Trésorier, puis l'Intendant des grains avec l'Intendant des dattes, puis l'Introducteurs des Légats avec l'Agha du Goum, enfin le Secrétaire des registres avec l'Intendant des amendes et des gratifications. Derrière eux, un jeune garçon portait un parasol. Il en salua le peuple au nom d'Abd-El-Kader. Les nègres de la « Deïra » s'étaient rangés à gauche et à droite de la porte. Vers l'ouverture béante, leurs mouvements d'attention annonçait l'approche de quelque auguste personnage.

Lentement, hors de l'ombre, Lala Aichouch s'avançait dans la lumière de la place. Elle tenait la main d'Abd-El-Kader-Ben-Abderrhaman, fils de son fils, habillé comme elle de vêtements en lambeaux, avec de la terre sur leurs cheveux et sur leurs visages. Comme l'exigeaient le rang et la douleur de ses hôtes, le Cheikh salua les mains ouvertes. Lala Aichouch répondit en inclinant la tête, et l'enfant poussa un sanglot.

Le Cheikh-El-Arab s'était redressé avec majesté. Des plis de son burnous, il tira une lettre largement scellée. Un instant il l'éleva au-dessus de sa tête, et, dans un silence glacé, il dit à haute voix :

— En réponse à la lettre que Sultan Abderrhaman écrivit à ceux que la victoire a fait nos maîtres, j'apporte cette lettre du général de Salles, afin qu'en présence de la mère du mort, de l'orphelin, de ceux qui précédaient l'étendard d'Abderrhaman et de ceux qui le suivaient, elle soit lue par le chef de la « Deïra », devant le peuple de Tougourt et acceptée avec soumission comme la volonté de Dieu.

Abd-El-Kader sanglotait toujours. Lala Aichouch tourna la tête vers Bouchemall.

Il comprit cette invitation muette et, s'avançant au devant du Cheik, il prononça :

— Donne !

La lettre passa des mains de l'ambassadeur dans les siennes. Il la développa et lut :

« Au nom de l'empereur Napoléon III, je reconnais Abd-El-Kader-Ben-Abderrhaman-Ben-Djellab comme Sultan de Tougourt, des tribus et des oasis qui en dépendent. J'institue Lala Aichouch, sa grand'mère, régente avec tous les pouvoirs attachés au Khalifat. Je lui promets l'appui de la France, dans toutes les occasions où elle recourrait à son aide, pour maintenir dans l'Oued-Rir l'ordre et la paix. »

L'immense acclamation qui éclata comme le tonnerre sur la place du Marché, sur les remparts, sur les terrasses, tandis que Lala Aichouch élevait entre ses bras l'orphelin couronné couvrit l'anéantissement du Cheikh-El-Arab. Dans la stupeur du coup qui le jetait à bas de ses rêves, il n'apercevait plus qu'un refuge : l'amour de cette femme qui, jusque-là, l'avait soutenu et qui, sans doute, allait lui ouvrir les bras, comme à un blessé qu'on rapporte du champ de bataille.

A travers la foule il se fraya un passage vers le dromadaire agenouillé qui portait la dernière épave de sa fortune ; il écarta les « haoulis ».

Le bassour était vide.

XLI

SELMAN

L'échec du Cheikh-El-Arab n'avait pas pris Sonia au dépourvu. Inquiète des intrigues qui s'exerçaient autour du colonel Desvaux, elle n'avait jamais partagé la confiance illimitée de son associé. Dans le doute, elle s'était servie de l'ambassade des Soufa, pour faire tenir un message au nègre Corail, qui s'était réfugié à El-Oued. A tout événement, elle lui avait donné l'ordre de venir l'attendre entre la fontaine de Sidi-Yahia et le rempart de Tougourt.

Depuis une semaine, le nègre montait sa garde sous les palmiers avec des chevaux sellés. Peu d'heures après l'entrée du Cheikh-El-Arab dans Tougourt, il vit accourir vers lui une femme vêtue à la mauresque. Il hésitait à reconnaître en elle cette fille des roumis que le marabout de Tolga lui avait donnée pour inspiratrice de ses actions. Mais Sonia savait les paroles qu'il fallait dire pour rappeler l'initié à ses promesses :

— Sois devant moi, dit-elle, comme le mort entre les mains du laveur...

Il la mit en selle.

La nécessité de franchir une centaine de kilomètres dans la dune n'intimidait pas la jeune femme. Elle ne songeait plus qu'à joindre Selman pour s'emparer de sa confiance, en l'avertissant, la première, des événements de Tougourt.

Elle trouva le cousin d'Ourida campé entre Allenda et El-Oued, en pleine dune. Selman avait groupé autour de sa bannière quelques milliers de nomades. Chaque matin, il recevait tous ces clients que l'espoir groupe autour d'un héritier de trône. Il dépouillait sa morgue pour les accueillir. A tous il distribuait le couscous — et la poudre à ceux qui pouvaient lui présenter un fusil.

On l'avertit qu'une femme qui venait de Tougourt, demandait à lui parler. Il s'attendait à se trouver en présence d'une des épouses d'Abderrhaman que des rivalités de harem auraient décidée à trahir son mari. S'il éprouva quelque surprise en reconnaissant dans Sonia, une fille des roumis, il n'en laissa rien paraître. Il accueillit sa visiteuse avec la courtoisie d'un homme de race.

Il voulait l'obliger à s'asseoir à côté de lui sur les coussins, elle refusa :

— Le destin que tu as rêvé, dit-elle, je te l'apporte dans mon voile... Ton prophète a dit : « Que le messager du bonheur soit blanc ! » Repose tes yeux sur mon haïck, et qu'il t'éblouisse comme la neige des montagnes...

Selman releva sur cette inconnue son regard perpétuellement abaissé. Ce fut un choc ; mais, dans

cet éclair, l'homme et la femme se pesèrent et se connurent. Il comprit qu'il pouvait se fier à elle dans l'exécution d'un plan d'ambition. Elle sentit son sein se soulever d'aise dans la certitude qu'enfin elle avait trouvé un associé digne de son audace.

— Quelle nouvelle m'apportes-tu? demanda-t-il avec lenteur.

— Celle-ci : sous les risées, la Deïra de Tougourt vient de chasser le Cheikh-El-Arab, ton rival à l'Aghalicat. Eux-mêmes les Français, que Dieu aveugle, te débarrassent de ce concurrent. Ils ont envoyé un diplôme de reconnaissance à cet enfant de huit ans qui s'appuie sur une vieille femme! Tu le sais mieux que moi : ceux de Tougourt ont trop souffert sous Lala Aichouch pour la supporter encore une fois avec patience. C'était bon au temps de sa force! Aujourd'hui, d'une secousse, ils peuvent la jeter à bas. Montre-toi seulement sur le Souk! Les portes de la Casbah s'ouvriront... L'aïeule et l'orphelin viendront toucher ta cuisse...

Selman avait écouté avec flegme. Il dit après un silence :

— Et les Français?

Elle sourit de mépris :

— Les Français ne sont point remis de l'aventure de Zaatcha. Ils veulent que l'Oued-Rir soit paisible. Ils auraient donné le burnous d'investiture au Cheikh El-Arab s'ils l'avaient jugé capable de mettre les nomades dans sa main. Ils s'allieront avec toi, le jour où, assis sur le trône d'Abderrhaman, tu leur enverras une « miad » pour leur annoncer : « L'enfant que vous disiez votre ami est devenu un homme. »

Selman ne répondait pas. Elle devina qu'il se débat-

tait entre le désir de croire et la défiance qui était la moelle de son esprit. Elle dit, avec sa grâce persuasive :

— Rappelle-toi, un jour dans le défilé d'El-Kantara, tu as rencontré un officier du Bureau-Arabe... Il s'appelait le lieutenant Franck.

— Continue, dit Selman.

— Il t'a parlé d'une intrigue amoureuse que Sultan Abderrhaman avait nouée avec sa cousine, la belle Tounis...

Elle s'arrêta pour guetter l'effet de ce souvenir. Le visage de Selman demeurait impénétrable.

Elle reprit :

— ... Tu n'as pas oublié les paroles que le lieutenant prononça en se séparant de toi ? Il dit : « Qu'arrivera-t-il, le jour où le Cheikh sera instruit de cette intrigue? Le trône de Tougourt deviendra vacant, et c'est nous qui donnerons au mort un successeur... » Tu as répondu : « C'est une grande épreuve quand Dieu impose à un peuple de guerriers le gouvernement des enfants et des femmes ! » L'heure de cette épreuve-là a sonné, Selman !... Tu avais des amis qui travaillaient pour toi dans l'ombre.... Ils ont armé l'assassin d'Abderrhaman... Aujourd'hui, ils te tendent son sceptre !

Il demanda ;

— Qui es-tu ?

— L'ennemie du Cheikh-El-Arab...

— Tu es prête à me servir.

— Jusqu'au succès ...

— Je ne serai pas ingrat...

Il lui fit signe de s'asseoir sur les coussins. Quand elle eut obéi, il déclara :

— Ce soir, je vais lever mon camp et marcher sur Tougourt. Toi cependant, pousse jusqu'à El-Oued, et, (puisque le don de la persuasion est sur tes lèvres), visite de ma part ma cousine Ourida. Te connaît-elle?

— Non, dit Sonia. Nous nous sommes rencontrées une nuit, en un lieu obscur. Elle n'a pu distinguer mes traits, elle ignore ma voix.

— J'ai décidé, reprit Selman, de prendre ma cousine pour épouse. Elle est mal disposée pour moi. Peut-être elle croit que j'ai trempé dans l'assassinat d'Abderrhaman... Peut-être elle avait quelque autre projet dans l'esprit... Tu vaincras sa résistance. Je vais lui donner l'ordre de te recevoir.

Sonia réfléchit un instant :

— Fie-t'en, dit-elle, à une femme qui connaît le cœur des femmes. Si Ourida a de l'éloignement pour toi, ce n'est pas par ordre et de ta part qu'il faut que je me présente. Je me glisserai près d'elle, secrètement, comme à ton insu...

— Soit, dit-il. Mais sous quel prétexte? On la garde à vue.

Elle dit en souriant :

— J'affirmerai que je suis la sœur d'un certain Éric pour qui, je le soupçonne, Ourida a de l'inclination.

Les narines de Selman frémirent; il demanda :

— C'est l'officier qui accompagnait son bassour, quand elle est descendue de Biskra?

— Ton rival!... Si Sultan Selman peut avoir un rival dans le cœur d'une femme!...

Sonia guettait avec curiosité l'effet du poison qu'elle venait de verser.

— Par exemple, dit-elle, il faut que tu donnes à tes amis d'El-Oued l'ordre d'arrêter cet Éric, s'il paraît

aux portes de la ville. Tel que je le connais, il tentera quelque coup de main pour t'enlever la femme qu'il aime. S'il voit Ourida une seconde, notre stratagème est à bas ! Je ferai croire à ta cousine que sa soumission à tes volontés est la rançon de la vie d'Éric. Cette enfant a de la générosité dans l'âme. J'obtiendrai d'elle, par cet artifice, une obéissance que la crainte ne déciderait pas.

— Tu connais Ourida ! dit Selman. J'avertirai mes hôtes d'El-Oued qu'ils s'emparent de ce roumi, s'il cherche à se glisser dans la ville.

Sonia secoua la tête.

— A quoi bon, dit-elle, demander à tes amis une preuve d'attachement qui, peut-être, n'aura pas l'occasion de se produire ? Écris l'ordre et donne-le-moi à garder. Il verra le jour seulement si l'opportunité s'impose.

D'un rouleau de fer-blanc, il tira une feuille de parchemin. Il y traça quelques lignes, les sécha avec du sable, apposa son cachet en haut de la lettre.

— Ta prudence, dit Selman en donnant ce pli à Sonia, va plus loin que le conseil d'une femme. Puisses-tu réussir dans ton entreprise comme moi dans la mienne ! Il suffira que tu remettes ces lignes au Caïd d'El-Oued pour que les portes de la ville se ferment sur Éric. Moi cependant, à ce moment-là, je serai devant la Casbah d'Abderrhaman, et je sommerai la Deïra d'ouvrir à son Maître.

XLII

LA SŒUR D'ÉRIC

Sonia avait trop fréquenté les femmes d'Orient, — peut-être, elle participait à leur nature par trop de liens ataviques — pour espérer qu'elle trouverait Ourida sans défiance. La nécessité de se défendre contre l'homme et contre les cabales de harem développe à un surprenant degré chez la musulmane l'instinct du soupçon. D'ailleurs, la partie que la Petite-Rose avait engagée contre son beau-frère, l'appui qu'elle avait donné à Tounis, l'habileté qu'elle avait eue de mettre dans son jeu cet atout victorieux qui s'appelait Éric, tout cela indiquait à Sonia qu'il lui faudrait se mettre en frais de diplomatie pour capter la confiance de cette enfant du Désert, dont il semblait que l'amour décuplât l'instinctive finesse.

Au temps où la jeune femme était la maîtresse du lieutenant Franck, une suite de hasards heureux avait empêché qu'elle rencontrât Ourida dans les visites

assez fréquentes qu'elle avait faites au harem du Cheikh-El-Arab. D'autre part, Sonia était bien sûre que dans cette veillée de Biskra où elle s'était rencontrée avec la Petite-Rose au chevet d'Éric assoupi, le voile noir dont elle avait pris la précaution de s'envelopper l'avait suffisamment masquée. Dans l'amie qui sollicitait sa confiance, la Petite-Rose ne pouvait pas reconnaître le fantôme de la mauvaise nuit.

Un obstacle imprévu faillit empêcher Sonia d'arriver à celle qu'elle voulait abuser. En l'absence du Caïd d'El-Oued, qui était allé porter à Guémar les aumônes de ses administrés, les nègres qui gardaient Ourida refusaient d'introduire une femme inconnue et de la laisser pénétrer auprès de leur prisonnière. L'or dont Sonia était abondamment pourvue eut raison de ces résistances. Deux jours après son arrivée à El-Oued, Sonia avait franchi la porte. Dans la cour de la maison elle parlementait avec la négresse d'Ourida :

— Peu importe, disait cette esclave, que tu aies réussi à dépasser notre seuil. Ma jeune maîtresse est bien décidée à ne pas te voir. Elle n'attend personne dont la vue puisse la faire sourire.

Ourida se défiait de quelque piège. Deux fois, elle avait subi l'assaut des douceurs, puis des colères de son cousin Selman. Elle lui avait tenu tête avec la fierté d'une fille de race, décidée à mourir plutôt que de céder par contrainte. Elle se préparait à lui résister encore. Il lui déplaisait de dépenser ses forces avec des entremetteuses. Or, habituée aux procédés de harem, elle ne doutait point que cette femme apportât, de la part de Selman, des menaces ou des promesses qu'elle dédaignait en bloc.

Sonia était sûre que la Petite-Rose devait être au guet derrière les moucharabis. Elle répondit par ce cri de désespoir :

— Éric ! Éric ! Celle que tu aimes ne veut plus entendre parler de toi !

En même temps, elle faisait mine d'obéir au commandement de la négresse et de retourner sur ses pas.

Le contre-ordre qu'elle voulait provoquer ne se fit pas attendre. Et sans doute Ourida eût souhaité courir à la rencontre de cette femme qui venait d'invoquer son grand ami.

Sonia avait gardé le souvenir d'une fillette enveloppée dans un voile de soie. Elle retrouvait une jeune fille, éclose en quelques mois, dans cette magie des métamorphoses orientales qui, soudain, font le jour avec l'aurore, une femme avec une enfant. Celle-ci n'avait pourtant pas tant dépouillé l'enfance qu'elle ne gardât dans ses lignes neuves le charme incomplet qui fait rêver.

— Tu viens, dit Ourida en se levant du divan sur lequel elle était assise, de rappeler le souvenir d'un absent qui m'est cher. De quel droit le nommes-tu ?

Sonia répondit avec assurance :

— Je suis sa sœur.

— Jamais il ne m'a parlé de toi...

— L'image d'une sœur est bien pâle à côté de la beauté qu'on aime !

Ourida ne remercia pas. Rien dans cette inconnue ne lui rappelait Éric, ni les traits, ni les gestes, rien de ce qui d'un corps d'homme se transpose à un corps de femme et trahit le lien du sang.

— Mais à moi-même, dit Sonia, il m'a parlé du

dévouement que tu as montré pour ta sœur Tounis. Après cela, tu peux comprendre qu'une sœur s'inquiète de voir son frère plongé dans la mélancolie de l'amour. J'ai bravé tous les périls pour rejoindre le charmant objet de la tendresse fraternelle, pour venir à toi et pour te dire : « Il pense à la Petite-Rose. Quelles paroles, en retour, lui apporterai-je de tes lèvres ?... »

Le silence se fit plein d'une émotion que Sonia sentait douce. Puis Ourida dit :

— Pardonne à ta sœur sa trop longue défiance... Elle est entourée d'ennemis, et la gazelle que les chiens ont traquée ne reconnaît plus sa jumelle ?

Le sourire du succès avait chez Sonia un charme irrésistible. A la mode de son pays, Ourida se pencha vers cette bouche pour la baiser. Elle toucha le souffle de son ennemie sans que rien l'avertît de la trahison. Et, lasse de la longue résistance à laquelle les violences de Selman l'avaient réduite, quelques instants, elle demeura le visage appuyé sur le sein de celle qu'elle prenait pour une sœur, sans larmes, mais sans voix.

A présent, les sujets de causerie ne devaient plus tarir entre les deux femmes. Ourida avait à conter l'agonie d'Abderrhaman, les terreurs de Lala Aichouch, son enlèvement par les nomades, l'impudence de Selman et son redoutable amour. Sonia devait narrer le retour d'Éric à Biskra, sa douleur à la rencontre de Bouchemall, la surprise que le Cheikh avait eue en retrouvant au cou de sa favorite l'amulette disparue. Elle se garda bien de parler du duel d'Éric avec Van Boom, de la fin mélancolique de la pauvre Tounis, de la descente du Cheikh-El-Arab sur Tougourt, de son échec, honteux. Elle voulait entretenir Ourida dans

cet état d'humeur heureuse où d'elles-mêmes les confidences montent du cœur aux lèvres.

— Ainsi, dit la Petite-Rose en proie à ce dangereux vertige, tu as descendu tout l'Oued-Rir pour retrouver mes traces ? Tu as bravé les coupeurs de routes et la férocité des nomades ? Depuis combien de jours as-tu quitté Biskra ?

— Tantôt quatre semaines.

— Je puis donc, reprit Ourida avec mystère, te donner, de notre frère bien-aimé, des nouvelles plus fraîches que les tiennes...

— D'Éric ?

La passion qui jaillit dans le cri de Sonia fit sourire la Petite-Rose :

— Chut !... fit-elle. Car ceci est un grand secret. Parmi les Soufa de la « miad » qui naguère est montée à Biskra, il y avait un homme qui m'est dévoué. C'est un parent de ce Larbi-Mamlouk dont Éric t'a parlé, sans doute. Il m'a rapporté l'avis que le commandant Carbuccia se proposait d'envoyer Éric en mission à El-Oued. A cette heure, notre frère doit être à mi-chemin du Souf. Sans doute, il est averti que Selman me tient ici prisonnière et il compte réclamer mon élargissement au Caïd.

— Hélas, dit Sonia, je voudrais partager ta confiance, mais j'ai peur que notre frère ignore ta présence dans cette ville. Il se contentera de pousser jusqu'à Guémar pour traiter avec les marabouts. Déjà j'ai songé à lui faire tenir un message : il pourrait tomber entre les mains des nomades. Ils avertiraient Selman, ton cousin t'enlèverait d'El-Oued. Il te transporterait bien loin, dans la dune, au milieu de ses alliés. Tu serais perdue.

Ourida avait baissé la tête pour réfléchir. Elle la releva, et dit, en posant sur sa nouvelle amie un regard de triomphe :

— Tu peux m'aider à tromper mes geôliers et à informer notre frère...

— Parle vite...

— Tu vois ce kébouch ?...

Elle montrait le médaillon d'argent martelé qui pendait en châtelaine à sa large ceinture.

— Ceci est convenu entre Éric et moi : le jour où, de ma part, on lui remettra ce bijou, il saura que cela signifie : « Ourida est en péril. Ourida t'appelle à son secours ! » Te chargerais-tu, ma sœur, d'envoyer un messager au-devant d'Éric ? Il lui porterait ce kébouch de ma part ?

Sonia était maîtresse d'elle-même, pourtant sa joie perverse était trop forte. D'émotion, elle laissa tomber le bijou que l'innocente Ourida lui tendait.

XLIII

LE KÉBOUCH

Au moment où le commandant Carbuccia lui donnait l'accolade dans son bureau, disant :

— Nous vous devons l'itinéraire de Tougourt. Rapportez-nous celui d'El-Oued...

Éric se demanda s'il annoncerait au « Père la Légion » son intention d'enlever Ourida, par la ruse, l'argent ou la force. Il n'en fit rien, et, il ne fut pas plutôt livré à ses réflexions, dans l'isolement de sa chevauchée, que cette cachotterie l'étonna lui-même.

— Vraiment, pensa-t-il, je ne me comporterais pas autrement si j'étais amoureux ! Dieu le sait, pourtant, je ne prends dans cette partie qu'un intérêt de joueur. Il s'agit de savoir qui aura la dernière manche, du Bureau-Arabe ou de la Légion, ou de Sonia d'Ourida, de moi ou de Selman. Je me suis passionné autrefois autour de tapis verts. Ces batailles de cartes ne valaient point la partie que je viens d'engager.

D'après les renseignements recueillis sur le marché auprès de conducteurs de caravanes, Éric estimait que deux cent cinquante kilomètres le séparaient d'El-Oued. Il devait suivre la piste de Tougourt, jusqu'à Bordj-Saada, puis s'engager sur la gauche et traverser la série de torrents, qui se vident dans le Chott-Melrir.

Si le désert des Hauts-Plateaux donne la sensation d'une mer figée pendant un calme plat, le désert du Souf est l'image d'un océan solidifié en pleine tourmente. L'une derrière l'autre, des vagues de sable déferlent jusqu'à l'horizon. Leurs crêtes s'aiguisent en lames tranchantes, s'arrondissent en vagues cylindriques. Dans le Souf, le fond de la mer saharienne était du grès, déposé par les fleuves. Ce sable, aujourd'hui à découvert, est sans cesse remanié par le vent. Quand le temps est clair, rien n'est plus facile que de se diriger à travers ce paysage minéral. Mais quand le simoun se lève, l'obscurité se fait en une seconde. Alors une chaleur brûlante embrase l'air, brise les forces des animaux et des hommes. Souvent, quand le « souffle de Dieu » s'apaise, la caravane entière a disparu sous un linceul. Ainsi périt l'armée de Cambyse, et les squelettes d'hommes et de chameaux qu'Éric rencontra sur son chemin l'avertirent que ces naufrages continuaient de jalonner à travers le Souf, la route des caravanes.

Parvenu sans incident au dernier tiers de son voyage, il n'avançait plus, dans la crainte d'être surpris par un parti de nomades, qu'avec de grandes précautions. Dans cette préoccupation, il se tenait constamment en dehors de la ligne des puits. Il passait au large de Bir-El-Arab, quand l'attention de Ben-Titi fut attirée par les gesticulations d'un

berger dont la silhouette se découpait sur la crête d'une dune.

— Tu ne m'avais pas confié, dit Éric à son fidèle serviteur, que tu comprenais cette télégraphie de bras en l'air et de flottements de manteaux ?

— Ne t'ai-je pas affirmé autrefois, répondit le spahi, que ta chance était écrite sur ton front, que Dieu te devait un cheval excellent, un serviteur accompli et une femme parfaite ? Déjà il t'a fait rencontrer Ben-Titi et Mansour. M'est avis que ce berger pourrait bien t'apporter des nouvelles de celle que tu cherches.

Et, sans attendre un ordre, il piqua des deux, lança El-Biod dans la direction du berger.

Éric regardait son chaouch apparaître à la crête des dunes et plonger entre deux lames monstrueuses. Il était mécontent que ce soldat indigène eût osé lire dans ses intentions plus clairement que lui-même, et, d'autre part, il désirait passionnément qu'un message d'Ourida vint lui apporter de l'espoir.

Le berger était monté en croupe de Ben-Titi. A dix pas d'Éric il sauta à terre, et, avant toute parole, se précipita sur la cuisse de l'officier pour la baiser en signe de soumission. Alors seulement, il tira de sa djebirah ce kébouch d'argent que la Petite-Rose suspendait ordinairement à sa ceinture. Il le tendit à Éric, disant :

— Une femme que je ne connais pas m'a remis ce bijou. Elle m'a ordonné de me porter à la rencontre d'une troupe qui viendrait de Biskra sous les ordres d'un roumi. Elle m'a donné un nom pareil à celui que ton cavalier me répétait tout à l'heure. Il me semble donc que j'ai remis ce dépôt entre les mains

de l'homme auquel il était destiné. Si tu me trompes, que Dieu te châtie !

Les douros qui tombèrent dans la main du berger le rassurèrent plus que toutes les protestations.

Éric ne pouvait se décider à ouvrir le kébouch. Il se souvenait de cette parole qu'Ourida lui avait dite, le soir de leur séparation : « Si jamais une main inconnue te remettait ce bijou, tu sauras de quelle part il vient et tu penseras : Ourida est dans le péril, elle m'appelle à son secours. »

A supposer que ce médaillon fût vide, qu'il ne contînt pas l'insecte doré que la Petite-Rose avait promis d'y enfermer par amitié pour Van Boom, le kébouch disait par sa seule présence la détresse de la jeune fille. Éric ouvrit l'amulette en tremblant.

L'insecte doré ne s'y trouvait point ; mais un billet était plié, au fond, en quatre. Éric l'épela sans peine. Sans doute, Ourida, qui ne savait pas écrire, avait dicté ces lignes à quelque « khodja ». Il n'était pas très surprenant qu'une fille des Ben-Djellab eût trouvé, même captive, un ancien serviteur de sa famille qui, par reconnaissance ou ambition, s'était mis à son service.

Le billet disait :

« J'ai su que mon ami ne m'oubliait point et qu'il se disposait à venir frapper aux portes de ma prison pour les faire ouvrir au nom de la France. Je le supplie de ne pas chercher à me voir, de ne pas prononcer mon nom. Les Soufa qui me gardent sont à l'entière dévotion de Selman. Ils l'avertiraient. Aussitôt, je serais enlevée d'El-Oued, transportée dans la dune au milieu des Trouds. Nul n'entendrait plus ma voix ;

jamais mes yeux ne reverraient ce qu'ils désirent revoir. Au contraire, si tu as la patience de faire ce que je te demande, nous ne tarderons pas à nous rencontrer à Tougourt. Selman y est déjà, il veut m'y faire venir. Je sais qu'il souhaite l'alliance de la France. Il acceptera les conditions qu'on lui proposera.

» De la part de celle qui se souvient et qui espère.

» OURIDA. »

Il fallut à Éric tout l'empire qu'il avait sur soi-même pour ne pas tourner bride à cet instant et remonter sur Biskra. Il fut éclairé en une seconde sur le médiocre intérêt qu'il prenait à son ambassade elle-même et sur le désir qui, depuis deux mois, le possédait de revoir Ourida, de prendre entre les siennes la petite main aux ongles teintés de henné. La pensée qu'il approcherait jusqu'à toucher son amie et qu'il faudrait s'en retourner sans l'avoir vue, le jetait dans la colère. Il n'en fut pas maître. Et le lendemain, à la chute du jour, il se présenta aux portes d'El-Oued, réclamant l'entrée de la ville avec tant d'arrogance que Ben-Titi en fut épouvanté.

— Tu as peur, poltron ! dit Éric, en jetant à son serviteur un coup d'œil de mépris.

— Ce n'est pas pour moi que je crains, répondit le spahi, mais ces Soufa ont quitté Biskra avec de la rancune sur le cœur.

Éric haussa les épaules.

Il ne devait pourtant pas tarder à s'apercevoir que Ben-Titi avait été bon prophète.

Les Soufa n'avaient fait qu'entre-bâiller leur porte. Ils la fermèrent brusquement derrière le dos de l'officier, l'isolant ainsi que Ben-Titi, du reste de l'escorte.

Eric se retournait pour protester. On le saisit par les épaules.

— Gare à vous ! s'écria-t-il avec fureur. Bandits qui osez porter la main sur un envoyé de la France ! Je viens de la part du commandant Carbuccia... Celui qui me touche l'atteint lui-même.

Un nègre, qui marchait, colossal, les reins enveloppés dans un pagne, s'avança au milieu des Soufa hésitants :

— Corail !... murmura Ben-Titi.

L'assassin d'Abderrhaman ne daigna pas jeter un coup d'œil sur Éric et sur son compagnon :

— De la part de Selman ! dit-il, en tendant au gardien de la porte une feuille de parchemin en tête de laquelle un sceau était apposé.

Le Soufi lut et fit un geste d'acquiescement.

Aussitôt, les hommes qui s'étaient emparés d'Éric le terrassèrent, puis, quand il fut à bas, ils le chargèrent de liens.

XLIV

LA JOIE DU MAL

Éric passa une nuit affreuse. Les Soufa avaient changé en entraves de fer les cordes dont d'abord ils l'avaient lié. Maintenant il était prisonnier au premier étage de la tour qui dominait la porte d'El-Oued. Sa cellule n'avait pas d'ouverture du côté de la ville. Par une fenêtre grillée, elle regardait le pont-levis, le fossé et la dune. En tirant sur la chaîne dont le dernier anneau était scellé dans le mur, Éric pouvait s'approcher de la fenêtre assez près pour en saisir les barreaux. Mais il aurait vainement tenté de les ébranler. Toute espérance de fuite lui était interdite.

Sa colère était tombée pendant la nuit, et, à présent, il réfléchissait avec calme. L'examen de la situation avait déterminé en lui cette certitude : on n'en voulait point à sa vie, mais les Soufa, trop compromis avec Selman pour se dégager de leur pacte au moment où le cousin d'Abderrhaman semblait sur le point

d'entrer victorieusement à Tougourt, avaient voulu se procurer un otage. Et, sans doute, ils avaient cru atténuer les conséquences morales de cet acte hardi, en s'emparant de l'envoyé de la France, dès le seuil de la ville, dans une rixe avec des subalternes, avant qu'Éric eût le loisir d'arriver jusqu'au Caïd du Souf et de lui déclarer le caractère officiel de sa mission.

Seule, l'apparition de Corail, au moment décisif, plongeait Éric dans l'incertitude. Il ne l'oubliait point : ce soir d'orgie, où il avait tenu Sonia entre la muraille et le canon de son pistolet, elle lui avait avoué qu'elle avait armé le bras du nègre et frappé Abderrhaman pour atteindre Ourida. Éric savait qu'après la tragique aventure de son duel avec Van Boom, Sonia avait disparu de Biskra sans laisser de traces. Il semblait bien improbable que par la route de l'Oued-Rir ou les dunes du Souf, elle eût trouvé moyen de descendre dans le Sud, incognito, afin d'y poursuivre l'exécution de son plan de vengeance. Éric écartait cette hypothèse comme un songe romanesque. Il défendait à sa raison de s'y arrêter. Elle lui remontait du cœur avec toutes les appréhensions que la présence d'Ourida dans El-Oued imposait à sa tendresse.

Dans la confusion des images qui lui revenaient de son arrestation et de sa mise aux fers, Éric apercevait clairement Ben-Titi saisi aux quatre membres par des hommes vigoureux et mis dans l'impossibilité de se porter au secours de son maître. Mais il était bien sûr que l'on n'avait pas chargé le spahi de chaînes comme lui-même. Peut-être même l'avait-on laissé en liberté. Anxieux de connaître les vrais motifs de la violence qui lui était faite et, peut-être, de recueillir quel-

ques nouvelles d'Ourida, Éric s'attachait à cette pensée avec confiance. Lorsque dans l'escalier tortueux qui conduisait à sa cellule, il entendit un murmure de voix, suivi de la montée d'un pas, il ne douta point que ce ne fût le spahi.

Le haut-le-corps qu'il ne réprima pas en voyant entrer Sonia dévoilée prouva à la jeune femme qu'elle avait vraiment réussi à ébranler la fermeté de cette âme. Ce ne fut qu'un choc de surprise. Déjà il était prêt à la lutte. Il la fixait sans haine, mais avec une curiosité terrible.

Assis au pied de la muraille, une de ses jambes repliée sous lui, il la regardait d'en bas. Elle se tenait assez loin du prisonnier pour que, relevé d'un bond et s'élançant au bout de sa chaîne, il ne pût l'atteindre. Elle n'avait pas sur les lèvres ce vil sourire du succès où triomphent les âmes médiocres. Elle le regardait sérieusement. Ils étaient deux forces en présence, deux adversaires qui avant de se saisir se mesurent.

Ce fut lui qui sourit avec ce geste fataliste du joueur qui ayant risqué sa dernière chance retourne la perte.

— Bravo ! dit-il, je ne suis pas de force...

Et, comme elle ne répondait point, il ajouta :

— Je te connaissais, pourtant ! Comment ai-je osé engager une dernière partie contre toi ?

Les yeux s'habituent à tout, même à la laideur, même à la beauté. Dans le temps où cette femme et lui se débattaient encore dans des alternances du désir et de la haine, il était arrivé à Éric de ne plus sentir le charme qui se dégageait de Sonia, de le nier sincèrement, de s'en affranchir comme d'une force qui

n'avait plus de prise sur lui. A cette minute où le destin les remettait en présence après un long éloignement l'un de l'autre, il la revit telle qu'elle était, pernicieusement belle, haïssable, et pourtant imposante comme une force de destruction.

Elle se taisait toujours. Il dit :

— Je puis vous donner des nouvelles de votre amant.

— Lequel ?

— Le lieutenant Franck...

— Il a eu de l'avancement ?

— Il s'est brûlé la cervelle...

Elle dit simplement :

— Je ne me faisais pas d'illusion sur lui. Sa mort le juge.

Cette froideur n'était point feinte.

Elle souleva la colère d'Éric.

— Gueuse ! murmura-t-il, et tu as dormi contre cet homme !... Et tu l'as enivré de tes paroles... de tes promesses... de tes baisers !

Elle fronça le sourcil :

— Voulez-vous, dit-elle, que nous laissions là mes amants pour parler de votre maîtresse ? Ourida serait froissée de penser que, depuis plusieurs minutes, nous sommes en face l'un de l'autre et que vous ne m'avez pas encore demandé de ses nouvelles !

A cette minute Éric mesura l'imprudence de son attaque et de son indignation. Il se taisait, elle demanda avec ironie :

— Me serai-je donc trompée ?... Ce sujet que je croyais palpitant serait-il devenu sans intérêt pour vous ?

Il eut une nuance d'impatience :

— Allons !.. Tu avais mieux commencé... Épargne-moi ta raillerie. Dis ce que tu veux dire.

Elle approuva d'un mouvement de tête et commença sur le ton d'un récit amical :

— Il faut d'abord que tu le saches : je suis devenue la meilleure amie d'Ourida... Oh ! ne l'accuse pas de niaiserie... Elle se défiait... très suffisamment pour une fillette !... Mais, tu le sais, quand je veux étourdir une âme...

— Je sais, dit Éric.

— ... Je lui ai donc fait croire que j'étais ta sœur, que je me dévouais aussi passionnément à vos amours qu'elle-même s'était exposée autrefois par tendresse pour sa sœur Tounis.

Il ne put s'empêcher de murmurer :

— La pauvre enfant...

— Ne la plains pas ! reprit vivement Sonia. Elle est de la race des femmes qui goûtent de la volupté dans le sacrifice. Je l'ai rendue heureuse d'une certaine manière, puisque je lui ai fourni l'occasion de s'immoler pour toi.

Il rugit :

— Quelle infamie !...

Elle l'arrêta :

— Veux-tu que je te conte la suite ? Oui... Eh bien, ne m'interromps plus par des exclamations inutiles. Je le sais : si, à cette minute, tu avais la puissance de me foudroyer, je ne serais déjà plus qu'un tas de cendres. Moi, peut-être, j'aurais le pouvoir de vous faire mourir, toi et elle... Je vous ménage... Qui vaut mieux de nous deux ?

— Monstre ! dit Éric.

Cette fois, elle sourit sans arrière-pensée. Il avait

raison : elle était hors de la nature. Et, tour à tour, c'était sa souffrance et son orgueil.

— ... Mon premier soin, reprit-elle, quand je me suis sentie maîtresse de la confiance de ta Petite-Rose, a été, comme tu penses, de l'empêcher de se rapprocher de toi. Tu as bien reçu, n'est-ce pas, sur la route, ce kébouch, qu'un berger devait te remettre, de la part d'Ourida?

— Je l'ai au cou...

— ... Tu l'as ouvert?... Et qu'est-ce que tu as trouvé dedans?

— Une lettre dans laquelle Ourida me demandait de ne point chercher à la voir.

— Et tu n'as pas été étonné de cette crainte?... Tu n'as pas été offensé de constater que ton amoureuse renonçait si facilement au plaisir de retrouver son galant chevalier?

— Tu ne vas pas me dire... fit Éric.

Il s'arrêta dans l'horreur de formuler sa pensée :

— Cette lettre, reprit Sonia, était un faux. C'est moi qui l'ai écrite. Ourida m'avait priée bien au contraire, de t'appeler à son secours.

Ils se turent. Elle regardait la douleur s'enfoncer.

— Après? demanda-t-il.

— Je lui ai fait croire que tu étais prisonnier des Trouds et que Selman te faisait grâce de la vie à la condition qu'elle-même cédât à son désir. Oh! je n'ai pas eu besoin de la supplier longtemps. Elle a consenti presque tout de suite. Mais ses yeux se sont fermés, tiens : comme cela... Et l'on aurait dit qu'elle venait de recevoir le coup de la mort! A présent, elle est résignée et, ce soir même je la conduis à Tougourt. Tu n'auras qu'à te mettre à la fenêtre pour la

voir sortir. Tu verras passer une caravane accompagnant deux femmes voilées, sur des chevaux. L'une d'elles sera vêtue de bleu. Ce sera ton ennemie, Sonia, modestement déguisée en suivante. L'autre sera vêtue de blanc. Ce sera ta petite princesse Bent-Djellab, ton Ourida. J'ai pensé que tu aurais du plaisir à l'apercevoir encore une fois et je t'ai fait emprisonner, à dessein, au-dessus de cette porte. Mais ne t'avise pas d'appeler, de nommer ton amie, au moment où nous passerons !... J'ai pris mes précautions ! Corail, un pistolet à la main, marchera à côté d'Ourida... Si tu pousses un cri, il lui brûle la cervelle. Tout cela est bien combiné, n'est-ce pas ?... Presque aussi ingénieusement que ta descente sur Tougourt... T'en souviens-tu ? quand tu t'étais fait chevalier de bassour ?

Elle avait abandonné son ton d'ironie. Elle parlait malgré elle, irrésistiblement, comme si, elle aussi, cédait à une souffrance intérieure.

Déjà elle se dirigeait vers la porte.

Sur le seuil de l'escalier, elle se retourna. Elle avait encore à dire quelque chose qui l'étranglait :

— Je me demande parfois, prononça-t-elle d'une voix trouée par l'angoisse, pourquoi je me donne tant de mal... Est-ce que je t'aimerais encore ?...

Il répondit :

— Non. Tu fais le mal pour le mal, par impuissance du bien, pour t'occuper.

— Tu as peut-être raison, dit-elle.

Puis, avec un soupir :

— La vie est si vide !

XLV

SADISME

Ourida ne doutait plus que Sonia fût vraiment la sœur d'Éric. Elle s'était attachée à cette nouvelle amie avec toute l'ardeur de sa nature expansive. Et d'ailleurs Sonia n'avait pas fait un geste, pas prononcé une parole qui n'allât à conquérir ce cœur loyal.

Le matin où elle parut dans la cour de la maison où la Petite-Rose était toujours prisonnière, en criant: « — Il vient d'arriver !... Je l'ai vu ! » la jeune fille se jeta à la rencontre avec un élan qui aurait désarmé une ennemie moins perverse. Cette sincérité de joie ne servit qu'à accroître la rancune de Sonia contre l'innocente créature qui, sans défiance, lui donnait le spectacle de son bonheur.

Condamnée par le mystère de sa nature double à l'impuissance de la tendresse, Sonia n'enviait à l'amour que la vertu qu'il a de jeter un être hors de soi-même. Dans cette souffrance, si les larmes et les angoisses

mêmes d'un cœur épris lui donnaient de la jalousie, la vue de la félicité d'autrui l'exaltait jusqu'à la cruauté.

— Il est là ? répétait Ourida. Sain et sauf ?... Ah ! dix ans de ma vie pour le voir !... Ne pourrais-tu lui demander de passer devant cette maison ?... Il ne lèverait pas la tête... Je ne l'appellerais pas... Mais derrière cette muraille, il entendrait battre mon cœur...

Et, glissant dans son émotion, aux confidences dernières, elle dit avec douleur :

— L'entendrait-il ce cœur ?... Jamais je ne lui ai permis d'élever sa voix, quand Éric cheminait sur la route de Tougourt, à côté de mon bassour... J'étais une enfant dans ce temps-là, une petite fille... Et la branche n'ose pas s'abaisser vers le voyageur quand elle n'a pas de fruit, — rien qu'une fleur à offrir...

Sonia l'écoutait dire avec joie. Ainsi, aucun engagement ne les liait encore. Elle allait les séparer à cette heure surhumaine où les paroles définitives n'ont pas été dites, où le rêve ne s'est pas encore posé, où l'amour s'appelle l'espoir, et n'est encore qu'un tissu d'illusions souveraines.

— Un peu de patience ! répondit-elle. Obéis seulement aux prières d'Éric. Il est assuré du succès de son plan.

— Parle !... Parle !... dit Ourida avec fièvre.

— Éric, reprit Sonia, te demande de feindre une subite soumission à la volonté de Selman. Jusqu'ici, tu as refusé de le rejoindre à son camp et de le suivre à Tougourt. Fais prévenir le Caïd des Soufa que tu renonces à ton entêtement et que tu demandes des chevaux pour le rejoindre, ce soir, au bord de l'Oued-Allenda, où il a ses tentes...

— Crois-tu, demanda Ourida, que l'on cède à mon désir ?

— Je n'en doute point, reprit la jeune femme. Les Soufa sont embarrassés de ta garde ; ils ne demandent qu'à te rendre à Selman.

— Et si l'on me donne une escorte si nombreuse que je sois sa prisonnière ?

— Éric, répondit Sonia, est descendu à El-Oued à la tête de vingt cavaliers déterminés. Il a échangé avec le Caïd des Soufa les paroles dont il était chargé. Il se propose de quitter la ville avant la prière du Dohor. Il fera semblant de reprendre le chemin de Biskra. Mais quand il sera hors de la vue des sentinelles, il abandonnera la piste de Chott ; il redescendra vers le Sud à travers la dune ; il viendra s'embusquer dans les lauriers-roses de l'Oued-Allenda, il mettra nos gens en fuite. Il tiendra des chevaux pour toi et pour moi tout sellés ; il nous enlèvera à travers la dune, à travers le désert de Sahia, il ira rejoindre le Chott Mérouane, il rentrera à Biskra par une route sur laquelle personne ne songera à nous poursuivre.

Ourida battit des mains :

— Il réussira, dit-elle, car la nuit est la part de l'amant quand il est courageux !

— Éric, reprit Sonia, m'a chargée pour toi d'une recommandation dernière. Il désire que, toi et moi, nous fassions un échange de nos vêtments, tu revêtiras, comme une petite femme rouara, ce béguin noir, cette gandourah, ce voile bleu que je porte. Pour moi, je me couvrirai de tes vêtements blancs, de ton manteau de soie et de ton haïck.

Ourida ouvrit des yeux étonnés.

— Et quel motif, dit-elle, aperçois-tu à ce déguisement ?

— Il veut, dit Sonia, que tu aies l'air d'une

petite suivante, et sa sœur, d'une princesse en voyage...

Ourida continuait de sourire. Sonia dit vivement :

— Tu ne comprends pas?... Si une de nous deux doit rester entre les mains des gens de l'escorte, il veut que mes blancs vêtements les dupent. Personne ne se préoccupera de la petite esclave en vêtements bleus ; tout le monde se ralliera à la princesse en haïck blanc pour la défendre contre les ravisseurs.

Ourida fronça le sourcil :

— Je ne veux point que ma sœur s'expose à ma place.

Sonia répondit vivement :

— Quel danger est-ce que je cours? Que les Soufa me gardent entre leurs mains, tandis qu'Éric t'enlèvera? Ils en seront quitte pour pester contre leur méprise. Ils me ramèneront à El-Oued avec toutes sortes d'égards, et, comme Selman ne songe pas à m'épouser, ces Soufa ne feront aucune difficulté de me renvoyer à Biskra.

— Ta sagesse et son amitié ont pensé à tout, dit Ourida avec un heureux sourire. J'obéirai à Éric.

— Il reste donc, reprit Sonia, à faire connaître à notre frère que tu acceptes son plan.

— Il en doutait?...

Sonia avait préparé un petit développement sur la jalousie d'Éric. Elle savait qu'elle ferait souffrir cette enfant sans coquetterie en lui disant que son frère avait craint un refus, qu'il n'aurait pas été trop surpris, encore que douloureusement affecté, en apprenant qu'une fillette comme Ourida avait tout sacrifié à l'ambition de s'asseoir sur un trône. Elle oublia d'infliger cette souffrance à la sincérité de la Petite-Rose. Son esprit était occupé par l'agréable souvenir de ce défi qu'elle

venait de jeter à Éric : « Tout cela est bien combiné, n'est-ce pas ? presque aussi ingénieusement que ta descente à Tougourt? T'en souviens-tu, quand tu t'étais fait chevalier de bassour ? » Elle se demandait si l'exécution de son projet pourrait lui causer plus de joie qu'elle n'en prenait à le machiner, dans le tête-à-tête avec cette victime si confiante.

— Il fallait, dit-elle, interrompant brusquement sa rêverie, convenir avec Éric d'un signe qui lui fît connaître ta résolution. Voici ce que nous avons arrêté : on lui portera aujourd'hui de ta part un panier de fruits. Il attendra d'être seul pour y toucher. S'il n'y a rien de caché au fond de la corbeille, il en conjecturera que tu préfères ne pas courir les risques de l'aventure...

Ourida ne put s'empêcher de s'écrier :

— Quelle honte ?

— ... S'il y trouve un pistolet chargé, il s'en servira pour brûler la cervelle au premier Soufi qui s'efforcerait de s'opposer à ton enlèvement. Où nous procurer tous ces accessoires ?

— Nous n'irons pas les chercher bien loin, dit Ourida.

Elle se leva avec grâce et courut renverser une corbeille d'osier qui débordait de pelotons de laine :

— Nous allons, dit-elle, l'emplir avec des méchméchs[1] qu'il aura plaisir à goûter, puisqu'ils auront été touchés par nos mains. Viens-t'en les cueillir avec moi dans le jardin. Le maître de cette maison m'avait bien recommandé de respecter sa récolte, mais je l'apaiserai avec un douro d'Espagne.

1. Abricots.

Elles sortirent dans la cour, Ourida monta sur un escabeau et commença de secouer les branches de l'arbre pour en faire tomber les fruits. Sonia les recevait dans les plis bleus de son haïck. Quand la moisson leur parut suffisante, elles rentrèrent en riant dans la maison :

— Il nous reste, dit Sonia, à nous procurer un pistolet.

— Ne te tourmente point, répondit la Petite-Rose. J'avais prévu le désir d'Éric. A quoi servirait l'amour s'il ne donnait pas la seconde vue ?

Elle souleva le tapis du Souf qui recouvrait le divan et décousit le matelas sur une longueur suffisante pour y passer la main :

— J'ai acheté cette arme, dit-elle en tirant de sa cachette un pistolet au canon damasquiné, à un de mes gardiens. Un autre m'a vendu de la poudre. Je voulais être maîtresse de moi-même, si jamais Selman s'enhardissait dans son désir jusqu'à lever la main sur moi. Nous ne le craignons plus. Le coup de feu qui lui était destiné ira frapper un de ses serviteurs. Quant à la balle, je n'ai point de plomb, mais une fille du Désert ne s'embarrasse pas pour si peu de chose.

Elle arracha un bracelet de son poignet :

— Que vas-tu faire ? demanda Sonia.

— Fondre ce bijou, répondit la Petite-Rose, pour en faire une balle d'argent. La balle d'argent tue sûrement celui qu'elle touche. Elle atteint même les marabouts, même ceux qui ont vendu leur âme au Chitan en échange des trésors de ce monde. Aide-moi à allumer du feu. Nous prononcerons ensemble les paroles de conjuration.

Elle jeta, dans une terrine pleine d'eau, l'argent fondu. Deux fois, elle les replaça sur le feu pour les faire fondre encore. Elle n'était point satisfaite de la forme que le hasard leur avait donnée. Pendant tout ce travail, elle chantonnait des paroles magiques :

— « Vole comme l'oiseau noir. Il ouvre son bec. Il boit du sang. »

Enfin, elle se déclara satisfaite et, sortant de l'eau un lingot d'argent dont les côtes étaient bizarrement striées :

— Voici, dit-elle, un bon messager de mort. Azraïl ouvre déjà son aile sur celui à qui Dieu le destine.

Elle essuya ses mains avant de toucher au pistolet, puis commença de le charger avec beaucoup de soin et d'habileté. Comme elle enfonçait la balle dans le canon, Sonia dit :

— Si cependant, Éric allait se tromper dans les ténèbres ?... S'il te frappait avec cette balle ?

— Qu'importe ? dit la Petite-Rose. Ourida aime mieux mourir par lui que de vivre sans lui.

XLVI

LA BLEUE ET LA BLANCHE

Cette parole d'amour où la Petite-Rose découvrait la profondeur de sa tendresse, aurait suffi pour fortifier Sonia dans sa décision, si elle avait eu quelque velléité de s'attendrir :

— Tu seras donc servie comme tu le souhaites, — pensa-t-elle, dans un sursaut de jalousie qui, une seconde, contracta les beaux traits de son visage, — car, ce soir même, de la main de ton amant, tu mourras !

Mais à ce moment, un doute lui traversa l'esprit. Si Éric — qui se méfiait d'elle — allait flairer la ruse? L'échange de vêtements bleus qu'elle se proposait de faire avec les vêtements blancs d'Ourida suffirait-il à l'abuser ?

— Voyons, dit-elle en s'approchant de la Petite-Rose et en lui plaçant la main sur la tête, si je suis vraiment plus grande que toi?

Élancée et svelte, elle dépassait de la moitié du

front la jeune Arabe qui n'avait pas fini sa croissance.

— Qu'est-ce donc? dit Ourida. Tu crains que notre déguisement ne suffise pas à donner le change aux hommes d'escorte?... A cause de l'inégalité de nos tailles? Si vraiment tu veux qu'on me prenne pour toi je t'indiquerai une supercherie facile : fais-moi donner une monture plus haute que la tienne. Avec cet artifice, quand nous chevaucherons à côté l'une de l'autre sous les voiles, un amoureux même ne nous distinguerait plus.

— Il faut que je t'embrasse pour cette invention-là! dit Sonia avec un sourire.

Et, se baissant vers Ourida, elle la baisa au front.

Sa quiétude n'était pourtant pas parfaite :

— Si Éric, pensait-elle, était bien maître de soi, s'il réfléchissait, il ne tirerait pas sur cette femme bleue qui va passer sous sa fenêtre. A supposer qu'il croie vraiment me tuer sous cette défroque, que peut-il espérer de ma mort? Il peut craindre, comme je l'en ai menacé, que Corail brûle aussitôt la cervelle à Ourida ou encore que les Soufa se jettent dans sa prison et le massacrent lui-même?

Elle avait besoin d'être réconfortée dans cette inquiétude. Elle s'adressa à la Petite-Rose :

— Crois-tu, dit-elle, que si notre frère avait été gravement offensé dans son honneur, il hésiterait, quitte à te perdre toi qu'il aime, à se venger de l'insulte?

Ourida regarda celle qu'elle appelait sa sœur avec des yeux étonnés :

— Quelle question me poses-tu là! s'écria-t-elle. Si Éric était homme à hésiter entre l'amour d'Ourida

et le devoir de la vengeance, jamais je ne l'aurais aimé !

— Chère enfant, dit Sonia, laisse-moi t'embrasser encore. Tu connais notre frère mieux que moi...

Derechef, elle baisa la jeune fille avec un élan sincère, car elle songeait tout bas :

— Cette petite a raison : Éric tirera.

Pendant ce temps, appuyé aux grilles de sa prison, Éric regardait ce pont du fossé par où, tout à l'heure, Sonia et la Petite-Rose allaient sortir. La parole de Sonia bourdonnait encore confusément dans sa tête : « Si tu prononces un nom, si tu jettes un cri pour lui faire tourner la tête, elle est morte ! »

Alors ? Il allait accepter qu'on la conduisît à ce Selman qui avait l'air d'une bête louche et qui recommencerait à la faire souffrir comme le Cheikh-El-Arab avait martyrisé sa sœur Tounis ? Sûrement la mort valait mieux qu'une telle existence, et puis, Sonia aurait-elle vraiment l'audace d'accomplir ce nouveau crime ? Est-ce qu'elle ne s'était pas vantée ? Il la connaissait habile à mentir, pour le moins autant qu'à entreprendre... A cette seconde, l'imagination d'Éric lui représenta une scène qu'il n'avait point oubliée : le jardin des Sultans dans la Casbah de Tougourt, ce canon de fusil sorti d'un buisson de roses, braqué sur Abderrhamann. Déjà une fois Sonia avait armé la main de Corail. Celle qui n'avait pas reculé devant l'assassinat du Sultan n'hésiterait pas devant le meurtre d'une jeune fille sans défense. Ce nom qu'il jetterait au passage serait le signal de la mort d'Ourida. De quel droit la condamnait-il ? Il ne doutait point que la Petite-Rose lui gardât un tendre souvenir dans le cœur. Il croyait encore sentir dans

sa main cette gorge naissante dont, en signe d'engagement, pudique comme elle était, elle lui avait fait sentir les mouvements d'oiseau. Et il songea :

— Tout vaut mieux que la mort à cet âge !... même le harem d'un Selman !... Cette petite a cru que je l'aimais. Je ferai comme si elle avait raison... J'imposerai silence à ma jalousie. Je la laisserai passer, je ne la nommerai pas.

Tandis que son maître songeait si mélancoliquement, derrière les barreaux de sa cellule, Ben-Titi n'était point demeuré inactif. Dès la première minute, il s'était concilié les bonnes grâces des Soufa en soignant lui-même Mansour et El-Biod que l'on avait provisoirement remisés dans l'écurie du corps de garde. D'autre part, il n'avait point fait de difficultés pour se laisser désarmer.

A ce prix, on le laissait errer librement entre le mur d'enceinte et les abords de la ville. Les Soufa savaient bien qu'il ne pourrait franchir la poterne à cheval sans se faire arrêter au passage. La dune qui entourait la ville l'isolait d'ailleurs ainsi qu'une mer. On était prisonnier dans El-Oued, une fois qu'on avait franchi le rempart, comme en plein océan dans les flancs d'un navire.

Ben-Titi attendait philosophiquement qu'une occasion se présentât de monter jusqu'à son maître. En attendant, il faisait les cent pas sur le rempart et, las de sa promenade sans but, il s'était accoudé au mur de toube pour contempler les ondulations de cette mer de sable qu'un peu de vent obligeait de fumer au lointain. Il fut très surpris d'entendre son nom prononcé par une voix de femme.

Vivement, il se retourna,

— Tiens, dit-il, c'est toi Yamina? De quel trou d'enfer sors-tu?

Il avait reconnu la petite négresse qui servait Ourida dans la Casbah de Tougourt et que les nomades de Selman avaient enlevée avec sa maîtresse.

La jeune esclave portait sur sa tête une corbeille toute pleine d'abricots.

— Te chargerais-tu, dit Yamina d'une voix mystérieuse, de faire tenir ces fruits à ton maître Éric?

— Et de quelle part, ma belle enfant?

— De quelles mains veux-tu qu'ils viennent, sinon de l'amitié de ma maîtresse, Lala Ourida?

— Je connais, dit le spahi, la personne que tu nommes. Mais mon strict devoir de bon serviteur est de m'assurer par moi-même que ces fruits ne sont pas empoisonnés...

Ce disant, avec une promptitude de chapardeur, il enfonça la main dans la corbeille. La petite négresse et le spahi poussèrent en même temps un léger cri, elle, de protestation, lui, d'étonnement.

— Qu'est-ce que cela? demanda-t-il.

Sous les fruits, soigneusement échafaudés en pyramides, il venait de toucher la crosse d'un pistolet. Yamina jeta autour d'elle un coup d'œil rapide; ils étaient seuls.

— Ces fruits, dit-elle à voix basse, ne servent qu'à masquer l'arme que tu as découverte. Il faut que tu la fasses parvenir à ton maître, toute chargée comme elle est.

Le spahi porta la main à son front, souleva légèrement son turban, glissa les doigts dessous pour gratter sa tête rasée :

— Soit, dit-il. Mais qu'en fera-t-il ? J'imagine que des explications orales ont été jointes à cet envoi par ta galante maîtresse ? Dans les fers où est le lieutenant, un pistolet chargé ne pourrait lui servir qu'à se faire sauter la cervelle... Je ne puis croire que la Petite-Rose lui conseille par ce cadeau, d'en finir si brutalement avec la vie ?

— En effet, répondit Yamina. Ma maîtresse m'a dit, en me remettant ce panier : « Tu diras à Ben-Titi de rappeler à son maître qu'il verra sortir une femme blanche et une femme bleue par la porte d'El-Oued. »

Le spahi réfléchit un instant, puis déclara :

— Entendu. Tu peux retourner vers ta maîtresse. Tu lui diras que tu t'es honnêtement acquittée de ta commission. Le reste me regarde.

Le jour commençait de baisser, quand dans l'escalier de la tour où il était gardé à vue, Éric reconnut le pas du spahi. Le visage de Ben-Titi avait pris cet air de gravité mystérieuse que les indigènes revêtent volontiers dans les occasions de secret. Le geste qu'il fit en entrant indiquait que son maître ne devait ni se récrier, ni éveiller, par un mouvement trop brusque, la défiance des geôliers. Et, comme Éric le regardait avec étonnement, il posa la corbeille à terre, écarta les fruits pour découvrir le pistolet avant de souffler d'une voix étouffée :

— De la part d'Ourida.

— Tu dis ?

Le spahi remit son doigt sur ses lèvres, et, l'oreille aux aguets, tendue vers la porte, il murmura la fin de la commission sans regarder son maître.

Éric prit vivement le pistolet et le cacha dans son dolman. Il répétait comme un halluciné :

— Elle a dit : « la femme en bleu, la femme en blanc ». Et elle m'envoie une arme chargée... Qu'est-ce que cela veut dire ?... Qu'est-ce qu'elle attend de moi ?...

Il avait besoin de rester seul pour réfléchir. Il leva sur le spahi un regard qui le remerciait et qui le congédia.

— Je l'ai fait pour le bien ! dit Ben-Titi.

Éric ne releva pas cette parole rituelle. Il était retourné à la fenêtre, et, derrière la marée de dunes, il regardait le soleil baisser. Dans quelques secondes, ce serait le crépuscule et là, sous ses pieds, à portée de son pistolet, Ourida passerait entre les deux meurtriers qui la menaient au sacrifice.

Y avait-il une chance humaine qu'elle eût découvert toute seule le piège qu'on lui tendait ? Avait-elle envoyé ce pistolet à Éric pour le prier d'intervenir ?

— En tout cas, se dit le lieutenant, je connais, moi, le complot dont elle est victime. Je sais qu'au bout de cette route, elle croit rencontrer son ami Éric et que c'est Selman qui la guette.

Sa résolution était prise. Il jeta un regard vers l'ouverture de la cellule, et, ayant constaté qu'il était bien seul, il tira le pistolet de sa poitrine. C'était une arme de Tunis, de qualité supérieure. Il avança le bras, la braqua contre le mur, ferma l'œil gauche, en joue, comme un homme qui tire. Il avait l'arme bien en main. Il vérifia la capsule, il replaça le pistolet dans sa poitrine.

Un quart d'heure plus tard, un bruit lointain de chevaux lui faisait dresser l'oreille.

Il murmura :

— Elles !

Le bruit mou des sabots se rapprochait sur la piste de sable, soudain, il s'étouffa sous la voûte.

Éric était derrière la fenêtre pour les voir sortir. Il laissa passer une vingtaine de goumiers qui ouvraient le cortège.

Deux femmes, l'une en blanc, l'autre en bleu, sortaient de la porte, en causant. Il fronça les sourcils :

— Advienne que pourra ! dit-il.

Sa main ne tremblait pas. Il glissa le canon de l'arme entre deux barreaux, ferma de nouveau son œil gauche, ajusta tranquillement la femme bleue et fit feu.

XLVII

COUPS DE PIOCHE

Le soir même de ce jour où, par la route de Tougourt, une fille des roumis déguisée en mulsumane, était venue lui annoncer l'échec du Cheikh-El-Arab, Selman avait levé son camp d'Allendah. Il était venu camper sur l'Oued-Rir, au milieu des Ouled-Moulat, anciens partisans de son père, le Cheikh-Ali. Là, il avait reçu des nouvelles qui avaient singulièrement accru sa confiance et l'espoir de sa clientèle.

Déconcerté par l'écroulement des illusions qu'il avait imprudemment échafaudées et désespéré d'autre part, par la fuite de Sonia, le Cheikh-El-Arab avait quitté la ville, après la proclamation du jeune Abd-El-Kader, avec une précipitation qui ressemblait à une fuite. Il lui avait fallu deux jours pour se remettre de ce double choc. Alors, il avait réfléchi qu'un tel échec le déconsidérait aux yeux de la France. Il s'était souvenu de ces paroles du colonel Desvaux :

— « Une occasion t'est donnée de nous prouver l'ascendant que tu exerces sur les nomades. »

Il l'avait senti, il jouait son va-tout. Oubliant donc la promesse faite à Bouchemall de ne pénétrer dans la ville qu'avec une escorte, il avait poussé avec tout son Goum jusque sous les murailles de Tougourt. Lala Aichouch et la « Deïra » lui avaient fermé les portes au nez. Quelques coups de fusil, tirés contre les défenseurs de la muraille par les gens du Goum avaient provoqué une brusque sortie. Surpris par cette attaque imprévue, incertain d'ailleurs de ce qu'il voulait oser, le Cheikh-El-Arab avait commandé la retraite. Elle avait fini en déroute. Les cavaliers de la « Deïra » l'avaient rejeté jusque dans son camp de Tamerna et le bruit courait, d'autre part, qu'après cet exploit, le Sultan et les notables de Tougourt avaient expédié un courrier au général commandant de corps, pour remercier la France, au nom d'Abd-El-Kader, et pour se plaindre gravement du Cheikh-El-Arab. Déçu dans son ambition, il avait trahi tout ensemble les roumis et ses frères et il avait tenté de détrôner, par un coup de main, ce jeune Sultan qu'on l'avait envoyé reconnaître.

Le messager de Tougourt n'avait pas eu à monter plus haut que Biskra. Il avait trouvé le commandant Carbuccia armé d'instructions qui lui permettaient de se décider d'urgence. Il était donc redescendu, rapportant au fils d'Abderrhaman le cachet et le burnous d'honneur.

Cette résolution n'avait pas été prise sans une énergique protestation du capitaine Séroka. Il refusait d'admettre la version de Tougourt ; il considérait que Lala Aichouch et la « Deïra » avaient gravement offensé la

France, en fermant leurs portes avec une hostilité si marquée à un ambassadeur accrédité. Mais le « Père la Légion » l'avait fait remarquer : il fallait accepter la régence de Lala Aichouch ou aller avec nos bataillons implanter le Cheikh-El-Arab dans Tougourt. L'heure ne semblait pas favorable pour une telle expédition ; puis la façon dont le Cheikh-des-Palmiers avait été accueilli par ces gens du Sable, ne justifiait pas que l'on risquât à son profit un si grand effort.

L'enthousiasme avec lequel les habitants de Tougourt accueillirent ces nouvelles porta un coup à Selman. Il apercevait clairement l'intérêt que la « Deïra » avait à gouverner la ville et l'Oued-Rir sous le nom d'un enfant. Il le savait de reste, les pires exactions ne provoqueraient nulle révolte, si les Ksouriens, écrasés d'impôts, se croyaient dans la dépendance d'un gouvernement assez fort pour abuser de sa puissance. Or, il n'y avait pas à en douter : la reconnaissance d'Abd-El-Kader par les roumis et d'autre part, le sacrifice qu'ils faisaient à propos de leur ancien protégé, le Cheikh-El-Arab, allaient donner du prestige au gouvernement de Lala Aichouch et de ses intendants. Selman en touchait du doigt une preuve trop certaine dans ce fait que Tougourt, — jusqu'à ce jour très attachée à ses coutumes, — avait permis qu'on le dépouillât, lui, le mâle le plus âgé de la famille, d'une succession qui lui appartenait, de par les traditions de sa famille et la loi du pays.

Selman se débattait dans ces incertitudes pénibles, quand cette volonté de femme, qui, déjà, l'avait secouru, vint l'éclairer à propos et lui rendre la confiance en soi-même. Un nègre gigantesque dont les reins étaient enveloppés d'un pagne de couleurs voyantes se

présenta au camp au début de la nuit. Il apportait un message de Sonia.

« Je te fais trop d'honneur, Sultan Selman, — disait cette épître —, pour supposer qu'à cette heure les soins de ton amour t'occupent plus que ceux de ta gloire. Souffre donc que celle qui s'est dévouée à ta fortune, parce qu'elle croit dans ton étoile, te renseigne sur la politique de la France. Seul tu ne peux en deviner les dessous.

» C'est contraints et forcés que tes ennemis ont envoyé le burnous d'investiture à cet enfant qui va servir de paravent à Lala Aïchouch et à sa bande de nègres. On s'attend à ce que ces domestiques insatiables abusent du pouvoir qu'on leur confie. Tu verras que leur premier soin sera de mettre un impôt sur les palmiers des Ouled-Moulat, des Selmia, des Rhaman qui, jamais, n'ont payé la dîme. Ne dit-on point déjà que pour satisfaire de vieilles rancunes, ils veulent fermer le marché de l'Oued-Rir à ceux de Témacin et qu'ils ont mis les Ouled-Saoud en interdit? Ne te laisse pas intimider par les cris de joie que Tougourt a poussés quand Bouchemall est revenu de Biskra, porteur du burnous d'honneur et du brevet d'investiture. J'ai longuement causé des craintes de Lala Aïchouch avec celle que tu m'as ordonné de visiter et qui me prenait pour la sœur de son ami. La « Deïra » gouverne Tougourt par la peur. Tu n'as qu'à paraître sur la place du Marché pour que les cœurs volent vers toi. Laisse-toi seulement conduire avec confiance par Celle que Dieu t'a envoyée pour te servir de guide; des ténèbres où, présentement, tu tâtonnes, elle te conduira à la lumière. Je n'ai pas voulu confier à une lettre qui toujours peut être inter-

ceptée, le détail de mon projet. Interroge seulement le nègre qui t'apporte ce message. Il te répétera fidèlement ce que je lui ai dit. Inutile de le récompenser ou de le tuer : je réponds de sa discrétion. J'ai soufflé mon âme en lui. Je parle par sa bouche. »

Trois jours plus tard, les sentinelles de garde sur les murailles de Tougourt voyaient apparaître par le chemin de Sidi-Rached, une vingtaine d'Ouled-Moulat. Leurs femmes et leurs enfants les accompagnaient. A haute voix, ils demandaient à être reçus par Sultan Abd-El-Kader. Comme le bruit s'était répandu dans l'Oued-Rir que ces nomades s'étaient ralliés à la cause de Selman, les sentinelles, avant de livrer la porte, avertirent Lala Aïchouch. Elle envoya Bouchemall pour la renseigner :

— Nous avons reconnu notre erreur, dirent ces guerriers, et, tu le vois, de la part des nôtres nous apportons à Sultan Abd-El-Kader un cheval de gada. S'il doute de notre sincérité, qu'il nous garde seulement en otage avec nos enfants et nos femmes.

Ces protestations semblaient sincères. La respectueuse déférence avec laquelle le chef de la « miad » plaça sur sa nuque le petit pied de Sultan Abd-El-Kader acheva de rassurer la « Deïra ». Elle résolut de traiter les députés des Nomades avec d'autant plus d'égards que la décision des Ouled-Moulat lui avait causé plus d'inquiétude. Elle décida que tous les hommes de la « miad » seraient logés et hébergés dans la Casbah, aux frais du Sultan. Pour les femmes et les enfants, on les dispersa dans la ville. Personne ne songeait à surveiller leurs allées et venues. La fausse musulmane

qui s'était glissée dans leurs rangs eut toutes les facilités de vaquer à l'exécution de ses projets.

Ce soir-là, les jeux qui accompagnent les distributions publiques de couscous et les rôtissages de méchouï se prolongèrent tard dans la soirée. Un coup de siroco qui éteignait les lanternes et voilait la lune y mit fin sur les deux heures. Les habitants de la ville rentrèrent dans leurs maisons de toube et Tougourt s'assoupit dans la digestion de son repas de fête.

Gavés de reliefs, les chiens eux-mêmes s'étaient endormis sur les terrasses. Le poids de la nourriture et le siroco les empêchèrent d'éventer une troupe d'une cinquantaine d'hommes qui avançait par le chemin de Sidi-Rached. Elle masquait sa marche de tous les accidents de terrain, touffes de drinn, tombeaux, saillies de dunes, masures abandonnées qui, de ce côté, hérissent la plaine.

Rassurés par la torpeur qui pesait sur la ville et par l'absence de lune, ces maraudeurs s'approchèrent avec audace. Ils descendirent dans le fossé en un point où il était à sec et ils escaladèrent le pied du rempart. La muraille qui les couvrait de son ombre abritait le quartier de la Medjeria. Là, vivaient dans le luxe les juifs qui trafiquent avec les Soufa d'argent et de pierres précieuses. Leurs maisons serrées les unes contre les autres s'appuient à l'assiette même du rempart. Il semblait qu'il suffît de percer une ouverture dans ces glacis de toube pour y pénétrer.

Et soudain, comme si telle eût été sa pensée secrète, le personnage mince et élégant qui conduisait la troupe fit à ses compagnons signe de s'arrêter. Lui-même colla l'oreille à la muraille, comme si, à cette place prévue, il s'attendait à entendre quelque bruit

qui décelât l'attente ou simplement la veille. Derrière lui, ses compagnons tendaient le cou, courbés en deux, aux écoutes.

Un brusque mouvement d'alerte les avertit que leur conducteur avait découvert le point de sa recherche. En effet, ils ne tardèrent pas à distinguer un bruit sourd. On eût dit des pioches lancées à la volée, qui, par le dedans, ébranlaient le mur de toube. Ces coups suivaient un trajet régulier ; ils semblaient dessiner dans le rempart la brèche d'une porte.

En sursaut, le chef se redressa et, derrière lui, les hommes relevèrent leurs fusils. Un énorme carré de maçonnerie gypseuse venait de s'ébouler dans le fossé. Le guerrier qui menait les autres avait reculé d'un bond. Il attendait maintenant que la poussière fût abattue : elle tomba. Et, de la crevasse béante, une lumière jaillit ; c'était le signal.

D'un geste rapide, le jeune homme ordonna à ses compagnons de le suivre. Au moment où il franchissait le seuil, une femme en vêtements blancs qui était debout sur la brèche du mur, éleva une lumière. Son visage était à découvert, ses yeux pâles, ses cheveux d'or dépassaient le béguin qui lui couvrait la tête.

Gravement, elle salua celui qui paraissait :

— C'est toi, Selman?... Entre...

XLVIII

RENTRÉE D'EXIL

Il avait été décidé que les Ouled-Saoud, introduits par la brèche de la muraille, iraient surprendre les habitants de la Casbah dans leur premier sommeil. Selman devait attendre dans la maison que la trahison lui avait ouverte, des nouvelles de leur coup de main. Il se trouvait l'hôte d'un des plus riches marchands d'or du quartier de la Medjeria. Ce juif avait appris à lire à Tunis. Il pouvait servir de « kodja ».

Sur le conseil de Sonia, Selman n'attendit point pour rédiger l'avis qu'il comptait envoyer au général de Salles qu'un messager lui apportât la nouvelle que la Casbah était prise. Il discuta longtemps les termes de ce message avec cette étrangère que déjà il avait pu juger à l'épreuve. Sonia affirmait avec un luxe d'arguments qui devait triompher de toute défiance que, de gré ou de force, les Français seraient

contraints d'accepter la révolution de palais qui allait mettre l'Oued-Rir dans les mains de Selman.

Instruite par le lieutenant Franck, puis par le Cheikh-El-Arab, de tout ce qui s'était dit dans le conseil du commandant Séroka, elle prédisait l'avenir à coup sûr. Selman finit par se rendre à ses raisons. Il écrivit, presque sous sa dictée :

« Mon général,

» Je porte à votre connaissance que je suis votre serviteur et votre fils. Or, si le fils s'écarte de la bonne voie, il appartient à son père de l'y ramener. Pardonnez-moi mes fautes passées. Je viens à vous, je me place sous votre égide, parce que vous êtes une nation généreuse et bienfaisante.

» Ce n'est point parce que je reprochais à Abderrhaman d'avoir recherché votre alliance que je me suis réfugié au milieu des nomades qui, jusqu'ici, ont refusé de reconnaître en vous les envoyés de Dieu. Je voulais sauver ma tête. Si vous me donnez à cette heure l'appui que je vous demande, vous n'aurez pas de serviteur plus zélé que moi. Je persuaderai à mes amis les nomades d'abaisser leur bannière devant votre drapeau, je leur fermerai le marché de l'Oued-Rir, s'ils résistent. Ainsi, ils connaîtront que Dieu a décidé d'exterminer par la faim ceux qui résistent à sa volonté. »

Tandis que l'oreille aux aguets et prêt à s'élancer, en cas d'échec, sur le cheval qu'un serviteur lui avait amené au pied du rempart, Selman apposait déjà son cachet de sultan au bas de cette lettre politique, les Ouled-Saoud s'étaient glissés à travers la ville endor-

mie, jusqu'à la place du Marché. Blottis dans l'ombre de la mosquée, ils attendaient qu'un chant de coq, suivi d'un aboiement de chien, leur donnât le signal convenu. Ils guettaient sans émotion, leur volonté détendue jusqu'à la minute de l'audace, comme des arcs dont de sages guerriers lâchent la corde dans les repos de bataille.

La nuit était encore noire, quand, de cette cour triangulaire où les écuries d'Abd-El-Kader étaient installées, un chant de coq s'éleva, si clair, que personne n'aurait osé affirmer qu'il était une imitation de la voix humaine. Pourtant, en une seconde, la troupe fut sur pied :

— Comptons, dit le chef. Un, deux, trois...

Il avait levé les mains. Chaque fois, à l'énoncé d'un nombre, il abattait un de ses doigts. Quand il fut à dix, un aboiement étouffé jaillit plus près d'eux, juste sous la porte. Il n'y avait plus de doute. Les guerriers sortirent de l'ombre, et, du pommeau de son sabre, le chef des Ouled-Saoud heurta la porte trois fois :

— Au nom de Sidi Abd-El-Kader-Djelaly ! prononça-t-il à voix basse, comme la porte s'entre-bâillait.

— Au nom de Celui qui jamais n'a laissé les Croyants dans l'embarras, répondirent les Ouled-Moulat qui avaient machiné cette trahison. Soyez les bienvenus... Tout dort et vos ennemis vont se réveiller vos serviteurs.

Ils étaient maintenant près de soixante-dix guerriers, choisis, armés soigneusement. Étouffant leurs pas, ils pénétrèrent dans cette cour intérieure où, d'ordinaire, on recevait les hôtes. Les nègres de la « Deïra » avaient leurs chambres à l'entour.

Le chef des Ouled-Saoud plaça une sentinelle à chaque porte. Il se disposait à monter au premier étage pour s'emparer des femmes et du jeune sultan, un coup de feu parti d'une fenêtre grillée, l'atteignit entre les épaules :

— Allah! murmura-t-il en élevant les bras.

Et il tomba sur la face.

Cette riposte venait trop tard. Réveillés en sursaut, les nègres de la « Deïra » constatèrent l'inutilité de la résistance. Seuls, une douzaine de serviteurs se firent tuer dans les escaliers du sérail. Au moment où, pistolet en main, Lala Aïchouch paraissait au seuil des appartements de son petit-fils, l'Agha du Goum, prisonnier des Ouled-Saoud, leva la main pour arrêter sa défense :

— Dieu est le plus grand! dit-il. Il se prononce contre tes serviteurs. Soumets-toi avec eux...

Cependant, le jour commençait de se lever sur les palmiers et sur la dune. Du village de Nezla où il commandait avec une partie du goum de Tougourt, Bouchemall apercevait autour de la ville sultane, un mouvement innaccoutumé. Armé d'une longue vue que le colonel Desvaux lui avait donnée, lors de son ambassade à Batna, il monta sur le minaret

— N'as-tu rien aperçu de suspect? demanda-t-il au muezzin qui venait de dire en haut de la tour la « prière du témoignage ».

— J'ai vu, dit le muezzin, abaisser sur la tour de la Casbah, la bannière de sultan Abd-El-Kader, mais aussitôt, elle a été relevée.

Bouchemall regarda dans la direction qu'on lui indiquait, et, brusquement, comme s'il avait aperçu un sortilège, il abaissa la longue-vue qu'il venait d'approcher de ses cils laineux. En même temps, pour s'en

faire un porte-voix, il portait ses deux mains à sa bouche et, de toutes les forces de ses poumons, vers les quatre échos du ciel, il jeta aux croyants encore agenouillés sur les terrasses dans la méditation de la prière :

— Trahison ! trahison ! La bannière d'Abderhaman est renversée !... L'étendard de Selman flotte sur la Casbah !...

Protégés par le voisinage de Tougourt contre les audaces des nomades, les habitants de Nezla récoltaient leurs dattes pour eux-mêmes. Jusque-là ils avaient refusé de céder aux sollicitations de Selman. Ils craignaient que le nouveau Sultan ne livrât leurs palmiers et leurs personnes à la rapacité des Ouled-Moulat. En une seconde, l'oasis fut en rumeur. Les femmes couraient sur les terrasses en poussant le cri de guerre, les hommes se réunissaient sur les places, armés de leurs lances et de leurs fusils. Au moment où le soleil apparaissait sur l'horizon, Bouchemall, à la tête de mille fantassins, sortait de l'oasis dans la plaine et, au milieu des acclamations, il faisait déployer la bannière d'Abd-El-Kader.

Il n'alla pas bien loin. Des palmiers de Tébesbest, village ennemi de Nezla, sortait une troupe également armée presque aussi forte que la sienne. Déjà Bouchemall rangeait ses gens en bataille et il allait commander le feu, quand il vit un brillant état-major se détacher des rangs de l'ennemi et se porter à sa rencontre avec des cris de joie, des caracolements de fantasia. On voulait parlementer. Il prit avec lui autant de cavaliers de son Goum que l'adversaire alignait de chevaux et il se porta à la rencontre.

— Quels sont vos projets ? cria-t-il, lorsqu'il fut à portée de la voix.

— Celui-ci te répondra, ripostèrent les cavaliers d'avant-garde.

En même temps, ils entr'ouvrirent leurs rangs et démasquèrent un jeune homme qui chevauchait au milieu d'eux.

— Selman ! murmura Bouchemall, en arrêtant son cheval.

Le neveu de Lala Aichouch ne sembla point s'apercevoir de ce mouvement de recul. Bravement, il continua d'avancer.

— Bouchemall, dit-il, je ne te reprocherai point d'avoir défendu jusqu'au bout les intérêts de tes maîtres. Jure seulement d'être fidèle à Sultan Selman comme tu l'as été à Sultan Abderrhaman et à son fils, et moi, je te donnerai l'aman.

— Tu parles en maître ! répondit Bouchemall.

Il fronçait ses sourcils laineux, Selman reprit :

— Écarte-toi un peu du côté du Chott. Derrière mes amis de Nelza, tu apercevras la cavalerie des Ouled-Saoud et celle des Ouled-Moulat. Je n'ai qu'à lever la main pour qu'ils entourent ta troupe et qu'ils la fassent rentrer dans le sable. Une dernière fois, je t'offre l'aman. Que réponds-tu ?

— C'était écrit, murmura Bouchemall.

Une seconde il ferma les yeux, puis, se résignant au destin, il sauta à bas de son cheval, s'approcha de Selman et, humblement, lui baisa la cuisse.

Aussitôt, ceux de Nezla et ceux de Tébesbest fraternisèrent.

... Quand Sultan Selman, à la tête de six mille fantassins et de mille cavaliers, se présenta à la grande porte de Tougourt, il vit que la ville entière s'était portée à sa rencontre. Sur le conseil de Sonia, il

avait conservé ses vêtements pauvres et usés. Il avançait les yeux baissés avec un air de modestie. Ce n'était pas le personnage d'un Sultan triomphant revenu pour venger des anciennes injures qu'il présentait à sa capitale, c'était l'image d'un exilé.

Lorsqu'il fut à une portée de fusil de la Casbah, il retint son cheval. Toute la foule s'arrêta avec lui :

— Amène-moi, dit-il à Bouchemall, l'orphelin qui habite ce palais.

Il fallait obéir. Et sans doute, Selman avait prévenu la « Deïra » de sa décision, car Bouchemall eut à peine touché la porte de la Casbah qu'on la vit s'ouvrir et l'enfant détrôné parut sur le cheval de son père défunt. L'Agha du Goum tenait l'étalon par la bride. Selman regardait Abd-El-Kader venir. Lorsque l'orphelin fut tout proche, il dit à Bouchemall :

— Enlève-le de sa selle et élève-le vers moi...

De ses lèvres minces, il toucha le front de l'enfant immobile. Et dans l'acclamation foudroyante qui s'éleva du Marché, des terrasses, du minaret de la mosquée, des tours de la forteresse, couronnées de peuple, s'étouffa, se noya, se perdit un gémissement d'aïeule, — peut-être le premier qui eut jaillit de la gorge de Lala Aichouch, — car, elle aussi, derrière le mur de la Casbah, guettait par une meurtrière.

XLIX

LA BALLE D'ARGENT

Avant que la fumée dissipée permît à Éric de vérifier si sa balle avait porté, une foule de gens s'étaient rués dans l'escalier de la tourelle et la cellule avait été envahie. C'étaient les gardiens de la porte et les curieux que le passage d'un cortège avait fait sortir de leurs maisons. Corail avait abandonné la bride de l'amazone qu'il conduisait en main et il était monté dans la prison avec le flot de peuple.

L'ami d'Ourida espérait de sa bouche un mot qui le renseignât, mais le noir était aussi impassible que le jour où Éric l'avait tenu sur la dune, sous la menace de son pistolet.

Il dit froidement :

— Saisissez ces deux hommes et maintenez-les jusqu'à ce que le Caïd ait décidé de leur sort.

Il ne triomphait pas. Il n'avait pas sur son masque de brute, la joie ironique de la revanche. Il parlait et

agissait comme un automate que fait mouvoir une force extérieure à lui.

Comme son maître, Ben-Titi avait été saisi à bras le corps :

— Par Sidi Boukrari ! s'écria-t-il, je consens à ce que l'on me crève les yeux si un de vous me montre le cadavre de l'ennemi que nous avons tué !

— C'est-à-dire que vous avez manqué votre coup ! dit Corail.

Au lieu de répondre, le spahi se mit à chanter :

— « J'ai couché au bord de la rivière — Je n'avais que Dieu pour me couvrir — Il faut que l'homme se divertisse — Car Dieu seul restera. »

Le nom d'Allah n'est jamais en vain prononcé devant des croyants. Tous les assistants approuvèrent de la tête. L'un d'eux dit :

— Alors, tu prétends que ton maître a tiré ce coup de pistolet pour se divertir ?

— Il a tiré à blanc.

Corail intervint :

— Il ment.

— Soit. Rapporte-moi la balle. Ça laisse une trace, fils de Chitan, une balle qui a labouré le sable ?

— En effet, dirent plusieurs voix. On peut vérifier.

— Vérifiez, fit le spahi.

Les Soufa ont une habileté particulière à distinguer les traces. Ils lisent les empreintes du sable comme un livre imprimé en gros. Ils vidèrent la cellule et presque aussi vite qu'ils les avaient gravies, dégringolèrent les marches. Corail était sorti avec eux.

Éric tirait le pistolet avec une virtuosité particulière.

Il brisait des assiettes au vol, faisait mouche dans des cartes, à trente pas. D'autre part, il était bien sûr que la main ne lui avait pas tremblé au moment où il visait cette femme bleue qui, à dix mètres de lui, passait au pas d'un cheval tranquille. Il ne s'expliquait point qu'elle n'eût pas été atteinte, et, ramassant le pistolet vide qui était resté à terre, il l'examina de près. L'arme qu'on lui avait envoyée était d'origine tunisienne, mais copiée sur le modèle de nos officiers de cavalerie. Elle était carabinée à quarante-huit raies triangulaires, la hausse à visière paraissait en bon état ainsi que le guidon et la cheminée.

— Je n'y comprends rien ! dit Éric, après avoir fait sauter le pistolet dans la main pour voir comment il s'équilibrait. J'aurais parié tirer dans les mêmes conditions cinq cents coups de suite sans manquer une seule fois mon sujet.

Le spahi sourit imperceptiblement :

— Même, si tu n'avais pas eu de balle dans ton canon ?

Éric tressaillit.

— Que veux-tu dire ?

— Je dis que les Soufa ne trouveront pas la trace de ta balle dans le sable...

— Il n'y avait pas de balle dans mon pistolet ?

— On l'avait retirée.

— Qui ?...

— Moi.

— Toi ?... Dans quel but ?

— Je me disais : le lieutenant va se faire sauter la cervelle...

— Misérable !

Le spahi ne parut pas s'émouvoir.

— ... Ou faire une autre bêtise.

Éric ne se contenait plus. Il cria :

— Tu recevras douze balles dans ta peau !

Ben-Titi dit avec philosophie ;

— Pourvu que ça se passe à Biskra, mon lieutenant — et pas à El-Oued... le maître à côté du serviteur... de compagnie.

Et il chantonna :

L'un est d'ici,
L'autre de Paris,
L'autre de Valence,
Tout le monde est sur la balance !

Puis, redevenant sérieux :

— De sorte que sans moi, mon lieutenant, vous auriez tué la femme bleue ?

— Un monstre ! dit Éric, une créature d'abomination ! Sa vie souille la surface de la terre ! Dix fois, j'aurais donné ma vie pour avoir la sienne !

— En ce cas-là, dit philosophiquement Ben-Titi, c'était sur la femme en blanc qu'il aurait fallu tirer.

— Tu dis ?

— Je dis, mon lieutenant, que vous alliez vous tromper de cible, car, au moment où ces gueux de Soufa vous arrachaient de la fenêtre, la fumée se dissipait et, — des deux yeux que voilà, — j'ai vu le visage de la femme en bleu... Elle se tournait sur sa selle et levait les yeux vers cette fenêtre avec épouvante.

— Et c'était ?...

— Ourida, mon lieutenant, la nièce de Lala Aichouch que nous avons escortée de Biskra à Tougourt, vous et moi, chacun d'un côté de son bassour.

— Mon ami... fit Éric.

Il n'eut pas la force d'en dire davantage. Sa parole se glaçait, son cœur, qui jamais n'avait frémi, trembla.

Ben-Titi le guettait d'un œil narquois. Il prononça sur le ton de mélancolie d'un honnête homme qui vient de plier sous des reproches injustes :

Le monde est difficile,
C'l'i qu'a pas l'sou,
C'est un imbécile !

Éric était redevenu maître de soi :

— Je t'entends, dit-il. Tout à l'heure j'étais décidé à en finir... Je ne veux plus. J'ai une dette envers toi dont je veux m'acquitter. Nous remonterons à Biskra, Ben-Titi... D'ici-là, donne-moi ta main.

Le spahi ne prit pas cette main qu'on lui tendait. Mais il se baissa et, après l'avoir baisée, il l'appuya contre son front :

— Tu sais, dit-il, je suis ton fils. Le père a le droit de se fâcher pourvu qu'il aime...

Les Soufa qui n'avaient point trouvé dans le sable la trace de la balle, remontèrent à ce moment accompagnant leur Caïd et le nègre Corail.

— Tes Soufa, dit le serviteur de Sonia, t'ont remis la lettre où Selman te disait son désir? C'est sous sa responsabilité que cet espion de la France a été enfermé dans cette forteresse! Il vient de tirer un coup de feu sur la jeune fille que Selman réserve pour son lit. Si cet otage s'échappait de tes mains, la colère de Sultan Selman ne tarderait pas à s'abattre sur ta ville.

Le Caïd écoutait d'un air sévère et ne répondait pas. Éric l'interpella avec ironie :

— Je ne demande pas mieux, Caïd, que de te pardonner le crime que tes gardiens de porte ont commis en ton absence, mais à une condition : c'est que tu ne permettras pas plus longtemps à cet assassin d'élever sa voix devant l'ambassadeur de la France.

— Assassin ? demanda le Caïd.

— Tu n'as pas oublié, Corail, reprit Éric en foudroyant le nègre de ses regards, cette matinée où, sous mes yeux, dans le jardin de Tougourt, tu as tiré sur l'allié de la France, Sultan Abderrhaman ? L'heure est prochaine où toutes ces injures seront vengées ! Malheur à ceux qui se seront fait solidaires des meurtriers !

— Mais toi-même, dit le Caïd, ne viens-tu pas de tirer un coup de pistolet sur une jeune fille que Sultan Selman avait confiée à notre garde ?

Éric haussa les épaules :

— Montre-moi donc, dit-il, la balle dont j'ai tenté de la frapper ?... Tes Soufa l'ont vainement cherchée dans le sable... J'ai tiré à blanc.

— Il y avait, dit Corail, une balle d'argent dans le pistolet.

— Et la voilà, dit le spahi.

Il ouvrit la main. La balle qu'Ourida avait fondue y était nette et toute ronde.

Le Caïd réfléchit un instant :

— Corail, dit-il, va m'attendre devant la porte de la Djemâa. C'est moi qui commande à El-Oued, ce n'est pas Selman... Tu as entendu ?

Toujours impassible, le Soudanais obéit. Dès qu'il eut quitté la cellule, le Caïd dit :

— J'étais allé à Guémar, la ville sainte, porter les aumônes de mes frères, quand tu as été méconnu par

des hommes qui ignoraient ta mission et ton titre. L'injure du fantassin n'atteint pas le cavalier... Quelle réparation exiges-tu de la ville qui envers toi a violé les lois de l'hospitalité?

— Je veux, dit Éric, que toi-même, tu m'accompagnes à Biskra avec tout ton Goum et que tu portes au commandant Carbuccia les excuses de ton peuple, A ce prix seulement, tu pourras détourner de tes marchands la colère de mes chefs.

Le Caïd réfléchit un instant puis dit avec mélancolie :

— C'est à la tête de réparer les erreurs du bras...

L

VISITE AUX TOMBEAUX.

Selman était depuis dix jours installé en maître dans la Casbah. Habilement conseillé par Sonia, il continuait à jouer son rôle de vainqueur qui a oublié toutes les injures anciennes. La confiance qu'il inspirait était si générale que le jour même de son entrée dans la ville, les boutiques du Souck s'étaient rouvertes.

Seule, prétextant la profondeur de son deuil, Lala Aichouch avait refusé de le recevoir. Elle passait ses nuits et ses jours dans une des chambres du sérail, sans voir ses petits-enfants, absorbée dans ses souvenirs.

Le vendredi qui suivit l'entrée de Selman à Tougourt, elle reçut un message de Nezla. Comme le Sultan était à la mosquée, elle se couvrit d'un voile et, sûre de ne pas être reconnue, elle sortit par la Porte de la Trahison. Il lui fallut contourner cette partie

des remparts qui flanquait le quartier de la Medjeria. En passant devant la brèche par où Selman était entré dans la ville, elle secoua la tête. Les briques de toube fraîche aveuglaient l'éventrement du mur, elles dessinaient la cicatrice en lignes blafardes. La ville était déjà guérie de sa blessure. Il sembla à Lala Aichouch que c'était elle-même qui avait reçu ce coup de lance dans le flanc.

A présent, il lui fallait s'éloigner des remparts.

A pas lents elle allait vers une Koubba plantée dans le sable, à dix minutes de la ville, loin des fontaines et des sentes de caravaniers.

Que de fois elle avait fait ce chemin, depuis sa jeunesse ! Depuis des siècles, derrière ce mur qu'un enfant aurait sauté en se jouant, les Sultans de Tougourt avaient leurs tombeaux. A l'abri de cette coupole blanche, ils dormaient dans le sable, sous une pluie d'or, dans un bain de lilas, dans des caresses d'ombres roses et bleues. La fatigue qui venait du jeu de la lumière était si perçante, que la Sultane-Mère abaissa ses paupières lourdes, et elle continua d'avancer vers l'ossuaire, les cils mi-clos, les sourcils contractés par la souffrance du soleil et par le poids de ses pensées.

Comme elle entrait dans la petite cour qui précède l'humble mosquée, une jeune fille, voilée de deuil comme elle, s'avança à la rencontre :

— C'est toi, Ourida ? dit-elle, tandis que la Petite-Rose lui baisait les mains. Appuie ta tête sur ma gorge et écoute. Tu entends l'oiseau du souci ? Il bat à l'étroit dans sa cage. Mais le cœur de Lala Aichouch a été arraché... Ils l'ont enfoui dans le sable !

Les larmes coulaient des yeux d'Ourida jusque sur son voile. Dans cette retraite de Nezla, où elle s'était

cachée depuis son départ d'El-Oued, elle avait appris simultanément la mort d'Abderrhaman, celle de Tounis et l'avènement de Selman. Elle ne doutait point que la destinée se fût placée entre elle et l'ami qui avait promis de la secourir ; mais si elle n'accusait pas Éric d'indifférence, elle pensait à part soi :

— A cette heure, quand même il paraîtrait, il n'est plus temps !

Le sommeil de Tounis lui paraissait enviable. Maintenant, dans les jardins célestes, elle devait jouir de la vue de celui qu'elle avait aimé. Il était facile de la suivre :

— Mais moi, pensait la Petite-Rose, si je devançais mon jour, que répondrai-je à Azraïl lorsqu'il me demandera : « Où est l'époux que tu veux rejoindre?»

Sous le voile, elle tordit ses deux bras dans un élan de désespoir, puis elle se souvint qu'elle était dans le royaume de la mort, et, ayant baissé le front avec résignation, elle entra dans la Koubba.

Six voûtes reposant sur des piliers formaient le plafond de la crypte. Au centre, la petite coupole versait une discrète lumière. A terre, sans exhaussement de marche, disposées en tous sens, les tombes semblaient des cercueils d'enfants. Une pierre était levée à la tête des morts, une autre aux pieds. Une troisième pierre, debout, à la place féconde de la ceinture, marquait le souvenir des femmes. Celles-ci étaient les plus nombreuses à cause des renouvellements du harem. En tout, dans un espace de vingt pas, une soixantaine de morts dormaient sous les voûtes.

De l'encens finissait de brûler dans les vases ; suspendus dans des filets de soie, des œufs d'autruche pendaient de la voûte ; des petits miroirs, encastrés

dans les piliers pour répéter la lumière du lustre sépulcral, brillaient dans la pénombre.

Lala Aichouch et Ourida s'étaient arrêtées sur le seuil, leurs têtes inclinées. Et, de sa voix grave presque virile, la Sultane-Mère récita cette prière du « Commencement » que l'on dit en l'honneur des morts :

— « Louanges à Dieu, Souverain des mondes ! La miséricorde est son partage. Il est Roi au jour du Jugement ».

Elle s'arrêta, méditant sur des choses passées. Ourida acheva :

— « Nous t'adorons, Seigneur, et nous implorons ton assistance. Dirige-nous dans le sentier de ceux que tu as comblés de tes biens, de ceux qui n'ont point mérité ta colère ».

Les paroles murmurées coulaient de sa bouche pure, rafraîchissantes dans cet asile de l'éternel repos comme un murmure de source.

Lala Aichouch avait fini de méditer. A gauche, elle se tourna vers la petite chambre fermée par une grille où Sultan Abderrhaman dormait son dernier sommeil.

— Ici repose, dit-elle, celui dont j'avais ouvert les yeux et qui devait fermer les miens... Il était si frêle quand je le nourrissais de mon lait ! Les marabouts m'avaient conseillé de l'enfermer comme un petit oiseau, dans des feuilles de palmier. Cependant, pour lui, j'ai rêvé le trône et à ses pieds j'avais mis un peuple !...

Une seconde, elle baissa la tête. Le flot des souvenirs remontait en elle. Elle s'écria avec une ardeur de reproche :

— O mon fils, tu m'as trahie !

Il semblait à Ourida que le manteau de chaux vive n'arrêtait pas ses regards. Elle revoyait Abderrhaman tel qu'il lui était apparu sous ses vêtements de chamelier dans la petite maison de Biskra. Sur la gorge de Tounis, il appuyait sa tête amoureuse et son regard montait vers la jeune femme comme la flamme d'un feu. Abderrhaman... Tounis... Elle ne les plaignait point. Car si, sur la terre, leurs joies avaient été furtives, leurs bonheurs épiés, du moins, avaient-ils approché leurs bouches assez près l'une de l'autre pour connaître la joie qu'un jour ils goûteraient en liberté, dans le Paradis.

Cependant Lala Aichouch avait ouvert la grille et elle s'était assise sur la tombe.

Elle dit à sa nièce :

— C'est à cette place que je veux reposer à côté de mon fils. Tu diras qu'ils couchent Abd-El-Kader à nos pieds, et ses deux sœurs, les enfants de lait, à notre tête, plus haut, comme des anges funèbres...

Elle avait parlé sur un ton de prophétie. Ourida sentit le frisson de la mort passer dans ses os. Elle fléchit sur les genoux et, sanglotante, elle se jeta dans la ceinture de Lala Aichouch, cacha son visage dans les voiles de deuil.

— Mère, mère, dit-elle, pourquoi appelles-tu Azraïl sur tes petits-enfants ?

La main distraite de Lala Aichouch caressa cette jeune vie, les trésors de sa grâce naissante.

— Je le sais, dit-elle, l'arbre qui va fleurir pleure quand il voit briller la hache... Qu'importe au tronc desséché que ce soit le vent, le fer ou le feu qui le détruisent ?

Ourida sanglotait toujours :

— Selman, dit-elle, respectera la lignée d'Abderrhaman!... Il sait que tu soutenais le bras de son cousin. Lui aussi, il voudra s'asseoir à l'ombre de ton conseil.

Lala Aichouch sourit avec mélancolie :

— Interroge ces morts, dit-elle. Demande-leur l'histoire de notre maison. Quand un Ben-Djellab monte sur le trône, il faut que ceux qui l'y ont précédé descendent au tombeau.

Ourida avait relevé son visage où l'angoisse était peinte. Et, autour d'elle, elle avait jeté un regard craintif, comme si vraiment elle s'attendait à voir tous ces princes et toutes ces princesses se lever du sable dans leurs tuniques sanglantes pour rendre témoignage à la Loi du Trône.

Lala Aichouch suivit la direction de son regard. Étendant le bras pour désigner une chambre voisine où quatre tombes étaient réunies :

— Voici, dit-elle, la place où le Sultan Mohamed-Ben-Ahmed-Ben-Djellab, ton aïeul, s'est effacé sous la terre. A côté de lui, sont ses deux frères : Cheikh-Ibrahim et Cheikh-Abderrhaman. A ses pieds, son cousin le Cheikh-El-Khazen. Il les avait massacrés tous les trois pour arriver au trône. Son fils Amer lui succèda. Voici sa tombe. Avant de dormir dans cette crypte, il partagea mon lit. C'est lui qui, le premier, dénoua ma ceinture de vierge. Il avait sur lui les sangs de son frère, le Cheikh-Ahmed et de son cousin, le Cheikh-Mahmoud. A présent, ils dorment tous les trois les uns à côté des autres. Vois-tu maintenant cette main imprimée au-dessus de la voûte, dans le plâtre frais ? C'est celle de Cheikh-Ali. Il avait tué son frère, Ibrahim-Ben-Mohamed pour lui succéder. Regarde ce

doigt qui a poussé la détente du pistolet... A son tour, il fut tué par son nègre. Et moi qui voulais abattre sa « Deïra » pour placer mon fils sur le trône, j'ai frappé, comme lui, ceux qui me faisaient de l'ombre : Otman-Ben-El-Ksouri et ses deux fils, Mohamed-Ben-Djelloul, El-Hadj-Tahar et Lakhedar-Ben-Touba. J'aurais supprimé Selman si mon bras avait pu l'atteindre. Dieu l'a couvert dans sa fuite, Dieu a protégé son retour... Tous les événements s'accomplissent par la volonté de Dieu...

Elle se leva. Si calme devant la mort qui rôdait autour d'elle, Lala Aichouch semblait le tragique génie de sa race. Elle ne se révoltait point contre la Loi qu'elle-même avait appliquée, elle ne songeait point à l'éviter par la fuite. Il ne lui restait plus à remplir sur la terre que ces besognes rituelles, imposées par le Prophète à la piété des musulmanes. Le respect des morts en fait partie.

Lala Aichouch monta sur un escabeau, et, de ses mains royales, elle versa dans le lustre de la crypte l'huile qui devait éclairer la veillée du vendredi.

LI

LA LOI DU TRÔNE

Brusquement séparée de celle qu'elle prenait encore pour la sœur d'Éric, la Petite-Rose était entrée dans Tougourt après sa pieuse visite au tombeau des Ben-Djellab. Elle avait frappé à la porte de cette Meryem que Larbi-Mamlouk avait épousée. Dans cette maison modeste, elle avait trouvé un asile inviolable. Elle demeurait là, par ordre de la Sultane-Mère, cachée à tous les yeux. Elle y attendait la minute de porter à Biskra un message que, dans sa détresse, Lala Aichouch méditait d'envoyer aux autorités françaises.

Servie par Yamina qui achetait sur le Marché, des fruits et quelques épices, Méryem elle-même ne quittait plus la maison. Pourtant, à la prière d'Ourida, elle se décida à en sortir, un matin où, avec ses provisions, la petite esclave, rapporta la nouvelle que la tête de l'Agha du Goum avait

été clouée de nuit, au-dessus de la porte de la Casbah.

Selman jetait le masque.

Maître de la ville, il se découvrait comme un Sultan de terreur. Les juifs de la Medjeria, qui avaient éventré la muraille pour l'introduire dans Tougourt, venaient d'être impitoyablement rançonnés. En récompense de leur assistance, Selman les avait sommés de se convertir à l'islam, sous peine de massacre.

Imberbe, toujours maigre, le jeune Sultan ne marchait plus qu'escorté de vingt nègres. Il avait tué de sa propre main un de ces gardiens qui, dans un moment d'oubli, avait relevé sur le passage du Maître le canon de sa carabine.

Méryem avait dans la Casbah des attaches anciennes. Elle en franchit aisément le seuil et pénétra dans ce jardin réservé qui avait été pour Abderrhaman le lieu favori de la sieste et de la prière.

En attendant Bouchemall à qui la Petite-Rose l'avait dépêchée, Méryem s'arrêta à jouer avec les fillettes orphelines d'Abderrhaman. L'une d'elles était encore une enfant de lait, sans cesse rejetée vers le sein de sa nourrice ; l'autre parlait à peine, mais déjà, elle courait avec assurance sur le sable fin du jardin. Leurs rires enfantins volaient entre les colonnes et les buissons de roses. La Soudanaise à qui leur garde était confiée, les surveilllait d'un œil jaloux.

Soudain, elle les rappela. Deux de ces nègres que Selman avait amenés de son camp et qui marchaient constamment devant leur maître, venaient d'entrer sous les arcades. Ils se montraient les enfants avec des regards farouches.

A l'appel de sa gardienne, l'aînée des fillettes

était accourue; elle cacha son petit visage entre les genoux de la Soudanaise, et saisit à deux mains la tunique d'étoffe bleue. Par-dessus sa tête, la négresse avait vivement élevé l'autre petit dans ses bras. Instinctivement, elle l'enveloppait de son haïck qu'elle avait remonté jusqu'à la moitié de son visage.

Un des noirs continuait d'avancer. Comme en entrant dans l'enclos de rosiers il mettait son glaive à nu, Méryem eut le pressentiment de ce qu'il venait faire. Elle se jeta au-devant du meurtrier les mains jointes. D'un revers de bras, le nègre l'écarta de sa route. Mais, à son tour, la nourrice avait compris et, vers la grille du jardin elle se sauvait éperdue.

Les issues étaient closes.

— Un cri, dit le nègre en menaçant l'esclave, et je te frappe avant tes petits !

Il avait saisi l'enfant de lait par l'épaule. La nourrice se jeta contre la muraille, pour ne pas voir la pointe du fer entrer dans cette gorge innocente.

Méryem avait saisi l'autre fillette par la main. Elle fuyait vers l'issue par où les assassins étaient entrés. En travers de la galerie, elle trouva le second noir. Il cachait sous son burnous quelque chose d'ensanglanté. Pour arrêter la jeune femme, il découvrit l'objet sinistre; elle vit la tête d'Abd-El-Kader.

L'assassin l'élevait par cette longue mèche que la Sultane-Mère avait tant aimé à enrouler autour de ses doigts. Les paupières de l'enfant royal étaient détendues, les coins de sa bouche abaissés, dans cette moue qui parfois, après une crise de larmes, persiste jusque dans le sommeil. Vermeilles comme du corail, des gouttes pleuvaient de la tête exangue.

Méryem sentit que le jardin et la colonnade se confondaient à ses regards. Elle entendit à peine le cri de la fillette que l'autre meurtrier arrachait à son étreinte. Sur cette vision tragique à jamais enfoncée dans son souvenir, elle s'évanouit en murmurant :

— Pauvre enfant !... il avait déjà jeûné...

Ce jour-là, comme à l'ordinaire, la Sultane-Mère était assise dans son appartement, silencieuse et seule. Le bruit d'une main qui heurtait la porte lui fit tourner la tête :

— C'est toi, Bouchemall ?

L'intendant du Palais était très pâle, ses traits tiraient vers le menton son visage amaigri.

— Sultan Selman, dit-il, a fait conduire au tombeau de Sidi-Yahia, le fils de ton fils, Abd-El-Kader et tes deux petites-filles. Lui-même, il t'attend dans ses jardins. Il demande que tu l'accompagnes jusqu'à la Koubba du Marabout, si tu veux être témoin de sa décision...

Elle avait eu le temps de se fortifier dans ces journées de recueillement. Elle regarda le serviteur fidèle qui lui parlait les yeux baissés.

— Bouchemall, dit-elle, je t'ai vu grandir comme un fils... Je me suis réjouie du bien que Dieu t'envoyait... Souvent, j'ai été l'instrument de sa volonté, réponds-moi sans crainte..,

Elle lui avait saisi la main, elle la posa sur sa gorge alourdie pour lui montrer que son cœur ne tremblait pas.

Elle dit d'une voix lente :

— Est-ce que mon jour et celui des miens est venu ?...

Les cils laineux du métis papillotèrent :

— Dieu seul, dit-il, sait ce qui est écrit, et ton serviteur ne lit pas dans la pensée de Selman. Le Sultan a prié très longtemps, ce matin à la Mosquée... Cette nuit, il n'est pas entré dans son harem...

Lala Aichouch regarda longuement le divan dont elle venait de se lever. A cette place elle avait vécu beaucoup d'heures d'angoisse et beaucoup d'heures d'amour. La trace de son corps était marquée profondément sur le matelas de soie, l'empreinte de sa tête sur les coussins. Elle fixa toutes ces choses comme pour leur dire adieu, et, ayant fait un geste, qui ordonnait à son Intendant de la précéder, elle sortit de l'appartement.

Sans parler, l'un derrière l'autre, ils descendirent l'escalier de faïence. Lala Aichouch s'appuyait aux murailles, non point parce que ses jambes se dérobaient sous elle, mais parce que les marches étaient hautes et que son corps était alourdi. Ils traversèrent la cour des hôtes et le triangle des écuries. Comme elle franchissait la Porte de la Trahison, Lala Aichouch se retourna. Par-dessus les murailles se balançaient les palmiers du jardin d'Abderrhaman, escaladés par les roses.

Ils s'engagèrent dans les jardins de l'oasis. Comme les canaux d'arrosement étaient profonds, Bouchemall s'arrêta, afin de donner la main à sa souveraine. Plus loin, derrière un massif de figuiers, ils apercevaient une forme blanche.

Elle demanda :

— C'est lui?

Bouchemall répondit par un signe de tête.

Au bruit des pas, Selman était sorti du bosquet. Il reconnut la Sultane-Mère et attendit qu'elle approchât.

A la vue de Bouchemall, ses sourcils se froncèrent une seconde, ses minces lèvres remuèrent comme pour un ordre, mais sa réflexion ne franchit pas ses dents. Il détourna la tête. Peut-être le regard que Lala Aichouch attachait sur son visage l'intimidait.

Sans parler, suivis du métis, ils traversèrent encore deux jardins. Le sentier qu'ils suivaient inclinait dans la direction de Sidi-Yahia.

Sur cette fin de jour, l'air s'était fait plus doux, un souffle égaré agitait les feuillages, des ramiers voltigeaient autour de la tête des arbres, les puits, visités à cette heure par la théorie des femmes bleues, chantaient tout alentour.

Ils venaient de pénétrer dans le dernier jardin qui séparait l'oasis de la dune. Comme elle y pénétrait, Lala Aichouch tressaillit.

A dix pas d'elle, au pied du petit mur de terre qui fermait ce carré de palmiers, la Sultane-Mère venait d'apercevoir un trou creusé contre la tabia, et, à côté, un tas de terre fraîchement remuée. Un géant soudanais, dont les reins étaient ceints d'un pagne quadrillé et dont les muscles saillaient, formidables, le long de ses bras d'ébène, était accroupi auprès de la fosse, contre le petit mur.

A la vue du Maître, il se leva d'un air indifférent.

Lala Aichouch regarda le nègre, puis ce trou d'ombre et dit :

— Voilà mon tombeau, Selman...

Il ne répondit rien et elle ne jeta pas vers Bouchemall un regard de détresse ou d'adieu. Seulement, ses yeux se levèrent vers un bouquet de palmiers qui, hors du mur, au pied du village de Nazla, se découpait en masse sombre sur la pourpre du soleil couchant.

Déjà le nègre lui avait touché l'épaule. Elle élevait encore son regard et son menton dédaigneux.

Corail avait reçu des ordres précis. Il mit les mains autour du cou de la Sultane et, brusquement, lui tourna la tête.

LII

BRANLE-BAS DE COMBAT

Dans les premiers jours de novembre 1854, la plupart des personnages, que ce récit historique a mis en scène, se trouvaient réunis à Biskra. Le colonel Desvaux était descendu de Batna pour tenir conseil avec le commandant du Cercle de Biskra et le chef des Affaires Indigènes. On savait que le général de Salles lui avait donné carte blanche. La paix ou la guerre dépendaient, à cette heure, de sa décision.

Il attendait, pour se résoudre, le retour des deux officiers que le commandant Carbuccia avait envoyés en mission dans le Sud : Larbi-Mamlouk auprès des marabouts de Témacin, le lieutenant Éric auprès des habitants d'El-Oued.

Larbi venait de rentrer à Biskra. Il fut reçu le premier :

— Mon colonel, dit-il, je vous apporte de la part

de Si-Mohamed-El-Aïd, Marabout des Tidjania, l'assurance que les gens de Témacin et les nomades de leur banlieue ne suivront pas Selman dans sa rébellion. Montrez-vous seulement dans l'Oued-Rir et le Sultan de Tougourt sera réduit à ses forces.

Le bon vouloir des Marabouts de Témacin était un important appoint du succès, car les confréries religieuses forment le système nerveux du pays ; et si, selon la métaphore arabe « le ventre du désert » était à Tougourt, c'était à Témacin qu'il fallait chercher « sa tête ». Toutefois, le colonel voulut être renseigné sur les dispositions personnelles des Rouara, les sympathies ou les répugnances que d'eux-mêmes ils manifestaient pour nous.

— J'ai la certitude, répondit Larbi-Mamlouk, que les populations d'oasis sont bien disposées pour la France. Elles n'ignorent point que partout où vous êtes installés, plus de justice règne. Mais à cette heure, les Selmia et les Ouled-Moulat se disposent à récolter leurs dattes. Selman veut les obliger à lui apporter leur récolte ; il prétend la mettre à l'abri derrière les murailles de Tougourt. Il ne faudrait pas laisser tous ces Rouara balancer trop longtemps entre les désirs de leurs cœurs et les préoccupations de leur faim.

Dans l'antichambre du bureau, Éric se heurta à Larbi-Mamlouk :

— Parbleu, dit-il en lui tendant la main, voici une rencontre de bon augure ! ... Te souviens-tu où nous nous sommes vus pour la première fois ?

— Au seuil de cette porte, répondit Larbi.

— Tu venais offrir tes services au « Père la Légion »...

— Et toi, tu t'engageais.

— Il y a combien de temps de cela, Larbi ?

Mamlouk répondit :

— Onze lunes.

— Le temps de voir défiler les quatre saisons...

— Et de mûrir une amitié.

A l'accueil du colonel Desvaux, Éric comprit que le commandant Carbuccia l'avait bien servi près de son chef.

— Voilà donc, dit le colonel, ce soldat qui se jetait dans la Légion comme dans un précipice ? Je lui avais affirmé, commandant, que vous lui donneriez autant d'occasions qu'il voudrait d'exposer utilement sa vie. Je suis heureux de constater que j'ai été bon prophète.

Éric s'inclina, puis, sur l'invitation de son chef, il rendit compte de sa mission du Souf.

— Je ramène avec moi, dit-il, le Caïd d'El-Oued. Il apporte des excuses et il s'attend à être frappé d'amende. Cette ambassade doit être considérée comme l'expression sincère des regrets du Caïd et de quelques gros marchands. Ils craignent pour leur commerce une aventure pareille à celle des caravaniers qui portaient de la poudre tunisienne, dans l'Oued-Chaïr et que nous avons razziés le mois dernier ; — mais le gros des Soufa tient ouvertement pour Selman. J'estime donc qu'il convient d'accueillir ces gens avec bienveillance, sans leur cacher qu'on les sait incapables de tenir leurs promesses.

Tant à l'allée qu'au retour, Éric avait relevé l'itinéraire du Souf avec une grande précision. Le colonel le félicita et le « Père la Légion », dit avec rondeur :

— J'ai demandé, lieutenant Éric, une faveur pour vous. Comme vous êtes encore trop neuf dans votre grade pour qu'on vous donne de l'avancement, j'ai prié notre colonel de vous fournir, au cours d'une campagne prochaine, l'occasion de vous distinguer.

— Et j'ai décidé, dit le colonel Desvaux, de vous attacher à mon état-major, avec un titre nouveau... Depuis la mort du lieutenant Franck, le Bureau-Arabe est resté sans adjoint... Vous occuperez désormais ces fonctions auprès du commandant Séroka.

Éric tressaillit :

— Mon colonel, dit-il...

Carbuccia eut le pressentiment que le lieutenant allait refuser. Il intervint :

— Je devine ce que vous allez dire. Vous vous considérez un peu comme mon fils. Vous craignez que votre dévouement me manque. C'est moi, mon ami, qui ai demandé au colonel de vous mettre dans ce poste de confiance. Il y a eu autrefois un peu de tiraillement entre le Bureau des Affaires-Indigènes et le commandant de Cercle !... C'était, pour une part, la faute du malheureux qui n'est plus!... Au moment de l'action, il faut que ces petits jeux de la paix cessent. L'union de tous est nécessaire pour le service de la France. Allez là où vous êtes le plus utile. On ne vous enlève par au « Père la Légion » : il vous donne.

— Mon colonel... Mon commandant... murmura Éric en baissant la tête.

Son émotion était sincère, Carbuccia en fut touché au cœur.

Les amis d'Éric accueillirent avec enthousiasme les nouvelles de son avancement et du belliqueux projet de leurs chefs.

— Je m'y attendais ! s'écria Auër. A preuve que je me suis endetté de cent vingt bouteilles de champagne chez Cypriani. Vingt-quatre quand j'ai appris que ce nigaud de Cheikh-El-Arab s'était fait reconduire par la « Deïra » à coups de fusil ; trente et une quand on nous a dit que Selman entrait dans Tougourt ; trente-deux lorsque le bruit s'est répandu qu'il venait d'assassiner Lala Aichouch et ses petits ; trente-trois, lorsque les nomades ont donné une raclée à notre Goum vers Ouibet. Et quand je pense que Van Boom m'accusait de prodigalité !... Ce garçon-là a décidément perdu le jugement... Il est mûr pour le mariage.

— Ne doute point, dit le Hollandais, que je n'y aspire de toutes mes forces. J'ai autant envie que toi de descendre à Tougourt. Je sens que j'y trouverai ma petite bête !... Dans ce trou de Biskra, en l'absence d'Éric et de Larbi-Mamlouk, réduit à la conversation d'un ivrogne comme toi, je commençais à prendre le cafard...

— Pourvu seulement, soupira le Madgyar, que cette fois-ci, le mécontentement de nos chefs fasse vraiment sauter le bouchon et que tout cela ne finisse pas en limonade anglaise, — « gazous » à l'usage des circoncis !

L'expédition que toute cette jeunesse de poudre désirait avec tant d'ardeur était moralement décidée. Tandis que le colonel Desvaux préparait avec le commandant Carbuccia l'organisation d'une colonne mobile, le Gouverneur général de l'Algérie prescrivait le mouvement de deux autres colonnes qui devaient partir, l'une de Laghouat, sous les ordres du commandant du Barail, l'autre de Bousaada, sous les ordres du chef de bataillon Pein, et converger vers Tougourt.

La garnison de Biskra connut la décision de ses chefs et l'ouverture de la campagne quand elle vit arriver de Batna le commandant Marmier, chef du Bureau-Arabe de ce cercle. Il amenait avec lui cinq cents baïonnettes du 68e de ligne, trois escadrons de chasseurs et deux obusiers. Ces forces ne devaient, dans aucun cas, descendre au delà de M'Raier. Sous les ordres du colonel Desvaux, elles allaient servir de base d'opération.

Il avait été décidé d'autre part, que le commandant Marmier serait placé à la tête d'une colonne légère dont Biskra devait fournir les éléments. C'étaient huit cents chevaux de Goum, treize cents fantassins, choisis dans les tribus fidèles des Ramra, des Amer, des Ouled-Djelal, des Sidi-Khaled, des Ouled-Zekri. Deux escadrons du 3e régiment de spahis et une compagnie de tirailleurs indigènes devaient servir d'appui. Ces cavaliers et ces fantassins portaient le strict nécessaire. Ils allaient descendre dans l'Oued-Rir, tâtant le terrain, n'avançant qu'à coup sûr, faisant tout le long de la route appel à nos partisans. On comptait pousser jusqu'à quinze kilomètres de Tougourt, à Meggarin. Dans cette position, on donnerait aux Rouara l'avis de récolter leurs dattes et l'on attendrait l'attaque ou la soumission de Selman.

Le rendez-vous général des contingents de Biskra avait été fixé au 18 novembre. A la date convenue, ils se réunirent sous le Bordj de Taïr-Rassou, dit aujourd'hui Bordj de Sâada. Les cavaliers de Goum arrivaient des montagnes et de la plaine en grand costume de fantasia. Chaque caïd était suivi d'un porte-fanion qui faisait flotter sa bannière. Des batteurs de caisse et des joueurs de khiata les précédaient,

montés sur des mulets, deux à deux accouplés. A cette mode d'Asie, que les chevaliers rapportèrent en France après les Croisades, beaucoup de chevaux, de la croupe aux jarrets, étaient enveloppés dans des étoffes voyantes. Le vent les faisait flotter pendant les galops.

Le général Desvaux, escorté du commandant Marmier, passa en revue le 3e régiment de spahis que commandaient les capitaines de Courtivron, Clavel, de Bonnemain et le lieutenant Constant d'Yanville, — les tirailleurs indigènes, sous les ordres du capitaine commandant Vindrios et du sous-lieutenant Jouanneau. Les lieutenants Auër et Van Boom étaient à la tête des Goums.

Comme on rompait les rangs après la parade, Auër se rapprocha d'Éric :

— Où donc, demanda-t-il, est passé Larbi-Mamlouk? Je ne l'ai pas aperçu de la journée...

— Je crois bien, dit Éric, que le colonel Desvaux l'a envoyé aux informations. On s'inquiète de savoir à quoi songe le Cheikh-El-Arab.

— Au fait, dit Van Boom, il n'est pas venu au rendez-vous de Taïr-Rassou. Qu'est-ce qu'il attend?

— Il écoute souffler le vent, répondit Éric.

LIII

LA TENTATRICE

Les nouvelles qui arrivaient du Nord avaient jeté le trouble chez les partisans de Selman. Lorsque le Sultan de Tougourt, contre l'avis de Sonia, avait fait mourir Lala Aichouch et ses petits-enfants, il avait moins cédé aux nécessités de sa politique qu'à un instinct atavique de destruction. Il réfléchissait à cette heure, et, comme il avait l'esprit net, il distinguait son destin sans illusions. Sa victoire ou sa défaite dépendaie de la neutralité du Cheikh-El-Arab, qui, retiré sur l'Oued-Rir, entre le Chott et Tougourt attendait les événements.

Dans cette inquiétude, Selman se rendit auprès de Sonia pour prendre son conseil.

Il l'avait fait installer en dehors du sérail, dans les appartements de Lala Aichouch et il vivait avec elle dans la Casbah, sans galanterie, sur un pied de courtoisie prévenante.

Sonia était trop fine pour rappeler à ce jeune homme orgueilleux qu'il s'était mis dans cet embarras pour avoir négligé ses recommandations :

— Tu veux, dit-elle, que je détache le Cheikh-El-Arab de la cause des Français et que je tourne sa bonne volonté vers vous autres nomades? Avoue au moins que l'heure n'est pas propice pour décider ce chacal à un tel choix?

Selman restait rêveur.

— Il faudrait, dit-il enfin, que cet homme soit fou pour t'obéir! Je ne l'ai vu qu'une fois, à la Porte d'El-Kantara, quand Abderrhaman m'envoyait porter au colonel Desvaux des propositions d'alliance. Il m'est apparu comme un politique avisé :

— Le Cheikh, dit Sonia, est encore plus méfiant que tu ne l'imagines; mais il y a un défaut à sa prudence... Il est amoureux...

— De qui?

— De moi.

Selman mordit ses lèvres minces.

— J'aurais dû le deviner, dit-il. Et si une autre image qui est constamment devant mes yeux ne m'empêchait de te voir, sans doute, le cas du Cheikh-El-Arab eût été le mien.

Sonia répondit sérieusement :

— Nous sommes des alliés, Sultan Selman ; cela est plus sûr.

Elle ne se trompait pas en déclarant à Selman qu'elle se chargeait d'une difficile entreprise. En effet, derrière les palmiers de Tamerna, le Cheikh avait recouvré ses esprits. Il ne pouvait pardonner au général de Salles le rôle pitoyable qu'on lui avait fait jouer. Il oubliait que ses ambitions démesurées avaient

été seules, la cause de sa déception. La nouvelle de l'usurpation de Selman, puis de l'assassinat de Lala Aichouch et de ses petits-enfants, avait augmenté les perplexités du Cheikh. Il ne pouvait croire que Selman engageât une telle partie sans espérances solides de succès. Sans doute, le jeune sultan s'était assuré l'appui des Ouled-Moulet, du Souf, des nomades de Ouargla? Qu'adviendrait-il si les Français retrouvaient dans les Oasis de l'Oued-Rir, autant de Zaatcha? Ils hésiteraient peut-être avant de tenter une telle conquête, si loin de leur base d'opérations. Et le Cheikh songeait alors qu'il ne s'était que trop compromis avec ces roumis ingrats.

Pourtant, si Selman avait trop présumé de ses forces? Si la colonne du commandant Marmier avait vraiment l'intention de descendre jusqu'à Tougourt? Si ce n'était pas une démonstration que les Français se disposaient à faire dans l'Oued-Rir, mais si vraiment, ils avaient décidé de châtier l'audacieux jeune homme qui s'était couvert du sang de leur allié? En ce cas, il serait bien maladroit de changer de bannière au moment où, peut-être, l'heure du profit approchait. Ceux qui se plaçaient sur le terrain de la justice pour châtier Selman ne pourraient négliger jusqu'à la fin de récompenser un serviteur fidèle.

En proie à ces incertitudes, le Cheikh-El-Arab regrettait plus que jamais la disparition de cette fille des roumis qui, tant de fois, l'avait aidé à lire dans sa volonté. Il avait l'âme trop orientale pour s'étonner qu'elle l'eût quitté le jour où il avait été en échec. Il était surpris de souffrir encore et que l'absence, la trahison, les revers n'eussent abouti qu'à aiguiser son désir.

Quand Sonia parut soudain devant lui avec ce visage inspiré qu'elle savait prendre pour donner à ses projets l'allure d'une mission divine, il sentit qu'elle n'avait pas perdu ce charme dont il était fasciné.

Jamais Sonia ne s'était expliquée avec le Cheikh-El-Arab sur la sincérité de son initiation à la confrérie des marabouts de Tolga. Quelle que soit l'hypocrisie apparente ou profonde d'un musulman, on est toujours sûr d'obtenir de lui une marque au moins extérieure de respect, en prononçant le nom de Dieu et en lui rappelant les engagements de l'Islam. Sonia connaissait la puissance de ces verbes magiques. Elle s'en servit pour dissiper le nuage qui, tout d'abord, était monté au front du Cheikh avec un flot de sang.

Elle le salua donc avec le diker de l'ordre auquel tous les deux étaient affiliés :

— « O mon Dieu, accordez vos faveurs à notre seigneur Mohamed, le prophète illettré, à sa famille, à ses compagnons. »

— ... Et, sur Lui, soit le salut, acheva le Cheikh-El-Arab.

— Mon frère, dit-elle, je viens te rappeler à ton devoir si tu l'as oublié, t'y confirmer si tu y es résolu. Tous ceux qui marchent sous le Croissant se disposent à unir leurs efforts pour rejeter les roumis au delà des montagnes. Le Sultan de Tougourt a déployé l'étendard de la guerre sainte... Nos frères te demandent si on te verra aux côtés de Selman.

— Tu viens donc de sa part? demanda le Cheikh avec amertume.

— Non, dit-elle, de la part de Dieu !

Il baissa la tête.

— Pourquoi, murmura-t-il d'une voix sourde, pourquoi m'as-tu abandonné ?

Elle se redressa :

— Regarde-moi dans les yeux ! Ose dire que je ne suis pas la même qu'autrefois ?

Il obéit et soupira. Elle reprit avec ardeur :

— Mon maître sera celui qui me donnera la vengeance que je poursuis. Le lieutenant Franck me l'avait promise : il n'était pas de force. Je te l'ai sacrifié. Tu m'as déçue à ton tour... puisque le chasseur se rebutait, je me suis jetée toute seule sur les traces de la gazelle... Mais, tu le vois, je reviens à lui, je suis prête à le servir, — s'il me sert...

Il demanda :

— Et à l'aimer ?...

— S'il le mérite.

— Explique-toi, dit-il.

— Je ne t'engagerais point, reprit-elle, dans une lutte dont le succès serait indécis. Non de par Dieu ! quand tu ne me serais pas si cher, quand mon amour-propre serait seul en cause et cette prétention que j'ai de lire par avance dans le livre des destinées !... Ces roumis ne peuvent réussir. Déjà la division est parmi eux.

— Tu en es sûre ?

— J'ai trop vécu, dit-elle, dans la connaissance des pensées du capitaine Séroka pour douter qu'à cette heure il ne soit en désaccord avec « le Père la Légion ». Tiraillé entre les deux, le colonel Desvaux n'osera pas pousser sa pointe au delà de M'Raier. Il va s'arrêter au bord du Chott, et ceux du Sud se vanteront qu'il a eu peur de leurs lances !

— Ce sera donc, dit le Cheikh, le triomphe de Selman.

Nul doute qu'à partir de ce jour, il ne se pare comme d'une dépouille de ce titre de Cheikh-El-Arab des nomades qu'on me dispute encore et qui seul, peut me consoler de l'Aghalicat que j'ai perdu.

Elle dit avec impatience :

— Et qui te garantit que ces roumis te le conserveront? Si tu ne t'étais pas follement brouillé avec Lala Aichouch et sa « Deïra », c'est toi qui à cette heure serais le protecteur de l'enfant Abd-El-Kader... La France n'aurait pas eu l'humiliation qu'elle t'impute, de voir son allié égorgé par un intrigant!... Crois-tu que tes ennemis n'ont point travaillé contre toi pendant ton absence? Éric, Larbi-Mamlouk, ce commandant Carbuccia qui jamais ne t'a toléré qu'avec impatience... Prends garde que tes hésitations te fassent fusiller des deux côtés.

Le Cheikh était plus diplomate que soldat. Il lui répugnait d'engager toute sa destinée dans une partie de poudre. Cependant, il était ébranlé par les arguments de Sonia. Il commença de s'échauffer quand elle l'obligea de toucher du doigt les blessures que ses anciens alliés avaient faites à son amour-propre :

— Je ne conçois point, dit-elle, que tu hésites à rompre avec les Français, après la façon dont ils t'ont dupé! S'ils avaient besoin d'un courrier pour porter leurs décisions à la « Deïra » de Lala Aichouch, que ne faisaient-ils monter un nègre sur un chameau coureur! Mais non, c'est toi, le Cheikh-El-Arab, qu'ils ont choisi, pour l'exposer à la risée de tout un peuple... Tu n'en rougis donc pas encore à cette heure, la nuit, seul dans ta tente? Tu ne revois pas tous ces gens assemblés?... Tu ne te dis pas que, par cet outrage public, ta plus fidèle alliée a été mise en

demeure de choisir entre ton amour qui la flattait et son honneur qui lui ordonne de poursuivre une vengeance ?

Le visage du Cheikh s'empourpra :

— Je n'ai rien oublié, dit-il ; mais si, à cette heure, j'exècre ces roumis, Fils du Péché, qui m'ont volé et trahi, je me demande si je n'ai pas les mêmes raisons de haïr Sultan Selman ?...

Il se pencha vivement vers elle :

— Tu l'aimes ?

— Es-tu fou ?

Il sentit qu'elle ne mentait pas ; mais l'heure des promesses était passée :

— Soit, dit-il. Tu vas te rendre dans la tente que, à tout hasard, j'avais fait préparer pour l'hôte de Dieu. Je t'y rejoindrai ce soir et, puisque tu ne sors pas du lit de Selman, je te dirai ma décision.

Il l'enveloppa d'un regard de désir. Elle fit avec langueur :

— Tu la murmureras sur ma bouche...

LIV

LE RENÉGAT

La décence de mœurs qui oblige un mari à se glisser dans la tente de ses femmes à la faveur des ténèbres et à en sortir avant qu'un œil indiscret puisse l'apercevoir, avait contraint le Cheikh-El-Arab à reléguer Sonia sur la frontière de son camp. L'éclat de la lune, alors dans son plein, faisait le paysage presque clair, elle condamnait le Cheikh à retarder jusqu'au milieu de la nuit l'heure impatiemment attendue. Il en rongeait son frein de désir, mais soucieux qu'il était, dans ces jours d'épreuve, de se concilier l'estime de ses goumiers par une exacte observance de la Loi, il attendit, pour se rendre auprès de la blonde houri, que l'obscurité s'aggravât.

Sonia était au courant de ces coutumes pudiques. Elle ne s'étonna point, lorsqu'à l'heure où les aboiements des douars commencent de s'apaiser, un bruit léger aux abords de la tente des hôtes où elle avait

passé la journée, l'avertit que son nouvel amant venait au rendez-vous.

Le Cheikh ne se présentait pas du côté de l'entrée régulière, dont les feloudjs, dès la chute du jour, sont soigneusement lacés. Sans doute, il avait craint que cette face du pavillon fût surveillée par des regards trop curieux. A la façon des amants qui viennent du « bled », il essayait de se glisser en soulevant entre les pieux un des côtés de la tente. Sonia s'agenouilla pour l'aider, du dedans, dans cet effort. Déjà, les épaules du musulman, enveloppées dans un manteau sombre, passaient par l'étroite ouverture. Elle tendit ses deux mains et dit dans les ténèbres :

— C'est toi, Cheikh ?

Elle n'eut pas le loisir d'appeler à l'aide. L'homme qui venait d'entrer s'était jeté sur elle, et, la tenant sous son genou, à la renverse, il la bâillonnait étroitement. Dans la stupeur qui suivit cette agression, la jeune femme s'avisa confusément de ce qui advenait d'elle. L'inconnu l'enfermait dans un sac, il l'emportait sur son épaule, puis elle sentit qu'il la jetait en travers d'une selle et l'emportait loin du camp, au galop.

Quand elle recouvra ses sens, elle était étendue dans une clairière de la brousse, au pied d'un bouquet de palmiers. A la grande clarté de la lune, ronde dans un ciel découvert, elle vit, comme en plein jour, le cheval de son ravisseur, entravé à côté d'elle. L'indigène lui avait ôté à elle-même son bâillon et ses liens ; il était occupé à puiser de l'eau dans la source, sans doute pour mouiller les tempes de l'évanouie.

Elle sauta sur ses pieds. Mais déjà le musulman s'était relevé, et il avait remis la main sur elle :

— Me reconnais-tu ? demanda-t-il.

— Larbi-Mamlouk !,..

— Pour tous, mais pour toi ?...

Il la tenait par ses poignets qu'il tordait légèrement, afin d'empêcher qu'elle se jetât à genoux ou tentât de lui échapper.

Elle n'y songeait pas, et Larbi lut dans ses regards plus de curiosité que d'épouvante.

Où avait-elle vu ce visage ?

Elle s'efforçait de dépouiller cet homme de ses draperies musulmanes, d'éclaircir ce teint basané, de le rajeunir, car, elle le sentait, la lassitude écrite sur ce front était moins l'œuvre de l'âge que des chagrins.

Dans quel temps, dans quel pays les avait-elle contemplés, ces yeux, tout ensemble fous et mélancoliques dont l'ardeur réveillait dans sa mémoire une admiration ancienne ?

Larbi suivait sur la figure de sa prisonnière l'éveil du souvenir.

Il dit en italien :

— Tu ne veux pas me reconnaître ?

Elle jeta un cri de surprise :

— Giacomo !... dit-elle.

— Oui, Giacomo Piaggi, ton frère par alliance... « Le petit abbé » comme tu disais ! Tu ne t'attendais pas à me retrouver sur ta route ?

Elle fit, sans baisser les yeux :

— Je m'attends à tout ! Celui qui, je le vois, a trahi son Dieu et sa race ne reculera probablement pas devant le meurtre d'une femme.

Il s'écria :

— Misérable !

Puis se reprenant :

— Tu n'es pas une femme... Tu es un génie de destruction !...

— Peut-être, dit-elle.

Et une expression de gravité sérieuse remplaça sur son visage l'arrogance du défi.

Il la regardait réfléchir. Soudain, elle releva la tête :

— Tu te venges ? demanda-t-elle.

Il soupira :

— Non. L'honnête jeune homme que tu as autrefois séduit n'est plus. Le musulman Mamlouk, le renégat, le mari de vingt filles de Tribus n'a pas le droit de se souvenir des vœux de ce jeune séminariste qui avait juré de consacrer sa vie à Dieu. Il aurait tenu son serment si ta mère et toi vous n'aviez jamais franchi le seuil de notre maison en deuil ! Pauvre père qui, par ce nouveau mariage, croyait me donner une seconde mère et une sœur ! Ose dire à cette heure que dans ce frère dont tu voulus te faire un amant, tu as jamais aimé autre chose que la profanation de mes engagements sacrés, la joie de détacher de Dieu, un cœur longtemps pur ?

Il parlait avec une volubilité italienne, et cette langue de la jeunesse qui remontait à ses lèvres, semblait réveiller une passion éteinte, les angoisses où jadis il avait naufragé.

Sonia répondit :

— Giacomo, chaque être a le droit de chercher son bonheur... J'ai cru trouver le mien en toi... sincèrement !... Rappelle-toi donc ? J'avais seize ans... A cet âge-là, tout le monde a rêvé d'un amour unique...

Il lui lâcha les poignets. Elle ne pouvait songer à lui échapper dans cette solitude, et, à la toucher, il avait comme une répulsion :

— Serpent, dit-il. Je te tiens sous ma botte et tu cherches encore à fasciner ?

Puis, reprenant le ton ironique qui lui était habituel :

— Tu penses bien que ce n'est pas pour te rappeler nos souvenirs d'enfance que je suis venu te chercher dans la tente du Cheikh, sous les balles de ses sentinelles. Le passé est le passé. Tant pis pour Giacomo Piaggi si tu l'as fait incestueux dans la maison de son père !... Tant pis pour le lieutenant Franck si, d'inconséquent qu'il était, il est devenu voleur pour te garder !... Tant pis pour Abderrhaman, s'il s'est mis en travers de tes combinaisons scélérates !... Mais si, à cette heure où tu es dans mes mains, je dédaigne de me venger du mal que tu as fait, à moi ou à des indifférents, je ne souffrirai pas que tu ajoutes un crime à tant de noirceurs, que tu touches à deux êtres que je vois poussés l'un vers l'autre par un sincère amour où, sans doute, ils trouveront la consolation des douleurs que tu leur as causées... Éric et Ourida...

Elle l'arrêta du geste :

— Tu ne penses pas, dit-elle, parce qu'un guet-apens t'a fait maître de ma vie, que je vais m'abaisser à mentir ?... Quel marché viens-tu me proposer au nom de ces amants passionnés ?

— Éric, dit Mamlouk, ignore les ordres que j'ai reçus. Quant à Ourida, tu sais mieux que moi que je n'ai pu me concerter avec elle.

— Soit, dit Sonia. C'est de ta part que tu parles... par pure philanthropie, charité chrétienne, zèle d'an-

cien séminariste qui veut terminer une liaison d'amour par un mariage à l'eau bénite !

Il écarta sa raillerie :

— J'ai ordre de t'amener au colonel Desvaux. Il connaît la part criminelle que tu as prise à tous les événements qui viennent de se dérouler dans l'Oued-Rir. Il se doutait que tu chercherais à détacher le Cheikh-El-Arab de son devoir et à le lancer contre nous. Il estime que l'indulgence est épuisée à ton endroit. Mais comme tu es une femme, il lui répugne de te faire passer devant un Conseil de guerre et de t'adosser à un mur. On te fera conduire sous escorte jusqu'à Philippeville. Là, un décret d'expulsion sera prononcé contre toi et, de gré ou de force, on t'embarquera.

— Je reviendrai, dit-elle.

Elle ne défiait point, elle affirmait. Il leva le bras :

— Tu peux me tuer, dit Sonia, je ne céderai point.

D'un brusque mouvement, elle arracha l'épingle qui, sur l'une des épaules, fixait les plis de la gandourah et découvrit sa gorge admirable.

— Qu'attends-tu ? demanda-t-elle. C'est toi qui m'as eu la première. Il était écrit que tu me fermerais les yeux...

Sa résolution la faisait si émouvante que Mamlouk sentit le cœur lui trembler.

— C'est toi qui te condamnes, dit-il, tu mourras de ta propre main.

Elle ricana :

— Tu as peur de toucher à ce sein, l'abbé ?... Même avec un poignard ?

Larbi s'était rapproché de son cheval. Du sac de

cuir qui pendait à l'arçon, il tira une de ces petites coupes de bois dont les indigènes se servent pour boire sur la route. Il l'emplit d'eau à la source qui jaillissait aux pieds des palmiers. Puis, il revint à la jeune femme, et, ôtant de sa main gauche une bague de style ancien qu'il portait au doigt :

— Reconnais-tu cet anneau ? demanda-t-il en lui tendant le bijou.

Elle le tourna entre ses doigts :

— En effet, dit-elle, je me souviens... Le chaton de cette chevalière se renverse...

— Et tu devines ce qu'il y a dessous ?

— Du poison ?

— Tu vas le mêler à cette eau...

Il n'eut pas le temps de se retourner. Une poussée irrésistible le jeta à terre. En même temps, du fourré circulaire qui entourait le bouquet de palmiers, vingt Arabes se levèrent avec des cris de triomphe.

Ils avaient suivi les traces du ravisseur depuis le camp du Cheikh, et, dans la brousse, ils venaient de camper jusqu'à cette clairière, sans même éveiller l'attention du cheval. Larbi sentit qu'il était perdu s'il ne se faisait pas connaître :

— Mamlouk ! prononça-t-il, conduisez-moi au Cheikh-El-Arab.

Les goumiers qui venaient de lui mettre la main à l'épaule, s'étaient aussi emparés de Sonia. Déjà, ils l'avaient entraînée hors de la clairière ; Larbi la chercha vainement des yeux :

— Dieu est donc pour elle ? murmura-t-il entre les dents, tandis que les gens du Cheikh l'emmenaient prisonnier.

LV

ROUMIS ET GOUMIERS

Le commandant Marmier s'était mis en mouvemen le 21 novembre, après la revue de Taïr-Rassou. Su un millier de chameaux, il emportait un mois d vivres. Le 22, il campa à M'Raier ; le 24, à la hau teur d'Ourlana : le 25, à Sidi-Rached. Partout, su son passage, il recueillait des témoignages empressé de fidélité.

Les Rouara des oasis que Selman avait écrasé d'impôts et de terreur, sortaient de dessous leurs pal miers, ils protestaient de leur désir de vivre en pai avec la France. Le mouvement de la colonne avai été si rapide que le lieutenant Van Boom enleva su les bords du Chott trois serviteurs de Selman occupé à récolter des amandes. On les passa par les armes D'autre part, le colonel Desvaux lançait une procla mation de M'Raier. Elle disait que la France n'appor tait dans l'Oued-Rir que des sentiments d'amitié e

des certitudes de justice. La guerre était dirigée contre Selman, assassin des enfants d'Abderrhaman et fléau de la paix.

Comme la colonne Marmier arrivait en vue de Gamra, à quatre lieues de Tougourt, des Rouara dont Eric s'était ménagé l'amitié au cours de ses excursions topographiques, vinrent l'avertir que les habitants de cette oasis se préparaient à déserter leur village pour rejoindre l'armée de Selman. Éric se hâta d'en porter la nouvelle à son nouveau chef, le capitaine Séroka.

— Parbleu, dit Séroka en riant, puisque nous voilà collaborateurs, vous n'avez plus de raisons de me cacher vos secrets ! Dites-moi donc, lieutenant, comment vous vous y prenez pour être toujours si exactement informé? Du temps que vous serviez, — un peu contre moi, — le commandant de Cercle, vous étiez toujours averti avant le « Bureau »... Je m'en faisais des cheveux gris !

Éric rit de bon cœur :

— Vous voulez, mon capitaine, qu'on vous dise la vérité vraie? la voici donc sans ménagement : vous ne savez pas payer les espions. Je suppose que vous ayez promis vingt douros pour un renseignement? L'homme qui l'a recueilli, vient vous l'apporter dans votre tente. Vous lui comptez fort honnêtement les vingt douros promis. En vous quittant, ce métourné les recompte après vous. Il y en a bien vingt, mais pas un de plus. Le chouaf est mécontent... plus fâché que si vous lui en aviez donné dix-neuf, car, ici, une petite tricherie dans un règlement de comptes, c'est une marque d'autorité. Il se dit, — excusez-moi au moins : — « Le capitaine est un pingre ! »

Séroka rit de bon cœur :

— Vous, dit-il, vous donnez dix-neuf douros ?

— Moi, dit Éric, je prends un coffre, j'y mets de la paille, du crottin de chameau, n'importe quoi et un peu d'argent par-dessus. J'écoute l'histoire qu'on me raconte d'une façon distraite. Je fais croire au bicot que ses nouvelles ne m'intéressent pas. Quand il a fini et quand il commence à craindre que je le renvoie à sec, je plonge négligemment la main dans mon coffre, j'en tire une poignée d'argent, je la lui jette par la figure et j'accompagne ma largesse d'un coup de pied quelque part. Le bicot part ravi ! Il compte en s'en allant les douros que je lui ai donnés. Il n'y en a peut-être que quinze ou seize, mais le coquin a eu des émotions de joueur... Il s'écrie, en me recommandant à tous ses saints : « Quel homme !... Quel homme que ce lieutenant Éric ! Mais pourquoi Dieu ne lui a-t-il pas donné une main plus grande ?... »

Cette parfaite connaissance de l'âme indigène faisait de l'adjoint du « Bureau-Arabe » un auxiliaire précieux pour ses chefs. Le commandant Marmier le manda dans sa tente pour prendre son conseil.

— J'ai promis, dit-il, à mes fantassins du 68e de ligne que, pour les dédommager de leurs peines, je leur ménagerais une petite razzia. Croyez-vous que l'on puisse sans inconvénient les lancer sur ce village de Gamra ?

— Mon Dieu ! mon commandant, répondit Éric, si vous voulez récompenser vos hommes, l'occasion est unique. Mais s'il s'agit de châtier réellement les gens de Gamra, il faudra jeter sur leur palmiers des gens plus au courant des usages. La razzia est un art, on n'y réussit point du premier coup. Pour tout dire,

on l'a dans le sang, comme la chasse... Jamais les Goumis n'y seront des virtuoses.

Les choses se passèrent comme Éric les avait prévues. Les fantassins du 68e entrèrent dans l'oasis sans coup férir. Ils en firent sortir les vieilles femmes et les enfants qu'on y avait abandonnés, puis, pendant deux heures, ils pillèrent avec toute la conscience dont ils étaient capables.

Comme ils rentraient triomphants, le commandant Marmier se porta hors du camp à leur rencontre.

— Nous avons fait place nette ! dit l'officier qui les commandait.

— Vous voulez dire, riposta Éric avec mépris, que vous vous êtes choisi chacun un souvenir? Tout cela ne vaut pas trois cents francs, à la criée du Domaine!

Et, s'adressant à son chef :

— Mon commandant, dit-il, voulez-vous que, pour donner une leçon de razzia à cette jeunesse française? Qu'on lance un peu sur Gamra le 3e spahis !

Le régiment fut vite à cheval. A tire d'aile il franchit la distance d'horizon qui séparait le camp de Gamra. Il avait disparu dans un nuage de poussière longtemps avant d'atteindre l'oasis. On le revit vers les cinq heures. Il rapportait la charge de dix bourricots. Il avait déterré les douros des rebelles enfouis près des cheminées.

— Mettons qu'il y en ait pour quinze cents francs en tout, dit Éric au Commandant. On peut mieux faire...

— Même, après les spahis?

— Je vous en prie, mon commandant, dit Éric, lâchez seulement le Goum...

De la hauteur où l'état-major surveillait la razzia,

la plaine apparaissait toute rose aux approches d'un coucher de soleil d'hiver. Désireux d'accomplir sa besogne avant la nuit, le Goum se rua comme un mascaret. Ce n'était plus la charge d'une troupe de guerre, mais une course au clocher éperdue. Cette trombe de maraudeurs était depuis longtemps disparue ; on entendait encore le cri des hommes et le hennissement des chevaux.

Le Goum revint à la nuit pleine. Il rapportait la charge de vingt chameaux. Il avait éventré les silos, découvert les réserves de dattes, vidé les jarres d'huile, décroché les provisions d'oignons, chapardé jusqu'aux peaux de bouc. Même, sur le chemin du retour, il avait razzié quelque spahis qui, trop chargés de butin, traînaient encore le long de la route.

Le lendemain à l'aurore, le commandant Marmier, accompagné de son état-major, descendait de cheval sur la place de Gamra. Éric servait de guide pour visiter le village. Il fit entrer son chef dans toutes les maisons. La satisfaction lui jaillissait du visage.

— Regardez, mon commandant, dit-il, il ne reste rien ! Pas un clou ! pas une corde ! pas une pauvre petite peau de bouc !... Voilà de la besogne proprement faite... Vos capotes bleues n'y entendent rien. Chacun son métier.

Cette journée du 26 novembre fut pour le lieutenant Auër l'occasion d'une action d'éclat. On l'avait lancé sur les rebelles de Meggarin qui feignaient de vouloir accueillir la colonne à coups de fusils. Auër les coupa si habilement de l'oasis qui leur servait de base d'attaque, que ces Rouara se crurent perdus. Ils se jettèrent en masse à bas de leurs selles lançant leurs fusils en l'air et demandant merci.

Il ne fallait point laisser ces bonnes dispositions se refroidir. Auër prit sur lui de frapper l'oasis d'une importante contribution de guerre :

— Autant de douros, dit-il à Van Boom, qui n'iront point grossir les ressources de Selman.

Il ordonna à ses Goumiers d'encadrer les hommes qui se rendaient ; puis il descendit de cheval les harangua, à sa façon, au front des troupes.

— Eh bien, dit-il, vous m'avez fait trotter !... Mais je vous tiens !... Entendez-vous sonner au camp des Français l'heure de la soupe ?... Nous autres, quand nous rentrerons, les marmites seront vides... Il faut payer ça !... J'ai fait mes comptes... Vous me devez mille douros.

Des protestations s'élevaient. Auër cria :

— Qu'est-ce que c'est ?... Silence ! Attention, Chaouchs ! Surveillez les braillards. Donnez-leur dans le dos un peu de la crosse de vos fusils... Ça les dégoûtera des manifestations !

Le calme s'était rétabli, Auër reprit de son ton bonhomme :

— Rangez-vous un peu là... par fractions... C'est bon ! Vous qui êtes par-là, vous avez insulté les gens que je vous envoyais pour vous proposer d'économiser la poudre. C'est une fantaisie qui coûte très cher... Vous paierez cent douros de plus... Hein ?... Quoi ?... J'entends des murmures ?... Comme si je ne savais pas que, auprès de vos cheminées, vous avez beaucoup d'argent enterré... J'en ai besoin... Ces gens-là aussi !...

Il montrait ses Goumiers qui riaient à gorge déployée :

— Maintenant, conclut Auër, je veux rentrer au camp avant que la nuit soit tombée. Inutile que vous

preniez la peine de m'apporter les mille douros à me tentes... Vous allez me les compter ici... Ça vou épargnera un déplacement... Si d'ici une heure, votr Cheikh ne me présente pas l'argent, à cette place, j vous fais attacher par la barbe à la queue de me chevaux et je vous ramène au galop à Gamra. Alors, nous reviendrons demain, en forces. Et nous causeron encore, mais moins amicalement qu'aujourd'hui et cela coûtera bien plus cher!

Cette éloquence positive eut les heureux résultat qu'on en pouvait espérer. Elle ne charma pas seulement les Goumiers qui, sur leurs selles, riaient à se tenir les côtes ; il parut qu'elle était agréable aux habitants de Meggarin eux-mêmes :

— Tu sais parler! dit le Cheikh, une heure plus tard, en remettant à l'officier la rançon exigée.

— Et toi, sais-tu compter?... répliqua Auër avec son jovial sourire. Espérons-le ! car je vais être obligé de couper à tes administrés exactement autant de paires d'oreilles qu'il me manquera de douros dans ce sac!

LVI

MEGGARIN

Meggarin est à une heure de Tougourt, un assez bel alignement de palmiers. Un chapelet ininterrompu d'oasis, Nezla, Tébesbest, Zaouïa, le relie à la grande forêt de dattiers que commande la capitale de l'Oued-Rir. En 1854, comme aujourd'hui, le village était un amas de maisons couronnées de terrasses, bordées de parapets. Il n'y avait pas de Casbah. Nul minaret ne s'élançait au-dessus de ces carrés de toube, serrés les uns contre les autres comme des alvéoles de ruches. Seules, des koubbas en voûtes, indiquaient les places de prière.

Du côté de l'Est, Meggarin est dominé par un plateau gypseux, saupoudré d'un peu de sable. Sa carcasse blanche crève, ici là, le manteau roux qui la recouvre. Ce plateau, merveilleusement lisse, est graveleux. De petites touffes d'une plante verte et aqueuse, l'aga, le tache assez régulièrement comme

une peau de panthère. De temps immémorial, ce plateau a servi de cimetière aux habitants de Meggarin ; aussi sa fréquentation est dangereuse pour les chevaux qui peuvent brusquement s'enterrer un membre, jusqu'aux canons, dans quelque trou de tombe.

Ce fut pourtant sur cette hauteur que le commandant Marmier s'installa le 27 novembre, au matin. Larbi-Mamlouk qui l'avait rejoint la veille, lui avait apporté les protestations de dévouement du Cheikh-El-Arab.

Cet allié hésitant avait quitté Tamerna. Il était venu avec les quatre cents cavaliers de son goum, s'établir en avant de Ramra. Il promettait de garder les communications avec M'Raier et d'isoler Tougourt du côté de l'Oued-Rir. A supposer que son zèle ne fût pas très vif on pouvait être assuré que, pris entre la petite armée du colonel Desvaux et la colonne légère, il conserverait au moins une stricte neutralité.

Rassuré de ce côté, le commandant Marmier songeait à se rendre rapidement sur Taïbet afin de couper la route du Souf et d'isoler également Selman du côté de la dune. Il s'était mis en route pour exécuter ce projet, quand au premier bivouac, un émissaire du marabout Si-Mohamed-El-Aïd, chef spirituel des Khouans de Témacin, vint l'avertir qu'il était trop tard pour empêcher la jonction des Soufa avec leur allié. Les importants contingents envoyés par El-Oued au secours de Selman, étaient entrés de nuit dans Tougourt.

Le mouvement de retraite vers Meggarin que provoqua cet avis opportun trompa Selman sur la résolution où était le commandant Marmier d'engager une action décisive. Du haut du minaret de la vieille

mosquée, le jeune Sultan avait examiné à loisir la position des Français. Le vice de leur camp était cette nécessité où se trouvait la colonne pour demeurer maîtresse de l'eau, de s'appuyer à une oasis sourdement hostile. Les nombreux troupeaux de chameaux qui paissaient dans la plaine, les importants bagages que la colonne déplaçait avec elle offraient d'autre part un riche butin dont la convoitise grisait les nomades.

Les gens de Tougourt résolurent de profiter de la parfaite connaissance qu'ils avaient du terrain et des facilités qu'offrait cette région boisée pour dissimuler leur attaque et prendre les Français à l'improviste.

Le 29 au matin, Selman, à la tête des cavaleries réunies de Tougourt et du Souf, déboucha dans la plaine et commença de déployer ses goums avec l'intention manifeste d'attirer l'ennemi vers l'Est. En effet, il s'était servi de l'oasis de Tougourt comme d'un écran, puis des palmiers de Meggarin pour faire avancer jusque sous le camp des Français, ses nombreuses saga de fantassins. Au premier coup de feu tiré en plaine, ces soldats de pied devaient se jeter dans le village de Meggarin, s'y fortifier, puis continuer leur marche en avant et tourner le camp. Ce plan combiné faillit réussir.

Il était huit heures du matin. Une partie du Chott était déjà sous l'eau d'hiver, les surfaces salées de la Sebkra reflétaient le soleil levant avec des pâleurs lunaires.

L'éveil fut donné par les tirailleurs indigènes. Ils avaient aperçu les fantassins de Selman qui se glissaient entre les palmiers. Les Français étaient occupés à faire le café. On renversa les marmites et tandis que sonnait le boute-selle, le commandant Marmier ordonna à ses

fantassins de border l'oasis. Derrière cette ligne, il formait les escadrons, puis, comme il avait été convenu, on lança des fusées pour avertir le Cheikh-El-Arab. Il avait pris l'engagement de charger et de déblayer la plaine.

Soit que la distance qu'il lui fallait parcourir pour joindre l'ennemi le plaçât dans des conditions d'infériorité ou qu'il exécutât les ordres du commandant avec une mollesse volontaire, le goum de Biskra se fit reconduire.

— Les lâches ! s'écria le commandant Marmier en voyant tous ces burnous qui tournaient le dos,

— Des traîtres à passer par les armes ! s'écria Éric, qui n'était plus maître de sa colère.

A ce moment, Mansour fit un violent écart. Une balle venait de s'enterrer devant ses sabots, dans le sol ; la terre fumait encore.

Ce fut la minute critique de la journée.

Débarrassé du Cheikh-El-Arab, Selman s'était retourné vers Meggarin. Le plomb de ses cavaliers arrivait jusque dans le camp. Leur ligne mouvante se rapprochait comme un mascaret prête à enserrer la colonne.

— Lieutenant Éric ! ordonna le commandant Marmier, nous sommes pris entre deux feux. Allez dire au lieutenant Auër qu'il charge avec ses quarante cavaliers. Son peloton est formé. S'il n'arrête pas l'ennemi, ses goums vont nous déborder sur la gauche !

Il n'y avait pas de temps à perdre. Les fantassins de Selman venaient de surgir avec des hurlements féroces et, tournant brusquement casaque, les habitants de Meggarin leur ouvraient leurs maisons ; eux-mêmes commençaient à fusiller les Français du haut des terrasses.

— Tu as de la chance ! dit Éric, en abordant son ami. On te commande de charger...

Auër tressaillit de joie :

— Comme ça ?... Le premier ?

— Avec tes quarante spahis...

— Embrasse le commandant pour moi ! lança le Madgyar avec enthousiasme.

Déjà, il était debout sur ses étriers, le sabre en l'air, son manteau dans le vent.

— A la nage !... mes garçons, cria-t-il. A la nage !... Les balles ne tuent pas !... Il n'y a que la destinée qui tue !...

Cependant, le commandant Marmier s'était porté sur la ligne de droite où le capitaine Vindrios répondait au feu de Meggarin :

— Tenez-vous, mon capitaine ? demanda-t-il avec inquiétude.

A lieu de répondre, Vindrios lui montra le fossé. Il était à demi comblé par les corps des assaillants. Les tirailleurs s'étaient servis des cadavres des plus hardis pour se fortifier. A plat ventre derrière ce tas de morts, encore chauds, ils ripostaient au feu des terrasses sans relâche.

Les saga étaient repoussées dans le village, mais là, elles avaient trouvé l'abri des murs et leur fusillade ne ralentissait pas.

— Une belle journée pour l'avancement ! dit Vindrios, en passant la main sur ses moustaches. Est-ce qu'Auër est tué ?...

— Il est entré dans le goum de Selman comme un épieu dans un sanglier !... répondit le commandant. L'histoire sera de l'en faire sortir... A quarante hommes, ils ont fait dévier une charge !

— Vive le 3e spahis ! cria le capitaine Vindrios, en élevant son képi au bout de son sabre.

— Vive le 3e tirailleurs ! répondit une voix qui, un instant, domina le crépitement du feu.

C'était le capitaine de Courtivron qui ripostait.

A l'apparition des deux escadrons de spahis et des goums fidèles supérieurement massés derrière eux, les cavaliers qui portaient la bannière de Selman s'arrêtèrent une seconde. Ce fut leur perte. Ils avaient brisé leur élan : on ne leur laissa pas le loisir de le reprendre.

Cinq cents chevaux alignés comme pour une parade tombèrent avec la vigueur de la foudre sur leur cohue essoufflée. Gris de poudre, les chevaux bondissaient à de telles hauteurs que leur taille semblait doublée. Dans la clarté blafarde, les sabres tournoyaient au-dessus du remous prodigieux, comme des aigrettes de lumière. Les cris des étalons et des combattants décuplaient la rumeur de la fusillade. Au moment où les deux troupes se heurtaient de front, il y eut quelques secondes d'immobilité effrayante. Enfin, le goum flancha. Le capitaine de Courtivron venait d'y faire entaille, Clavel le débordait à droite, de Bonnemain l'enserrait à gauche. Éventrés sur deux rangs, les chevaux des nomades se renversèrent ; derrière le cabrement de ces compagnons, la foule tourna bride.

Rassuré de ce côté, le commandant Marmier et son état-major revenaient au galop vers la bordure du village pour voir où en étaient le capitaine Vindrios et le 3e tirailleurs, quand Éric, qui chevauchait à la gauche du chef d'escadrons flanqué à droite par le capitaine Séroka, entendit une voix qui le nommait :

— Mon lieutenant !... Mon lieutenant !... Lieutenant Éric !

— Qu'est-ce que tu veux, Béchu ?

— C'est le lieutenant Van Boom qui vient de tomber...

— Où ça ?

— Là-bas, à droite... Je l'ai laissé entre les mains du caporal Christophe... Il a fermé les yeux... Nous ne savons pas ce qu'il a...

— Quel idiot !... dit Éric. Quand la bataille est gagnée !

Et il piqua des deux dans la direction que lui indiquait le sergent Béchu. Il trouva Van Boom étendu tout de son long sur le dos, blanc de plâtre, un de ses poings crispés et totalement évanoui. Nulle blessure n'était apparente. A quelques pas de là, le cheval du Hollandais faisait de vains efforts pour se relever.

— Il y a, dit le caporal Christophe, sans s'arrêter de déboutonner le dolman pour donner de l'air au blessé, que le lieutenant était là en réserve, à la tête du goum des Ouled-Sahari. Tout d'un coup, nous l'avons vu jeter son cheval en avant à une place où les balles pleuvaient. Ce maudit animal a mis le pied dans un trou de tombe. Il m'a l'air de s'être cassé la jambe. Mais le lieutenant a été lancé trois pas plus loin, sur la tête. Nous lui avons vu écarter les bras comme s'il voulait labourer la terre avec ses mains. J'ai cru qu'il avait une convulsion. Je suis accouru et je lui ai dit : « Mon lieutenant, êtes-vous blessé ? » Il m'a répondu : « Julo... Julo... deser... » et il a fermé les yeux.

Eric s'était emparé de la main de son ami. De force, il écarta les doigts serrés que Van Boom, au moment où la connaissance l'abandonnait, avait fermés

sur quelque trésor. Il vit un insecte brillant, globuleux, d'un beau vert que recouvrait une légère pruinosité de soufre :

— La *Julodis deserticola*!... s'écria-t-il avec un large éclat de rire. Van Boom n'est pas tué, il a dû s'évanouir de bonheur !

Et, se penchant à l'oreille de son camarade :

— Agnès ! cria-t-il, cousine Agnès ! Ton amoureux a trouvé la petite bête !

— Mon oncle... dit Van Boom en ouvrant les yeux.

— Je ne suis pas ton oncle, répondit Éric avec calme. Mais je pourrai te faire un témoin très convenable à ton mariage, si ta cousine veut venir à Biskra se faire bénir au sabre et si toi-même tu prends la peine de te lever pour appuyer un peu sur la gauche. Ce ne sont pas des dragées qu'on nous envoie de Meggarin. Vois donc ton cheval ! Il a eu moins de chance que nous trois. Pendant que je te mettais ton hanneton sous le nez, on lui a envoyé de la grenaille qui l'a refroidi tout à fait.

LVII

BURNOUS BLANCS

Il était alors sept heures et demie du matin. La charge du capitaine de Courtivron avait culbuté le goum des nomades. Et maintenant, les fantassins de Selman étaient à découvert.

Pressé qu'il était de réduire les défenseurs du village de Meggarin à leurs seules forces, le commandant Marmier ordonna au capitaine Vindrios de tourner la moitié de ses tirailleurs vers la plaine et de fusiller l'ennemi de flanc, tandis que les spahis le chargeraient. Pendant ce temps le sous-lieutenant Jouanneau tiendrait tête à Meggarin et il répondrait au feu du village avec les hommes qu'on lui laissait.

La manœuvre combinée de l'infanterie et de la cavalerie condamnait fatalement l'infanterie de Selman; aussi le commandant Marmier et son état-major s'attendaient à lui voir tourner le dos.

Elle poussa en avant.

Par centaines, les nomades sortaient de dessous les palmiers. La plaine, tout à l'heure déblayée par la charge des spahis, s'emplissait d'un immense fourmillement de drapeaux et de burnous blancs. De cette multitude, se dégageait une rumeur d'abord confuse. Elle se précisa vite, car les fantassins de Selman couraient vers le plateau, au pas de charge. Alors on distingua le roulement des atabals et des derboukas mêlé aux fanfares des flûtes, aux lointains cris de guerre, à des grondements rauques et gutturaux.

Le commandant Marmier observait les mouvements de l'ennemi avec sa lunette.

— Ils arrivent !... murmura-t-il avec un sourire d'admiration.

L'avertissement en courut d'un bout à l'autre du plateau :

— Ils arrivent !... Ils arrivent !

— Amoureux de la mort !... dit Éric au capitaine Séroka.

Derrière lui, quelqu'un poussa un profond soupir. Il se retourna et vit Ben-Titi qui marmottait :

— Est-ce toi, dit-il brusquement, ou El-Biod qui es devenu poussif ?

Le spahi répondit avec gravité :

— Je regarde venir mes frères et je dis : « Dieu leur soit en aide » !

Le lieutenant haussa les épaules.

A présent, la ligne de drapeaux s'ébranlait. On poussait en avant et il semblait que la plaine, tout entière, se fût couverte d'un vol de papillons blancs. Cela venait très vite, tout droit. Soudain, cela n'avança plus. Le feu des carabines françaises avait commencé.

Des deux côtés, on lançait la mort, aussi vite qu'on

pouvait recharger les armes et presser les détentes. Le feu et les clameurs roulaient sur les deux lignes, bleus contre blancs, d'un côté comme de l'autre, on était ivre de tuer. Les tirailleurs avaient la supériorité des armes, les nomades, l'avantage du nombre. La fusillade du capitaine Vindrios les fauchait par compagnies entières; une ligne rigide se formait derrière la ligne entamée. Elle avançait d'un pas, tandis que les tirailleurs rechargeaient. Sous les balles des carabines Ménier, on la voyait s'arrêter, osciller. Elle n'était pas rompue, elle était anéantie. Et les vagues humaines continuaient de déferler après ces lames écroulées, comme si la réserve d'un océan eût été derrière elle. Cela dura une heure. Jamais les nomades ne purent s'approcher des lignes françaises, jamais ils ne se résignèrent à reculer jusqu'à Tougourt. La plaine s'étendait blanche de leurs cadavres étendus. A neuf heures, le champ de bataille était redevenu muet.

Du haut de la dune, Selman regardait mourir les siens. Il avait fait planter à côté de lui sa bannière verte, face à Meggarin. Les nègres de sa « Deïra » l'entouraient en silence. Il attendit que le dernier rang des nomades fût tombé sur les genoux. Après cela il fallait choisir entre la fuite ou la mort. Il se décida pour la fuite.

L'enlèvement de la bannière du Sultan fut pour ceux de son parti le signal d'une déroute affreuse. Une foule de gens sans armes qui avaient suivi l'armée de Selman dans l'espoir de récolter du butin, se ruèrent à travers la plaine. Le goum du Cheikh-El-Arab rentra en scène pour achever la déroute. Le sabre dans les reins, il les poussa jusqu'au delà de la Sebkha. C'était la débandade d'un troupeau de moutons, les

folies de la peur après les prodiges de l'héroïsme. A Tougourt, le pont de Bab-El-Khodra était l'unique issue qu'on eut ouverte, il s'effondra sous le poids qui le chargeait. En un instant, le fossé d'El-Baar fut comblé d'agonisants. Les fuyards passèrent sur eux pour rentrer dans la ville.

Les habitants de Meggarin avaient assisté à ce désastre du haut de leurs terrasses. Soit qu'ils désespérassent du pardon après leur trahison du matin ou qu'un fanatique exaspéré les exaltât jusqu'à la mort, ils semblaient décidés à épuiser leurs cartouches. Le commandant Marmier était partagé entre le désir d'ordonner l'assaut et la crainte de faire inutilement massacrer ses tirailleurs.

— Rappelez-vous Zaatcha ! répondait-il aux sollicitations du capitaine Vindrios. On n'a vraiment pas le droit de demander à ces pauvres gens, d'enlever une pareille position de vive force, quand il suffit sans doute d'un peu de patience pour en venir à bout. Si seulement j'avais à ma disposition les deux obusiers que nous avons laissés à M'Raier ! Les tirailleurs se sentiraient soutenus et ils risqueraient l'assaut.

— Il y a, dit Éric, un autre moyen de surexciter leur courage. Me permettez vous d'en user, mon commandant ?

— Essayez tout ce qu'il vous plaira, répondit le commandant Marmier, mais, s'il vous plaît, pas de folies...

Il entrait dans le plan d'Éric de ne pas entendre ces derniers mots. Il jeta à Ben-Titi la bride de Mansour, sauta à bas et courut à la tranchée des tirailleurs.

Sur le remblai derrière lequel il tirait à plat ventre, le régiment du capitaine Vindrios avait dressé son drapeau. C'était un carré d'étoffe noire, bordé de

rouge, avec une « main de Fatma » appliquée au milieu entre quatre croissants également de pourpre. Quelque marabout l'avait béni. Il devait procurer à ceux qui le défendaient le salut et la victoire.

Sans s'émouvoir des coups de feu qui partaient des terrasses. Éric roula ce lambeau d'étoffe autour de la hampe. Puis, le balançant une seconde dans sa main comme un javelot :

— Au drapeau ! cria-t-il.

Un hurlement effroyable lui répondit. Tous les tirailleurs étaient debout. Ils venaient de voir leur drapeau passer par-dessus leurs têtes, tomber dans le fossé de Meggarin.

Le sous-lieutenant Jouanneau accourut, affolé :

— Tu es fou ? demanda-t-il.

— Je leur montre le chemin ! répondit Éric.

Et, s'élançant sur le remblai, il cria en arabe :

— Y a-t-il des hommes ici ?

Il ne sauta point si vite dans le fossé que le sous-lieutenant Jouanneau ne l'eût devancé et n'eût relevé le drapeau. Du moins, après le formidable éclat de mousqueterie qui salua cette double prouesse, eut-il la satisfaction de constater qu'il était arrivé bon premier au pied des maisons de Meggarin et que son acte de décision déchaînait l'élan de l'assaut.

La plus grande partie de la fumée qui avait suivi cette décharge était restée suspendue au-dessus du village à la hauteur des palmiers. A travers cette vapeur bleuâtre, il aperçut devant lui la ruelle qui sans doute conduisait à la place Baba-Alali :

— A moi les enfants de la poudre ! cria-t-il pour rallier les premiers tirailleurs qui venaient de s'arracher à la boue du fossé.

Un fracas épouvantable lui répondit. Dans l'espoir d'écraser les assaillants sous les ruines, les gens de Meggarin venaient de faire sauter leur koubba. Après cela, ils étaient à bout de munitions. Les défenseurs des terrasses descendirent dans les ruelles pour combattre corps à corps. La fumée se déchirait par lambeaux. Elle démasquait des pans de murs écroulés, des terrasses en créneaux, des fenêtres étroites qui étaient autant de meurtrières. Derrière chaque crevasse de toube, il y avait une figure farouche. Dans la ruelle, le nuage blanc se hérissait de sabres et de piques; des pierres lancées par les enfants et par les femmes grêlaient des toits.

Le capitaine Vindrios fut atteint près de la tempe par un de ces projectiles primitifs.

— Un peu plus!... dit-il à Éric, en étanchant le sang qui coulait à flots de sa blessure... Je voulais ménager ces affolés à cause des enfants et des femmes... Mais, puisque tout le monde se met de la partie...

Un geste du capitaine coucha les fusils en joue. On n'entendit qu'une explosion suivie de hurlements affreux. Une seconde fois, Meggarin disparaissait dans la poudre.

Les tirailleurs n'attendirent point que le nuage fût dissipé pour se jeter en avant, baïonnette au canon. Il s'agissait d'écraser sous ses pieds la moisson qu'on venait de faucher, d'abattre ce qui se dressait encore.

Ce fut la dernière convulsion du village. Au moment où les tirailleurs débouchaient sur la place, un roulement de tambour les arrêta.

Le Caïd de Meggarin apportait sur un plateau les clefs symboliques de son village. Derrière lui, les plus anciens de l'oasis abaissaient un étendard raide de sang.

Et, des quatre coins de la place, une lamentation s'élevait, rythmant les sanglots des vaincus :

— Maîtres !... Suspendez votre colère... Nous sommes vos serviteurs très soumis...

Tandis que la déroute des nomades s'achevait du côté de la plaine, on signala au commandant Marmier l'approche d'une troupe pacifique ; précédée de musiciens, encadrée de drapeaux verts, elle contournait l'oasis de Tougourt et s'avançait vers la piste du Sud-Est.

Le chef de la colonne fit appeler Larbi-Mamlouk :

— Je jurerais, dit-il à l'officier indigène, que voici un de tes clients...

— En effet, répondit Mamlouk. Celui-ci est Si-Mohammed-El-Aïd, le successeur de S'Rir, le quatrième grand maître des Khouans Tidjanya, le marabout de la Zaouïa de Témacin.

— Et que pousse-t-il devant lui avec tant de pompe ?

— Un « cheval de gada ». Il vous apporte, mon commandant, la soumission de sa confrérie.

Le don d'un « cheval de gada » ou « de conduite » est une tradition turque. Elle s'est perpétuée dans le Sud. L'étalon offert aux beys ou à leurs lieutenants, après une expédition contre les nomades, symbolisait aux yeux de tous la fin de la résistance. C'était la peuplade insurgée elle-même que le vainqueur mettait entre ses genoux, quand il montait sur ce cheval. A supposer que Selman conservât l'espoir de rallier les fuyards, de reformer son armée derrière la muraille de Tougourt, l'initiative du chef des Tidjanya ruinait cette chance suprême de salut.

Le commandant Marmier ne douta point qu'il n'y

eut dans l'empressement du marabout de Témacin le désir de faire pièce à ses concurrents du Nord, les marabouts de Tolga. Si-Mohammed-El-Aïd soulignait la faute du Cheikh-El-Arab, allié naturel des Khouan Rahmanya, et mettait en pleine lumière le bon vouloir des siens ; mais il était de bonne politique de profiter de ces rivalités, et aussi bien l'action religieuse de Si-Mohammed-El-Aïd se faisait-elle sentir dans les sables à une distance où les colonnes françaises n'atteignaient pas.

Le commandant Marmier ordonna donc à Larbi-Mamlouk de se porter au-devant du Marabout pour l'avertir que sa démarche serait favorablement accueillie et que le chef de la colonne le recevrait sur le champ de bataille.

Si-Mohammed-El-Aïd était monté sur une mule blanche que deux de ses vicaires tenaient par les brides. Un turban d'une hauteur prodigieuse coiffait sa tête énorme. La blancheur de son haïck assombrissait sa figure où circulait une pinte de sang noir. Il était enveloppé dans un burnous bleu pâle, tirant sur le mauve. Des galons et des boutons d'or ornaient à la place des manches fendues, sa petite veste verte et violette. Un mouchoir de soie aux tons changeants, pendait à son côté.

Il descendit de sa mule avec beaucoup de majesté ; pourtant l'inquiétude restait peinte sur son visage. Il se demandait si le chef des roumis l'obligerait au baiser de la cuisse. Il se rasséréna en voyant le commandant Marmier sauter à bas de sa monture et faire au-devant de lui un pas d'accueil.

— Nous sommes Tidjanya, dit-il, en portant ses doigts à ses lèvres, après avoir serré la main du com-

mandant, afin de montrer à tous que son cœur était d'accord avec ses paroles. Le jour de ma naissance, mon père m'a fait avaler des dattes qu'il avait mâchées comme en usait le Prophète avec les enfants de Médine. J'ai compris dès le premier jour que Dieu voulait donner aux Français l'Algérie et tous les pays qui en dépendent. J'ai donc ordonné à mes frères de ne point faire parler la poudre. Je leur ai montré qu'en vous appelant, Dieu avait dessein de les délivrer d'oppresseurs qui ne connaissaient d'autre règle que la violence. Continuez de suivre le chemin de la justice et de la sagesse où vous êtes engagés. Le bien de tous fructifiera par vous. Alors nos cœurs vous seront fidèles, car le Droit suit le Droit et tout ce qui vient de Dieu doit être respecté.

Le commandant Marmier répondit d'une voix forte :

— Les paroles que tu viens de prononcer, Si-Mohammed-El-Aïd, honorent ta sagesse. Je les rapporterai à mes chefs qui, sans doute, tiendront à te donner un gage de leur satisfaction. Que puis-je faire, en attendant, pour te prouver ma bienveillance ?

— Accepte, répondit le Marabout, l'invitation que je t'apporte. Demain, tu entreras dans Tougourt. Tu feras coucher tes serviteurs à la place où Selman a rêvé ta destruction. Pousse le jour suivant jusqu'à ma Zaouïa de Témacin. Viens-t'en partager avec moi le pain et le sel. Alors, jusqu'au fond du désert, les nomades sauront que tu as voulu nouer amitié avec ceux qui prient au nom de Si-Ahmed-Ben-Salem-et-Tidjani.

Et, levant les yeux vers le ciel, le Marabout murmura la première phrase du « Diker » de son ordre :

« — O mon Dieu, répands tes grâces sur notre Seigneur Mohammed... Il a ouvert ce qui était fermé...

» — ... Il a clos ce qui était commencé... continua Larbi-Mamlouk.

» — ... Il a fait triompher la vérité par la vérité ! achevèrent les vicaires qui tenaient la mule en bride. »

Tous écoutaient, les yeux baissés, dans un respectueux silence :

— Voici ma promesse, dit le commandant Marmier en tendant sa main.

Le Marabout la porta à son front.

On estimait que la journée était finie et déjà le commandant Marmier avait rédigé son bulletin de victoire, quand on vint l'avertir qu'une cinquantaine de Trouds s'était réfugiés avec leur drapeau et leur musique dans un jadin de Meggarin dit « Berbit ». Ils se montraient décidés à y vendre leur vie.

Le commandant haussa les épaules :

— Y a-t-il quelqu'un ici, demanda-t-il, à ses officiers, qui ne soit pas encore las de tuer ?

— Moi ! répondit Van Boom, en s'avançant d'un pas automatique, la main droite élevée à la hauteur de sa tempe.

Le commandant le considéra avec une nuance d'ironie :

— Au fait, dit-il, où étiez-vous, lieutenant Van Boom pendant qu'on sabrait du nomade ? Je ne vous ai pas aperçu de la matinée !

Le Hollandais répondit en rougissant :

— J'avais fait une mauvaise chute, mon commandant... sur la tête... La faute de mon cheval... Il avait voulu s'enterrer vivant !...

On rit et le commandant riposta :

— Chargez-vous donc, lieutenant Van Boom, de faire capituler ces forcenés. Tout le monde aujour-

d'hui a gagné son petit coin de bataille, excepté vous. Vos camarades ne vous disputeront pas cette fiche de consolation.

Cette fois, Van Boom était pourpre de contentement. Il salua encore et se dirigea vers le goum afin de faire monter deux pelotons à cheval. Éric et Auër l'avaient suivi pour le plaisir.

La dernière épave de l'armée de Selman se composait d'une poignée de Trouds. Ils s'étaient fortifiés dans un carrefour de l'oasis avec des palmiers abattus à la hâte. Au centre de cette redoute improvisée, ils avaient élevé sur une aire la musique nègre qui jadis précédait le Sultan dans ses fantasias.

A la vue des goumiers qui cernaient le carrefour par trois avenues à la fois, les Trouds donnèrent l'éveil à leur musique. Elle attendait le signal. L'orchestre guerrier éclata comme un coup de tonnerre.

Les musiciens, assis au centre de l'aire, étaient superposés en trois cercles. En bas, les batteurs de tarrs, de timbales, de bendaïrs, de dofs et de derboukas. Au second rang, les joueurs de flûte, gosbas en roseaux, khiatas aiguës comme des musettes. Au-dessus de ces deux étages, se dressait le chef d'orchestre. C'était un Soudanais gigantesque, complètement nu; il frappait à tour de bras, avec un os de mouton, ce tambour formidable que l'on nomme « atambor » et que les tribus ne font résonner que dans les jours noirs.

— Parbleu ! dit Éric, en mettant la main sur ses sourcils : c'est notre ami Corail qui bat cette grosse caisse! J'avais toujours dit que lui et moi, nous nous retrouverions !... Je ne le savais pas si musicien.

Tout prêts à se servir de leurs armes, les goumiers

de Van Boom avaient arrêté les chevaux. Les Trouds étaient maintenant à belle portée. Ils virent ce qui se préparait, mais ils n'interrompirent ni leurs chants ni leur musique. Pas un fusil ne s'abaissa derrière la haie de palmiers; ils semblaient aussi tranquilles que dans un divertissement de noces.

Van Boom était déconcerté par cette indifférence. Il demanda :

— Qu'attendent-ils donc ?

— Veux-tu parier, dit Éric, qu'ils ménagent leur poudre. Il leur reste une charge ou deux dans leurs djébirahs et ils prétendent nous fusiller à bout portant.

— Je ne peux pourtant pas les saluer d'ici ! reprit le Hollandais.

— Peuh ! dit Éric, ils font de la bien mauvaise musique.

— Abominable ! dit Van Boom.

Et il commanda le feu.

Quand la fumée fut abattue, l'aire parut dépeuplée. Les balles avaient haché la broussaille et, de leurs selles, les goumiers voyaient les Trouds qui gisaient à plat ventre, la figure écrasée sur leurs fusils.

Le premier étage des musiciens avait été fauché avec eux.

— On dirait, fit Éric, que la symphonie a baissé d'un ton...

— Rendez-vous ! cria Van Boom.

Il ne restait plus sur l'aire que le Soudanais et six joueurs de flûtes. Ces nègres lâchèrent leurs instruments, et, bondissant sur l'estrade, ils se mirent à sauter de façon éperdue. L'un d'eux avait ramassé un fusil par le canon; il le brandissait dans une mimique terrible. Cela tenait de l'épilepsie de cabanon et du rut

de fauve ; au-dessus de ce délire, le tambour de Corail continuait de ronfler.

— Quels cavaliers seuls !... s'écria Éric avec une admiration sincère. On ne fait pas mieux à Mabille.

— Ni même à Biskra ! répondit Auër. En voilà un qui se met à danser le ventre... Quelle détente !... Quel coup de rein... C'est à dégoûter des Ouleds-Nayls !

Van Boom cria encore :

— Vous rendez-vous !... Vous ne vous rendez pas !... Feu !

Quand le voile blanc s'effilocha, tout le goum était sur l'aire. La salve avait produit son effet car seul au milieu d'un monceau de cadavres Corail restait debout.

Il regarda fixement ses adversaires.

— Rends-toi donc ! dit Éric, en lui mettant la main à l'épaule.

Sous les coups automatiques de l'os de mouton, « l'atambor » résonnait toujours. Mais Corail avait fini d'entendre et ses yeux se troublaient. Ils se fermèrent. Ses genoux fléchirent, il s'écroula sur la face. Alors on vit que dans la dernière décharge, une balle l'avait traversé de part en part.

Auër repoussa du pied le tambour qui bondissait sur l'aire. Il dit avec un éclat de rire :

— Ces négros ! En voilà un qui était mort depuis cinq minutes... Il continuait de battre sa caisse !

LVIII

LE PARDON

Le massacre de Lala Aichouch, de Sultan Abd-El-Kader et de ses sœurs, avait été longtemps célé à la Petite-Rose par l'affectueuse pitié de Méryem. L'affreuse nouvelle lui fut imprudemment contée par cette petite négresse qui l'avait suivie à El-Oued et qui avait fini par la rejoindre dans sa cachette de Tougourt.

L'inquiétude de la jeune princesse tougourtaine avait été mise en éveil par des gémissements qui s'élevaient de toutes les ruelles du quartier ; car, si les Rouara ne songeaient pas à se révolter contre le maître cruel que Dieu leur donnait, et s'ils acceptaient en baissant la tête la Loi du Trône, obéissant d'autre part à leurs coutumes religieuses, ils pleuraient, comme un parent cher, ce jeune Sultan dont ils venaient d'enterrer dans la crypte des Ben-Djellab, le corps décapité.

Devant les sanglots de Yamina, Ourida devina les motifs de ce deuil public. Une seconde, elle demeura comme accablée sous le poids de ces meurtres. Elle allait sortir de la maison où, depuis deux semaines, elle était cachée, quand Méryem rentra fort à propos pour lui barrer la porte.

— Où vas-tu ? demanda-t-elle.

— Sur le Souk, répondit Ourida.

— Qu'y feras-tu, mon Dieu ?

La jeune fille répondit avec exaltation :

— Je lèverai mon voile. Je crierai mon nom. Je dirai à nos guerriers : « Mes frères, celui d'entre vous qui m'apportera le cœur de Selman pour que je le jette aux chiens, il m'aura pour femme ! »

Méryem lui appuya la main sur la bouche :

— Attends quelques jours, dit-elle. Éric n'est pas encore entré dans Tougourt...

Le nom de l'homme qu'elle aimait eut la vertu d'empêcher Ourida de se jeter tête baissée dans la mort. Mais la contrainte que la jeune fille s'imposait était trop rude. Elle se laissa porter par Méryem au fond de la maison, comme une blessée. Depuis une longue semaine, elle souffrait là, muette, étendue sur le lit, minée par un mal secret.

— C'est la fièvre « tem » qui te tient ! disait Méryem avec désespoir. Il te faudrait l'air de la dune pour te guérir et, tu ne peux franchir le seuil de cette maison sans exposer ta vie.

Ourida répondit :

— Ne te désole pas. Ce n'est pas la fièvre, c'est le chagrin qui me dévore... Ni le soleil ni l'ombre ne pourront me guérir... Mon salut est dans des yeux que je n'espère plus revoir...

Au milieu de ces angoisses, la subite apparition de cette jeune femme blonde que la Petite-Rose continuait à prendre pour la tendre sœur d'Éric, causa, dans la maison de Méryem, une heureuse révolution.

— Ah ma chère enfant ! s'écria Sonia en se jetant au cou de la jeune malade, que n'ai-je découvert plus tôt ta retraite ! C'est tout à l'heure que sur les remparts, j'ai aperçu ta servante Yamina. Elle m'a dit où tu étais cachée. Je suis accourue de toutes mes forces. Il faut que ce soit ton amie qui te dise la bonne nouvelle, les paroles par où tu seras ressuscitée...

Il semblait que l'émotion eut accru la faiblesse d'Ourida. Elle sourit avec cet air de méfiance qui erre sur les lèvres des enfants malades, lorsqu'on leur raconte quelque histoire de guérison à laquelle ils ne croient plus.

— Éric, reprit Sonia, notre frère, ton ami, sera auprès de toi avant une heure ! Les Français viennent d'égorger dans la plaine les bandes du cruel Selman... Le Sultan s'est enfui du côté du Souf, il ne rentrera plus dans Tougourt ! Déjà sa bannière est abattue sur la tour de la Casbah. Du haut des remparts, j'ai aperçu le peloton de cavaliers que le chef des Français envoie pour prendre possession de la ville. Sûrement Éric est au milieu d'eux... J'ai reconnu Mansour. Il t'apporte au galop celui que tu aimes...

Méryem avait envie de demander :

— Et Larbi ?... L'accompagne-t-il ?

Elle n'osa mêler l'égoïsme de son impatience à la joie qui faisait presque délirer la Petite-Rose.

Sonia s'était agenouillée près du lit. D'un mouvement rapide, elle avait écarté sur la poitrine d'Ourida, les tissus légers qui la recouvraient. La gorge de la

jeune fille apparut merveilleusement blanche et fleurie, dans l'éclat printanier de son épanouissement.

— Voilà donc ! s'écria Sonia, tandis que rougissante, la Petite-Rose croisait les bras sur sa gandourah, les trésors que tu mûrissais dans ton affliction ! Vite... soulève-toi de ce lit et reçois de mes mains le remède qui va te rendre tes forces !... Dépêche-toi !... dépêche-toi !... il me semble que déjà, j'entends le galop du cheval d'Éric... Il franchit la Grande Porte... il entre dans les rues couvertes. Veux-tu que ton ami te trouve fiévreuse et décolorée, comme une rose qui a eu soif?...

Tout en parlant, Sonia avait arraché de son doigt une bague ancienne. Elle dit à Méryem :

— Donne-moi, dans une tasse, de l'eau bien fraîche. La guérison d'Ourida est enfermée dans cette bague ; derrière cette pierre est cachée une goutte d'un baume merveilleux. Mêlé à un breuvage, il ressuscite ceux qui vont mourir.

Méryem s'était emparée de la bague :

— Je connais cet anneau ! fit-elle. De qui le tiens-tu ?

Sonia jouait sa dernière carte. Elle dit avec une joie audacieuse :

— Certes, tu la connais ! Tu l'as vue au doigt de ton mari ; de notre ami Larbi Mamlouk. Il chevauche à côté d'Éric... Il sera ici dans un quart d'heure... Il m'a donné ce remède miraculeux pour que, de ta main, celle que nous aimons comme une sœur, recouvre la santé et la joie.

— Allons, dit Méryem avec un gracieux sourire, faisons ce que nos maîtres ordonnent. Ceux qui aiment à goûter notre salive veulent que nos lèvres soient

pourpres comme le corail, nos yeux brillants comme des miroirs.

Elle avait apporté une tasse d'eau. Elle regardait Sonia retourner le chaton de la bague.

Sous la pierre, il y avait une poudre qu'une longue pression avait tassée. Au contact de l'eau, elle se délaya, et fondit tout entière.

Méryem tenait la tasse avec précaution. Comme elle se rapprochait à pas lents de la Petite-Rose, elle aussi souriante, et soulevée sur le lit :

— Que dirais-tu, fit la jeune garde-malade, si je te dérobais une gorgée de ce breuvage pour que celui qui presse mes dents, me trouve plus jolie ?

Sonia n'eut pas le temps d'intervenir. Déjà Méryem avait porté la tasse à ses lèvres et le poison était entré dans sa gorge.

Il était foudroyant : la jeune femme s'affaissa.

— Méryem ! s'écria Ourida en sautant du lit. Méryem !...

— Méryem ! répéta Sonia comme un écho.

Elle regardait avec horreur sa victime qui agonisait, et, sur la terre, la petite tache que formait l'eau de la tasse, déjà bue par le sable. Sa vengeance lui échappait, elle voulut fuir. La porte vers laquelle déjà elle se tournait s'ouvrit avec violence. Yamina parut, époumonnée, le visage bouleversé par l'angoisse :

— Maîtresse !... Maîtresse !.,. cria-t-elle à Ourida. Aide-moi à saisir celle-ci !... Par l'ordre d'Éric !... Ce n'est pas sa sœur !... Elle t'a menti !... Elle veut te faire mourir !... Maîtresse !... Maîtresse !...

Des gouttes de sueur coulaient sur la figure bleuie de Méryem. Ses dents s'entre-choquaient, ses yeux démesurément ouverts regardaient autour d'elle. Elle

avait souri deux ou trois fois, vaguement, aux questions d'Ourida qui l'avait saisie à bras-le-corps. Mais, comme elle voyait son amie se redresser d'un bond de tigresse et prête à se ruer sur Sonia, elle eut la force d'élever la main.

Elle fit un geste qui signifiait :

— Je ne veux pas.

En même temps, un hurlement sourd lui jaillit de la gorge. Ourida retomba sur les genoux pour la soutenir. La négresse, elle aussi, s'était élancée pour porter aide; quand elles relevèrent leurs yeux, Sonia avait disparu.

— Je vais mieux, murmura Méryem, lorsqu'elle fut étendue sur le lit. Ah ! pourvu qu'il arrive à temps, mon Dieu... Pourvu qu'il arrive !... Yamina, cours... dis-lui qu'il se hâte...

La fin de sa prière s'étrangla dans une convulsion.

.,. Quand Larbi-Mamlouk et Éric pénétrèrent dans la maison de Tougourt, ils comprirent, dès la porte, que la mort les avait précédés. La bague et la tasse étaient encore à terre. Larbi les contempla avec stupeur, puis regarda la Petite-Rose qui, debout, au chevet de son amie, tenait la main glacée entre les siennes.

Ourida répondit d'un signe de tête. Alors, comme un fou, Mamlouk se jeta vers le lit. Il s'écroula sur les genoux, cacha sa tête entre les bras de Méryem :

— Larbi !... bégaya Éric...

Mamlouk répondit en français :

— Elle lui a donné le poison de ma bague... Il n'y a pas de remède.

Méryem avait tourné sa figure et elle avait paru saisie de joie à voir son mari agenouillé près du lit.

Quand il releva sur elle sa face, un instant ensevelie, elle allongea le cou vers ses lèvres comme quelqu'un qui a soif.

Pâle et immobile, Ourida se tenait au chevet; ses yeux ardents fixaient Éric. Soudain, elle lui désigna la porte :

— C'est par là, dit-elle... par là qu'elle s'est enfuie !...

Il comprit. Il allait se précipiter à la poursuite. Du fond de l'ombre où déjà elle s'en allait à la dérive, Méryem entendit ses pas, qui s'éloignaient.

Elle eut la force de se détacher du baiser de Mamlouk :

— Non, murmura-t-elle... non...

Ce furent ses dernières paroles. L'effort qu'elle venait de faire avait épuisé ses forces. Larbi sentit qu'entre ses mains, elle s'allongeait comme pour lui échapper; les bras qui le serraient encore se détendirent :

— Morte ! cria-t-il, avec désespoir.

Il ferma les yeux qui ne le voyaient plus, et, traçant sur le front déjà glacé une croix avec son pouce, il dit d'une voix lointaine :

— Elle a pardonné à celle qui l'a fait mourir... Son père était chrétien...

LIX

LE PAIN ET LE SEL

Selman espérait encore rallier les nomades. Dans la journée du 1er décembre, il passa sur la dune la revue de ses troupes. Mais déjà la démarche du marabout de Témacin était connue de tous. Les contingents de Ouargla déclarèrent qu'ils ne voulaient pas s'obstiner dans une résistance inutile ; les Soufa parlèrent de la nécessité de retourner à leurs affaires. Selman comprit que s'il voulait sauver sa liberté et sa vie, il ne lui restait plus d'autre parti que la fuite.

Il avait fait sortir de la Casbah ses femmes et ses enfants. Craignant d'être retardé dans sa fuite par la difficulté de transporter un harem à travers le sable, il résolut d'abandonner son douar comme il avait abandonné sa ville. Il fit abattre sous ses yeux les tentes qui abritaient les siens. Et, ayant écrit un billet au marabout de Témacin pour le prier de donner asile à des femmes musulmanes que les roumis ne devaient

point toucher, il monta sur un dromadaire coureur, se couvrit comme un Touareg, le visage avec un voile noir et s'enfonça dans l'Est.

Il venait à peine de disparaître à l'horizon quand le commandant Marmier entra dans Tougourt. Les dispositions les plus sévères avaient été prises pour éviter tout désordre. Nombre d'habitants, qui s'étaient réfugiés sous les murailles de Témacin, revinrent dès ce jour occuper leurs maisons. Tougourt semblait en fête le 5 décembre 1854, quand le colonel Desvaux, à la tête de sa petite armée, franchit la Grande Porte et prit possession de la capitale des Ben-Djellab, officiellement, au nom de la France.

Après la revue du 3e spahis, du 3e tirailleurs, des escadrons de chasseurs, des légionnaires et du 68e, le colonel félicita au front des troupes le vainqueur de Meggarin et les officiers qui, avec une si joyeuse vaillance, venaient d'ouvrir à la France l'Empire des Sables. Puis le colonel Desvaux entra dans la Casbah et, l'un après l'autre, il reçut les officiers auxquels il venait d'adresser des remerciements publics.

Un quart d'heure plus tard, les camarades d'Auër le voyaient sortir presque titubant du Conseil de son chef.

— Mes amis ! disait-il. Si je m'attendais à celle-là... Le colonel qui ne parlait jamais que de me faire fusiller...

— Eh bien ? demandèrent avec une curiosité ardente, Van Boom et Eric.

— Eh bien, mes enfants, je rentre en grâce... Je deviens un personnage considérable, un Sultan à sérail une espèce de Bey. Le colonel m'a dit en propres termes : « C'est vous que je compte laisser à Tougourt

à la tête de la petite garnison qui va occuper la Casbah. Vos soldats vous appellent déjà Cheikh Auër, Auër-le-Vénérable. Vous voudrez justifier leur estime et ma confiance ». Il a même ajouté, car il était en veine de belle humeur : « Je vous prie, par exemple, de ne pas demander à Cypriani de venir ouvrir à Tougourt une succursale de son établissement ».

Le colonel Desvaux avait accepté pour le lendemain, 6 décembre, l'invitation que le marabout de Témacin lui avait adressée, ainsi qu'à son état-major. Il devait recevoir au seuil de la Zaouïa, cette offrande mystique du pain et du sel qui scellerait définitivement l'alliance des Khouans Tidjanya avec le « Sultan des Français ».

Le colonel ne doutait point que Si-Mohamed-El-Aïd n'eût fait de son mieux pour rehausser cette cérémonie d'un éclat exceptionnel. Mais épris qu'il était de convenances et de tenue, il craignait un écart de la fantaisie nègre; il ne voulait point qu'elle jetât du ridicule sur une cérémonie qu'il souhaitait imposante. Il fit donc venir l'Adjoint des Affaires-Indigènes, et, dès la première heure, le pria de monter à cheval pour aller donner un coup d'œil aux préparatifs de Mohamed-El-Aïd.

Le brillant état-major qui faisait escorte au colonel était déjà à moitié chemin de la Zaouïa, quand le lieutenant Éric revint au galop et s'approcha de son chef. Il lui parla un moment à voix basse :

— Diable ! dit le colonel, avec un pli de mécontentement en travers du sourcil. J'étais sûr que ces farceurs de marabouts commettraient quelque bévue de ce calibre... Enfin ! Leur excuse est dans leur ignorance... Il y aurait de notre part un manque de goût et de dignité à les détromper. Mais, je vous en prie, lieutenant Éric, gardez-moi le secret de cette sottise.

Si vos camarades étaient avertis, ils en auraient pour une heure à faire des gorges chaudes, et une fois à Témacin, je ne pourrais plus les tenir. J'ai votre parole?

— D'honneur, mon colonel.

Déjà, l'escorte avait dépassé le village de Témacin et la Zaouïa était en vue. Derrière quelques palmiers clairsemés, au-dessus du moutonnement de la dune, elle alignait ses murs de toube, légèrement crénelés et ses humbles koubbas. Nul n'aurait dit que cette taupinière abritait une puissance mystique par où étaient aveuglément gouvernées des milliers d'âmes.

Le marabout Si-Mohamed-El-Aïd vint au-devant du colonel Desvaux jusqu'au seuil de la première cour. En signe de soumission et d'honneur suprême, il tint l'étrier du Chef des roumis pour l'aider à descendre de cheval.

Les trois cours de la Zaouïa, tous les passages voûtés, les abords de la Koubba étaient remplis d'une foule de Khouans surexcités par la présence des Français. Ils se précipitaient vers Si-Mohamed-El-Aïd pour baiser ses mains, ses vêtements, la trace de ses pas. Il leur commanda de se relever et de donner à son hôte les mêmes marques d'honneur. On ne songeait point à discuter ses ordres. La foule des baiseurs de dolmans devint si pressante autour du cortège, qu'il fallut faire jouer les matraques pour ouvrir à l'escorte son chemin vers le tombeau.

Une grille l'entourait. Le baldaquin était formé de drapeaux entrecroisés. Les hampes se terminaient par des boules que surmontaient les croissants.

Si-Mohammed ouvrit la grille et, invitant le colonel Desvaux à s'approcher du cercueil :

— Ici repose, dit-il, Sidi-El-Hadj-Ali qui fut

avant moi le Grand-Maître et l'honneur de cette Zaouïa. C'est en son nom que je te reçois à cette heure. La barbe de l'invité est dans la main du maître de la maison.

Le repas avait été préparé au premier étage dans une salle qu'un plafond en coupole éclairait d'une lueur mystérieuse d'église. La voûte était décorée aux tons des voiles de Gênes ; des versets du Coran, peints en arabesques, alternaient avec des roses jetées sur un fond laiteux. Des rideaux de Tunis, oranges et jaunes, drapaient les portes, les panneaux de bois de cèdre étaient peints en damiers rouges, bleus et verts, des étagères multicolores alignaient le long des murailles d'inestimables raretés et les laideurs des bazars européens, la verrerie de Venise avec les porcelaines de la boutique à « treize » ; les fleurs artificielles avec les orfèvreries.

La table recouverte d'une nappe blanche était éclairée par la lumière discrète qui tombait d'en haut, tamisée par un voile. Tout alentour, des coffres en bois de cèdre, cloutés d'or, des malles de cuir doublées de velours bleu à galons d'argent, servaient de sièges. Les places étaient marquées pour quatorze convives : d'abord, le colonel Desvaux ; puis, le commandant Marmier ; puis les capitaines Séroka, de Courtivron, Clavel, de Bonnemain et Vindrios, les lieutenants Éric, Auër, Van Boom, d'Yanville et Jouanneau. Si-Mohammed-El-Aïd s'assit à la droite du colonel, la place du lieutenant Larbi-Mamlouk demeura vide.

Les convives étaient installés, les portes de la salle s'ouvrirent. Le défilé des porteurs de plats commençait.

L'air vif et la chevauchée matinale avaient ouvert les

appétits toutes les têtes se tournèrent. Il y eut un moment de stupeur :

Noblement alignés, vêtus de blanc, coiffés de chéchias tunisiennes, les serviteurs du Marabout entraient en cortège. Chacun d'eux tenait par son anse unique un de ces vases domestiques que les raffinements de la civilisation associent à la vie nocturne. Fiers de leur mission, les jeunes gens coiffés de chéchias entourèrent la table ; sur un signe de leur maître auguste, ils déposèrent devant chacun des convives, les récipients comiques qu'on leur avait confiés.

Un silence inquiétant avait accueilli cette entrée. Tous les yeux étaient fixés sur le colonel. Il prononça d'un ton glacial :

— Voilà un premier service qui a bonne odeur. Lieutenant Eric, comment nomme-t-on, en arabe, la sauce brune qui accompagne ces ragouts ?

— De la « merga », mon colonel...

— Vous dites ?...

Le bruit terrifiant d'une contrainte qui étouffe, secoua le bas de la table. Du côté où cette fusée venait de jaillir, le colonel Desvaux jeta un coup d'œil sévère :

— Lieutenant Van Boom... dit-il.

Il n'eut pas la force de soutenir plus longtemps son rôle. A la vue du Hollandais cramoisi, un sourire glissa dans sa moustache... Ce fut le signal de la déroute. Le fou rire éclata, grossi des efforts que toute cette jeunesse joyeuse avait faits pour se contenir, de l'exhubérance des tempéraments, de l'ivresse des tueries encore fraîches, de la joie des félicitations méritées, des souvenirs du pays qu'on allait revoir. Aucune force de discipline ou de respect n'aurait pu l'enchaîner

davantage. Il fusa sur la nappe, s'élança vers la coupole, retomba en contorsions, en larmes, en joies prodigieuses de vivre, tandis que dans le tumulte, Éric lançait l'explication historique de cette erreur d'étiquette :

— Un tour de Cypriani ! mon colonel !... Il leur en a vendu une grosse... Cent quarante-quatre... luisants et bien en main... Je puis me porter garant qu'ils n'ont jamais servi que dans cette occasion culinaire... Si vous ne vous en fiez pas à ma parole, rappelez-vous le spectacle que vous a offert, au passage de la première, de la seconde et de la troisième cour, le pied des murs de la Zaouïa...

LX

ÉPILOGUE

Sur la fin de cette même année 1854, dans les derniers jours de décembre, un petit convoi de congédiés — de convalescents que l'on renvoyait en France, de héros que le général-commandant de corps faisait remonter à Constantine pour leur apprendre quelles suites d'avancement et d'honneur, le ministère de la Guerre donnait aux propositions du colonel Desvaux, — quittait Biskra, au milieu des ovations.

Les victoires du Sud avaient pacifié le pays. Meggarin effaçait le souvenir de Zâatcha. On n'avait rien à craindre du fanatisme des indigènes. Aussi, dès qu'on fut hors de vue, le convoi perdit son allure militaire pour prendre l'aspect d'une caravane de plaisir où chacun se groupe, selon ses amitiés et se hâte selon ses forces.

Au passage du Col de Sfa, Éric entendit une voix qui le nommait :

— Vous rappelez-vous, mon lieutenant ?...

— Quoi donc, mon brave Christophe ?

— Cette soirée où nous nous sommes perdus, dans le « bled » ?...

— Et où vous avez failli me crever la peau ! dit joyeusement Van Boom. J'expérimentais pour la première fois une lampe à réflecteur que mon oncle venait de m'envoyer de Hollande... Il a eu de la chance, mon oncle !... Si les Français n'avaient pas décidé de chasser les Ben-Djellab de Tougourt, jamais il n'aurait vu sa collection s'étoiler de ce joyau unique : la *Julodis deserticola !*

— Et ta cousine Agnès serait restée fille ? reprit Éric.

Puis, se tournant vers Christophe :

— Au fait, caporal, où en es-tu de tes amours ?... Car, si j'ai bonne mémoire, ce n'était pas après un cancrelas, mais après un galon que tu courais ?

— Et on va le lui donner, dit avec conviction le sergent Béchu qui cherchait une occasion de se mêler à la conversation de ses chefs.

— Les étrennes approchent, reprit Éric.

— Il y en aura pour tout le monde ! dit Van Boom. Pour toi, comme pour les autres, mon vieux Béchu, car tu as plus d'un exploit à ton compte, sans parler de l'assaut du Café Maure... Te rappelles-tu ?... Dans la rue des Ouleds-Nayls ?...

— Est-ce vrai, demanda Christophe, que le lieutenant Auër va être nommé Cheikh de Tougourt ?

— Et Larbi-Mamlouk, Caïd du Souf ! répondit Van Boom. Ils pourront voisiner par la route d'Allenda, quand il n'y aura pas de soleil et qu'il ne fera pas trop de vent.

— Un beau pays ! dit Éric.

— Tu veux pourtant t'y fixer ? répondit Van Boom.

Ils avaient repris les devants et le Hollandais demanda à demi-voix :

— C'est vrai ce que Vindrios m'a conté ? Tu as fait une demande de concession ?

— Oui, dit Éric.

— Tu deviens marchand de dattes ?...

— Je veux planter des palmiers.

— Mais dans quel but ?

— Pour m'asseoir à leur ombre...

— Ça n'en finit pas de pousser !...

— ... Quand je serai vieux...

— Et où as-tu marqué la place de la future oasis ?

— Nous y camperons ce soir, dit Éric.

En chemin, le convoi s'était grossi d'une petite caravane indigène. Elle était composée de quelques cavaliers de belle mine. Ils faisaient escorte à un dromadaire chargé d'un bassour que recouvraient des haoulis blancs et roses, hermétiquement clos. A l'étape du soir, bêtes et gens s'installèrent auprès du bivouac pour passer la nuit et se protéger par sa présence.

Le sergent Béchu dit au caporal Christophe :

— Te souviens-tu de ce matin de janvier où déjà, nous avons campé à cette place ? Nous étions descendus dans le lit de l'Oued avec le lieutenant Éric, — dans ce temps-là, il était simple légionnaire — et là-bas, vers les lauriers-roses, nous avons aperçu un couple de gazelles ? Il était descendu pour se désaltérer au torrent. Le mâle était tout couvert de sueur. Sans doute, il avait été chassé par des sloughis dans le Djébel-Kteuf. Sa femelle le léchait comme si elle

avait voulu lui panser une blessure... Déjà, j'avais épaulé mon fusil et je voyais cette paire d'amoureux dans nos marmites... Éric m'a mis la main à l'épaule ; il m'a obligé d'abaisser mon canon. Il lui était venu tout d'un coup une pitié pour cet animal traqué, comme s'il avait été son cousin...

— M'est avis, dit Christophe qu'il y avait bien quelque chose comme cela dans son cas...

— Et crois-tu, demanda le sergent, qu'il ait trouvé dans le sable, la gazelle dont la salive guérit la morsure des chiens ? Ben-Titi m'a raconté quelque chose qui ressemblait à cela...

— Si Éric, répondit Christophe, savait que Ben-Titi a la langue si longue, il la lui ferait certainement raccourcir.

A quelque distance des sous-officiers et des soldats, les lieutenants Éric, Van Boom et Constant d'Yanville devisaient autour d'un feu clair :

— C'est ici, disait Éric, que j'ai décidé de planter ma tente. Le tournant de l'Oued accumule à cette place des alluvions ; ils ne demandent qu'un peu d'attention de l'homme pour se changer en un merveilleux îlot de fécondité. Bien sûr, je ne compte pas arracher mes galons de ma manche, ni briser mon sabre sur mon genou. A présent que la poudre a dit son mot, la parole va être aux diplomates. Je ne suis pas homme à laisser en plan une partie que j'ai commencée. Le capitaine Séroka peut compter sur son partenaire. Mais il y a le dimanche, — le dimanche dont on ne sait que faire ! Vous ne prétendez pas, Auër et toi, Van Boom, que j'aille passer le dimanche avec vous à Tougourt ou à Amsterdam. Au contraire, Fontaine-des-Gazelles sera tout juste à un temps de

galop de Biskra, — une promenade pour Mansour ! Dans dix ans d'ici, Van Boom, quand tu viendras me visiter avec ta femme et vos neuf premiers enfants, je veux te donner l'hospitalité dans une vraie maison. Je te ferai goûter mes dattes et un couscous à la poule qu'on aura fabriqué dans mon douar.

Les trois hommes sourirent, Éric reprit :

— Il y a tantôt un an, lorsque à travers la Porte d'El-Kantara, j'ai aperçu l'oasis, mon cœur s'est soulevé. J'ai tressailli, — ne riez pas, — comme un Adam qui s'éveille. Il me semblait que pour la première fois j'ouvrais les yeux aux beautés de la terre. Je sortais d'une pénible métamorphose, je dépouillais le vieil homme, je renaissais pour une nouvelle vie. Je me suis dit, ce jour-là : « Si cette joie n'est pas l'illusion d'une heure, dans cette plaine d'or, un jour, tu feras jaillir un bouquet d'arbres et tu vivras à leur ombre, libre comme un ramier ». Le pays de mirage a tenu sa promesse. Je lâche à jamais les pigeonniers à toits de zinc pour nicher au souffle du Désert, au milieu de la couronne des palmes.

La veillée s'était prolongée dans ces causeries. Les premières pâleurs de l'aurore se montraient à peine derrière les crêtes du Djebel-Nouasser que, déjà, tout le bivouac était en rumeur.

— Mon camarade, dit le lieutenant d'Yanville en serrant affectueusement la main d'Éric, permettez-moi de ne pas m'en tenir à votre refus d'hier. Vous le savez, c'est le désir du « Père la Légion » que vous m'accompagniez à Paris pour présenter au Gouvernement les drapeaux qui ont été enlevés à l'ennemi pendant notre campagne de l'Oued-Rir...

— D'Yanville, dit Éric, je vous remercie de

votre insistance fraternelle, mais regardez cette brèche...

A quelque distance, il lui montrait le défilé d'El-Kantara.

— ... Là derrière, c'est la civilisation qui commence, le vieux monde, le pays où j'ai souffert, le royaume de ceux avec qui j'ai rompu pour toujours. Je ne puis jurer que le destin ne m'obligera jamais à franchir cette porte ; aujourd'hui, le goût de l'ambition ou la gloire ne me la feront pas repasser...

— Que répondrai-je donc, demanda le lieutenant d'Yanville, à ceux qui s'informeront de vos nouvelles?

— Personne, répondit le lieutenant, ne vous parlera de votre compagnon Éric. Le vieux monde lui a connu un frère jumeau, — il portait un autre nom et tous le croient mort. Pour l'Homme du Sud, ceux qui vivent de l'autre côté de cette porte ne le reverront jamais.

Van Boom ne pouvait se décider à faire ses adieux à celui qu'il avait aimé comme un parent uniquement cher sous les yeux de ces compagnons indifférents. Il était demeuré un peu en arrière du convoi. Dès que la troupe eut disparu derrière un amas de roches accumulées par le torrent, il se jeta en sanglotant dans les bras de son ami :

— Je ne peux me faire, murmura-t-il, à la pensée que je vais vers mon bonheur et que je te laisse seul!

— Je t'ai dit que je voulais suspendre un nid dans ces palmiers, répondit Éric. Suis-moi.

Il prit son ami par la main, et, un peu en dehors du cercle où le convoi avait bivouaqué, il le conduisit vers la place verdoyante où la caravane indigène avait passé la nuit.

Le bassour était posé sur la terre comme un palan-

quin. Au bruit des voix de Van Boom et d'Éric, les haoulis s'écartèrent, et, dans la grâce de son épanouissement virginal, Ourida parut, plus fraîche, plus rose que ces croupes du Djebel-Nouasser qu'empourprait un rayon d'aurore.

Elle jeta à Van Boom un regard affectueux et vint poser sa tête sur le cœur d'Éric.

— Je comprends, dit lentement Van Boom. Le nouvel Adam a refait son paradis : Fontaine-des-Gazelles va s'appeler Fontaine-des-Fiancées...

Les heureux amants le conduisirent jusqu'au lit de l'Oued. Déjà il était en selle, il se retourna encore une fois avant de serrer son cheval entre ses genoux :

— Nous nous reverrons... dit-il.

Sa voix se brisait dans un sanglot :

— Si Dieu le veut, répondit Éric.

Et Ourida, toujours appuyée à la poitrine de son amant, répéta la formule de l'espérance et de la résignation musulmane :

— Inchallah !

FIN

TABLE

—

I. — LE CAMP DE BATNA 1
II. — LE COLONEL DESVAUX 8
III. — VIN TRISTE 15
IV. — LA PORTE D'EL-KANTARA 22
V. — TRIO DE CHACALS 29
VI. — INSECTOMANIE 35
VII. — LE « PÈRE LA LÉGION » 41
VIII. — RÈGLEMENT DE COMPTES 48
IX. — UNE APPARITION 54
X. — LE CAFÉ MAURE 60
XI. — LA PART DE PRISE 66
XII. — INTER POCULA 73
XIII. — LE CAPITAINE SÉROKA 79
XIV. — GUET-APENS 84
XV. — EFFET DE LUNE 91
XVI. — TOUNIS 97
XVII. — L'AMULETTE 103
XVIII. — LE PLAN D'OURIDA 109
XIX. — MANSOUR 115
XX. — NOTRE PÈRE A TOUS 121
XXI. — L'INITIATION 127
XXII. — LES DEUX ANGES 133
XXIII. — EN BASSOUR 139
XXIV. — TOUGOURT 145
XXV. — LALA AICHOUCH 151

XXVI. — UN COUP DE FEU 158
XXVII. — DONNANT DONNANT... 164
XXVIII. — PETITE LUEUR 170
XXIX. — TROIS LETTRES. 177
XXX. — DOUBLE INTRIGUE 184
XXXI. — HEURES D'ANGOISSE 190
XXXII. — ORGIE 197
XXXIII. — MARI ET FEMME 204
XXXIV. — DEUX BALLES. 211
XXXV. — INTRIGUES DE COUR 218
XXXVI. — QUATRE AMIS. 224
XXXVII. — UNE VISITE INTÉRESSANTE 231
XXXVIII. — LA CHASSE AUX SOUFA 238
XXXIX. — L'ABANDONNÉ. 245
XL. — DEUX DÉCEPTIONS 252
XLI. — SELMAN 258
XLII. — LA SŒUR D'ÉRIC 264
XLIII. — LE KÉBOUCH 270
XLIV. — LA JOIE DU MAL 276
XLV. — SADISME. 283
XLVI. — LA BLEUE ET LA BLANCHE. 290
XLVII. — COUPS DE PIOCHE. 298
XLVIII. — RENTRÉE D'EXIL 305
XLIX. — LA BALLE D'ARGENT 312
L. — VISITE AUX TOMBEAUX 319
LI. — LA LOI DU TRÔNE 326
LII. — BRANLE-BAS DE COMBAT 333
LIII. — LA TENTATRICE. 340
LIV. — LE RENÉGAT 347
LV. — ROUMIS ET GOUMIERS. 354
LVI. — MEGGARIN 361
LVII. — BURNOUS BLANCS. 369
LVIII. — LE PARDON. 382
LIX. — LE PAIN ET LE SEL 389
LX. — ÉPILOGUE 396

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 20848-9-98. — (Encre Lorilleux).

PQ
2623
E63G4

Leroux, Hugues
Gens de poudre

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY